1700.

ADELE

ET

THÉODORE,

OU

LETTRES SUR L'ÉDUCATION;

CONTENANT tous les principes relatifs aux trois différens plans d'éducation des Princes, des jeunes Personnes, & des Hommes.

TOME TROISIEME.

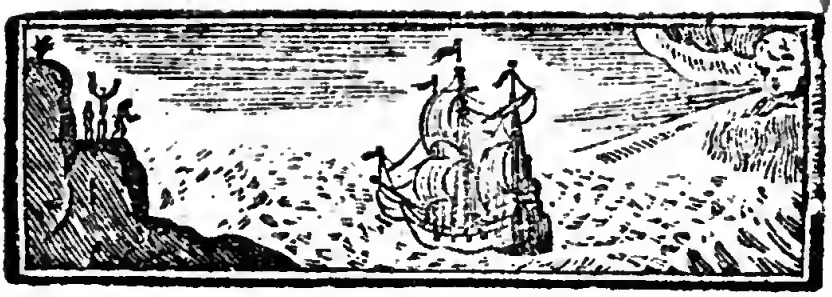
Bibliotheca Augusta
Fori Pii
Palatina

A AVIGNON,

Chez CHAMBEAU & Comp. Imprimeur-Libraires.

1798.

BIBLIOTECA NAZIONALE
VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI



ADELE ET THÉODORE,

OU

LETTRES SUR L'ÉDUCATION.

LETTRE PREMIERE.

La Baronne à la Vicomteſſe.

De Rome.

IL y a deux jours qu'étant ſeule dans ma chambre avec Adele, Miſſ Bridget entra précipitamment en me criant de la porte, que je ſerois ſûrement ſatisfaite de la maniere dont Dainville avoit fait ma commiſſion : au même inſtant, Dainville arrive en tenant par la main la plus charmante enfant que j'aie jamais vue ; c'étoit une petite fille de ſix ans & demi, jolie comme le jour ; & qui, en m'appercevant, accourut à moi en me tendant les bras. Je la pris ſur mes genoux, en demandant à Dainville qui elle étoit : c'eſt, répondit-il, une petite or-

pheline, elle a perdu ſon pere, il y a quelques années, & ſa mere vient de mourir. Ah, Maman, dit Adele, vous en prendrez ſoin!... Ce ſera une bonne action, reprit Dainville, car elle eſt à la charge d'une vieille femme qui n'eſt pas en état de la garder plus long-temps.... Aſſurément, interrompis-je, c'eſt avec un extrême plaiſir que je m'en chargerai.... Mais où la mettrons-nous, en attendant que nous ayons trouvé une maiſon où l'on puiſſe la placer?.... — Oh, Maman, gardons-la, elle eſt ſi jolie, elle a l'air ſi doux!... — Oh, la garder, cela eſt impoſſible!... — Mais du moins pendant quelques jours... — Alors j'y conſens, & je vous charge, Adele, d'avoir l'œil ſur elle..., car moi j'ai tant d'occupations... — Ah, de tout mon cœur!... Maman, je la ferai coucher dans ma chambre?... — A la bonne-heure.... — Oh, cette charmante petite, je ſerai ſa gouvernante!... Il faut que je lui diſe cela en Italien. En effet, comme tout ce dialogue avoit été en François, l'enfant n'en avoit pas entendu un mot. Adele, l'embraſſant tendrement : Je vais être votre Maman, lui dit-elle ; le voulez-vous bien?... A ce mot de *Maman*, la pauvre petite ſe mit à pleurer amérement, en diſant : *Je n'en ai plus*!... Adele, fondant en larmes, ſe jette à ſon col, & la ſerrant dans ſes bras:

Maman ſera la tienne, chere enfant, s'écria-t-elle.... Alors la petite me regardant avec des yeux remplis de pleurs : Eſt-il vrai, me dit-elle, reſterai-je toujours avec vous?... Elle fit cette queſtion avec une ingénuité ſi touchante, un air ſi tendre, un ſon de voix ſi doux, que je me ſentis émue juſqu'au fond de l'ame... Oui, répondis-je, vous ne nous quitterez plus. Ces paroles cauſerent au moins autant de joie à Adele qu'à l'enfant ; d'autant mieux que j'ajoutai que je me décidois en effet à la garder pour toujours, puiſqu'elle paroiſſoit être auſſi ſenſible qu'elle étoit jolie. Mais, Maman, dit Adele, vous m'avez promis auſſi que je ſerois ſa gouvernante?.... nous verrons cela, répondis je, nous en cauſerons ce ſoir. En effet, à huit heures & demie, lorſque l'enfant fut couchée, j'eus à ſon ſujet une longue converſation avec Adele. Etoit-ce ſérieuſement, lui dis-je, que vous me demandiez d'être chargée de cette petite fille?.... — Oui en vérité, Maman.... J'aime les enfans à la folie, &... — Mais vous-mêmes, à peine êtes vous ſortie de l'enfance! vous n'avez que treize ans & demi.... — Ma chere Maman me dit quelquefois que j'ai de la raiſon pour mon âge... — Cela eſt vrai ; cependant croyez-vous, Adele, que vous ſoyez en état de bien élever un enfant?... — Non, Maman,

je n'ai pas cette préſomption ; mais avec vos conſeils, il me ſemble qu'il n'y a rien qu'on ne puiſſe faire... Si j'avois une petite ſœur de cet âge, ſûrement je pourrois lui être de quelque utilité ; à mes récréations, je m'amuſerois à lui enſeigner différentes choſes, je la ferois lire, je lui apprendrois de petits contes, & puis je la reprendrois doucement ſi elle ne s'appliquoit pas... — Par exemple, ſi elle étoit curieuſe, moqueuſe ? — Ah je ſais par cœur tout ce qu'il faudroit lui dire !... je lui conterois tout ce qui m'eſt arrivé, *& la veillée des quarante*, *& la Bambolia Franceſe*.... — Et tout cela ne ſerviroit à rien, ſi vous ne lui donniez pas d'excellens exemples.... Comment lui prouverez vous qu'on doit être appliquée, ſi elle vous voit deſſiner ſans attention, jouer de la harpe ſans regarder votre muſique ?.... — Maman, en général, je m'applique.... — Oui, en général, j'en conviens, mais les bons exemples ne ſont utiles qu'autant qu'ils ſont donnés conſtamment.... — Je ſens que la crainte de gâter un enfant, en lui donnant de mauvais exemples, ſeroit pour moi une raiſon de plus de me bien conduire.... — Cela peut être, & je vous avoue que je ſuis tentée d'en faire l'eſſai... — Oh, Maman, je vous en conjure !... — Il eſt vraiſemblable que vous ſerez mariée un jour, &

par conſéquent mere de famille : ſi cela arrive, vous vous trouveriez alors une expérience qui ſeroit très-utile à vos enfans : vous avez un bon cœur & de la généroſité, je ſuis donc très-ſûre que, malgré votre extrême jeuneſſe, vous ſentez parfaitement l'importance des devoirs d'une gouvernante ; je vous le répéte, ils ſe réduiſent tous à ce ſeul point, *de donner toujours l'exemple des vertus qu'on exige*..... — Oh, j'aurai une attention ſur moi-même.... — Avec raiſon, car il n'eſt rien de plus horrible que de gâter & de corrompre un enfant né avec un bon naturel?... — Cette ſeule idée fait frémir... — Dieu vous demanderoit compte un jour de cet enfant malheureux; il diroit : *Je l'avois créé bon, & tu l'as rendu méchant : à la fois barbare, impie & ſacrilège, tu as gâté & défiguré mon ouvrage!... Il n'eſt point de châtiment trop rigoureux pour toi!*.... — O Ciel!... Mais auſſi il n'eſt point de récompenſes qu'une mere comme la mienne ne ſoit en droit d'attendre!.... En diſant ces mots, Adele laiſſa tomber doucement ſon viſage ſur le mien, & je ſentis ſes larmes couler ſur mes joues!.... Vous m'effrayez, Maman, me dit-elle ; maintenant je n'oſe plus deſirer de me mêler de l'éducation de cette charmante petite fille!... — Vous ſentez trop combien ce devoir eſt ſacré pour ne

pas le remplir.... — Maman ! vous penſez !.... Quelle joie vous me cauſez !.. — D'ailleurs, ſi cet enfant vous devient chere.... — Oh, je l'aimerai paſſionnément.... — Eh bien, rien ne vous coutera ; dans l'eſpoir de la rendre parfaite, vous vous corrigerez ſans effort de tous vos défauts.... — Et le deſir de juſtifier votre confiance, & de faire votre bonheur... — Voilà qui eſt dit, je veillerai ſur votre conduite, je vous donnerai des avis, & je conſens que vous ſoyez entiérement chargée de cette enfant.... — Entiérement ! ah Dieu !.... — Oui, c'eſt-à-dire, elle couchera toujours dans votre chambre, elle ne vous quittera pas, elle jouera dans le cabinet où vous faites vos études ; à vos heures de récréation, vous lui enſeignerez les petites choſes que ſon âge la rend ſuſceptible d'apprendre ; vous lui donnerez par la ſuite les maîtres que vous jugerez néceſſaires, & vous ſerez enfin ſa maîtreſſe, ſa gouvernante & ſa mere.... — Sa mere ! Pauvre enfant !... Puis-je m'en faire appeller Maman ?... — Oui ſans doute, puiſque vous lui en tiendrez lieu. — Elle m'appellera *Maman* !... Oh, que je voudrois être à demain pour lui dire cela !.... Maman, vous lui direz qu'elle doit m'obéir... qu'elle doit m'appeller Maman, car peut-être ne me croira-t-elle pas.... Je ſuis fâchée d'être ſi pe-

tite pour mon âge : ſi vous me permettiez de porter des talons, je parie qu'elle me reſpecteroit davantage. — Il eſt vrai que vous n'avez pas une figure bien impoſante, mais de la raiſon, de l'application & de la douceur vous feront bien autant reſpecter que des talons.

Après cet entretien, Adele alla ſe coucher ; ſon premier ſoin, en entrant dans ſa chambre, fut d'aller regarder *ſa fille* qui dormoit profondément : au riſque de l'éveiller, elle l'embraſſa pluſieurs fois, & ſûrement, durant la nuit, ne vit qu'elle dans ſes rêves. Le lendemain, auſſi-tôt que je fus éveillée, Adele entra chez moi en tenant ſon enfant par la main, & en me diſant qu'elle lui avoit donné un nouveau nom, ne trouvant pas le ſien joli : elle l'appelle *Hermine*, parce qu'elle eſt d'un blancheur éblouiſſante, & qu'elle a l'air extrêmement doux. Au reſte, Hermine eſt déjà accoutumée à ſa *petite Maman*, & lui obéit ponctuellement. Adele, de ſon côté, ne ſonge qu'à lui donner de *bons exemples*, elle la fait lire, elle traduit mes petits contes en Italien pour les lui apprendre, & elle a prié Dainville de la faire deſſiner. Ainſi, ma chere amie, le voilà ce moyen ſi ſimple que j'ai trouvé pour mettre Adele en état de bien élever un jour ſa premiere fille. Elle fera ſous mes yeux cet important ap-

prentiſſage qui ne la diſtraira point de ſes occupations, puiſqu'il ſe borne à garder auprès d'elle un enfant dont l'âge ne demande d'autre ſoin que celui de la reprendre ſi elle parle mal, ſi elle manque de douceur ou de docilité, &c. Hermine deſſinera à côté d'Adele, qui ne ſouffrira pas qu'elle ſoit ſans application, & qui ſe piquera de lui en donner l'exemple. Du reſte, nous ſommes convenues qu'Hermine n'apprendroit point la muſique ; nous voulons qu'elle ſache faire tous les petits ouvrages de femme, qu'elle écrive & compte bien, qu'elle ſache également l'Italien & le François, & parfaitement l'Hiſtoire : ainſi ne jouant d'aucun inſtrument, elle peut toujours étudier dans la chambre d'Adele, ſans la troubler & la diſtraire. Adele, en l'obſervant avec intérêt, apprendra à connoître les enfans, leurs inclinations, leurs petites ruſes ; en préſidant à ſes études, elle s'accoutumera à la vigilance, elle deviendra plus attentive, plus pénétrante, plus patiente ; enfin, le deſir d'obtenir la conſidération, l'eſtime & la tendreſſe de ſon Eleve, la corrigera de pluſieurs petits défauts, & hâtera le développement entier de ſa raiſon.

Non, ma chere amie, les dames Romaines ne ſont en général ni jolies, ni bien miſes ; elles ne mettent point de rou-

ge, mais elles n'ont pas, comme on me l'avoit dit, du blanc & de la poudre jaune; elles craignent ſinguliérement les odeurs, & n'en portent jamais ; & comme elles trouvent les Françoiſes exceſſivement parfumées, quand elles ſavent qu'elles doivent nous rencontrer, elles ſe rempliſſent le nez de petites feuilles vertes, afin de ne rien ſentir : j'avoue que j'ai été un peu ſurpriſe en voyant pour la première fois, cette verdure ſortant à moitié de tous ces nez de femmes : Adele n'a pas témoigné le moindre étonnement de cet uſage, car depuis la veillée des quarante, rien ne paroît plus la ſurprendre,

La grande *fineſſe* (c'eſt ainſi qu'on appelle à Rome une politeſſe) conſiſte à faire placer en voiture la perſonne conſidérable à la droite du fond. Vous ſeriez malheureuſe ici, car il n'eſt pas permis d'aller vîte en voiture ; on trouve qu'un train un peu leſte n'a aucune dignité, & on ne s'arrête jamais dans les rues ; de maniere que ſi l'on donne une commiſſion à ſon Laquais, on ne l'attend point, ſeulement on marche plus lentement. Lorſque les mœurs ſont corrompues, le ton doit néceſſairement s'en reſſentir ; auſſi je ne pourrois vous donner une idée ni de ce qu'on appelle ici *de la galanterie*, ni de la maniere générale de s'exprimer : par exemple,

l'homme le mieux élevé, en parlant d'une femme, la désigne par son nom tout court, & dit *la Maresscotti*, *la Palestrine*, *la Barberini*, &c. L'esprit est peut-être ici plus commun qu'en France ; mais dans aucun Pays policé, l'éducation n'est aussi négligée, & l'ignorance aussi profonde. D'ailleurs, comme dans le reste de l'Italie, tous ces grands Seigneurs dont les Palais sont si somptueux, vivent comme s'ils étoient des Bourgeois mal à l'aise : il est vrai qu'ils ont beaucoup d'ostentation, & que dans les grandes occasions, ils étalent une grande magnificence ; mais du reste, ils n'ont ni dîner ni souper, point d'état de maison, & journellement ils se trouvent fort bien éclairés avec une chandelle, & parfaitement bien nourris pour un petit écu par jour (1).

A l'égard de la jalousie, on prétend qu'elle n'existe plus que parmi le peuple, qui est d'une férocité à faire frémir, car il donne ici des coups de coûteau, comme à Paris il donne des coups de poings. On

(1) Dans toutes les grandes maisons, on trouve aux portes des appartemens, un homme habillé de noir, avec une longue cravatte blanche ; c'est un espece de Suisse qu'on appelle à Rome un *Decan*. Les Cardinaux & les grands Seigneurs ont aussi, pour faire les honneurs de leurs maisons, un homme qu'ils appellent *Gentilhomme*, & qui l'est en effet ordinairement. Le Cardinal de Mazarin a été *Gentilhomme* à Rome.

ne peut imaginer combien les meurtres ſont communs à Rome. Quand un homme en aſſaſſine un autre, l'aſſaſſin eſt toujours favoriſé par le peuple ; toutes les boutiques, les maiſons lui ſont ouvertes : de-là, il ſe ſauve dans les Egliſes, où il trouve un aſyle auſſi ſûr que ſacré. Eſt-ce là ce Peuple Romain ſi célebre dans l'Hiſtoire ? Que produit le climat ſur les mœurs ? C'eſt la forme du gouvernement qui fait tout.

Adieu, ma chere amie ; embraſſez Conſtance de ma part, & dites-lui que par le premier courrier, je répondrai ſûrement à ſa jolie petite Lettre.

LETTRE II.

La Vicomteſſe à la Baronne.

JE vais voyager auſſi, je pars lundi pour les eaux de Spa : mon Médecin vouloit m'envoyer à Plombières, je lui ai repréſenté que je m'y ennuyerois à la mort, que je deſirerois aller à Spa, & non-ſeulement il y conſent, mais il me l'ordonne, & j'obéis. J'emmene avec moi Madame de Valcé, dont la ſanté eſt véritablement dérangée depuis ſa fauſſe couche ; ſans cette raiſon je n'aurois ſûrement pas cédé au deſir extrême qu'elle a de faire ce voyage, car ſes procédés ont enfin abſolument détruit le ſentiment aveugle que j'avois pour elle. Je trouverai à Spa beaucoup de gens de ma connoiſſance, entr'autres, le Chevalier d'Herbain, qui eſt parti hier avec Porphire, qu'il y mene, & dont il ne peut plus ſe ſéparer ; Madame de Bleſac, & ſa belle-fille, la petite Comteſſe Anatolle, M. d'Oſtalis, & Madame de Germeuil revenue à Paris depuis trois mois, & qui ne va, dit-elle, à Spa que par *ſentiment* pour Madame de Valcé, & pour la ſuivre, car cette ancienne amitié s'eſt renouée avec

une extrême vivacité : au reſte, jamais la *divine amitié* n'a été plus à la mode que dans ce moment ; les femmes ſe chériſſent toutes, elles ne peuvent plus ſe quitter ; à ſouper, elles fuyent, elles évitent les hommes, & ſe placent enſemble à côté les unes des autres, elles ſont inſéparables ; ſi quelque importun ſe gliſſe indiſcrétement parmi elles, toute la troupe entiere le maudit, ſe déſole, & marque ſon chagrin par les mines les plus expreſſives.... Cependant, malgré tout cela, les méchans ſoutiennent qu'elles s'envient & ſe déchirent tout comme de notre temps, & qu'au fond les hommes ne ſont pas plus eſſentiellement maltraités qu'ils ne l'étoient il y a dix-huit ans. A propos, mon cœur, ſavez-vous que la belle, la ſérieuſe, l'inſipide Madame de N..... a pris un amant ? Vous ſerez ſans doute ſurpriſe de m'entendre accuſer auſſi poſitivement une perſonne qui jouiſſoit d'une bonne réputation ; je n'ai jamais pu ſouffrir qu'une femme ſe permît d'attaquer ainſi l'honneur d'une autre femme, même lorſqu'elle parle à ſon amie intime ; mais je puis dire ſans ſcrupule que Madame de N.... a un amant, puiſqu'elle en fait gloire, & le dit elle-même à qui veut l'entendre: cette franchiſe lui fait un honneur infini, & l'a rendue très-intéreſſante ; tout le monde loue ſa *candeur* ; on répéte qu'elle eſt

d'une vérité, *d'une bonne foi* qui doit tout faire excuſer ; & enfin, cet amant lui procure des éloges & des amis ſans nombre.

Voilà une indulgence qui met fort à l'aiſe, & qui ſûrement établira dans la ſociété une franchiſe univerſelle ; on avouera naïvement ſes fautes, ſes foibleſſes, & j'eſpere qu'avant peu l'horreur du menſonge deviendra telle, que les poltrons & les gens ſans probité ne chercheront à cacher ni leur lâcheté ni leurs fripponneries ; j'oſe même dire que tout nous promet cette heureuſe révolution dans les mœurs. J'ai entendu l'autre jour un homme que vous connoiſſez beaucoup, ſe vanter avec orgueil d'avoir *caponné* au billard deux autres hommes ; il n'a pas dit : *j'ai volé* ; mais comme *caponner* eſt à-peu-près le ſynonyme de *friponner*, il y a tout lieu de croire que les hommes égaleront bientôt les femmes en ſincérité.

Adieu, mon cœur ; ma ſanté eſt déjà meilleure ; le ſeul projet d'aller à Spa me ranime, jugez du bien que me feront les eaux.

LETTRE

LETTRE III.

Réponſe de la Baronne.

De Rome.

AINSI donc à préſent on convient ſimplement qu'on a un amant, & cette effronterie paſſe pour de la *franchiſe*, de la *bonne-foi*! Autrefois la décence faiſoit tolérer une foibleſſe, & maintenant l'impudence fait excuſer le vice!... « Pourquoi dites-vous » (dit Jean-Jacques Rouſſeau) que la pudeur rend les femmes fauſſes ; celles qui » la perdent le plus, ſont-elles au reſte plus » vraies que les autres? Tant s'en faut, » elles ſont plus fauſſes mille fois ; on n'arrive à ce point de dépravation qu'à force » de vices qu'on garde tous, & qui ne regnent qu'à la faveur de l'intrigue & du » menſonge.

» Je ſais (dit encore Rouſſeau) que les » femmes qui ont ouvertement pris leur » parti ſur un certain point, prétendent » bien ſe faire valoir de cette franchiſe, & » jurent qu'à cela près, il n'y a rien d'eſtimable qu'on ne trouve en elles, mais je » ſais bien auſſi qu'elles n'ont jamais perſuadé cela qu'à des ſots. Le plus grand

» frein de leur ſexe ôté, que reſte-t-il qui
» les retienne ? & de quel honneur feront-
» elles cas, après avoir renoncé à celui qui
» leur eſt propre ? Ayant mis une fois leurs
» paſſions à l'aiſe, elles n'ont plus aucun
» intérêt d'y réſiſter ? »

Qui pourroit n'être pas frappé de la ſolidité de raiſonnement de ce beau paſſage d'Emile ?

Adele devient chaque jour plus raiſonnable ; Hermine contribue infiniment plus que moi à la former. L'autre jour Adele, pour la premiere fois, depuis qu'Hermine eſt ici, n'a pas bien deſſiné, &, tout le temps de l'Académie, a paru diſtraite & inappliquée. Quand la leçon fut finie, je lui dis tout bas : vous vous relachez, & vous venez de donner à votre enfant un pernicieux exemple. A ces mots, elle leva les yeux au Ciel, & tomba dans la rêverie ; un inſtant après, elle vint à moi, & me dit bien haut : Maman, voici l'heure de la récréation, je vous ſupplie de me permettre de l'employer à deſſiner.

Pourquoi donc ; vous avez deſſiné vos deux heures.... Oui, ma chere maman, mais j'ai eu le malheur de manquer d'application aujourd'hui ; je vous en demande mille pardons, & je veux réparer ma faute.... Entendez-vous, Hermine, interrompis-je, quel charmant exemple vous

donne votre petite maman ? Adele eſt trop jeune encore pour ne pas faire des fautes quelquefois ; mais vous voyez comme elle les répare, & ſûrement bientôt elle n'en fera plus du tout.

Pendant ce diſcours, la joie pétilloit dans les yeux d'Adele, & au moment même elle fut chercher ſon porte-feuille, & deſſina une heure entiere avec une application parfaite. Jugez, ma chere amie, ſi je m'applaudis d'avoir trouvé un moyen ſi ſimple & ſi doux de la perfectionner : d'ailleurs je goûte encore le plaiſir de faire une bonne action, en tirant de la miſere une pauvre petite orpheline, dont, ſans moi, la deſtinée eût été ſi malheureuſe ! Comme elle a été choiſie parmi cent autres, elle eſt réellement charmante de caractere & de figure ; ſa premiere éducation a été très-bonne, elle n'étoit même pas née pour l'état où je l'ai trouvée. Différens événemens ruinerent ſa famille, & la mort de ſa mere, qui ne ſubſiſtoit que d'une petite penſion viagere, mit le comble à ſon infortune. J'ai préféré un enfant Italienne, afin qu'elle entretînt Adele dans l'habitude de parler Italien. La ſeule perſonne dans la maiſon qui n'aime pas Hermine à la folie, eſt Miſſ Bridget, parce qu'elle a le plus grand mépris pour la langue Italienne, & ne conçoit pas qu'on puiſſe deſirer de la parler,

quand on a la gloire de ſavoir l'Anglois ; auſſi n'en dit-elle pas un ſeul mot, ce qui lui rend le voyage d'Italie peu agréable ; elle ſe fâche conſtamment contre toutes les ſervantes, uniquement à cauſe de leur *baragouin ridicule* : enfin, ſon averſion naturelle pour Dainville a redoublé depuis que nous parlons tous Italiens ; mais il faut bien lui paſſer tous ces petits travers, en faveur de ſes excellentes qualités & de la maniere parfaite dont elle me ſeconde.

Adieu, ma chere amie ; j'attends avec impatience de vos nouvelles de Spa ; je ſuis ſûre que vous y retrouverez la ſanté, & que vous ſerez charmée de la vie qu'on y mene.

LETTRE IV.

La Baronne au Vicomte.

De Naples.

UNE eſpèce de maladie épidémique nous a chaſſés de Rome un peu plutôt que nous ne comptions en partir, & je paſſerai ici deux mois, Août & Septembre.

Vous me demandez des détails ſur les femmes ; je ſuis étonné que vous n'ayez pas reçu déjà une Lettre que je vous écrivois de Rome, & dans laquelle je ne vous parlois que des dames Romaines. On dit que les mœurs ſont encore plus corrompues à Naples, cependant j'ai été hier à un Bal, & j'en ſuis revenu édifié de la conſtance des dames Napolitaines ; elles choiſiſſent un Danſeur pour toute l'année, &, durant ce temps, ne danſent jamais avec un autre ; il eſt vrai qu'on prétend qu'elles réſervent toute leur fidélité pour cette eſpece d'engagement. Il y a, entr'autres, ici une femme dont on conte des aventures qui paroîtroient incroyables, ſi ces détails n'étoient certifiés par des gens très-dignes de foi : elle étoit hier au Bal, elle a parlé pluſieurs fois à mon fils, & j'ai remarqué que

Théodore ne lui répondoit pas avec une politeſſe bien exacte. Aujourd'hui je le lui ai reproché ; mais, a-t-il repondu, Madame de D.... eſt ſi mépriſable !... — Et parce qu'elle eſt mépriſable, faut-il que vous ayez l'air d'avoir reçu une mauvaiſe éducation? D'ailleurs, en traitant Madame de D.... avec autant de légéreté, vous avez manqué d'égards pour les femmes, auxquelles vous devez un véritable reſpect... — Comment ?... — Sans doute ; puiſque Madame de D.... eſt reçue dans la ſociété, vous ne pouvez être impoli avec elle, ſans l'être auſſi pour toutes les femmes qui ſe trouvent dans la même aſſemblée. Souvenez-vous toujours qu'un homme honnête & délicat doit l'apparence du reſpect à toutes les femmes, & qu'il n'aura jamais l'air noble & diſtingué, s'il prend avec la moins eſtimable des manieres familieres : qu'il ne recherche point celle qu'il croit digne de mépris, mais qu'il la traite toujours en public avec égards & déférence, & cette conduite lui vaudra l'eſtime & l'intérêt de toutes celles dont il doit apprécier & deſirer le ſuffrage : enfin, croyez que le plus mauvais air qu'un jeune homme puiſſe avoir, eſt de paroître mépriſer les femmes. Par exemple, que penſez-vous de ce jeune François que nous avons vu à Rome, & qui nous a ſuivis à Naples?... — le Marquis

d'Hernay?.... — Oui, vous paroît-il aimable?.... — Mais je ne voudrois pas lui reſſembler. — Cependant il a de l'eſprit, de l'inſtruction, & il ſe conduit bien... — Mais il eſt ridicule.... — Infiniment, cela eſt vrai parce qu'il a toujours avec les femmes un ton léger ou mépriſant; il penſe que la familiarité donne l'air de l'aiſance, & que le dédain montre la ſupériorité; il s'abuſe, & prouve ſeulement qu'il eſt un fat mal élevé. — Et il a de l'eſprit! Cela eſt bien ſurprenant?..... — Une mauvaiſe éducation gâte l'eſprit, ainſi qu'elle corrompt le cœur.... — Il a du bon ſens, ſa converſation même eſt ſolide; les Artiſtes à Rome nous ont dit qu'il ſe connoiſſoit en tableaux, en ſtatues, que du moins il en raiſonnoit très-bien; il paroit ſavoir l'hiſtoire, pourquoi donc ſa ſociété eſt-elle ſi peu agréable?.... — C'eſt qu'il eſt plein de ſuffiſance, & qu'il gâte tout ce qu'il dit de plus ſenſé par un ton tranchant, un air capable, qu'on ne pourroit tolérer dans perſonne, & qui rendent ſur-tout un jeune homme de vingt ans complétement abſurde, impertinent & ridicule.

Vous voyez, mon cher Vicomte, combien je m'attache à donner à Théodore un véritable dégoût pour la pédanterie; comme vous dites fort bien, plus une éducation eſt ſoignée, plus cette attention eſt

néceſſaire, & ſoyez ſûr que Théodore, à vingt ans, ſera auſſi modeſte, auſſi ſimple, qu'inſtruit. En général, tous nos jeunes gens aujourd'hui ſont d'une ignorance honteuſe, ou d'une pédanterie inſupportable, *Beaux-eſprits* & *Philoſophes*, ou ne ſachant rien, & livrés aux plus affreux déſordres ; c'eſt la faute des parens qui ne leur donnent point de principes, ou qui leur inſpirent une folle prétention à l'eſprit. J'ai vu un pere, eſtimable d'ailleurs, répandre des copies d'une Lettre que ſon fils, âgé de dix-huit ans, lui écrivoit de ſa garniſon ſur un ouvrage de morale qui venoit de paroître. Le pauvre jeune homme ſur cela, &, comme de raiſon, la tête lui tourna. De même, on envoie à ſeize ans ſon fils dans les Pays étrangers, on lui dit : *Allez-vous inſtruire, allez étudier les hommes.* Il parti, il revient, il dit : *Je ſuis inſtruit, je connois les hommes.* On le croit dans ſa famille, il débite avec orgueil & confiance tous les lieux communs qu'il a pu apprendre de ſon Gouverneur ; il aſſure *que les Anglois ſont profonds, les Italiens ignorans & ſuperſtitieux, les Eſpagnols dans la barbarie ; il vante la liberté Angloiſe, & déclame contre l'Inquiſition* ; ſes parens l'écoutent avec étonnement, on l'admire, on le cite, on le prône, & l'on en fait pour la vie un ſot auſſi ridicule qu'ennuyeux. Ne réfléchira-t on jamais davantage

davantage ſur l'éducation, & faut-il qu'en dépit du plus heureux naturel, elle nous donne éternellement des vices ou des travers ?

LETTRE V.

Le même au même.

De Naples.

THÉODORE vient d'avoir aujourd'hui un petit ſuccès très-flatteur : nous dînions lui & moi chez l'Ambaſſadeur de France, où ſe raſſemble tous les jours la meilleure compagnie de Naples ; il y avoit ſept ou huit perſonnes, entr'autres, trois ou quatre véritablement diſtinguées par leurs connoiſſances & leur eſprit ; de ce nombre étoient deux Anglois. J'avois à parler à l'Ambaſſadeur, qui, en ſortant de table, m'a mené dans ſon cabinet, & j'ai laiſſé Théodore dans le ſallon, environ trois quarts d'heure. En rentrant, nous avons trouvé la converſation fort animée ; on parloit littérature, & les Anglois ſoutenoient, contre le Marquis d'Hernay, qui prétend ſavoir l'Anglois, & contre deux Italiens qui le ſavent réellement, que le Paradis perdu eſt le plus beau Poëme qui exiſte dans aucune Langue vi-

vante : ils nous couterent que pour appuyer leur opinion, ils avoient voulu citer pluſieurs paſſages, entr'autres, quelques vers du Livre premier & quatrieme, mais qu'ils n'avoient pu ſe les rappeller qu'imparfaitement, & ils demanderent à l'Ambaſſadeur s'il avoit Milton. Non, répondit-il, mais j'ai vu jadis M. d'Almane ſavoir Milton par cœur, & peut-être pourra-t-il encore vous ſatisfaire. Ma mémoire, repris-je, eſt fort diminuée, Théodore me ſuppléera. A ces mots, l'étonnement fut général, tous les yeux ſe fixerent ſur Théodore, qui juſqu'alors avoit écouté en ſilence la converſation, parce que perſonne ne l'avoit interrogé. Quoi ! s'écria-t-on, M. votre fils ſait l'Anglois ! Depuis ſa plus tendre enfance, répondis je; & comme les vers que vous citiez ſont très-remarquables, je ſuis ſûr qu'ils ſont tous préſens à ſa mémoire. Eſſayez de les dire, Théodore. Alors Théodore, en rougiſſant, débita de ſuite environ deux cents vers ſans faire une faute, & prononçant véritablement comme un Anglois même. On donna les plus grands éloges à ſa mémoire, & ſur-tout à ſa modeſtie ; & quand nous fûmes ſeuls, je l'embraſſai tendrement : Vous venez, lui dis-je, de me procurer un très-grand plaiſir ; je ne puis être flatté de vous avoir entendu dire des vers de Milton, on vous les a fait appren-

dre ; quand vous ſeriez un ſot, vous les ſauriez de même ; mais vous êtes réſervé, modeſte, voilà ce qui doit me cauſer une véritable ſatisfaction. Conſervez ces précieuſes qualités, elles ajoutent aux ſuccès & déſarment l'envie : le mérite dont on s'énorgueillit nous eſt toujours conteſté, tandis qu'on ne manque jamais de vanter celui qu'on découvre ; ainſi, par amour propre même, nous devrions triompher du vain deſir d'étaler nos talens & notre inſtruction ; bien ſûrs que mille occaſions ne peuvent manquer de les faire connoître, ſans que nous nous en mêlions. Théodore a trouvé ce raiſonnement très-juſte, & n'a point cherché à me diſſimuler combien il étoit flatté de l'éloge que je venois de donner à ſa conduite. La modeſtie eſt peut-être la ſeule vertu qu'on puiſſe ſans inconvénient louer avec excès dans un jeune homme, tout autre louange peut l'énorgueillir & lui donner de l'affection. Combien de perſonnes qui ſont imprudentes, bruſques ou pédantes & apprêtées, uniquement parce qu'on a vanté ſans meſure leur franchiſe, leur naturel, ou leur ſavoir, & leur politeſſe !.... Mais la modeſtie n'eſt pas une qualité qu'on ſoit jamais tenté de pouſſer trop loin ; d'ailleurs, le pourroit-on, puiſqu'elle eſt ſi belle, que même, portée à l'excès, elle ne ſauroit dégénerer en vice ?

Ainſi, faites-là donc aimer à votre Elève, tâchez de le rendre véritablement modeſte, vous ne pouvez craindre qu'il le devienne trop.

Je me ſuis décidé, mon cher Vicomte, à prolonger de ſix mois mon ſéjour en Italie ; je ne retournerai point en France cet Automne, je paſſerai l'hiver à Rome, j'en partirai ſur la fin de Février, je ſéjournerai un mois à Florence, autant à-peu-près à Turin, & je ſerai en Languedoc dans le courant d'Avril ; j'y reſterai ſept ou huit mois ; ſi vous le pouvez, venez m'y voir & remplir enfin cet ancien engagement, ſinon j'irai vous chercher à Paris ; car après deux ans d'abſence, je ne pourrai réſiſter au deſir de vous revoir & de vous préſenter Théodore, grandi, formé, aimable autant qu'on peut l'être auſſi jeune.... ce fils ſi cher !.... & qui, je l'eſpere, ſera le vôtre un jour.

LETTRE VI.

La Vicomteſſe à la Baronne.

De Spa.

LE charmant, le délicieux ſéjour que Spa ! oh, je ſerai malade tous les ans pour y revenir ! On y trouve tout, du monde, du jeu, des fêtes, de la diſſipation, de la ſolitude, de la liberté... Que n'y êtes-vous ! rien n'y manqueroit. Cependant j'ai fait une *Amie nouvelle*, car comment revenir des Eaux ſans cela ? c'eſt une amie que j'ai rencontrée pendant quinze ans, ſans me douter jamais qu'il fût poſſible de l'aimer. C'eſt enfin Madame de L****, je lui paſſe toutes ſes prétentions, qui au reſte ne ſe trouvent point en rivalité avec les miennes ; elle ſe plaît à déconcerter les perſonnes timides ou qui débutent dans le monde ; elle eſt charmée d'avoir un gros ſon de voix, qui véritablement eſt fait pour en impoſer aux plus intrépides ; elle a pris, par goût, des manieres bruſques & un air boudeur & refrogné ; elle eſt comblée de joie lorſqu'elle peut penſer qu'elle embarraſſe & qu'on la craint ; moi, j'aimerois mieux plaire que de produire tous ces grands effets,

ainſi je ne lui diſpute aucun de ſes avantages, & nous nous accordons fort bien enſemble ; au vrai, malgré des travers ſi ſinguliers, elle a des qualités très-attachantes, une ame noble & ſenſible, une extrême franchiſe & beaucoup d'eſprit ; elle repouſſe lorſqu'on ne la voit qu'en paſſant, mais elle *retient* quand on la connoît.

Nous avons encore ici une autre Françoiſe, Madame de Rainville, que je ne connoiſſois point du tout ; celle-là n'attire ni ne retient, elle n'eſt jamais naturelle un moment : elle étoit faite pour être inſipide, commune & froide, mais elle a ſûrement entendu dire *que les perſonnes ennuyées ſont toujours ennuyeuſes*, & frappée de cette maxime, elle veut paroître éternellement amuſée ; en conſéquence elle aime tout *avec paſſion*, la Muſique, la Danſe, les Spectacles, la promenade, la converſation ; toutes ces choſes la tranſportent ; elle ſe pique d'être gourmande, de n'avoir pas un goût modéré, d'avoir *du feu*, de *l'enthouſiaſme*, & de diſputer avec chaleur & véhémence ; elle parle toujours, n'écoute point, ne ſent rien, ſe met vainement à la torture pour perſuader qu'elle a *de l'énergie*, de l'activité, & ne parvient qu'à ſe rendre importune, ridicule & véritablement inſupportable : elle me refroidit, me glace, & me fait preſque prendre en aver-

ſion les choſes que j'aime le mieux. L'autre jour nous avons été dîner à la caſcade de Coo ; Madame de Rainville fut dans un tel raviſſement, elle loua avec tant d'emphaſe l'eau, la verdure, le payſage & même le ſoleil qui nous brûloit, tout cela étoit accompagné de geſtes ſi *expreſſifs*, ſi *animés*, qu'elle m'a donné un dégoût, qui ne me paſſera peut-être jamais, pour les Rivieres, les Caſcades & les Dîners ſur la pelouſe.

M. d'Oſtalis eſt arrivé à Spa la ſemaine derniere, il dîne preſque tous les jours chez moi, & je paſſe auſſi ma vie avec Madame de Bleſac, la petite Comteſſe Anatolle, le Chevalier d'Herbain, & Madame de L***, ma nouvelle amie ; je vais ſouvent au Wauxhall, j'y mene danſer Conſtance ; nous allons nous promener ſur la montagne d'*Annette & Lubin* (1) ; nous nous affligeons un peu qu'Annette ſoit ſi laide, & que Lubin vende de la biere, ce qui nuit beaucoup aux idées paſtorales & champêtres, je rentre dans ma maiſon à neuf heures, ma petite ſociété s'y raſſemble, & nous cauſons juſqu'à minuit, car je n'ai pas la ſimplicité de me coucher à dix heures, de me lever

(1) Cette Montagne a pris ſon nom d'un Payſan & d'une Payſanne mariées il y a 15 ou 16 ans, par un François qui les nomma Annette & Lubin, & leur fit bâtir une jolie petite ferme ſur le haut d'une des Montagnes qui environnent Spa.

avec le jour pour aller boire des eaux que je peux prendre dans mon lit : on dit qu'elles ſont meilleures à la fontaine, mais il n'y a de bon pour moi que ce qui ne me contrarie pas.

Je ſuis moins mécontente de Madame de Valcé depuis que je ſuis ici, c'eſt à-dire, de ſon extérieur & de ſes manieres ; pour ſes ſentimens..., je n'y dois plus compter.... Mais cependant elle n'a que vingt-deux ans, elle eſt encore bien jeune!... Ah, le cœur d'une mere eſt toujours prêt à pardonner !

Adieu, ma chere amie ; vous ſerez également heureuſe par Adele & par Théodore, vous le méritez!... J'envie votre félicité, mais croyez qu'en même-temps elle me conſole de mes peines ! Oui, je jouis de votre bonheur, autant que je m'enorgueillis de vos vertus & de votre amitié.

LETTRE VII.

Le Vicomte au Baron.

VOus allez être ſatisfait, mon cher Baron ; je ſuis enfin brouillé *ſans retour* avec Madame de Gerville : elle m'a joué dans une affaire où elle paroiſſoit vouloir me ſervir, & m'a ſacrifié de la maniere la plus noire & la moins adroite. Me voici un peu iſolé, car depuis ſept ans ſur-tout, je n'avois exactement d'autre ſociété que la ſienne. Je vous entends d'ici : *rentrez dans votre famille, rapprochez-vous de votre femme.* Je ſais que Madame de Limours eſt très-aimable ; mais je ſuis retenu par l'embarras *de faire connoiſſance avec elle :* au vrai, nous ſommes devenus abſolument étrangers l'un à l'autre ; enfin j'eſſayerai, je vous le promets.

Tout le monde eſt revenu de Spa. On prétend que M. d'Oſtalis en rapporte un goût très-vif pour la jeune Comteſſe Anatolle, on ne dit point encore que cette derniere y réponde. Elle eſt bien jeune pour ſe décider ſi promptement, elle n'a que dix-ſept ans ; mais on aſſure qu'une partie de ſa ſociété approuveroit fort cet arrange-

ment, & ſe charge de la diſpoſer à un choix qui, au reſte, ſeroit le meilleur qu'elle pût faire dans ce genre. Elle aime ſon mari ; mais elle en eſt traitée de maniere à ne pas conſerver long-temps les ſentimens qu'elle a pour lui. Le Comte Anatolle dédaigne toutes les Françoiſes, il n'aime qne les étrangeres, & il faut abſolument, pour lui plaire, être Ruſſe, Angloiſe ou Polonoiſe. Mon charmant petit Théodore n'aura, grace au Ciel, aucun de ces travers ; combien j'ai d'impatience de le revoir ! il touche à ſa quinzieme année.... A cet âge, j'étois déjà amoureux, à perdre la tête, d'une des femmes de ma mere, Mademoiſelle Adrienne, que j'élevai depuis au grade de la Chanteuſe dans les chœurs de l'Opéra. A quinze ans j'avois déjà eſcaladé dix fois les murs du jardin de mon pere, pour aller voir une petite Payſanne que j'aimois preſque autant que Mademoiſelle Adrienne. J'avois pourtant un Gouverneur très-ſévere, mais heureuſement il étoit ſourd & diſtrait ; je m'échappois ſans qu'il pût m'entendre, & je le trompois ſans qu'il y prît garde. Au reſte, quelques précautions qu'il eût employées, je ſuis bien ſûr que j'aurois trouvé les moyens de me ſouſtraire à ſa vigilance. Comment faites-vous donc avec Théodore, cet enfant ſi éveillé, ſi vif, ſi ſpirituel ? Comment a-t-il impunément quinze ans ?

Comment enfin vous y prenez-vous pour vous rendre maître de ſon imagination, & pour le ſurveiller toujours ſans lui devenir importun ?

LETTRE VIII.

Le Baron au Vicomte.

De Rome.

PREMIEREMENT, Madame d'Almane n'a pas de jolies femmes-de-chambre, & je ne ſuis ni ſourd ni diſtrait. On n'eſt véritablement amoureux ni à quatorze ans & demi, ni à quinze, ni même à ſeize. Vous l'étiez, ditez-vous, à cet âge ; mais vous aimiez également Mademoiſelle Adrienne & votre petite Payſanne ; ainſi vous n'aviez de penchant ni pour l'une ni pour l'autre. Comme l'amour doit preſque tout ſon pouvoir à l'imagination, l'idée que nous nous formons de cette paſſion, l'opinion que nous en avons décident de l'empire qu'elle prendra ſur nous, & de l'influence qu'elle aura ſur notre deſtinée. Si nous croyons que l'amour n'eſt qu'un égarement paſſager, une ſorte d'énivrement, qui, même en tournant la tête, peut laiſſer le cœur froid, nous ſerons ſéduits par la ſeule beauté, nous

n'aurons que des fantaiſies. Telle étoit l'opinion que vous aviez de l'amour ; votre imagination s'enflamma avant que votre cœur pût aimer : cette premiere expérience vous perſuada que trouver une femme plus jolie qu'une autre, c'eſt être amoureux ; il en eſt réſulté que vous vous êtes livré ſucceſſivement à mille fantaiſies paſſageres, que vous avez formé beaucoup d'intrigues & jamais un attachement véritable. Je veux au contraire que mon Eleve ſoit perſuadé que cette paſſion peut faire le charme, la félicité de la vie, quand l'objet qui l'inſpire réunit à la fois les graces, les talens, l'eſprit & les vertus ; qu'il croie qu'alors elle doit durer toujours, ou que du moins, ſi le temps l'affoiblit, elle laiſſe dans le fond du cœur une amitié ſi tendre, des ſouvenirs ſi doux, qu'on ne peut ni regretter l'amour, ni deſirer de l'éprouver encore. Avec cette opinion, non ſeulement mon Eleve n'aimera pas deux objets à la fois, mais il n'aimera pas deux fois dans ſa vie ; il ſera difficile & délicat ſur le choix, & s'attachera pour ne jamais changer. Puiſque l'amour eſt pour nous une illuſion néceſſaire durant notre jeuneſſe, l'Inſtituteur doit donc chercher à faire ſervir ce ſentiment au bonheur & à la gloire de ſon Eleve. Une fantaiſie peut être aſſez vive pour nous égarer, nous avilir, nous perdre ; une paſſion peut nous

porter aux grandes choſes : l'une fera faire des extravagances, des ſacrifices de premier mouvement ; l'autre peut ſeule engager aux actions qui demandent de la perſévérance. Celle qui dit à ſon amant : *ſoyez deux ans ſans parler*, & qui fut obéi, cette femme pouvoit ſe flatter d'inſpirer une paſſion, & non une fantaiſie. Et en effet, que ne doit-on pas attendre d'un ſentiment dont nous ne ſommes ſuſceptibles que dans la force de l'âge ; d'un ſentiment produit par une imagination exaltée, & que l'eſtime & l'amitié doivent rendre auſſi doux, auſſi ſolide que violent ? Je ſais bien qu'on peut aimer paſſionnément un objet mépriſable ; mais ce malheur n'arrive qu'aux gens foibles, bornés ou mépriſables eux-mêmes, ou qui enfin s'abuſent ſur leur choix. Il eſt donc important qu'un jeune homme *ne commence pas* par une fantaiſie qui lui raviroit à la fois & ſes principes & ſa délicateſſe. C'eſt une paſſion vertueuſe qui doit l'arracher à ſon indifférence : mais, avant l'âge de dix-ſept ou dix huit ans, il n'en ſeroit pas ſuſceptible. Comment donc le préſerver, juſqu'à cette époque, des égaremens où le cœur n'a point de part. Soyez vigilant, attentif, conſervez lui ſon innocence, occupez-le ſans relâche, ne le laiſſez jamais un ſeul inſtant oiſif ou déſœuvré, & croyez que ſon imagination ne l'éclairera ſur rien

de ce que vous voulez lui cacher. Mais, me direz-vous, eſt-il poſſible qu'un jeune homme puiſſe conſerver de l'innocence juſqu'à dix-ſept ou dix-huit ans ? Je n'ignore pas qu'en effet ce n'eſt plus la mode aujourd'hui ; mais elle exiſtoit jadis, & nous voyons encore les enfans des Princes, mieux ſurveillés que les nôtres, ſortir des mains de leurs Gouverneurs ſans connoître l'amour ni ce qui peut y reſſembler. Vous me demandez comment je puis être auſſi vigilant ſans me rendre importun à mon fils ; c'eſt qu'il n'eſt pas plus ſurveillé maintenant qu'il ne l'étoit à ſix ans, du moins en apparence. Il a toujours couché dans un cabinet à côté de ma chambre, & dans ma chambre même lorſque nous voyageons, même en ſéjournant long-temps dans le même lieu ; cette habitude n'eſt point une ſujétion pour lui, au contraire, j'ai ſu la lui rendre agréable. Il eſt naturellement communicatif, il aime à cauſer, il n'a de confiance ſans réſerve que pour moi ; mais il a tant d'occupations, depuis deux ans ſur-tout, que nous avons rarement dans la journée la poſſibilité de nous entretenir un peu de ſuite : j'ai donc pris le parti de lui promettre que tous les ſoirs nous aurions enſemble une petite converſation quand nous ſerions dans nos lits. Théodore, ayant toujours mille choſes à me dire, attend ce moment avec

impatience, d'autant mieux que ſouvent, dans la journée, je lui annonce que j'ai quelques petits ſecrets à lui dire, & je ne manque jamais d'ajouter : *ce détail eſt trop long, je n'ai pas le temps de vous en inſtruire à préſent, mais vous le ſaurez ce ſoir.* Enfin, quand le ſoir arrive, Théodore eſt enchanté d'aller ſe coucher; tout en ſe déſhabillant, il s'approche de mon oreille & me queſtionne; je refuſe de l'entendre, *la prudence* ne me permettant pas de parler devant mon Valet-de-chambre, de choſes auſſi importantes : Théodore, d'un air grave & capable, me fait ſigne qu'il approuve ma diſcrétion; mais il me preſſe de me coucher, & quand nous ſommes dans nos lits, éclairés ſeulement par une lampe de nuit qui ne donne qu'une foible clarté, ſemblable à cette eſpece de jour qu'on appelle *entre chien & loup*, c'eſt alors que les confidences commencent; c'eſt alors qu'emportés par le plaiſir de nous entretenir ſans contrainte, nous parlons ſouvent tous les deux à la fois, ou bien que nous nous interrogeons mutuellement avec un intérêt & une curioſité réciproque. Ces converſations ſont d'autant plus agréables, que nous n'avons jamais la crainte d'être troublés ou interrompus; d'ailleurs j'ai le ſoin de paroître toujours, à cette heure, plus gai, plus facile, plus affectueux que dans aucun autre

moment de la journée. Si Théodore a quelqu'aveu à me faire, il choiſit cet inſtant de préférence : enfin, ces entretiens nocturnes ont pour lui tant de charmes, qu'il m'a témoigné plus d'une fois le vif chagrin qu'il éprouvoit en paſſant qu'à notre retour en France il ne coucheroit plus dans ma chambre ; hier encore il m'en parla. Je regretterai beaucoup auſſi, lui dis-je, nos converſations d'après ſouper ; mais il faudra bien trouver le moyen de nous parler dans la journée.... — Dans la journée ; ah ! Papa, quelle différence ?.... — Tu ne me trouves pas de ſi bonne humeur dans le jour, n'eſt-ce pas ?... — Oh ! Papa, j'en conviens, vous êtes toujours bien aimable ; mais le ſoir !... & puis je crois auſſi que vous m'aimez mieux à cette heure : par exemple, jamais vous ne me tutoyez quand nous ſommes levez... — Mais ſûrement ; quand tu te conduis bien, je t'aime mieux à la fin de la journée qu'au commencement ou au milieu, puiſque je te dois douze heures entieres de ſatisfaction.... — Mon cher Papa, laiſſez-moi coucher dans votre chambre à B*** & à Paris..... — Vous me faites-là une petite propoſition tout-à-fait diſcrette, c'eſt-à-dire, qu'il faut vous promettre de me coucher tous les ſoirs à votre heure..... — Bon, vous avez bien fait d'autres choſes pour moi ! D'ailleurs, Papa, je vais avoir quinze

quinze ans ; en partant d'Italie, nous allons en Languedoc, nous y paſſerons ſix mois ; à la campagne, ainſi qu'en voyage, vous vous êtes toujours couché en même-temps que moi.... — Fort bien, mais à Paris ? — Oh, quand j'arriverai à Paris, j'aurai quinze ans & demi paſſés, vous me permettrez bien de me coucher un peu plus tard... — Oui, à dix heures & demie... — Onze heures ?... — Et la converſation nocturne qui dure toujours au moins une heure, & vos Maîtres le matin ? .... — Ah ! cela eſt vrai ; vous ſerez obligé de vous coucher à dix heures & demie... — Comment donc, je ſerai obligé !... —, Oui, mon cher Papa, vous ne me refuſerez pas une grace qui fait mon bonheur.... — Songe donc qu'il eſt inouï de ſe coucher à dix heures à Paris, il faudra donc renoncer à toute ſociété... — Vous ſerez charmé d'en avoir un prétexte, vous n'aimez pas le monde..... — Je ne le regrette pas quand je te le ſacrifie, mais je l'aime quand je m'y trouve.... Il eſt vrai que j'y rentrerai point t'y mener, & ce temps n'eſt pas fort éloigné..... — Quand j'aurai dix-ſept ans ? Par exemple, alors vous n'aurez pas de raiſons pour m'empêcher de coucher dans votre chambre ?... — Oh, cela, je l'avoue !... — Eh bien, Papa, vous qui êtes ſi généreux, voulez-vous diſputer pour dix-huit mois ſur leſquels il n'y

en a que ſix de grace, puiſque nous paſſerons le reſte à la campagne & au Régiment où je vais entrer? — Allons, allons, raiſonneur, taiſez-vous & dormez; je vous promets de réfléchir à cela.

Vous jugez bien, mon cher Vicomte, que ce n'eſt pas ſans raiſon que je me fais autant prier d'une choſe que je deſire : ſi Théodore pouvoit ſoupçonner que je ne ſouhaite l'avoir dans ma chambre qu'afin de veiller ſur ſa conduite, il ſeroit bientôt éclairé ſur mes motifs ſecrets, il ne regarderoit plus ma chambre que comme une priſon, & je ne ſerois plus à ſes yeux qu'un Geolier, qu'un tyran. C'eſt ainſi que les mêmes précautions, priſes inconſidérément ou avec prudence, deviennent véritablement utiles ou ne peuvent produire que de pernicieux effets.

Je ne m'abuſe pas; je ſais bien qu'un jour Théodore ſentira tout-à-coup que l'engagement de coucher dans ma chambre peut devenir gênant; je m'appercevrai facilement de cette révolution dans ſes idées, par ſa diſtraction & ſon refroidiſſement; j'aurai prévu ce moment, & j'aurai alors des moyens tous prêts & infaillibles pour retenir Théodore auſſi fortement que jamais; je vous les ferai connoître quand nous ſerons à cette époque.

Je ſavois déjà votre rupture avec Madame

de Gerville, & vous devez avoir reçu une Lettre où je vous mandois que la trahiſon de Madame de Gerville ne m'étonnoit pas, car depuis que je ſuis dans le monde, je n'ai jamais vu une ſeule perſonne intrigante, ſur l'amitié de laquelle on dût raiſonnablement compter.

LETTRE IX.

Madame d'Oſtalis à la Baronne.

RASSUREZ-VOUS, ma chere tante; M. d'Oſtalis *ne s'éloignera point de moi*, la fantaiſie qui l'occupoit ne *deviendra point une paſſion*; .... j'ai ſuivi vos conſeils, & j'ai retrouvé tout mon bonheur. Je vous mandois dans ma Lettre datée de Verſailles, que je n'avois que des ſoupçons, mais bientôt je ne doutai plus des ſentimens de M. d'Oſtalis; il ſemble que ſon attachement pour moi, ſi ſolide & ſi ſoutenu, ait ennuyé tous ceux qui nous connoiſſoient, car ſon changement a paru cauſer une joie univerſelle; j'ai vu cette joie maligne percer même à travers des témoignages d'intérêt, que pluſieurs perſonnes ont voulu me donner dans cette occaſion: on vouloit paroître me plaindre, on feignoit de s'attendrir

ſur mon ſort, & l'on n'avoit au vrai d'autre motif que celui de m'inſtruire d'un événement dont on croyoit peut-être que mon amour-propre ſeroit encore plus bleſſé que mon cœur ; mais les envieux & les méchans ont été trompés dans leur attente ; j'ai eu l'air de ne pas comprendre les avis indirects & de ne pas croire les avertiſſemens poſitifs. Les uns ſe ſont moqués de ma crédulité, d'autres ont penſé que je l'affectois par égards pour M. d'Oſtalis ; en général, cette conduite a été fort approuvée ; cependant je n'étois pas ſans chagrin & ſans inquiétude, je voyois M. d'Oſtalis véritablement amoureux & de la plus charmante perſonne qui ait paru dans le monde depuis dix ans ; il eſt vrai que je ne remarquois rien dans la Comteſſe Anatolle qui dût encourager la paſſion qu'elle inſpiroit ; mais elle n'a que dix-ſept ans, elle eſt fort aigrie contre ſon mari, elle eſt naturellement très-ſenſible, & toute la ſociété de ſa belle-mere *protégeoit* viſiblement M. d'Oſtalis. Madame de Bleſac, auſſi bornée que peu clairvoyante, & remplie de la plus ridicule vanité, ne croit pas poſſible qu'une perſonne qui a l'honneur d'être ſa belle-fille, puiſſe jamais prendre un amant, & penſoit de très-bonne foi que M. d'Oſtalis n'alloit chez elle tous les jours que pour avoir l'avantage de faire ſa partie de piquet ; char-

mée de ſon aſſiduité & de ſa complaiſance, elle faiſoit à chaque inſtant ſon éloge, de maniere que la Comteſſe Anatolle entendoit éternellement louer un homme dont ſans doute elle connoiſſoit les ſentimens, & qui d'ailleurs peut paroître aimable ſans que perſonne ſoit occupé du ſoin de le faire valoir. Après beaucoup de réflexions, je me décidai à ne rien changer à ma conduite; je montrai à M. d'Oſtalis la même égalité, la même douceur, le même deſir de lui plaire & de l'attirer; ſeulement j'allai beaucoup moins chez Madame de Bleſac, & je ceſſai abſolument de parler de la Comteſſe Anatolle. Comme ſa belle-mere me la confioit ſouvent avant le voyage de Spa, & qu'elle venoit déjeûner chez moi deux ou trois fois par ſemaine, il étoit impoſſible que je ceſſaſſe de la recevoir, mais je n'en recherchai plus les occaſions, & je les éloignai même autant que je le pouvois, ſans avoir l'air de l'affectation. Du reſte, quand je me trouvois avec elle, je la traitois toujours avec la même amitié, démonſtration qui ne me coûtoit rien, car j'ai naturellement beaucoup de penchant pour elle. M. d'Oſtalis comprit bien que j'avois lu dans ſon cœur; ſon embarras avec moi redoubla, il vit enfin que j'étois également déterminée à ne point me plaindre & à ne point le queſtionner; il commença à ſentir

vivement ſes torts : ſa paſſion combattoit ſon repentir, &, pour un moment, étouffa ſa généroſité naturelle ; il crut peut-être que je m'énorgueilliſſois en ſecret de ma modération, il voulut chercher à en diminuer le mérite, il eut l'air de penſer que ma douceur n'étoit que l'effet de l'indifférence ; alors je lui témoignai de la ſenſibilité. Ce n'étoit ni ce qu'il attendoit, ni ce qu'il deſiroit ; en le mettant davantage dans ſon tort, j'augmentois ſon dépit ; les combats qui ſe paſſoient dans ſon ame étoient trop violens pour ne pas cauſer une extrême altération dans ſon caractere. Il devint abſolument différent de lui-même, il vit couler mes larmes ſans en être attendri, il me laiſſa entrevoir qu'il me ſoupçonnoit d'artifice, de fauſſeté ; je demandai enfin une explication, & il me refuſa. O combien j'ai ſenti vivement, dans cette ſituation cruelle, le malheur d'être éloignée, privée de vous ! J'ai des amis ſur leſquels je puis compter, mais ce n'eſt que dans le ſein de ma mere, de ma bienfaitrice, que je puis dépoſer de ſemblables chagrins ! Avec quelle autre ſur la terre me ſeroit-il permis d'avouer l'égarement & les torts d'un objet qui m'eſt ſi cher ! Mes ſentimens ſont ſi bien connus à cet égard, que les perſonnes qui ont le plus d'amitié pour moi, Madame de Limours, Meſdames de S..... le Chevalier

d'Herbain, n'ont jamais osé me dire un seul mot de la conduite de M. d'Ostalis, bien certains que, sur ce point, ils ne pourroient obtenir ma confiance.

Telle étoit ma position, ma chere tante; lorsque je reçu votre Lettre qui me ranima & m'offrit tous les conseils dont j'avois besoin. Je compris qu'il étoit également dangereux d'affecter de l'indifférence, de montrer trop de sensibilité, ou de céder au dépit & à l'humeur. Je pris le parti d'écrire à M. d'Ostalis un billet dont voici la copie :

« Vous me fuyez, vous paroissez embar-
» rassé avec moi, eh pourquoi ? Quels re-
» proches craignez-vous d'une personne qui
» vous doit dix ans de bonheur, & qui,
» pendant tout cet espace, n'a cessé d'être
» parfaitement heureuse que depuis trois
» mois ? Il faudroit que je fusse bien ingrate
» pour me croire généreuse en ce mo-
» ment !.... Ah ! je n'ai ni le droit ni l'envie
» de me plaindre avec amertume ; c'est une
» amie qui veut vous parler, vous ouvrir
» son cœur.... Ne me refusez pas cette ex-
» plication, je vous promets de ne vous
» point questionner, je ne vous demande
» que de m'entendre ».

Ce billet, en dissipant un peu de l'embarras de M. d'Ostalis, lui rendit une partie de sa générosité ; il me fit une réponse pleine de tendresse, sans cependant me promet-

tre l'entretien que je ſollicitois. Le ſoir même, nous ſoupâmes enſemble chez l'Ambaſſadeur d'Eſpagne ; la Comteſſe Anatolle y étoit, & je remarquai que M. d'Oſtalis n'oſa ſe placer à table à côté d'elle. Je m'en allai avant minuit ; & je laiſſai M. d'Oſtalis, car depuis ſon retour de Spa, nous n'allions plus enſemble dans la même voiture. M. de P*** me donna la main juſqu'au bas de l'eſcalier, & ſortit en même-temps que moi. En tournant dans la rue Traverſiere, une des grandes roues de ma voiture ſe briſe, & la voiture verſe ; la ſecouſſe fut ſi violente, que mes deux glaces furent caſſées en mille morceaux, & un des éclats me fit une écorchure aſſez conſidérable au front. M. de P***, qui m'avoit ſuivie juſqu'alors (car il loge dans mon quartier), s'arrêta au moment même, deſcendit précipitamment, &, avec l'aide de ſes gens & des miens, il parvint à me tirer de mon carroſſe : il m'offrit le ſien pour me conduire chez moi, je le refuſai, & comme je n'étois qu'à deux pas de la maiſon de Madame de S***, j'y fus à pied, & je me débarraſſai ainſi de Monſieur de P***. Madame de S*** n'étoit pas rentrée, & ne trouvant chez elle ni chevaux, ni voiture, j'écrivis à M. d'Oſtalis pour le prier de m'envoyer la ſienne : & pour ne pas l'inquiéter, ou lui donner lieu de croire que je deſirois qu'il

vînt lui-même, je lui mandai simplement que j'en avois été quitte pour un peu de peur, & j'envoyai mon billet par un des gens de Madame de S***, qui ne m'avoit point vue & qui ne savoit aucun détail. Au bout d'un quart-d'heure, j'entendis une voiture entrer dans la cour, &, un instant après, la porte du cabinet où j'étois s'ouvrit précipitamment, & je vis paroître M. d'Ostalis; je me levai, mais ayant à peine la force de me soutenir sur mes jambes, je retombai dans mon fauteuil. Figurez-vous, ma chere tante, l'étonnement, l'effroi de M. d'Ostalis, en me voyant couverte de sang, pâle, échevelée, & une large blessure au front; il s'élance vers moi, me serre dans ses bras en fondant en larmes, il me fait cent questions à la fois, n'écoute point mes réponses, tire les cordons de toutes les sonnettes, assemble toute la maison, & envoie chercher un Chirurgien & un Médecin. Au milieu de tout ce mouvement, Madame de S*** rentre avec un Chirurgien qu'elle m'amenoit, car un de ses gens ayant été l'avertir de mon accident, elle avoit été au même moment me chercher les secours dont je pouvois avoir besoin; le Chirurgien me trouva de la fievre, & décida que la saignée étoit indispensable, mais qu'il falloit la différer de quelques heures; Madame de S*** me conjura vainement de rester chez elle,

je la quittai à deux heures après minuit. Quand nous fûmes en voiture, M. d'Oſtalis & moi, tout-à-coup il ſe mit à genoux devant moi, & ſaiſiſſant une de mes mains : Ah, s'écria-t-il, cette explication que vous me demandiez, que n'êtes-vous en état de la deſirer encore !.... — Eh quoi, interrompis-je, quand vous m'aimez toujours avec la même tendreſſe, quand vous venez de me le prouver d'une maniere ſi touchante, penſez-vous ne m'avoir pas déjà rendu tout mon bonheur ? — Cependant, reprit-il d'une voix baſſe, que je ſuis coupable, ſi j'ai pu vous affliger un moment ! Ah, du moins croyez que je ſens mes torts, & que je brûle du deſir de les réparer !... Il prononça ces paroles avec une expreſſion qui me pénétra, je ne pouvois lui répondre !.... Je penchai mon viſage ſur le ſien, & je l'embraſſai ; il me ſerra la main, & la baiſant avec tranſport : Vous pleurez, s'écria-t-il, ces larmes ſi douces & ſi pures, m'annoncent un pardon ſans lequel je ne pourrois vivre, & qui doit m'inſpirer autant de reconnoiſſance que de joie. Comme il diſoit ces mots, la voiture s'arrêta ; quoique je fuſſe briſée & d'une foibleſſe extrême, je ne voulois pas me plaindre, dans la crainte d'inquiéter M. d'Oſtalis, mais il s'apperçut que je ſouffrois beaucoup, &, me prenant dans ſes bras ; il me porta dans ma

chambre. Je fus saignée le lendemain à six heures du matin. Mon accès de fievre n'eut aucune suite, je me sentis la tête absolument dégagée, & je n'eus plus d'autre mal qu'une courbature qui me força de garder mon lit vingt-quatre heures. Le soir même, j'eus enfin une longue explication avec M. d'Ostalis.... Je sais bien, lui dis-je, que l'amour n'est pas un sentiment durable ; ce n'est point d'une passion aussi fragile, que, dans aucun temps, j'ai fait dépendre la félicité de ma vie ; il m'étoit doux sans doute d'occuper votre cœur uniquement, mais je n'ai compté que sur votre confiance & sur votre amitié ; je me suis flattée que je serois à jamais votre seule & véritable amie, & voilà le bonheur que j'ai craint de perdre. En effet, si vous étiez parvenu à séduire une jeune personne innocente & sensible, si elle vous eût sacrifié son repos & sa réputation, vous auriez voulu la rendre heureuse ; son ame est naturellement honnête. Eh, quel cœur délicat peut se contenter de l'amour ! Elle vous eût demandé de la confiance, de l'estime même ; elle vous eût dit : « Vous m'avez perdue, vous m'avez » arrachée à la vertu que j'aimois & que » je regrette, vous avez donné à tout » ce qui m'entoure, à tout ce qui me » connoît, le droit affreux de me mé- » priser ; si vous ne devenez pas mon

» ami, que deviendrai je quand vous ceſſe-» rez d'être mon amant? » Qu'auriez-vous pu répondre? continuai-je : vous euſſiez promis tout ce qu'elle exigeoit : elle eſt aimable, elle a de l'eſprit, elle auroit bientôt obtenu ces ſentimens dont je ſuis ſi jalouſe, & que ma tendreſſe me rend digne de poſſéder ſans partage! Eh bien, s'écria M. d'Oſtalis, ſoyez donc tranquille, vous ne me verrez jamais un attachement qui puiſſe vous alarmer!.... Ce ſacrifice que vous me demandez, il eſt déja fait, & ne me coûte rien. Oui, je m'abuſois en croyant vous préférer un autre objet ; je ne connoiſſois pas mon cœur.... Ah, quand c'eſt vous qu'on aime, l'inconſtance n'eſt qu'une illuſion!

Vous ſavez, ma chere tante, ſi l'on peut compter ſur la ſincérité & ſur la parole de M. d'Oſtalis, ainſi, vous jugez bien que toutes mes inquiétudes ſont entiérement diſſipées. Huit jours ſe ſont écoulés depuis cette converſation ; je n'ai pas voulu vous écrire plutôt, afin de pouvoir vous raſſurer entiérement ſur ma ſanté : ma bleſſure au front eſt preſque guérie, & ne laiſſera aucune marque, & je me porte mieux que jamais. Je ne vous avois écrit, depuis ma longue Lettre de Verſailles, que d'une maniere très-vague, parce qu'à la diſtance où nous ſommes l'une de l'autre, je ne voulois pas vous affliger par des triſtes détails ; en

vous faiſant partager mes peines, au moins faut-il que je ſois près de vous pour vous en conſoler ! Maintenant que je ſuis heureuſe, je ne jouis qu'imparfaitement de mon bonheur, parce que vous l'ignorez, & cependant ce bonheur eſt votre ouvrage ; je le dois à l'éducation que j'ai reçue de vous, à l'époux que vous m'avez choiſi, aux conſeils que vous m'avez donnés ! O ma chere & tendre bienfaitrice, dans tous les momens de ma vie, vous êtes préſente à mon ſouvenir, chaque inſtant de ſatisfaction que je goûte eſt un de vos bienfaits, & cette idée me rend ma félicité plus précieuſe encore !... Mes larmes coulent, vous en verrez la trace ſur ce papier, & peut-être y mêlerez-vous les vôtres !.... Adieu, ma chere tante ; mon cœur eſt trop plein.... Je ne puis écrire davantage.... Adieu, j'attends votre réponſe avec une impatience inexprimable.

LETTRE X.

La même à la même.

JAMAIS M. d'Oſtalis ne s'eſt conduit avec moi d'une maniere plus charmante : il ne me quitte plus, nous ſortons enſemble, nous n'avons plus qu'une même voiture ; enfin, nous ſommes exactement comme nous étions avant le voyage de Spa, à l'exception que M. d'Oſtalis me témoigne encore plus d'égards & d'affection, s'il eſt poſſible. J'ai oublié de vous conter une petite ſcene qui ſe paſſa entre nous le lendemain de mon accident, & qui parut lui faire quelque impreſſion. Madame de S*** & le Chevalier d'Herbain étoient chez moi ; la premiere conta que M. de P***, qui avoit aidé à relever ma voiture, & qui m'avoit offert la ſienne, étoit dans ſon lit avec la fievre. Cela eſt tout ſimple, dit le Chevalier d'Herbain, il eſt malade de l'inquiétude que lui cauſe l'état de Madame d'Oſtalis, parce qu'il eſt amoureux d'elle. Ah, reprit Madame de S***, j'en ſuis charmée, Madame d'Oſtalis ne pourra plus ſe vanter que jamais perſonne n'a été occupé d'elle un moment. Alors je voulus ſoutenir que M.

: P*** ne penſoit point à moi, mais le hevalier d'Herbain m'interrompant : il eſt iutile de vous en défendre, me dit il, M. e P*** vous aime, ce n'eſt pas votre faute, nais rien n'eſt plus vrai. Il ſe leva en riant, & tirant M. d'Oſtalis dans une embrâſure de fenêtre, ils parlerent tout bas un moment, & ſortirent enſemble. Un demi-quart d'heure après, ils rentrerent, ils paroiſſoient attendris l'un & l'autre ; le Chevalier d'Herbain s'approcha de mon lit, & me baiſa la main avec un air de ſatisfaction qui me fit comprende que M. d'Oſtalis venoit de lui faire part de ce qui s'étoit paſſé entre nous, & je ne pouvois deviner le ſujet qui avoit donné lieu à cette explication. Lorſque nous fûmes ſeuls, M. d'Oſtalis & moi, il tira un papier de ſa poche : le Chevalier d'Herbain, me dit-il, qui n'étoit pas fâché de me faire une petite leçon, m'a donné cette Lettre, qu'il a reçue ce matin de Madame de Limours. Ce billet que M. d'Oſtalis me pria de lire, contenoit cequi ſuit :

« Je n'ai vu Madame d'Oſtalis qu'un mo-
» ment ce matin, je comptois aller dîner
» avec elle, mais je ne pourrai ſortir que
» ce ſoir à ſix heures. Savez-vous que M.
» de P*** eſt malade ; il a dit à quelqu'un
» de me connoiſſance qui le quitte dans
» l'inſtant, que la ſcene d'hier *lui avoit fait*
» *un mal affreux, qu'il avoit craint vérita-*

» *blement pour la vie de Madame d'Oſta-*
» *lis*, &c. Il n'a cependant avoué aucun
» *ſentiment particulier*, mais la perſonne
» qui m'a fait ce récit prétend qu'il eſt
» amoureux. Amoureux de Madame
» d'Oſtalis, me ſuis-je écriée ! Il eſt donc
» bien extravagant !.... — Oh ! Madame
» d'Oſtalis à préſent tournera bien d'autres
» têtes, elle a perdu ce qui en impoſe
» le plus aux amans.... — Quoi donc ?....
» — La tendreſſe d'un mari.

» Ce mot m'a frappée, faites-en l'uſage
» qu'il vous plaira. Quelle femme oſera ſe
» flatter de conſerver la *tendreſſe de ſon*
» *mari*, s'il eſt vrai que Madame d'Oſtalis
» n'ait pu y parvenir.

Il m'a paru que le mot qui frappoit tant Madame de Limours, produiſoit auſſi quelque impreſſion ſur M. d'Oſtalis. Enfin, ma chere tante, l'hiver s'avance, & pour cette fois je ſuis bien ſûre d'avoir le bonheur de vous revoir dans quatre ou cinq mois, puiſque vous m'avez donné votre parole que vous ne prolongeriez plus votre ſéjour en Italie. M. d'Aimeri & le Chevalier de Valmont vous attendent avec une vive impatience ; le Chevalier ſe conduit toujours parfaitement ; vous le trouverez formé, parlant un peu davantage, mais avec cette même modeſtie que vous aimiez tant ; il eſt moins timide & paroît toujours auſſi réſer-

'é ; Madame de Valcé n'eſt plus occupée le lui, ſa coqueterie s'eſt tournée vers un nouvel objet, *une connoiſſance faite aux eaux*, un Anglois, qui paſſe ici tout l'hiver, une grande figure bien blonde, bien fade, & qui me ſemble réunir beaucoup de ſuffrages, quoiqu'il ait des manieres impolies & bruſques, qui je crois, réuſſiroient fort mal dans un François. Enfin, Madame de Valcé apprend l'Anglois, & l'on prétend qu'elle a déjà dit : *I love you* ; cela eſt poſſible, car elle n'attache pas une grande valeur à cette phraſe. Au reſte, ſa figure eſt bien changée, elle eſt d'une maigreur exceſſive, ſon teint ſe couperoſe, elle n'eſt preſque plus jolie, elle n'a cependant que vingt-un ans. Madame de S... en a vingt-neuf, & elle eſt toujours auſſi fraiche, auſſi belle qu'elle l'étoit à dix-huit ; c'eſt que ſa vie eſt innocente, & ſon ame pure & tranquille ; je vois que rien ne conſerve mieux la beauté qu'une bonne conduite. Adieu, ma chere tante ; j'eſpere que maintenant chaque pas que vous faites, vous rapproche de nous, & que votre premiere Lettre ſera datée de Florence.

***

ſemblage heureux & ſi rare de la pru-
nce & de la franchiſe, de la nobleſſe
de la bonhomie.

Je laiſſe encore à Rome deux perſonnes
e Comte & la Comteſſe de Belmiré) dont
conſerverai toujours le ſouvenir. Adele
ne véritablement la Comteſſe, elle pleure
puis hier; Miſſ Bridget la gronde d'une
nſibilité qu'elle ne peut concevoir, car
e brûle de retourner en France; & nous,
algré nos regrets, nous faiſons nos paquets
bon cœur, & nous treſſaillons de joie
penſant que nous ſerons à B... dans trois
ois au plus tard. Vous m'avez promis, ma
ere amie, de vous y trouver, de m'y *rece-*
ir, & d'y paſſer deux mois; mais vous ne
e parlez point de madame de Valcé. S'il
us eſt agréable de la mener avec vous,
me flatte que vous êtes bien ſûre de tout
plaiſir que j'aurai à la recevoir. Je compte
nſſi ſur M. de Limours; M. & Madame
Oſtalis y viendront ſûrement, & le Che-
alier d'Herbain me mande qu'il n'avoit
as beſoin *de ma permiſſion* pour venir me
oir après deux ans d'abſence. Qu'il me fera
oux de réunir ainſi chez moi toutes les
erſonnes que j'aime, & après en avoir été
parée ſi long-temps!

Eh bien, ma chere amie, j'ai fait en-
ore un Ouvrage d'éducation!... Ne vous
âchez pas, c'eſt le dernier. En vérité, ce

n'eſt pas pour mon plaiſir que je paſſe les nuits à écrire toujours ſur le même ſujet (1); une tête vive & une imagination de femme ne ſe fixent pas ainſi ſans quelque peine ! Mais j'avois un beſoin indiſpenſable de ces Ouvrages, ils n'exiſtoient pas, je les ai faits. Pour revenir à celui que je vous annonce, il eſt néceſſaire qu'avant de vous en détailler le plan, je vous faſſe connoître les réflexions qui m'en ont fait ſentir l'utilité.

Je me préſentois ma fille ſe mariant à dix-neuf ans, & ſortant de mes mains parfaitement bien élevée ; je la voyois avec d'excellens principes, des idées juſtes, un eſprit cultivé, un cœur pur, un caractere formé, & plus d'expérience qu'on n'en a communément à vingt-cinq ans ; j'étois certaine qu'elle chériroit la vertu, qu'elle auroit de l'empire ſur elle-même ; je ne redoutois pour elle ni les mauvais exemples ni le pouvoir des paſſions ; cependant je ne prévoyois pas ſans crainte qu'elle entendroit ſouvent, dans le monde, ſoutenir des opinions dangereuſes d'une maniere ſubtile & quelquefois ſéduiſante, même par des gens ſans eſprit, mais remplis de tous les pernicieux principes qu'ils ont appris par cœur dans les mépriſables Ouvrages, qui, depuis

(1) Et environ dix-huit ou dix-neuf volumes.

vingt-ans ſur-tout, ont perverti tant d'eſprits médiocres ; je voyois Adele étonnée, n'imaginant pas qu'on pût répondre à des argumens auſſi forts, & forcée d'admirer des raiſonnemens dont ſon ame & ſa conſcience lui atteſtoient la fauſſeté, & que ſon eſprit cependant cherchoit en vain à réfuter. Sûre qu'elle ne ſeroit jamais tentée de lire les livres infâmes dans leſquels la religion & les mœurs ſont ouvertement outragées, comment eſpérer qu'elle n'auroit pas le deſir de connoître quelques Ouvrages malheureuſement célebres, & qui, renfermant les mêmes principes, ſont d'autant plus dangereux, qu'on peut les lire ſans rougir ? J'oſois croire que l'amour de la vertu ſeroit aſſez profondément gravé dans le cœur d'Adele pour la guider toujours, même ſans le ſecours de la raiſon ; mais je m'affligeois en penſant qu'elle éprouveroit peut-être le chagrin de douter quelquefois des vérités les plus douces & les plus conſolantes !.... Comment prévenir ces dangers ? lui ferai-je lire à quatorze ou quinze ans ces mêmes livres dont je viens de parler, afin de lui démontrer la fauſſeté & la vaine ſubtilité des raiſonnemens qu'ils contiennent ? Mais cette réfutation eſt trop importante, & demande trop de réflexions, pour que je puiſſe la faire auſſi bien qu'il ne ſeroit poſſible, en liſant rapidement

avec elle ; & d'ailleurs, cette lecture ſeroit bien longue & nous prendroit un temps bien précieux... Après avoir penſé long-temps à cette difficulté, je vis que je pouvois la réſoudre en m'impoſant un travail délicat & pénible, mais qui ne demandoit que de la patience, de la méditation & de la raiſon. Je lus tous les ouvrages que je jugeois dangereux, faiſant ſur chacun deux extraits ; l'un des mauvais principes, & l'autre des contradictions, qui, dans le même Auteur, détruiſoient ces principes : ce travail fait, je commençai mon ouvrage, qui n'eſt qu'une eſpece de *roman* en lettres, dont voici le plan : Un jeune homme né avec de l'eſprit & un bon naturel, mais avec des paſſions très-vives, quitte ſa province, entre dans le régiment des gardes, & vient ſe fixer à Paris ; il forme des liaiſons dangereuſes, & lit avec enthouſiaſme des livres qui achevent d'ébranler ſes principes ; cependant il a laiſſé dans ſa province une ſœur plus âgée que lui de ſept ou huit ans, & qu'il aime depuis ſon enfance ; il lui écrit avec exactitude, & lui rend un compte détaillé de ſes aventures, de ſes penſées & de ſes lectures ; ſa ſœur lui répond, lui donne des conſeils, & combat d'une maniere toujours ſimple & ſolide ſes opinions & ſes erreurs. J'ai placé dans les lettres du jeune homme tous mes extraits

de principes faux & dangereux ; ces paſſages ſont marqués par des guillemets, une note indique le titre, le volume & la page de l'ouvrage d'où je les ai pris ; j'ai mis auſſi en notes, dans ces lettres du jeune homme, *les contradictions* & *les inconſéquences* tirées du même Auteur cité. Après chaque lettre du jeune homme, on trouve la réponſe de ſa ſœur, & jamais cet ordre n'eſt changé. Quoique j'aie tâché de jeter quelque intérêt dans l'ouvrage, cette régularité de réponſes reſpectives lui donne de la monotonie, & lui ôte du naturel, mais auſſi ne l'ai-je pas fait pour être lu. Il contient quatre vingt lettres, quarante du frere, & quarante de la ſœur. Il y a quinze jours que j'ai fait copier ſur une feuille volante la premiere de toutes, qui eſt du jeune homme; & me trouvant ſeule avec Adele : Vous avez quatorze ans & demi, lui dis-je, il eſt temps de ſonger à former votre eſprit ; vous faites aſſez bien des extraits, je ſuis très-contente des derniers ſix mois de votre journal ; à préſent il faut tâcher d'apprendre à écrire avec préciſion, élégance, & ſur-tout raiſonner ſolidement; voulant vous rendre cette étude agréable & même amuſante, j'ai compoſé un roman dont vous ferez la moitié — Oh, que cela m'amuſera !..... — Tous les huit jours je vous donnerai une lettre, vous la

lirez avec une profonde attention, & vous y ferez une réponſe ; nous allons commencer aujourd'hui. Suppoſez que vous êtes une femme mariée depuis dix ans, que vous habitez la province, que vous avez un frere à Paris, qui vous écrit réguliérement, que ce frere ſe laiſſe entraîner par des pernicieux exemples, & corrompre par de mauvaiſes lectures... — Ce frere-là n'eſt pas Théodore ?... — Non, car il a été mal élevé, & il a le malheur de débuter ſeul & ſans guide dans le monde, c'eſt à vous à le ramener... — A-t-il de la confiance en moi ?... — La plus grande... — Oh bien, je le remettrai dans la bonne route !... — Tenez, voici ſa premiere lettre... — Ah, donnez, Maman !... — Auparavant, écoutez-moi. Cette lettre eſt d'un homme dont l'eſprit eſt déja gâté, & dont le cœur commence à ſe corrompre. Je vous préviens qu'elle ne contient, ainſi que toutes celles que vous recevrez, que de mauvais principes & de fauſſes opinions, en la liſant, répétez-vous bien que vous ne devez vous attacher qu'à combattre toutes les idées qui s'y trouvent ; cherchez avec ſoin toutes les raiſons qu'on peut oppoſer aux ſiennes, il en eſt de victorieuſes ; ſi vous ne renverſez pas ſon ſyſtême, ce ſera votre faute. Les paſſages marqués avec des guillemets ſont tirés de différens

Auteurs

Auteurs, comme les notes vous l'expliqueront, & vous verrez dans d'autres notes ces Auteurs ſe contredire eux-mêmes de la maniere la plus abſurde. .... — Maman, puis-je *combattre* auſſi les Auteurs? ... — Aſſurément, & même avec ſuccès, car ils repouſſoient la vérité, & vous la cherchez, & vous la trouverez au fond de votre cœur. — Maman, je vais lire cette Lettre que vous me donnez & j'y répondrai cet après-midi? ... — Non, je veux que vous y réfléchiſſiez davantage, vous ne me rendrez la réponſe que dans huit jours.

Au bout du temps preſcrit, Adele me rendit ma Lettre, & m'apporta ſa réponſe dont je lui fis remarquer tous les défauts. Vos raiſons, lui dis-je, n'ont point aſſez de force; il n'y a ni ordre ni ſuite dans vos idées, votre ſtyle manque d'élégance, & quelquefois de correction & de clarté; à préſent je vais vous montrer comment vous auriez dû répondre. Alors je lui lus deux fois la ſeconde Lettre de mon Ouvrage, elle en patut enchantée, & trouva qu'en effet la ſienne ne valoit rien. Je lui donnerai ainſi ſucceſſivement toutes les Lettres du jeune homme; & quand elle m'apportera ſes réponſes, je ne manquerai jamais de lui lire celles que j'ai faites. Cette étude durera un an, & la conduira à quinze ans & demi; à ſeize ans & demi, elle

la recommencera ; & comme alors elle écrira plus facilement, elle fera ſes quarante réponſes en ſix moix. De cette maniere, je formerai à la fois ſon ſtyle, ſon eſprit & ſa raiſon ; je l'armerai contre toutes les impreſſions dangereuſes qu'on voudra lui donner par la ſuite ; je la mettrai en état de raiſonner ſenſément ſur toutes ſortes de ſujets ; je lui donnerai ce que les femmes poſſédent ſi rarement, *une excellente Logique* ; & en même temps, je connoîtrai poſitivement ſi ſon eſprit eſt médiocre ou ſupérieur ; & ſûrement, quel qu'il ſoit, cette méthode lui donnera de la profondeur & de la ſolidité. M. d'Almane, de ſon côté, fait écrire Théodore de la même maniere ſur mon Ouvrage ; ſa premiere Lettre avoit beaucoup de reſſemblance avec celle d'Adele, cependant elle étoit meilleure, & la petite ſupériorité d'âge s'y faiſoit ſentir.

Adele s'attache chaque jour davantage à ſon éleve ; rien n'eſt plus drôle & en même-temps plus intéreſſant que de la voir toujours accompagnée de *ſa fille*, la reprenant, la grondant quelquefois avec une petite mine grave & ſévere, ou la careſſant & jouant avec elle, en affectant un certain air de complaiſance & de ſupériorité qui me fait rire & en même-temps m'attendrit. Pauvre petite ! comme elle ai-

mera ſes enfans : ſon cœur s'ouvre déjà à ce ſentiment ſi doux & ſi pur... O, puiſſe-t-elle goûter un jour tout le bonheur qu'elle me procure !

Elle commence à jouir d'avance des plaiſirs d'une bonne mere ; à meſure qu'elle les connoît, elle devient moins ſenſible à ceux qui la touchoient auparavant ; elle donne avec plus de ſatisfaction *la moitié de ſon ſuperflu* aux pauvres, parce qu'elle le donne toujours à des meres de famille ; elle s'informe, avec un tendre intérêt, *des pauvres femmes qui ont des petites filles de cinq ou ſix ans* ; & l'autre jour, rencontrant dans la rue une petite fille qui demandoit l'aumône, elle fut émue juſqu'au fond de l'ame, parce que cette enfant avoit quelque reſſemblance avec Hermine. Adele la fit habiller, &, à ſa priere, j'ai payé ſon apprentiſſage chez une Lingère. Adele conſacre l'autre moitié de ſon ſuperflu, non à ſes fantaiſies, mais à celle d'Hermine ; & au lieu d'acheter pour elle des chiffons, elle achete des poupées & des joujoux pour ſon enfant.

Adieu, ma chere amie ; je penſe avec un plaiſir inexprimable que je vous reverrai bientôt, & que je vous retrouverai plus heureuſe, puiſque madame de Valcé ſe conduit mieux, & que M. de Limours, brouillé ſans retour avec madame de Ger-

ville, s'eſt enfin rapproché de vous. Votre bonheur fait partie du mien ; & quel que ſoit mon ſort, je ne puis me louer de la deſtinée quand vous n'êtes pas tranquille & ſatisfaite.

LETTRE XII.

M. d'Aimeri au Baron.

VOus aviez bien raiſon, Monſieur ; *il eſt plus facile de renoncer à ce qui nous plaît, que d'en uſer modérément.* J'ai permis à mon petit-fils de jouer quelquefois aux jeux de haſard, pourvu que ce fût avec ſageſſe ; il m'avoit bien aſſuré que, n'aimant point le jeu, il ſeroit toujours, ſans aucun effort, maître de lui à cet égard ; &, dans une ſeule ſéance, il a perdu avant-hier deux mille louis !... Mardi dernier, nous devions aller ſouper enſemble chez l'Ambaſſadeur de ***, il y avoit une fête, une violente migraine m'empêcha d'y aller ; mais voyant que Charles regrettoit beaucoup la fête, &, je l'avoue, le croyant infiniment plus raiſonnable qu'il ne l'eſt, je lui permis d'aller ſeul ſouper chez l'Ambaſſadeur. Le lendemain, à mon réveil, je reçus ce billet :

« L'honneur me force à vous déclarer

» moi-même une faute inexcuſable à mes
» propres yeux. Je vous ai caché que je
» devois à M. de ***, depuis huit jours,
» cent louis perdus au trente & quarante
» en différentes fois ; l'eſpoir de me rac-
» quitter m'a fait jouer encore contre lui la
» nuit paſſée, je n'ai pas gagné un ſeul
» coup, l'excès de mon malheur m'a fait
» perdre la tête, je jouois toujours ; &
» j'avouerai même que ſi M. de *** n'a-
» voit pas quitté la partie, mon extra-
» vagance n'auroit point eu de bornes ;
» enfin, j'ai perdu deux mille louis !...
» Je me jette à vos pieds pour vous con-
» jurer d'acquitter ma dette ; d'ailleurs,
» je recevrai avec autant de ſoumiſſion que
» de reſpect toutes les punitions qu'il vous
» plaira m'impoſer ; ſi j'oſois encore vous
» demander une grace, ce ſeroit de m'en-
» voyer pour quatre ou cinq ans à mon
» Régiment.... Je quitterai ſans peine le
» monde & Paris, & je le quitterai avec
» joie, s'il m'étoit permis de me flatter
» que mon pere daignât encore me par-
» donner, me guider & me ſuivre. »

Après avoir lu ce billet, je fis appeller mon petit-fils ; il vint, il étoit pâle & tremblant, & s'approchant de mon lit, il ſe tint debout à mon chevet, ſans oſer ni parler ni lever les yeux : Charles, lui dis je, de quelle inquiétude ne devez-vous pas être

agité, car vous connoiſſez la fortune bornée de M. de Valmont... il poſſéde en tout quinze mille livre de rentes, & moi je n'en ai que vingt-cinq ; vous pourriez même, d'après toutes les dépenſes que j'ai faites pour votre éducation, me ſuppoſer des dettes ; mais raſſurez-vous, loin d'en avoir, des économies de douze ans m'ont procuré la ſomme de vingt-quatre mille francs, c'eſt la moitié de votre dette ; j'emprunterai le reſte à mon Notaire, & demain vous aurez deux mille louis. O Ciel ! s'écria Charles, j'ai donc follement diſſipé en quelques heures le double de la ſomme qu'il vous fallut douze ans pour amaſſer !... — Cette ſomme étoit à vous, je comptois l'augmenter, & je la deſtinois aux frais de votre mariage... — Mon mariage !... Ah, je ne me marierai jamais !... Toutes mes eſpérances de bonheur ſont détruites !... Et ces vingt-quatre mille francs que vous allez emprunter vont vous coûter toute l'aiſance de votre vie !... — Non, j'ai pour huit ou dix mille francs de bijoux ; je les vendrai, & je me déferai auſſi de mon petit cabinet de tableaux qui vaut bien ſix cent louis ; ainſi..... — Ah, Dieu ! vos tableaux, le ſeul goût que vous ayez !... Ah, mon pere, que vous me rendez coupable !... — Vous l'êtes en effet ! Vous ne me coûtez que des ſacrifices, mais vous

pouviez perdre l'honneur, & par conſéquent me coûter la vie. Si M. de *** n'eût pas quitté la partie, s'il vous eût gagné une ſomme que j'euſſe été dans l'impoſſibilité de payer..... — Ah, quelle affreuſe ſuppoſition!.... Mais, il eſt vrai, j'avois perdu la tête!.... — Et c'eſt ce qui arrive toujours quand on joue un jeu au-deſſus de ſes facultés; ainſi, l'on perd en dupe, & l'on ne gagne pas d'une maniere légitime, puiſqu'en général le joueur qui gagne a, ſur celui qui perd, l'extrême avantage de ſe poſſéder, & d'avoir parfaitement ſa tête (1). Par exemple, croyez-vous que les quarante-huit mille francs que M. de *** recevra demain, ſoit un argent bien acquis? Non ſûrement, car ſi vous euſſiez conſervé votre ſang-froid, vous ne les auriez point perdus... — Cette ſeule réflexion ſuffit pour faire abhorrer les jeux de haſard... — On en peut faire beaucoup d'autres ſur ce ſujet, mais je vous les épargnerai; je

(1) Réflexion utile, ſur-tout pour les jeunes Princes. Il eſt généralement reconnu que, dans une ſociété de joueurs, le plus riche a ſur les autres un avantage énorme à la longue, parce qu'il conſerve mieux ſon ſang froid, & qu'en riſquant plus d'argent il n'en riſque pas de ſe mettre à l'aumône. Un Prince peut ruiner un particulier dans une ſéance, il peut l'obliger à vendre, pour le payer, la ſeule Terre qu'il poſſéde; & ce particulier, avec le *plus grand bonheur*, ne peut ruiner le Prince....

ſuis certain que vous ſentez toute l'étendue de votre faute, je la pardonne, & ne vous en parlerai jamais.... — O Ciel, quel excès d'indulgence !..... — Cependant, Charles, cette indulgence doit vous effrayer; ſongez qu'elle vous rendroit entiérement inexcuſable ſi vous retombiez jamais dans un égarement de ce genre.... — Ah, mon pere, ne le craignez pas, je vous donne ma parole d'honneur la plus ſacrée de ne jouer de ma vie aux jeux de haſard. — Je le reçois & j'y dois compter, car vous ſeriez le plus ingrat & le plus mépriſable des hommes ſi vous y manquiez. Après cette explication, Charles m'exprima ſa reconnoiſſance de la maniere la plus touchante ; enſuite il me laiſſa voir toutes les inquiétudes qu'il éprouvroit que cette perte au jeu ne nuisît à ſa réputation, & ne fît tort au projet ſi cher que nous avons formé ; je ne l'ai raſſuré que juſqu'à un certain point, en lui diſant qu'Adele ne ſe marieroit ſûrement pas avant deux ou trois ans ; qu'ainſi, dans cette eſpace, il pourroit prouver qu'il étoit entiérement exempt du vice dont cette aventure alloit le faire accuſer pendant quelque temps.

En effet, ou je le connois bien mal, ou cette folie ſera la dernière de ce genre qu'il fera jamais ; il a de l'honneur, de la délicateſſe, de l'eſprit ; il ſait s'occuper ; ainſi

je

je ſuis perſuadée que la leçon d'avant-hier l'a corrigé pour la vie, d'autant plus ſûrement qu'il n'a au fond nulle paſſion pour le jeu. Puiſſiez-vous, Monſieur, d'après ce récit, avoir la même opinion ! Du moins, ſongez que mon petit-fils n'a que vingt-ans, & que pluſieurs années s'écouleront encore avant que Madame d'Almane s'occupe ſérieuſement du ſoin de choiſir un époux à la charmante Adele ; ainſi ne précipitez point votre jugement, & ne m'arrachez pas entiérement une eſpérance qui fait tout le bonheur de ma vie.

LETTRE XIII.

Le Baron à M. d'Aimeri.

De Florence.

ASSURÉMENT, Monſieur, mon opinion ſe rapporte à la vôtre ; n'en doutez pas, je crois, comme vous, que le Chevalier de Valmont ne jouera jamais aux jeux de haſard : la meilleure leçon qu'il ait reçue n'eſt pas d'avoir perdu deux mille louis, mais de vous enlever en un moment, le fruit d'une économie de douze ans, & d'une économie dont il étoit l'objet ; de

vous voir vendre, pour payer ſa folie, & vos bijoux & vos tableaux : voilà ce qui doit corriger, pour la vie, un jeune homme ſenſible & généreux. D'ailleurs, je penſe abſolument, comme vous, que le Chevalier de Valmont n'eſt pas fait pour avoir la paſſion du jeu ; ſi vous ne l'aviez pas élevé de maniere à l'en préſerver, en vain aujourd'hui vous eſſayeriez de l'en garantir. Un jeune homme élevé comme ils le ſont preſque tous en général, n'ayant ni ordre, ni principes, ni mœurs, & depuis l'enfance accoutumé à penſer que les richeſſes peuvent procurer de la conſidération, parce qu'il a vu ſes parens faire des dettes pour étaler du faſte, & des baſſeſſes pour avoir de l'argent ; ce jeune homme à dix-huit ans ſera rempli de la vanité la plus puérile ; quelle que ſoit ſa fortune, il voudra avoir des bijoux, des habits magnifiques, de ſuperbes chevaux, les voitures les plus élégantes, *une petite maiſon* bien recherchée, &c. Ne pouvant ſuffire à toutes ces dépenſes, il cherchera dans le jeu les reſſources dont il a beſoin. Peu lui importe que la réputation de joueur nuiſe à ſon établiſſement, à ſon avancement : ce n'eſt pas un mariage convenable qu'il veut faire, ce ne ſont pas des places, des honneurs qu'il deſire ; il eſt décidé à ne point ſe marier, ou à ne ſe marier que pour de l'argent, &

ſi jamais il montroit de l'ambition, il ne deviendroit courtiſan que par l'eſpoir de s'enrichir. Malheureux pere d'un tel fils, n'accuſez que vous-même de ſes déréglemens & de ſa cupidité ! Si vous l'avez élevé, c'eſt votre faute ; ſi vous dédaignâtes de préſider à ſon éducation, c'eſt votre faute encore. Pourquoi chargeâtes-vous un étranger de votre emploi le plus ſacré, le plus important, pour travailler à la fortune de ce même fils ? Vous deviez plutôt vous occuper de ſon bonheur : il vaudroit mieux qu'il fût vertueux & modéré, que riche, vicieux & diſſipateur. Qu'avez-vous gagné en obtenant quelques graces lucratives, un gouvernement, des penſions, quand votre fils vous déshonore & vous force à vendre vos terres ?..... Mais écartons cet horrible tableau, & pour en perdre le ſouvenir, tournons nos regards ſur nous-mêmes, parlons de nos enfans ; parlons de Théodore & du Chevalier de Valmont. Soyez tranquille ſur l'avenir ; vous avez donné à votre fils des principes de religion, le goût des bienſéances & des mœurs, le mépris du faſte & la noble ambition de ſe diſtinguer par les qualités réunies de l'eſprit & du cœur. Avant même de penſer à ma fille il a prouvé qu'il étoit incapable de ſe laiſſer tenter par un intérêt ſordide, en refuſant d'épouſer une perſonne très-riche, mais dont

la naiſſance n'étoit pas aſſortie à la ſienne. Il va revoir Adele..... l'amour achevera ce que vos ſoins & votre exemple ont commencé. Telles ſont mes eſpérances, puiſſent-elles ſe réaliſer pour notre bonheur commun !

Permettez-moi, Monſieur, de vous recommander une choſe que je regarde comme très-importante ; c'eſt d'éxiger du Chevalier de Valmont qu'il ſe rende le compte le plus exact de ſa dépenſe ; s'il n'a point d'ordre, il fera des dettes ; & l'embarras de les payer pourroit, par la ſuite, lui faire naître la tentation de jouer encore. Sous prétexte de vous débarraſſer d'un ſoin importun, engagez-le à ſe charger auſſi d'une partie de votre dépenſe journaliere. C'eſt ce que je pratique avec Théodore depuis ſix mois ; c'eſt lui qui arrête & qui paye toutes les ſemaines les mémoires de mon Valet-de-chambre ; & ſi j'ai beſoin d'un habit, c'eſt lui qui me l'achete. Adieu, Monſieur ; ſi la petite folie du Chevalier cauſe le moindre embarras dans vos affaires, j'ai chez M. Girard, rue Saint-Nicaiſe, quinze mille francs dont je vous ſuplie de diſpoſer, j'écris en conſéquence à M. Girard par ce même Courrier.

Vous ne me parlez point de ma nouvelle maiſon, je me flatte cependant que vous avez été la voir. Le Vicomte de Limours,

qui s'eſt chargé de me la faire bâtir en mon abſence, ſur des plans que j'ai laiſſés, me mande qu'elle eſt commode & gaie, & que les appartemens de mes enfans, de mon *gendre* & de ma *belle fille* ſont très-agréables. Je vous prie d'y mener le Chevalier de Valmont, & de ne pas négliger de lui faire voir le logement deſtiné à mon *gendre*. Adieu, Monſieur; ayez la bonté de m'adreſſer votre réponſe à Turin.

LETTRE XL.

La Baronne à Madame d'Oſtalis.

De Turin.

JE partirai d'ici le 25, ma chere fille, & j'eſpere que, lorſque vous recevrez cette Lettre, vous ſerez prête à vous mettre en route pour aller m'attendre à B***. La Vicomteſſe me mande que les affaires de M. de Limours la retiendront à Paris juſques vers la fin de Mai; ainſi nous nous retrouverons ſeules à B***, au moins pendant ſix ſemaines; & malgré ma vive amitié pour la Vicomteſſe, je n'en puis être fâchée, car, après une abſence auſſi longue, j'ai tant de queſtions à vous faire, tant de choſes à vous dire!....

J'approuve fort le desir que témoigne M. d'Ostalis d'entrer dans les négociations; il a de la prudence, de l'instruction, il parle avec facilité plusieurs Langues; il a d'ailleurs une figure ouverte, agréable & noble, & ce dernier avantage, quoique frivole, n'est cependant pas inutile dans un homme en place, & sur-tout un Ambassadeur qui doit *attirer*, *gagner*, *concilier*; ce qu'on ne peut faire que bien difficilement avec un extérieur ignoble, repoussant, & des manieres empesées & gauches.

Je crois ma chere fille, que vous serez contente du présent que vous rapporte Adele, c'est un charmant porte-feuille de dessins, une jolie collection d'Ariettes Italiennes, & un assortiment de souffres (1), où vous trouverez les empreintes de tous les plus beaux antiques dont les cabinets d'Italie soient ornés. Adele possede une collection semblable, & s'est amusée à la ranger suivant un ordre chronologique, de maniere qu'elle s'est formé, en douze tiroirs, plusieurs suites très-complettes de Mythologie & d'Histoire Grecque & Romaine. Cet assortiment complet, mais rangé sans ordre, coûte douze ou quinze louis. Il me semble qu'on devroit faire ce présent à toutes les

(1) Une composition faite pour prendre exactement les empreintes des Pierres gravées.

jeunes perſonnes qui deſſinent, en exigeant qu'elles claſſaſſent tous ces ſouffres, ainſi qu'a fait Adele; en s'amuſant, elles acquerroient un goût de deſſin également pur, élégant & correct; elles prendroient une idée juſte du coſtume antique, & elles retraceroient à leur mémoire tous les traits les plus intéreſſans de la Mythologie & de l'Hiſtoire ancienne.

Non, ma chere fille, je ne ſuis enchantée ni des Opéras Italiens, ni des ſalles de Spectacles, que j'imaginois infiniment plus belles; elles ſont ſpacieuſes, mais leur forme manque d'élégance: à l'égard des décorations, il me ſemble qu'en général, la perſpective eſt mieux entendue dans les nôtres. Les Italiens font un grand uſage des *tranſparens*; ce genre de décoration eſt éblouiſſant, mais il ne repréſente rien de vrai, rien qui ſoit dans la nature, & ne peut convenir qu'à des ſujets de féeries. J'ai vu des Théâtres aſſez grands pour pouvoir contenir une troupe nombreuſe de guerriers montés ſur des véritables chevaux; mais ces pauvres chevaux marchoient avec tant de peine ſur des planches, ils jouoient ſi mal leurs rôles, les Cavaliers les conduiſoient ſi gauchement, & ces Héros paroiſſoient avoir une telle peur de tomber, que j'ai trouvé ce Spectacle beaucoup plus ridicule qu'étonnant. J'ai entendu pluſieurs Opéra

dont la muſique m'a paru excellente, quoiqu'en général la ſcene ſoit négligée & monotone. Les Acteurs jouent mal, ſans cependant jouer ridiculement ; *Les Princeſſes* ſont miſes comme les *Nobles Génoiſes* ; elles ont d'énormes paniers qui leur donnent beaucoup de diſgraces. L'Amant ou la Maîtreſſe dans la ſcene la plus paſſionnée, ne manquent jamais, au moment du *point d'orgue*, de ſe tourner bruſquement le dos, apparemment pour n'avoir point de diſtraction, & le Public fait recommencer les morceaux qui lui plaiſent, ce qui détruit toute illuſion.

Je crois qu'on peut aſſurer que le goût du chant eſt porté à ſon plus haut degré de perfection en Italie ; toutes les voix de femmes paroiſſent charmantes, parce qu'elles ſont toujours naturelles ; on les exerce à la légéreté, & non à forcer le ſon, ou à le donner de la gorge, défaut de preſque toutes les Chanteuſes Françoiſes. Les Italiennes au contraire ne dénaturent jamais leur voix, & elles l'adouciſſent dans les hauts, ce qui produit des ſons d'une juſteſſe & pureté raviſſantes. J'ai vu en Italie pluſieurs Ballets pantomimes dans le genre noble, parfaitement compoſés & bien exécutés, entr'autres celui d'Orphée qui m'a fait le plus grand plaiſir ; mais les Ballets Bouffons ſont d'une platitude & d'une indécence que

nous ne trouverions pas tolérables aux Spectacles de la foire. Pour leur muſique concertante, je vous aſſure qu'elle n'eſt pas, dans ſon exécution, ſupérieure à la nôtre, & que nous ſommes plus délicats ſur *l'enſemble* & *l'à-plomb*, que les Italiens mêmes. Adieu, ma chere fille; quand je vous verrai, je vous dirai quels ſont les Compoſiteurs Italiens que j'aime le mieux, car un jugement de cette importance ne peut ſe confier à la poſte. Adieu, mon enfant; dans ſix ſemaines je vous embraſſerai; vous verrez Adele, je vous entendrai dire : *Quelle eſt grandie ! quelle eſt jolie ! quelle eſt aimable !*..... Dans ſix ſemaines, je ſerai en France, à B*** avec vous !..... mais en attendant, ce vilain Mont-Cenis nous ſépare, & je ſuis à Turin ! & j'y dois reſter encore un ſiecle, un grand mois !..... O quel bonheur de ſe retrouver dans ſa Patrie après deux ans d'abſence ! voilà le plus grand plaiſir que les voyages puiſſent procurer.

LETTRE XV.

De la même à la même.

J'Ai lu avec un plaiſir extrême, mon enfant, les détails que vous me faites ſur vos filles; j'ai ſeulement blâmé une choſe qui me paroît mériter une explication un peu approfondie. Vous donnez à vos filles de l'argent pour leurs *menus plaiſirs*; vos filles n'ont que dix ans, elles ſont trop jeunes pour faire de bonnes actions.

Duclos a dit (1) : « Tout ce que les Loix » exigent, ce que les mœurs recommandent, ce que la conſcience inſpire, ſe » trouve renfermé dans cet axiôme ſi connu » & ſi peu développé : *Ne faites point à » autrui ce que vous ne voudriez pas qui vous » fût fait.* L'obſervation exacte & préciſe » de cette maxime fait la probité. *Faites à » autrui ce que vous voudriez qui vous fût fait*, » voilà la vertu. Sa nature, ſon caractere » diſtinctif conſiſte dans *un effort ſur ſoi-même, » en faveur des autres.* C'eſt par cet effort » généreux qu'on fait un ſacrifice de ſon » bien-être à celui d'autrui. »

(1) Conſidérations ſur les mœurs.

On peut donner de la probité à un enfant, parce que la probité eſt fondée ſur une juſtice qui ſe trouve dans tous les cœurs, & dont l'eſprit le plus borné pourra concevoir les principes ; mais on ne rendra point un enfant *vertueux*, parce qu'il n'eſt pas fait pour atteindre la perfection, ou même pour en approcher. Si vous voulez qu'un enfant, à dix ans, ſoit un Savant, un Bel eſprit, qu'il ſache le Grec, qu'il diſſerte ſur les beautés de l'Illiade, & qu'il ſente les graces, le charme de la Fontaine, & la ſublimité de Corneille, il ne ſera jamais qu'un pédant & qu'un ſot. De même, ſi vous exigez de lui de la bienfaiſance, ſi vous prétendez qu'il ſoit un *Sage*, un *Héros*, un *Saint*, toutes les bonnes actions que vous lui ferez faire ne lui paroîtront que pénibles ; il oubliera le but & l'objet, il ne ſe rappellera que le ſacrifice, & il trouvera la vertu trop auſtere & trop exigeante pour pouvoir l'aimer jamais. Un autre inconvénient de cette pernicieuſe méthode eſt de donner à un enfant des idées fauſſes qui lui feront confondre le *devoir* & la *perfection*, la *probité*, la *vertu* ; de maniere qu'il n'aura de ſa vie des principes ſolides & inébranlables ; il ſe reprochera comme des crimes des actions innocentes ; deviendra ſuperſtitieux, intolérant ; il ſera tourmenté par les plus vains ſcrupules, ou bien (ce qui eſt

beaucoup plus probable) rebuté de tant de pratiques qu'il regarde comme indiſpenſables, il les abandonnera toutes, & tombera dans les plus grands égaremens.

Bornez-vous donc à donner à vos filles une exacte probité; formez, aſſurez bien leurs principes, n'exigez d'elles que ce que les Loix & la Religion nous preſcrivent *comme des devoirs indiſpenſables* : celui qui ſe pénétreroit véritablement de l'eſprit de l'Evangile, ſeroit ſans doute le plus humain & le plus parfait des hommes; mais la Bonté divine, en nous montrant la vertu dans toute ſa ſublimité, nous la fait admirer & chérir, nous exhorte à la ſuivre, mais ne nous l'ordonne pas, ne nous preſcrit point la perfection, & n'exige rigoureuſement de nous que la foi, unie à des mœurs pures & à la probité; l'aumône même (ce devoir ſacré pour tous les cœurs ſenſibles) n'eſt dans l'Evangile, qu'un conſeil, qu'une exhortation, & non un précepte poſitif.

Il eſt cependant néceſſaire que les enfans ayent une idée de la vertu, & qu'ils ſoient accoutumés de bonne heure à l'admirer; offrez-leur-en l'image auguſte & ſacrée; qu'ils en trouvent l'empreinte & le modele dans vos actions & dans votre conduite; prouvez leur à la fois, & qu'elle exiſte, & qu'elle rend heureux, & ſoyez ſûre qu'ils la chériront un jour. Inſenſiblement le deſir

d'obtenir la conſidération dont vous jouiſſez, les éloges qu'on vous donne, les portera à vous imiter; bientôt la pitié ſe développant dans leurs ames, leur fera comprendre une partie des charmes attachés à la bienfaiſance; un enfant ſenſible (comme Adele, par exemple,) peut même éprouver ce mouvement bien long-temps avant l'âge de dix ans. Adele, à ſix ou ſept ans, trouvoit un plaiſir inexprimable à donner pour obliger, ou pour ſoulager la miſere de quelque infortuné; n'ayant point d'argent, elle donnoit avec une extrême ſatisfaction (lorſqu'on le lui permettoit) ou une de ſes robes à une petite fille qu'elle voyoit preſque nue, ou un de ſes joujoux à ſon frere; mais ces différentes actions n'étoient ni preſcrites ni même conſeillées. Si elles n'euſſent pas été volontaires, Adele les auroit fait à regret; d'ailleurs, ces dons ne pouvoient s'appeler des ſacrifices; elle avoit peu de mérite à donner une vieille robe ou un joujou dont elle étoit laſſe, car jamais elle n'offroit le plus nouveau; ainſi, elle étoit ce qu'on peut être de mieux dans l'enfance: *obligeante*, mais elle n'étoit pas *bienfaiſante*. A dix ans, elle commençoit à être profondément touchée des grands exemples de vertu; cependant je crois que ſi je lui euſſe donné alors de l'argent pour ſes menus plaiſirs, tout l'argent eût été employé en chiffons: auſſi

n'en a-t-elle eu qu'à douze ans & demi ; & à cette époque, je ne lui ai point dit : Je veux que vous ſoyez *charitable*, mais j'ai produit des ſcènes, des événemens qui lui ont fait ſentir qu'elle l'étoit : c'eſt ſon cœur & ſa raiſon qui l'ont rendue bienfaiſante. Enſuite elle m'a demandé, à cet égard, des conſeils, & j'ai fortifié ſa vertu naiſſante par des raiſonnemens, par mon approbation & des preuves d'eſtime.

Attendez donc avec patience le développement du cœur & de l'eſprit de vos Eleves, & ſongez qu'en vous preſſant, loin de perfectionner l'un ou l'autre, vous ne feriez que gâter l'ouvrage de la nature. Le jardinier, avec beaucoup de ſoins & d'art, parvient bien à faire mûrir quelques fruits avant la ſaiſon qui les donne, mais ces fruits ne valent jamais rien.

Adieu, ma chere fille ; nous partons, grace au Ciel, dans ſix jours, & nous ſommes dans des tranſports de joie qui reſſemblent à de la folie. Adieu, chere enfant ; je vous écrirai encore ſamedi ; embraſſez pour moi Diane & Séraphine.

LETTRE XVI.

Le Comte de Roſeville au Baron

DANS ma derniere lettre, que vous avez dû recevoir à Naples, mon cher Baron, je vous mandois que le mariage de Stoline étoit arrêté avec un riche négociant, & que mon jeune prince, entiérement guéri d'une fantaiſie qui m'a cauſé tant d'inquiétudes, avoit appris cette nouvelle avec une très-légere émotion; mais tout a bien changé depuis, & vous allez juger ſi j'ai dû reſſentir de vives alarmes !

Il y a environ quatre mois que le Comte de Stralzi eſt revenu des provinces qu'il a parcourues par ordre du prince; nous avons confrontés ſes Mémoires avec ceux du Baron de Sulback, & nous avons trouvé que les deux voyageurs ſe contrediſoient preſque ſur tous les points. Le prince, eſtimant véritablement le Baron de Sulback, penchoit beaucoup à le croire de préférence : Je penſe, lui dis-je, comme vous ; j'ai la meilleure opinion du caractere & de l'eſprit de M. de Sulback, mais je ne l'ai point vu à l'épreuve ; ainſi, je puis me tromper : d'ailleurs, il eſt poſſible qu'avec de bonnes in-

tentions, il ait mal jugé ; c'eſt une choſe qui mérite d'être approfondie, d'autant mieux qu'il eſt abſolument néceſſaire que vous connoiſſiez au vrai l'état des provinces que vous gouvernerez peut-être un jour. — Comment donc faire pour m'éclaircir ?.... — Aller vérifier vous-même le rapport qu'on vous a fait.... — Je ſerois charmé de voyager.... & je vois qu'en effet un prince doit tout examiner par lui-même, s'il veut connoître la vérité... — Oui ſans doute, mais ſouvenez-vous auſſi qu'il ne doit prendre une telle peine que pour les choſes réellement importantes ; il eſt impoſſible qu'il puiſſe tout éclaircir par lui-même ; les petits détails ne ſont pas faits pour lui, il ne pourroit y entrer ſans ſe retirer de l'eſprit, & ſans perdre de vûe les grands objets dignes de l'occuper... — Il me ſemble qu'il faut ſur-tout qu'un prince connoiſſe parfaitement ſes miniſtres, & que s'il n'a pu trouver les occaſions d'éprouver leur probité, leur intelligence, il ne les choiſiſſe du moins que ſur une réputation ſans tache & ſolidement établie. — Aſſurément, &, dans ce cas, il doit non-ſeulement conſulter la voix publique, mais faire encore des recherches particulieres ; il faut qu'il ſache, ainſi que le recommande l'Abbé Duguet, « comment ils ſe ſont con-» duits juſques-là, de quoi ils ſe ſont mêlés, » quelles liaiſons ils ont eues, comment ils ont

» ont gouverné leur propre bien ; qu'elle » autorité ils ont dans leurs famille, quelles » vûes ils ont suivies dans l'établissement » de leurs enfans, quelle délicatesse ils ont » fait paroître sur des biens mal acquis ou » douteux, pour ne point les mêler avec les » leurs par des alliances, avec quelle régu- » larité ils ont payé des dettes dont ils étoient » chargés, mais qu'ils n'avoient point con- » tractées ; avec quelle équité ils ont ter- » miné des procès qu'ils n'avoient pu éviter, » &c. » Mais, reprit le prince, comment s'y prendre pour être informé avec exactitude de tous ces détails ? — Il faut charger secretement plusieurs personnes de prendre ces informations, & confronter ensuite les témoignages ; d'ailleurs, on peut facilement acquérir des éclaircissemens qui ne roulent que sur des faits, il suffit de questionner & de ne croire ni les amis ni les ennemis des gens qu'on veut connoître, ni ceux qui pourroient avoir des prétentions à ces mêmes emplois. — C'est alors qu'un ami peut être bien utile au prince qui desire & qui cherche la vérité !... — Vous mériterez d'être aimé pour vous-même, vous le serez, j'ai l'orgueil de le croire, & je suis sûr aussi que vos amis seront assez estimables pour mériter d'être consultés par un grand prince ; cependant, gardez-vous d'accorder jamais une confiance aveugle ; desirez, re-

cherchez les conſels de l'amitié, mais peſez-les, & ne les ſuivez qu'après une profonde réflexion ; ſongez que le plus vertueux & le plus éclairé des hommes peut ſe tromper : ainſi, ne formez point de réſolution ſans conſulter, ne recevez point d'avis ſans les examiner mûrement, & quel que puiſſe être le mérite de votre ami, ne vous laiſſez jamais décider par lui ſeul dans le choix des perſonnes que vous voudrez employer ; il eſt poſſible qu'il ſoit prévenu, mal diſpoſé ; il eſt homme, enfin.... il peut être injuſte un moment.

Quelque temps après cette converſation, le Chevalier de Murville m'apprit que Mirandel, ce jeune négociant qui devoit épouſer Stoline, venoit de retirer ſa parole ſans vouloir expliquer les raiſons d'un procédé qui nous parut très-extraordinaire, d'après la paſſion que ce jeune homme avoit montré pour Stoline. J'engageai le Chevalier de Murville à ſe charger encore de chercher un autre mari ; il me répondit qu'il avoit déjà penſé à un homme abſent alors de ***, mais qui reviendroit ſûrement avant deux mois. Le ſurlendemain le Chevalier m'écrivit que Mirandel ſe promenoit toujours aux environs du lac*** & de l'habitation de Stoline, & qu'il croyoit qu'on pourroit renouer cette affaire ; je l'autoriſai à faire quelques tentatives qui n'eurent aucun ſuc-

cès, & nous renonçâmes entiérement à ce projet de mariage. Le 6 du mois dernier, le Prince vit le Comte de Stralzi un moment le matin, & lui propoſa de le ſuivre à la chaſſe ; le Comte s'en excuſa ſous je ne ſais quel prétexte, & ſortit avec un air de préoccupation qui me frappa. A l'inſtant où nous allions partir, on vint dire au prince qu'un vieil Officier, auquel il avoit donné rendez-vous, arrivoit & attendoit ſes ordre. Oh, dit le prince, il vient trop tard ; l'heure que j'avois indiquée eſt paſſée, dites que je pars pour la chaſſe. Ce pauvre homme, repris-je, ſe flattoit que vous écouteriez aujourd'hui le récit de ſes infortunes, il va s'en aller déſeſpéré... — Mais c'eſt ſa faute, pourquoi manque-t-il l'heure que je lui ai fait donner?.... — Il n'eſt pas-là pour vous expliquer les raiſons de ce retard, peut-être en a-t-il de bonnes. Eh bien, dit le prince avec un peu d'humeur, qu'on le faſſe entrer. Un moment après, nous vîmes paroître un vieillard vénérable avec un viſage pâle & abattu, & un bras en écharpe. Monſieur, lui dit le prince, M. de Sulback ne vous avoit donc pas prié de ma part de vous trouver ici à dix heures?.... — Pardonnez-moi, Monſeigneur, répondit l'officier d'un ton interdit & tremblant. Cependant, reprit le prince, il eſt près de midi. Ces paroles, prononcées d'un ton impé-

rieux & de reproche, intimiderent tellement ce malheureux vieillard qui n'avoit jamais paru à la Cour, & qui voyoit pour la premiere fois le fils de ſon Souverain, qu'il ne put répondre. Il balbutia quelques mots entrecoupés, & baiſſa les yeux. Je vis qu'il étoit hors d'état de parler de ſon affaire, & voulant lui donner le temps de ſe remettre de ſon trouble, je m'approchai de lui : Vous demeurez peut-être loin du palais, lui dis-je... — Oh; ce n'eſt pas cela, j'ai été retardé... par un *petit accident*.... — Quel accident, demanda le prince d'un ton plus humain?... — Un accident.... qui ne mérite pas.... C'eſt.... que.... je me ſuis caſſé le bras, ce matin. O Ciel, s'écria le Prince, ce matin ! & vous êtes venu..... & vous reſtez debout pouvant à peine vous ſoutenir ſur vos jambes !..... En achevant ces paroles, le prince tire précipitamment un fauteuil, & prenant affectueuſement le vieillard par la main, l'invite à s'aſſeoir. Qui, moi, dit l'officier, ſe peut-il que Monſeigneur faſſe attention !... Repoſez-vous, interrompit le prince, en le faiſant aſſeoir, & lui tenant toujours la main... — Ah, Monſeigneur, quelle bonté !.... quelle bonté !.... L'officier n'en put dire davantage, ſes pleurs lui couperent la parole... Eh quoi donc, reprit le prince, vous étonnez-vous de me trouver de l'humanité ? — Ah, Mon-

ſeigneur, vous me dédommagez dans ce moment de quarante ans de malheurs !..... Ici le prince eſſuya ſes yeux remplis de larmes, & après un inſtant de ſilence : il eſt impoſſible, dit-il, que vous puiſſiez m'expliquer votre affaire aujourd'hui, vous êtes trop ſouffrant, je ſuis même au déſeſpoir que vous ſoyez venu... — Monſeigneur, je venois vous implorer pour mon fils !.... — Donnez-moi votre mémoire, & comptez ſur mon activité & mon plus tendre intérêt.... Alors le vieillard, trop pénétré pour pouvoir répondre, tira ſon mémoire de ſa poche, le préſenta au prince, & ſe leva pour ſortir. Le prince, voyant qu'il trembloit & marchoit avec peine, le ſoutint ſous le bras, & le conduiſit ainſi juſqu'à la porte, quoique le vieillard, auſſi confus que touché de la bonté du prince, n'acceptât pas ſans quelque réſiſtance le ſecours qu'il lui offroit, & qu'il ſe débattît doucement en pleurant de joie, & en témoignant ſa ſurpriſe & ſa reconnoiſſance par des exclamations redoublées. Quand il fut parti : Eh bien, lui dis-je, Monſeigneur ; penſez-vous qu'il fût *excuſable* de ne pas ſe trouver à l'heure préciſe que vous aviez indiquée ? Vous repentez-vous maintenant d'avoir différé votre chaſſe ?... — Ah Dieu, ce malheureux qui venoit, malgré la ſouffrance qu'il éprouve... ſi j'avois refuſé de l'entendre : quel

eût été ſon déſeſpoir !..... — Ne balancez donc jamais à ſacrifier vos plaiſirs à l'humanité, ou pour mieux dire, qu'aucun *plaiſir* ne vous attache aſſez pour que le ſacrifice vous en parût véritablement pénible. Vous ne devez rien aimer avec paſſion que la vertu & la gloire. — Combien je me repens auſſi d'avoir reçu d'abord ce pauvre vieillard avec une ſéchereſſe qui a paru lui faire tant de peine !... — En effet, vous l'avez cruellement intimidé ! Cet homme qui, pendant quarante ans, a ſervi l'Etat avec valeur, cet homme, couvert d'honorables bleſſures, & qui vit toujours de ſang froid les ennemis & le danger, ce brave & vénérable vieillard trembloit devant vous ; devant un enfant de ſeize ans !..... Dites-moi, Monſeigneur, vous énorgueilliſſez-vous d'inſpirer un ſemblable mouvement ?.... — Au contraire, j'en ſuis humilié, & ſur-tout affligé. Je vois que cet homme me croyoit inſenſible, dur, impérieux, puiſqu'il ſe troubloit & ſe déconcertoit ſi facilement.... — Il vous ſuppoſoit l'orgueil inſenſé qui caractériſe les Tyrans.... il n'imaginoit pas qu'un bras caſſé pût vous faire excuſer ſon retard ; il n'oſoit même en parler, & n'appeloit ce malheur qu'un *petit accident* !.... il penſoit que vous ne conſidériez les hommes d'un état obſcur que comme des êtres d'une eſpèce inférieure à la vôtre ; il connoiſſoit

toute l'abſurdité d'une ſemblable opinion ; mais il avoit beſoin de vous, il trembloit !... Beaucoup de princes ſont aſſez bornés pour s'applaudir en ſecret d'inſpirer cette eſpece de crainte ſervile ; ils ne ſavent pas qu'elle eſt toujours accompagnée de mépris & d'averſion ; la hauteur, le dédain, le caprice & l'humeur, unis à la force, peuvent ſe rendre redoutables, & faire des eſclaves qui ſe vengeront de leur abaiſſement par la haine, mais la vertu ſeule imprime le reſpect & peut obtenir des hommages ſinceres. Souvenez-vous, Monſeigneur, de votre plus beau titre, de votre premiere dignité ; n'oubliez point que vous êtes homme, & que vous ne pourriez avilir un autre homme ſans vous dégrader vous-même. Le prince convint de la vérité de ce raiſonnement, enſuite il parla encore du vieillard, & il ajouta : Que ſon affaire réuſſiſſe ou non, ce pauvra homme ne ſera pas venu inutilement chez moi avec ſon bras caſſé, car il touchera demain matin le premier quartier d'une penſion que je lui aſſurerai pour toute ſa vie ; enſuite je lui demanderai pourquoi il avoit de moi une opinion ſi étrange, car enfin je n'ai rien fait qui dût me donner la réputation d'être abſurde... Cela eſt vrai, repris-je ; mais cet homme n'eſt jamais venu à la Cour que pour y ſolliciter des Commis, ſouvent inſolens, & des Miniſtres

quelquefois remplis de morgue & d'humeur. Peut-être rebuté, maltraité des uns & des autres, il en aura conclu que le pouvoir & l'autorité rendoient dur, injuſte & mépriſant, & que les Maîtres de tous ces gens-là devoient être encore bien plus intraitables & beaucoup moins humains. — Il eſt triſte pourtant qu'un prince perde l'amour d'une partie de ſes ſujets, parce que ſes miniſtres ont de l'humeur, de la rudeſſe & de la pédanterie !.... — Heureuſement, répondis-je, que ce mal n'eſt pas ſans remede..... Dans cet inſtant, on vint demander au prince ſi ſon intention étoit toujours d'aller à la chaſſe; quoiqu'il fût tard, il parut le deſirer, & j'y conſentis en l'aſſurant que nous y reſterions même juſqu'à la nuit, s'il en avoit envie. Le prince profita de la permiſſion, car, à la nuit tombante, nous étions encore à ſix lieues de ***. Je propoſai alors au prince d'aller regagner ſes voitures, & au moment où nous entrions dans un petit bois fort touffu, le cheval d'un des écuyers du prince s'emporta & s'abattit. Le prince & moi nous mîmes pied à terre, nous trouvâmes le jeune homme engagé ſous ſon cheval; on vint nous aider à le relever, & nous vîmes qu'il étoit couvert de ſang & grievement bleſſé, ſur-tout à la tête. Le prince étoit d'autant plus affecté, qu'il a pour ce jeune homme des bontés particulieres. On

envoya

envoya un Piqueur chercher les voitures ; mais le bleſſé ne pouvant ſe réſoudre à faire ſix lieues dans l'état où il étoit, ſe reſſouvint que le Comte de Stralzi poſſédoit un château dont nous ne devions pas être éloignés, & il ſupplia le Prince de l'y faire conduire. Un des Piqueurs dit qu'il ſavoit le chemin de ce château, qui n'étoit pas à un quart de lieue du bois où nous étions, & il ajouta que le château n'étant qu'à deux lieues de la petite ville ***, le bleſſé ne manqueroit ni de Médecin, ni de Chirurgien. Le Prince, par un mouvement de compaſſion que j'approuvai, voulut eſcorter le bleſſé juſqu'au château, afin de le recommander lui-même aux gens du Comte de Stralzi. Nous arrivâmes à ſix heures au château, & la nuit étoit déjà fort obſcure. Quelques gens du Comte nous dirent que leur maître étoit chez lui ; ce qui nous ſurprit, car il avoit aſſuré le matin que des affaires importantes le retiendroient à *** le jour entier. Cependant tout le château eſt en rumeur, pluſieurs domeſtiques courent chercher leur Maître, d'autres paroiſſent embarraſſés de nos queſtions, & nous répondent d'une maniere équivoque. Notre nombreuſe troupe rempliſſoit les appartemens, nous avions déjà établi le malade dans une chambre commode, & nous le quittions pour aller regagner les voitures, ne ſachant point en-

core ſi le Comte de Stralzi étoit abſent, ou s'il ſe cachoit dans ſon château, lorſqu'en traverſant un grand ſalon, nous le vîmes enfin paroître. Il s'avança avec un air ſi déconcerté, on voyoit ſur ſa phyſionomie quelque choſe de ſi ſombre, & une émotion ſi extraordinaire, que le Prince & moi, également ſurpris & frappés, nous nous regardâmes avec une eſpece d'effroi. Le Comte bégaya quelques excuſes que je n'entendis point : le Prince les yeux attachés ſur lui, le regardoit fixement ſans l'écouter, & lui dit enfin en ſouriant : Si je reviens jamais vous voir, je tâcherai de mieux choiſir mon moment. Le Comte rougit, & voulut en vain diſſimuler l'excès de ſon embarras ; le Prince changea de diſcours, & lui recommanda ſon Ecuyer; enſuite il fit quelques pas pour ſortir. Dans cet inſtant, un cri perçant ſe fait entendre, nous treſſaillons tous ; le Prince s'arrête ; le Comte frémit & s'avance éperdu vers la porte qui s'ouvre impétueuſement..... Un ange, une figure céleſte, angélique, Stoline enfin paroît, s'élance dans la chambre, & courant ſe précipiter aux genoux du Prince, en élevant vers lui ſes deux bras fortement tendus : O Monſeigneur, s'écria-t-elle, vous qui jadis tirâtes ma famille du ſein de la miſere & de la mort, daignez me conſerver le plus précieux de tous les biens !.... ſauvez-

moi l'honneur !..... — Ah ! raſſurez-vous, interrompit le Prince ; croyez que l'innocence & la beauté n'auront point en vain imploré mon ſecours.... En diſant ces mots, il ſaiſit avec tranſport les deux bras de Stoliue, il la releve, & la prenant par la main, comme s'il craignoit qu'elle ne voulût s'éloigner, ou qu'on oſât la lui ravir, il ſe retourne avec fureur, il cherche des yeux le Comte de Stralzi ; mais il le cherche en vain, j'avois moi-même favoriſé ſa fuite..... Je fis ſigne à toute la ſuite qui nous entouroit, de me laiſſer ſeul avec le Prince ; & quand nous fûmes ſans témoin ; Eh bien, Monſeigneur, lui dis-je, à quel parti vous arrêtez-vous ?.... Mais, reprit-il, vous le devinez ſûrement ; je veux conduire Stoline où elle deſirera que je la mene. Il prononça ces mots avec un ton qu'il n'avoit jamais pris avec moi. Je vis qu'un pouvoir ſupérieur au mien m'arrachoit dans cet inſtant toute mon autorité, & que le Prince affectoit même cet air d'indépendance, afin de m'ôter l'envie de m'oppoſer à ſes deſſeins. J'étois ſûr qu'il ſe revolteroit contre la force, & qu'il abuſeroit de la douceur & de l'indulgence ; je pris donc le parti de paroître ignorer abſolument tout ce qui ſe paſſoit dans ſon ame, & avec un air de ſimplicité & de bonhomie qui le confondit : Certainement, dis-je, il eſt digne de vous, Monſeigneur,

de conduire Stoline dans un lieu honorable & ſûr ; mais auparavant ſachons d'elle ſon hiſtoire. A ces paroles, la jeune fille rougit & répandit quelques larmes ; elle nous conta « Que le Comte de Stralzi, en revenant » un jour du jardin du Chevalier de Murville, l'avoit rencontrée avec ſa mere, ſe » promenant dans la campagne, qu'il lui » avoit écrit pluſieurs Lettres, qu'elle n'avoit lu que la premiere, ayant renvoyé » toutes les autres ſans les ouvrir ; qu'enfin » il avoit ceſſé totalement cette vaine pourſuite. Ce matin, continua-t-elle, j'étois, » comme à mon ordinaire, levée avec le » jour : à peine ſortois-je de mon lit, lorſqu'une vieille ſervante entra dans ma » chambre, & me dit qu'une de nos voiſines, que j'aime particuliérement, venoit » de m'envoyer prier d'aller ſur le champ » chez elle : je ſortis avec la ſervante, ce » qui m'arrivoit quelquefois, ma mere ayant » la plus grande confiance en cette malheureuſe ; nous traverſâmes un immenſe verger, & nous nous trouvâmes dans une » allée d'ormes au bout de laquelle j'apperçus une voiture arrêtée, ce qui m'étonna, » car cet endroit eſt fort déſert ; je voulus » prendre un autre chemin, mais la ſervante » me dit que cette voiture appartenoit au » Prince, qui ſe promenoit ſur les bords » du lac..... » (ici Stoline s'arrêta en rou-

giſſant à l'excès ; il y eut un moment de ſilence.) Eh bien, reprit le Prince, avec une voix tremblante, vous crûtes donc que cette voiture étoit à moi ? — Oui, Monſeigneur, &..... je ne changeai point de chemin..... — Ah, Stoline !..... ſi j'euſſe été là !.... je vous aurai préſervée de l'indigne outrage..... Enfin, interrompis-je, c'étoit le Comte de Stralzi ?..... — « Non, Monſieur, c'étoit ſes » lâches Emiſſaires ; ils me ſaiſirent & me » mirent dans la voiture avec l'infâme ſer» vante, qui m'enveloppa la tête dans un « mouchoir, de maniere que je ne pouvois » ni voir ni faire entendre mes cris. On m'a» mena dans ce château, on m'enferma » dans une chambre, & une heure à-peu» près avant l'arrivée du Prince, je vis tout» à-coup paroître le Comte de Stralzi : après » avoir vainement mis en uſage, pour me » ſéduire, les promeſſes, les proteſtations, » les prieres, il alloit employer la violence, » lorſqu'il entendit un grand bruit de che» vaux & de voitures ; au même moment » on vint frapper à la porte, & l'avertir de » l'arrivée du Prince..... Il s'apperçut ſans » doute de la joie que cette nouvelle me » cauſoit, ſa fureur en redoubla ; après » beaucoup d'irréſolutions, il me quitta & » m'enferma dans la chambre où j'étois. A » peine fut-il parti, que je m'approchai de » la fenêtre, je l'ouvris & je la franchis ſans

» balancer ; je tombai ſur l'herbe, & je me » trouvai dans un petit jardin ; la porte en » étoit ouverte, je ſortis & j'entrai dans la » cour du château ; je rencontrai quelques » Piqueurs du Prince, je les priai de me » conduire, & ils me guiderent juſqu'aux » portes de cet appartement. » Quand la dangereuſe Stoline eut finit ce récit..... O Ciel ! m'écriai-je, à quels horribles excès les paſſions peuvent conduire !.... Quel bonheur pour vous, Monſeigneur, de pouvoir ſouſtraire l'innocence aux attentats du vice !.... Mais il eſt ſept heures, ne perdons plus de temps, Stoline ſans doute brûle du deſir de ſe retrouver dans les bras de ſa mere & de ſon pere..... A ces mots, la jeune fille, en pleurant, joignit les mains, & ſupplia le Prince de la faire conduire le ſoir même chez ſes parens. Je vous y conduirai moi-même, reprit vivement le Prince. Je conçois, interrompis-je, que vous ſoyez tenté de rendre vous-même à ces honnêtes gens une fille qui doit leur être ſi chère, mais cette hiſtoire va faire du bruit..... on ſaura que Stoline a été enlevée. Le public n'eſt que trop porté à dénaturer les faits & les actions les plus ſimples ; ſi l'on ſait que vous avez vous-même reconduit Stoline chez ſon pere, croyez que plus d'une perſonne, par ſottiſe ou par malignité, confondra le libérateur avec le raviſſeur ; ainſi, je vous

conſeille d'envoyer Stoline ſous la garde du jeune Sulback. Mon air de ſimplicité, de confiance & de bonhomie, en déſarmant le Prince, lui avoit abſolument ôté toute envie de me braver, de maniere qu'il m'écouta avec douceur. Il me repréſenta cependant que la maiſon d'Alexis Stezen n'étoit qu'à trois lieues du château, & qu'en conduiſant Stoline, nous ne retarderions notre arrivée à*** que d'une heure tout au plus. Je remarquai que cette circonſtance ne faiſoit rien à mon obſervation, & le Prince ſe rendit. Enfin, nous donnâmes une voiture à Stoline, avec M. de Sulback pour l'eſcorter, & nous partîmes & n'arrivâmes à*** qu'à neuf heures & demie du ſoir. Je prévins le Prince que j'allois, au moment même, rendre un compte exact au Prince, ſon pere, de notre aventure. Je revins au bout d'une demi-heure. Eh bien, me dit le Prince, que penſe mon pere de la conduite du Comte de Stralzi ? Il étoit inſtruit de tout, répondis-je : ce malheureux jeune homme, en s'évadant du château, eſt venu ſur le champ tout avouer à ſon oncle. Ce dernier a été ſe jetter aux pieds du Prince, votre pere, pour implorer ſa clémence.... — Et qu'a répondu mon pere ?.... — Qu'il vous donnoit le droit, Monſeigneur, de décider de la punition du coupable..... — A moi !.... — Oui, Monſeigneur, parce qu'étant mieux

que perſonne informé de toutes les circonſtances de cette action, vous étiez en état de prononcer à ce ſujet un jugement équitable. Vous imaginez bien, Monſeigneur, continuai-je, que le Prince, votre pere, veut éprouver, dans cette occaſion, votre raiſon & votre juſtice, & que ſi vous prononciez un jugement trop ſévere..... — Cependant le Comte de Stralzi mérite une punition..... — Oui ſans doute, mais ſouvenez-vous d'une maxime que vous avez tant admirée quand vous l'avez lue.

« Il y a (1) une baſſeſſe dans la haine, » que la grandeur d'ame ne peut ſouffrir. Le » Prince doit punir quelquefois quand il y » eſt forcé, mais il punit, comme les Loix, » ſans aigreur, ſans malignité, ſans ſe » livrer au plaiſir de la vengeance ; il n'a » d'autres intérêts que ceux du Public, & » il ne laiſſe point entrer dans ſon cœur » d'averſion ſecrete qui en trouble la tran- » quillité & qui en altere la bonté & la » candeur.

Enfin, Monſeigneur, continuai-je, réfléchiſſez-y, & dans deux jours vous rendrez une réponſe. Ce terme expiré : J'ai penſé, dit le Prince, que la jeuneſſe du Comte de Stralzi devoit porter à l'indulgence ; il me ſemble qu'il faut, non le per-

(1) Inſtitution d'un Prince, par l'Abbé DUGUET.

dre, mais chercher à le corriger ; ainſi, mon avis ſeroit de l'exiler ſeulement de la Cour pendant un an, & je deſirerois que mon pere eût la bonté de le voir, de lui prononcer lui-même cet arrêt, en ajoutant que, s'il réforme véritablement ſes mœurs le ſouvenir de ſa faute ne l'empêchera de parvenir à aucun des honneurs dont ſa naiſſance le rend ſuſceptible, ſi ſa conduite n'y met pas d'obſtacle. Croyez vous, ajouta le Prince, en rougiſſant, qu'il entre dans ce jugement de l'*aigreur* ou quelque *eſprit de vengeance* ? Non, répondis-je, on pourroit même dire que vous pouſſez trop loin la douceur & l'indulgence ; mais le motif vous fait honneur, & prouve une délicateſſe qui ſûrement engagera le Prince, votre pere, à ratifier ce jugement..... Je pouvois avec d'autant plus de raiſon louer le Prince ſur ſa modération, qu'il m'avoit avoué, dès le lendemain de ſon aventure, qu'il étoit paſſionnément amoureux ; à ſeize ans & demi, ce ſentiment devenoit inquiétant. J'héſitois ſur le parti que j'avois à prendre, lorſque j'appris que Mirandel, ce jeune Négociant qui avoit dû épouſer Stoline, renouvelloit ſa demande ; il convenoit que le Comte de Stralzi l'avoit détourné de ce deſſein, en lui rendant ſuſpectes les bontés du Prince pour la famille d'Alexis Stezen : l'aventure de l'enlévement, en diſſua-

dant Mirandel, lui avoit rendu toute ſa paſſion ; je voulus en profiter pour preſſer le mariage, mais Stoline elle-même y mit obſtacle ; malgré les prieres de ſon pere, elle refuſa poſitivement de pardonner à l'amant que l'amour & le repentir lui ramenoient. Je ne ſavois que penſer d'une ſemblable réſiſtance, quand le Prince, un matin, entrant dans mon cabinet, m'expliqua lui-même ce que je ſoupçonnois confuſément ; il tenoit une Lettre ouverte, il avoit l'air ému, & la colere & l'indignation étoient peintes ſur ſon viſage. Je vous ai promis, me dit-il, de ne vous rien cacher, je viens de recevoir une Lettre, la voici, liſez-la. Je pris le papier, c'étoit une Lettre de Stoline, qui n'étoit que trop touchante ; elle y conjuroit le Prince, *Son Protecteur*, *ſon Libérateur*, *ſon ſeul appui ſur la terre*, de la défendre *des perſécutions* d'un homme auſſi tyrannique que léger, qui après l'avoir *refuſée*, *calomniée*, vouloit enfin l'épouſer malgré *la juſte averſion* qu'elle avoit pour lui..... Eh bien, Monſeigneur, dis-je, après avoir lu cette Lettre, je vois que c'eſt Stoline qu'on doit accuſer de légéreté, car elle avoit conſenti de fort bonne grace, il y a quelques mois, au mariage qu'elle refuſe aujourd'hui..... — Quoi qu'il en ſoit, interrompit le Prince, je ne ſouffrirai point qu'on lui faſſe de vio-

lence..... — Eh ! qui croyez-vous capable d'uſer de violence ?..... — Mais..... ſes parens. — *Oui*, Stoline veut vous le perſuader, mais elle vous trompe..... — Elle ?.... tromper !..... — La croirez-vous de préférence à moi ?.... Mais quel intérêt pourroit l'engager ?.... — Elle a vu l'impreſſion qu'elle produiſoit ſur vous ; cette découverte lui a tourné la tête, & lui fait dédaigner l'amant qu'elle aimoit jadis.... — Quelle folie !..... vous croyez..... — Je ne vous apprends rien de nouveau. Sa Lettre vous fait entendre aſſez clairement qu'elle ne peut aimer *que ſon Libérateur*, *ſon ſeul appui ſur la terre*..... Ah, Monſeigneur, vous avez condamné le Comte de Stralzi à l'exil, parce qu'il avoit voulu corrompre l'innocence !..... Quelle peine vous impoſerez-vous à vous-même ?.... — Comment ?..... — Cette jeune fille, vous l'avez ſéduite en lui laiſſant voir le ſentiment qui vous égare ! vous lui avez ravi & ſa raiſon & ſa vertu..... Elle oſe vous écrire à l'inſu de ſes parens !.... Que dis-je, afin d'avoir un prétexte pour vous implorer, elle emploie le menſonge le plus criminel, elle calomnie ſon pere, elle le repréſente ſans ſcrupule comme un tyran, afin de s'offrir à vous ſous la forme intéreſſante d'une victime ?..... Cette ame, autrefois ſi pure, eſt maintenant remplie d'artifices, & voilà votre ouvrage ! — Mais

êtes-vous bien sûr qu'on ne veuille pas en effet la contraindre à épouser cet homme ?... — Vous pouvez bien facilement vous en convaincre vous-même : envoyez chez Mirandel, il loge près du Palais, on vous dira qu'il est parti cette nuit pour la France, sa Patrie. De plus, Alexis Stezen n'a nul intérêt à forcer dans cette occasion l'inclination de sa fille ; avec la dot que lui donne le Prince, votre pere, il est bien sûr de la marier honorablement. A ces mots, le Prince interdit baissa les yeux en soupirant..... Vous sentez, repris-je, les conséquences de votre égarement ; mais ce n'est point assez de connoître ses fautes, il faut les réparer..... Que dois-je donc faire, interrompit-il avec inquiétude ?.... — Vous guérir d'une folie avilissante..... Ah, j'en puis gémir, mais en guérir !..... — Est-ce vous qui parlez ? vous, le fils d'un grand Prince ; vous, fait pour commander aux hommes, vous ne sauriez triompher du plus fragile de tous les sentimens !..... D'ailleurs, pouvez-vous même avoir ce qu'on appelle *une passion* pour une personne que vous n'avez vue que deux ou trois fois dans votre vie ?..... — C'en est assez pour l'aimer..... Et depuis l'enfance, son idée m'occupe.... — Eh bien, quel est votre espoir ? voulez-vous achever de la séduire, de la perdre ?..... — Cette pensée me fait horreur !..... — Cherchez

donc à vous distraire... — Je ne le puis..... — Je vais vous offrir un moyen ; nous devions voyager dans quelque mois, partons sans différer. A ces mots, le prince rêva un moment ; ensuite me tendant la main : J'y consens, me dit-il ; la seule consolation que je puisse goûter, c'est de vous prouver que, malgré ma foiblesse, je ne suis pas indigne de votre estime.... Ah, m'écriai-je, vous me charmez sans me surprendre ! tout sentiment qui combattra votre devoir ne pourra m'inquiéter, je suis bien sûr que vous saurez toujours le vaincre ; mais, poursuivis-je, il faut que vous répondiez à Stoline pour l'assurer de votre protection, & lui promettre que jamais, pour quelque établissement que ce puisse être, on ne fera de violence à son cœur. Le prince, enchanté de la permission que je lui donnois, me serra la main, & se mit à écrire au moment même. J'étois bien aise qu'il répondit sur le champ, parce que, dans la disposition où je le voyois, j'étois certain que sa lettre seroit telle que je pouvois la desirer ; en effet, il me pria de la lire, & je la trouvai aussi simple que j'aurois pu la dicter. Le lendemain, le départ du prince fut annoncé publiquement. Nous partons dans deux jours, nous allons dans ces mêmes provinces que M. de Sulback & le Comte de Stralzi ont parcourues par ordre du

prince ; nous vérifierons nous-mêmes tous les faits contenus dans les mémoires ; nous voyagerons *incognito* , & avec très-peu de ſuite : le prince compte revenir à ** dans trois mois ; mais notre abſence ſera beaucoup plus longue. Dans ma premiere lettre je vous expliquerai le reſte de mon projet. Vous voyez , mon cher Baron , que ſi j'écris moins ſouvent que vous , du moins je m'en dédommage par la longueur de mes lettres. Vous & ma ſœur êtes mes ſeules correſpondances ; mais il n'y a que vous au monde à qui je puiſſe confier de ſemblables détails : pour ma ſœur ; je ne lui parle preſque que du Chevalier de Murville , qu'elle aime bien davantage encore depuis que je lui ai mandé qu'il ſe mouroit de *conſomption*. J'ai un peu exagéré pour faire ma cour à la Vicomteſſe ; cependant le pauvre Chevalier eſt réellement dans un état de langueur qui n'eſt pas , je crois , ſans danger.

Adieu , mon cher Baron ; adreſſez toujours vos lettres à *** , ſous l'enveloppe de M. le Comte de Ziller, qui me les fera parvenir.

***

LETTRE XVII.

M. d'Aimeri au Baron.

VOus n'avez pas l'idée, Monſieur, de la joie qu'a éprouvée mon petit-fils, lorſque je lui ai montré votre lettre, datée du Château de B.... *Adele eſt donc en France* ! s'eſt-il écrié. Ce mouvement a été d'autant plus vif, qu'avant-hier à ſouper chez l'Intendant, nous avons vû un homme, M. D.... qui revenoit de Turin, & qui n'a parlé que de Madame d'Almane, & de la charmante Adele ; Charles l'a beaucoup queſtionné, & ſait que *Mademoiſelle d'Almane eſt la plus jolie perſonne qui exiſte, la plus aimable, la plus naturelle ; qu'elle a la candeur & la naïveté de l'enfance, & toutes les graces de la jeuneſſe ; qu'elle chante l'Italien & joue de la harpe comme un Ange ; qu'elle deſſine ſupérieurement, qu'elle éleve une petite orpheline, & qu'elle eſt la meilleure comme la plus jeune & la plus charmante des meres.* M. D... a cité mille traits de la tendreſſe mutuelle d'Adele & d'Hermine ; cette ſinguliere adoption a intéreſſé les gens mêmes qui ne vous

connoiſſent pas. Charles en étoit attendri juſqu'aux larmes ; il ſait par cœur toutes les petites hiſtoires que nous en a contées M. D... & il ne me parle plus d'autre choſe. O comme une imagination de vingt ans s'enflamme facilement !.... Il deſire avec ardeur que le temps de ſon ſervice ſoit écoulé, afin de voler en Languedoc ; mais, malgré toute ſon impatience, il eſt impoſſible que nous puiſſions partir d'ici avant le 25 Juillet. Adieu, Monſieur ; j'eſpere, qu'ayant à préſent moins d'occupations, vous m'écrirez un peu plus ſouvent, & je penſe avec un grand plaiſir que je ne recevrai plus de lettre de vous à 15 jours de date.

LETTRE XVIII.

Le Baron au Vicomte.

De B ***.

LE Château de B*** eſt aujourd'hui fort brillant, mon cher Vicomte ; nous célébrons de bon cœur l'événement qui intéreſſe toute la France ; & quoiqu'à deux cens lieues de Verſailles, j'ai illuminé mes quatre tours & mon portail. Mes payſans boivent, mangent & danſent dans mes jardins, & j'ai ainſi que vous, le plaiſir d'entendre crier ; *Vive le Roi* ! cri touchant, qu'un François n'entendit jamais ſans émotion, ſur-tout à la diſtance où je ſuis de la Cour ; car au fond d'une province éloignée, ces acclamations ne peuvent venir que du cœur ; elles expriment alors véritablement le bonheur & la reconnoiſſance. Vous ne verrez point le détail de ma fête *dans la gazette*, c'eſt un citoyen qui la donne, & non un courtiſan : on traite aujourd'hui de préjugés les ſentimens les plus vertueux, les ſentimens qui, dans tous les temps, ont produit les actions les plus éclatantes ; l'inſenſibilité & la licence, ſous les beaux noms de la *raiſon* & de la *phi-*

loſophie, rompent avec audace les liens ſacrés, & mettent leur gloire à mépriſer toutes les bienſeances. On parle ſur le gouvernement avec une légereté que trop ſouvent la préſence des domeſtiques ou des enfans ne peut réprimer. Pour moi, livré à l'éducation des miens, je ne puis aller que bien rarement à Verſailles ; mais je veux que Théodore aime ſon Roi, puiſqu'il eſt fait pour le ſervir & pour en recevoir des graces ; je veux qu'il aime ſa patrie, puiſque ſon devoir eſt de la défendre, & de verſer ſon ſang pour elle. Dans ceci comme dans tout le reſte, j'appuie le précepte par l'exemple, & je me conduis de maniere à prouver à Théodore que je m'intéreſſe également au bonheur & à la gloire de la France & du Souverain qui nous gouverne. Enfin, à chaque événement heureux pour la patrie, je ne manque jamais de montrer ma ſatisfaction, en donnant une petite fête dans l'intérieur de ma maiſon, qui en amuſant mes enfans, leur fait prendre une véritable part au bonheur public (1).

(1) Cette derniere idée n'eſt pas de moi, & j'en fais volontiers hommage à ſon auteur qui m'eſt inconnu. Il y a environ deux ans que j'ai lu dans le Journal de Paris pluſieurs lettres fort agréables, ſignées *Bonnare, pere* (nom imaginaire.) Dans une de ces jolies lettres, j'ai trouvé cette idée d'un bon citoyen, & j'en ai été aſſez frappée pour m'en reſſouvenir au bout d'un an, & pour en faire honneur au Baron d'Almane.

Je ſuis bien fâchée, mon cher Vicomte, que vous ne puiſſiez venir nous voir que dans ſix ſemaines ; par cet arrangement je ne paſſerai que quinze jours avec vous, puiſque mon fils entrant au ſervice, m'obligera à vous quitter dans les premiers jours de Juin au plus tard. Nous irons à Strasbourg, & nous n'en reviendrons qu'au mois de Janvier, car je veux que Théodore commence un cours de Droit qu'il continuera l'été d'enſuite.

Je vous envoie une lettre pour Porphire ; je l'engage à venir avec vous en Languedoc ; j'ai un bien vif deſir de le revoir, & d'entendre la lecture d'un certain ouvrage dont Madame d'Oſtalis fait tant d'éloges. Adieu, mon cher Vicomte ; mandez-moi poſitivement s'il faut renoncer à l'eſpérance de vous voir avant le 20 Mai.

LETTRE XIX.

La Baronne à la Vicomteſſe.

ARRIVEZ-DONC, ma chere amie : nous vous préparons des ſpectacles, des fêtes, des *ſurpriſes* charmantes.... un petit théâtre de chambre, où l'on ne voit les Acteurs qu'à travers une gaze, imitation en grand du tableau magique de Zémire & Azor ; des pantomimes exécutées par nos enfans, Diane, Séraphine, Adele, Hermine ;..... d'autres ſcènes où vous verrez paroître Théodore, M. d'Almane & Dainville ; un orcheſtre compoſé de deux harpes, Madame d'Oſtalis & moi... & puis des bals, & puis des courſes à pied, de Bergers & de *Nymphes*, & puis des concerts, des trios, des quatuors.... Enfin toutes nos répétitions ſont faites & nous aſpirons après les jours heureux où doivent commencer les repréſentations. J'ai eu à ce ſujet l'occaſion de faire à ma fille une leçon très-importante. Nous avons fait avant-hier une répétition devant M. & Madame de Valmont, & quelques autres perſonnes. Séraphine a mal joué, ſa mere l'a grondée, & l'a tellement

déconcertée, que la pauvre enfant, au milieu d'une ſcène très-gaie, s'eſt miſe à fondre en larmes, & Madame d'Oſtalis l'a renvoyée honteuſement dans ſa chambre : nous ſommes tous rentrés dans le ſalon. Adele, au déſeſpoir de cet événement, a dit à Madame de Valmont, qu'il n'étoit pas étonnant que Séraphine eût mal joué, & qu'elle eût montré tant de ſuſceptibilité, parce qu'elle étoit fort malade, qu'elle avoit un mal de tête affreux, & même un peu de fievre. J'ai entendu cela, j'ai demandé tout haut à Adele ſi Séraphine en effet lui avoit dit qu'elle fût ſouffrante ? *Oui*, *Maman*, a répondu Adele, mais d'un ton foible & en rougiſſant. Je n'ai fait ſemblant de rien, je ſuis ſortie, & je ſuis rentrée au bout d'un demi-quart d'heure. Un moment après, Madame d'Oſtalis arrive d'un air très-ému, elle me dit tout bas qu'elle veut me parler, & fait ſigne à ma fille qu'elle peut nous ſuivre. Nous allons dans un petit cabinet, & Madame d'Oſtalis nous dit, Je ſuis furieuſe, Séraphine vient de me faire un menſonge, & de le ſoutenir de la maniere la plus aſſurée. — Comment donc ? — Oui, ma tante, elle m'a nié poſitivement qu'elle eût dit à Adele qu'elle avoit mal à la tête.... Eh quoi, interrompit Adele, vous lui avez dit ?... Oui, reprit Madame d'Oſtalis, ma tante m'a appris que vous aſ-

ſuriez qu'elle étoit malade, que vous le teniez de ſa bouche, & voilà ce qu'elle nie; mais vous jugez bien que je n'héſite pas à vous croire, & je l'ai traitée.... O ciel! s'écria Adele, la pauvre petite a raiſon: dans l'intention de l'excuſer, j'ai cru pouvoir me permettre un menſonge innocent, & je n'ai fait qu'une tracaſſerie.... Allez donc, dis-je à Madame d'Oſtalis, lui faire réparation, & pour la dédommager, lui pardonner tout-à-fait, & lui permettre de ſouper avec nous. Quand nous fûmes ſeules: Comment, dis-je, Adele, vous aviez fait cette hiſtoire, & non-ſeulement à Madame de Valmont, mais à moi?... — Il eſt vrai, Maman; vous ſavez ſi je hais le menſonge; mais j'ai penſé que lorſqu'il ne faiſoit tort à perſonne, & qu'il pouvoit excuſer quelqu'un qui nous intéreſſe, il étoit permis de l'employer. — Il eſt permis de l'employer dans cette circonſtance, quand il s'agit d'excuſer un tort véritable, une faute grave, ou pour cacher notre ſecret, ou enfin celui qui nous eſt confié: voilà les ſeuls cas où l'on puiſſe ſe permettre de mentir: la faute qu'a faite Séraphine ne pouvoit donner mauvaiſe opinion ni de ſon cœur ni de ſon caractere, elle n'étoit donc pas *grave*; ainſi votre amitié pour elle, votre attachemznt pour Madame d'Oſtalis, ne vous obligeoient donc pas à mentir dans cette occa-

ſion, & toutes les fois qu'on fait un menſonge (même innocent) ſans une extrême néceſſité, ou un grand intérêt, on a toujours tort, & en même-temps l'on commet une imprudence, car en multipliant ainſi ces petits menſonges officieux, on perd le droit d'être crue en défendant ſes amis. Par exemple, tout le monde ici ſaura ce ſoir que Séraphine n'avoit point mal à la tête; une autre fois, quand vous voudrez l'excuſer de quelques petits torts, en diſant même la vérité, votre témoignage à cet égard ſera toujours ſuſpect; & ſi vous n'étiez pas auſſi jeune & auſſi bien connue ici, on pourroit croire, d'après ce trait, que vous êtes naturellement menteuſe, puiſque vous avez menti ſans y être forcée par une néceſſité indiſpenſable. Nous devons tout à nos amis, excepté d'expoſer notre réputation pour eux; l'honneur eſt un bien que nous ne pouvons jamais ſacrifier à quelqu'intérêt que ce puiſſe être. Si vous mentez pour rendre un léger ſervice à votre amie, celui qui découvre le menſonge aura le droit de vous juger menteuſe; voilà donc un menſonge que vous ne devez pas faire. Si vous déguiſez, ſi vous niez la vérité dans une choſe qui intéreſſe le bonheur de votre amie, ce menſonge, s'il eſt découvert, ne pourra nuire à votre réputation; il a ſon excuſe dans la néceſſité, celui-là vous eſt permis,

& le ſentiment le rend un devoir. D'ailleurs, reprit Adele, je vois combien il eſt rare que le menſonge le plus innocent puiſſe être ſans inconvénient ; je voulois ſervir Séraphine, & je n'ai réuſſi qu'à la faire gronder, & à m'ôter pour long-temps la poſſibilité de la défendre & de l'excuſer !.... Souvenez-vous, repris-je, qu'il ne faut jamais s'écarter de ces principes. Le contraire pourroit mener loin ; ce n'eſt point aſſez de faire une *bonne action*, il faut encore qu'elle s'accorde avec la juſtice & la probité..... — Seroit-il poſſible qu'on pût s'écarter de la probité en faiſant une bonne action ?.... Suppoſons que vous avez deux voiſins, l'un, pauvre, vertueux, & pere d'une famille nombreuſe ; l'autre, immenſement riche, vicieux & méchant, & n'ayant acquis ſa fortune que par des vols & des friponneries reconnues. Votre pauvre voiſin vient vous apprendre que ſa famille eſt prête à expirer de faim : & vous, n'ayant point d'argent, vous ne pouvez le ſecourir ; il vous quitte déſeſpéré : un moment après, le mur qui vous ſépare du voiſin méchant & riche s'écroule, tombe, & vous découvre une vaſte chambre entiérement remplie d'or. Vous ſavez que le poſſeſſeur de cet argent en ignore le compte, que vous en pourriez prendre ſans qu'il le ſût, par conſéquent ſans expoſer votre réputation ; vous

vous rappelez, vous croyez entendre encore les plaintes déchirantes du vertueux pere de famille, vous pouvez ſauver ſa vie ainſi que celle de ſa femme & de ſes enfans ; cent louis feroient ſa fortune ; ſon bonheur ; cet argent acquis par le crime paſſeroit des mains du vice dans celle de la vertu ; le méchant non-ſeulement peut s'en paſſer, mais ne s'appercevra même pas qu'il lui manque, tandis que cette ſomme peut arracher à la mort une famille entiere !.... O, Maman, s'écria douloureuſement Adele, ne me tentez pas davantage..... — Enfin, répondez ; dans cette ſituation que feriez-vous ?... — Ah ! cet infortuné pere de famille !... — Vous voleriez ! vous feriez un crime qui mérite la mort !.... — Un crime ! ô Ciel ! j'aimerois mieux mourir moi-même..... Cependant une ſi juſte compaſſion ne pourroit-elle faire pardonner ?..... — La compaſſion, quand l'honneur & la probité la combattent, n'eſt plus qu'une foibleſſe dont il faut triompher. — Je le ſens... En effet, rien ne peut faire excuſer un vol.... Mais convenez du moins, Maman, que cette ſituation ſeroit bien embarraſſante..... — Oui, pour une perſonne qui ſuivroit aveuglément les mouvemens de ſon cœur, ſans conſulter la juſtice & la raiſon ; mais pour Adele, *à dix-huit ans*, cette ſituation ne ſeroit que douloureuſe & non embarraſ-

ſante. Quand vous aurez cet âge, vous comprendrez parfaitement qu'on ne peut être conſtamment vertueux qu'en agiſſant toujours d'après ces principes & un plan fixe & arrêté : *Ne faites jamais ce que la Religion & les Lois vous défendent* : Voilà le précepte ſacré qui doit vous guider dans toutes vos actions, & que nul prétexte, nulle ſituation extraordinaire ne peuvent nous diſpenſer de ſuivre. S'il eſt une circonſtance qui puiſſe rendre le vol excuſable à vos yeux, vous en trouverez peut-être une autre qui vous fera paroître le meurtre légitime.... — Le meurtre ! grand Dieu !..... — Oui, le meurtre ; le parricide même !.... L'hiſtoire, vous le ſavez, fournit plus d'un exemple de ces horribles actions produites par les motifs qui font faire auſſi les actions vertueuſes, l'amour de la patrie & le deſir de la ſervir. C'eſt ainſi que nos inclinations les plus louables, nos ſentimens les plus nobles, nos vertus même, peuvent nous égarer, ſi nous renonçons à nos principes ; c'eſt ainſi que la pitié, l'humanité, vous inſpiroient tout-à-l'heure la tentation de voler..... Un crime eſt toujours un crime, quelque utile qu'il puiſſe être, quelque bien qu'il produiſe ; & dût-il aſſurer la félicité d'une nation entiere, celui qui le commet ſe ſouille, ſe déshonore & devient un ſcélérat. — Allons, Maman, je ne perdrai jamais de vûe ce précepte ſi

facile à retenir : *Ne faites jamais ce que la religion & les lois vous défendent.* Je ne mentirai plus pour excuſer des bagatelles, puiſque la religion & la conſcience défendent le menſonge ; je ne diſſimulerai la vérité que lorſque la prudence, la diſcrétion & l'amitié m'en feront une indiſpenſable néceſſité, & je ne volerai jamais pour faire une bonne action. Mais, Maman, continua Adele, encore un mot ſur le menſonge, car vous venez de me rendre véritablement ſcrupuleuſe à cet égard. Il n'y a pas de jours où nous ne faſſions mille petits menſonges ; quand vous faites fermer votre porte, que vous reſtez chez vous, & que vous dites après aux perſonnes qui ſont venues vous voir, que vous étiez ſortie ?... — Ce ſeroit une puérilité d'appeler cela un menſonge ; tous ceux que la politeſſe fait faire ne ſont que des complimens d'uſage d'autant plus innocens, qu'ils ne trompent perſonne. — Oui, Maman, quand vous les faites, car vous ne les affirmez point, & vous ne les appuyez point par des détails ; mais j'ai vu pluſieurs perſonnes faire ces mêmes complimens d'un air ſi vrai, ſi touché, que j'y aurois été attrapée, ſi je n'avois découvert enſuite qu'elles avoient menti. — Ah, cela eſt différent ; quand on dit toutes ces choſes avec emphaſe & un ton de ſentiment, cela s'appelle, non de la politeſſe, mais de la

fauſſeté. — Et puis, Maman, pour être polie, il n'eſt pas néceſſaire, je crois, de dire toujours : *Je ſuis bien affligée.....* — Oh, point du tout. Cependant autrefois, on étoit encore plus exagéré, car on étoit *au déſeſpoir* pour toutes les choſes qui ne font *qu'affliger* aujourd'hui : au reſte, dans ce genre, les expreſſions les plus ſimples ſont toujours les meilleures ; &, en général, il eſt difficile d'avoir un ton noble en ſe permettant toutes ces exagérations. — Je me ſouviens que vous m'avez interdit ces manieres de parler : *Cela eſt incroyable, inouï, je ſuis outrée....* & puis : *Cela eſt raviſſant, ... charmant, charmant* ; & puis encore : *véritablement, ... infiniment*, & bien d'autres dont j'ai fait une liſte, afin de ne jamais m'en ſervir quand je ſerai dans le monde. — Je ne les ai pas proſcrites entiérement, ſeulement je vous ai recommandé de ne les pas répéter ſans ceſſe, & de ne les employer qu'à propos. Rien n'eſt plus froid & plus inſipide que cette éternelle exagération : en prodiguant ainſi les épithètes fortes, on s'ôte la poſſibilité d'exprimer ſon étonnement, ſon attendriſſement, ſa joie, lorſqu'on éprouve réellement ces différens mouvemens ; ainſi, l'on a les expreſſions de la paſſion quand l'enthouſiaſme eſt ridicule, & l'on paroît froid quand il faudroit avoir l'air de ſentir vive-

ment... Adele, après cette converſation, eſt allée dans ſa chambre pour écrire une partie des conſeils que je venois de lui donner ; c'eſt une habitude qu'elle a priſe d'elle-même depuis quelque temps ; elle fait une eſpece de journal de tous nos entretiens, & elle y écrit avec aſſez de détail les idées & les principes dont elle a été le plus frappée. J'exige ſeulement qu'elle ſoumette ce petit ouvrage à ma cenſure, afin de m'aſſurer qu'elle m'a bien compriſe, & pour la rectifier ſi par haſard elle ſe trompoit. Mais l'ouvrage auquel elle travaille avec le plus de goût, c'eſt le roman en lettres dont je vous ai parlé ; elle voit avec plaiſir que déjà ſes dernieres réponſes ſont très-ſupérieures aux premieres ; elle jouit elle-même de ſes progrès ; elle ſent ſes idées naître & ſe développer ; elle n'a nulle confuſion dans la tête, & a l'eſprit parfaitement juſte, parce qu'elle n'a jamais rien appris, rien écouté dans la converſation, rien lu qui fût au-deſſus de ſon intelligence ; elle a toujours le plus grand deſir d'arriver au moment où je lui permettrai de lire les chef-d'œuvres des trois langues qu'elle ſait (1) ; mais ſa confiance en moi modere ſon impatience, car elle eſt bien ſûre que je ne lui refuſe ce plaiſir qu'afin de la mettre en état de le

(1) Le François, l'Anglois & l'Italien.

mieux goûter ; & nous ſommes convenues que nous ne commencerions cette intéreſſante lecture que lorſqu'elle auroit écrit toutes les réponſes de mes lettres, c'eſt-à-dire, dans neuf ou dix mois. Adieu, ma chere amie ; venez par votre préſence achever de rendre le château de B*** le plus délicieux ſéjour de l'univers, & mettre le comble au bonheur de votre heureuſe amie.

LETTRE XX.

Madame de Valcé à Madame de Germeuil.

Du Château de B.

VOus voulez donc des détails ſur la vie qu'on mene ici, & ſur les plaiſirs *piquans* qui s'y trouvent. Il faut vous ſatisfaire. Nous avons eu beaucoup de fêtes *très-brillantes*, des comédies morales & ſans amour, des pantomimes jouées par des enfans, des bals de payſans & de femme-de-chambre, des promenades ſur l'eau, & nous ſoupons à neuf heures, & tout le monde eſt couché à onze ; vous jugez combien tout cela me convient. Au reſte, je ſuis la ſeule qui ne ſois pas charmée de cette vie paſtorale ; ma mere eſt dans un raviſſement continuel,

Madame d'Oſtalis, toujours en admiration devant ſa tante, & louant tout ce qui lui plait ; mon pere ne regrettant ni l'opéra, ni *Mademoiſelle Hortenſe* ; le Chevalier d'Herbain renonçant au perſiflage, & devenu auſſi fade qu'il eſt naturellement moqueur & cauſtique ; & enfin Porphire ne faiſant plus que des Idylles & des Eglogues, dans leſquelles il dépeint & célebre les vertus de Madame d'Almane, les talens & les charmes d'Adele, & la félicité *ſi pure*, qu'on *goûte à ces beaux lieux* !... Afin de vous rendre compte de toutes les perſonnes, il y a encore ici le pere & la mere du Chevalier de Valmont ; le premier, un campagnard du plus mauvais ton, riant toujours, appellant ſa femme, *mon cœur* & *mon chat* ; importun bavard, & ne pouvant ſe taire que lorſque *Madame la Baronne d'Almane* ſe diſpoſe à parler. Madame de Valmont, quoique d'une inſipidité peu commune, ſeroit aſſez bien ; elle auroit même une tournure aſſez noble, ſi elle ne faiſoit pas tant de filet, & ſi elle ne portoit pas conſtamment une palatine de ſouci d'hanneton. Figurez-vous toutes ces perſonnes entourant Madame d'Almane, ne voyant qu'elle, ne s'occupant que d'elle ; ajoutez à ce tableau une troupe d'enfans, Adele, Hermine, Théodore, Conſtance, Séraphine, Diane, ennuyeuſes petites créatures

qui ſuivent tous les pas de Madame d'Almane, &. l'écoutent comme un oracle ; figurez-vous cette ſociété raſſemblée dans un vaſte château dont l'ameublement ſeul vous donneroit des vapeurs, car on n'y voit que des profils ſéveres, avec de grands nés à la Romaine, d'une triſteſſe mortelle ; repréſentez-vous toutes ces choſes, & imaginez-vous, je vous prie, quelle mine je dois faire dans ce paiſible aſyle *des vertus & du bonheur* !

Vous voulez un fidele portrait d'Adele, cette petite merveille, ce chef-d'œuvre de la nature & de l'éducation ; je vais contenter votre curioſité & avec détail. Adele n'eſt pas grande pour ſon âge, elle eſt exceſſivement mince. Elle a un petit viſage abſolument rond, des traits délicats, une mine très-enfantine ; on ne remarque au premier abord que ſes yeux, qui ſont réellement d'une beauté frappante & d'une expreſſion ſinguliere ; ſa phiſionomie eſt naturellement douce & ſpirituelle ; elle a un ſourire agréable & fin ; ſon teint, ſans être éclatant, eſt joli ; elle a peu de couleurs, mais elle rougit à chaque inſtant, & ſes joues ſeulement rougiſſent ; elle s'embellit en parlant, en chantant ; elle a une bouche & des dents charmantes, & des jolies mains. Elle n'eſt pas belle comme ma ſœur, mais elle l'efface, ou, pour mieux dire, on ou-

blie de regarder Conſtance, quand elle eſt auprès d'Adele. Cette petite figure fera du bruit ; & je vous aſſure que lorſqu'elle débutera dans le monde, on ne parlera plus de la Comteſſe Anatolle. A l'égard de ſon éducation ſi vantée, ſi prônée, je n'en vois pas le merveilleux ; il me ſemble qu'elle ne doit rien qu'à la nature ; elle eſt ſi obligeante & ſi bonne enfant, qu'il eſt impoſſible, non-ſeulement de la prendre en averſion, mais même de n'avoir pas une ſorte de penchant pour elle ; du reſte elle eſt très-timide, parle peu, ne dit que des choſes ſimples & communes, & elle me paroît être plus enfant qu'on ne l'eſt communément à ſon âge, car elle joue avec Diane, Séraphine & ſa petite Hermine, point du tout par complaiſance, mais pour ſon compte & pour ſon plaiſir. On dit qu'elle a de l'inſtruction : la converſation roule ici ſouvent ſur l'*Hiſtoire*, *les Arts & la Littérature* ; Adele alors écoute avec une attention qui ne montre que de la curioſité ; elle n'a point cet air capable qu'on a toujours en écoutant ce qu'on ſait déjà, & jamais elle ne ſe mêle à ces entretiens. Il faut bien que ce ſoit par ignorance ; car comment ſe perſuader qu'une jeune perſonne de quatorze ans fût aſſez modeſte pour ſe taire ainſi toujours, quand elle pourroit ſurprendre & ſe faire admirer en parlant ? Elle a

une voix charmante ; je ne puis juger de ſon talent pour la harpe & pour le deſſin, vous connoiſſez mon peu de goût pour la muſique & pour les *Arts*. Je vois qu'elle parle avec une égale facilité l'Anglois & l'Italien, & qu'elle a d'ailleurs une infinité de petits talens agréables, qu'elle ne doit qu'à elle-même : par exemple, c'eſt elle qui *fable* ici tous les ſur-touts de table pour le fruit ; elle fait les plus jolies découpures du monde ; elle fait auſſi des chiffres de cheveux pour des bagues, des payſages en cheveux, & elle a appris ces différentes choſes à ſes récréations. Théodore, cet autre *prodige*, n'eſt pas auſſi joli que ſa ſœur ; il n'a pas, comme le Chevalier de Valmont, la figure intéreſſante d'un *Héros de roman* ; cependant il eſt grand, fait à peindre, il a une tournure également leſte & noble, un viſage agréable & une phiſionomie très-piquante. Il eſt auſſi timide qu'Adele, *& pas plus inſtruit*..... je le parierois, quoiqu'il ait quinze ans & demi paſſé !.... Il ne manque ni de graces ni de politeſſe, mais il ne ſait encore ni louer une femme, ni la regarder..... Ma mere s'entend mieux à former ſes éleves, car (ſans parler de moi, ni me vanter) Conſtance eſt déjà fort avancée pour ſon âge ; elle *a une paſſion*, oui, *une paſſion* très-vive, & qui ſans doute *ſera le deſtin de ſa vie*.....

Elle aime Théodore à la folie ; ce ſont *des émotions..... des rougeurs..... des rêveries....* enfin, rien n'eſt plus drôle & plus viſible. A treize ans, je n'étois encore que coquette, & Conſtance eſt paſſionnée. La différence qui ſemble exiſter dans ces deux éducations n'eſt qu'apparente ; la coquetterie & la paſſion ſont faire à-peu-près le même chemin : eh, qu'importe la cauſe, quand les effets ſont ſemblables !... Adieu, mon cœur ; vous avez été durant votre exil l'objet de ma plus tendre compaſſion, maintenant vous pouvez me le rendre ; je vous aſſure que vous n'étiez pas plus déplacée parmi vos campagnards que je ne le ſuis ici.

LETTRE XXII.

La Baronne à Madame de d'Oſtalis.

Du Château de B.

NE regrettez pas tant le château de B***, ma chere fille, vous l'avez quitté, il n'eſt plus le même, & la ſociété a perdu un de ſes plus grands charmes. Depuis votre départ nous avons un chaud ſi exceſſif, qu'il eſt impoſſible, ſur-tout, *à des Dames de Paris*, de ſortir avant huit heures du ſoir. La Vicomteſſe a établi une petite lecture où perſonne n'eſt obligé de reſter, & où tout le monde aſſiſte; cette occupation ne dure que trois quarts-d'heure, & c'eſt Adele qui lit tout haut le théâtre de la Chauſſée. Comme elle joue bien la Comédie, qu'elle a un joli ſon de voix, & qu'elle récite parfaitement des vers (1), elle lit avec un charme

(1) Apprendre aux enfans à déclamer, c'eſt leur donner un talent, ſans lequel la prononciation n'eſt jamais parfaite; quand on ſait déclamer, on ſent mieux la beauté des vers, on aime la tragédie, & l'on trouve plus de plaiſir à voir jouer Cinna ou Athalie qu'un Drame en proſe. Ce talent ſi agréable dans une jeune perſonne, peut être utile à un homme, même à un Militaire. Il y a pluſieurs emplois & quelques places où l'on eſt obligé de *haranguer* & de parler

qui attache jusqu'à Madame de Valcé, qui d'ailleurs se pique toujours d'avoir un goût très-vif pour Adele, ce suffrage me prouve qu'il est impossible de ne pas plaire, même à la personne la plus envieuse & la plus dénigrante, lorsqu'on a de la simplicité, du naturel & de la douceur. Dans trois semaines je me retrouverai dans la solitude; je ne resterai qu'un mois ici après le départ de la Vicomtesse, ainsi je serai sûrement à Paris au commencement de Novembre. J'attends tous les jours M. d'Aimeri & le Chevalier de Valmont; le premier a eu une attaque de goutte qui a retardé son départ de***; il a été un mois dans son lit, mais il est guéri, & sa derniere Lettre annonce un prochain retour. Je vous avoue que je ne serois pas fâchée que la Vicomtesse fût partie avant son arrivée, car pour cette fois

---

public, ce qu'on fera toujours de mauvaise grace si l'on n'a aucune idée de l'Art de la déclamation. Pour les Magistrats & les jeunes gens destinés à l'Etat Ecclésiastique, il est absolument indispensable qu'ils le sachent. » Des personnes respectables (dit M. Verdier) par leurs » intentions pieuses, veulent proscrire la déclamation » théâtrale de l'Education, cependant..... c'est hasarder » de perdre un art qui peut donner une grande énergie » à la voix de l'innocence & à la parole de Dieu. *Cours* » *d'Education par M. Verdier, en un vol.* »

Il est vrai que rien n'est plus ridicule qu'une mauvaise déclamation; ainsi il faut, ou ne point apprendre cet Art, ou ne se former que d'après les conseils des plus grands Maîtres.

l'*entrevûe d'Adele & du Chevalier de Valmont* ſera réellement intéreſſante, & je crains la pénétration de la Vicomteſſe, & la malignité de Madame de Valcé. Adele a quinze ans moins deux mois..... Je ſuis bien ſûre que le Chevalier ne la reverra pas ſans ſurpriſe & ſans émotion; les témoins dans ce moment me ſeroient bien importuns. Adieu, ma chere enfant; je vous écrirai auſſi-tôt que M. d'Aimeri ſera ici, & avec tous les détails que votre amitié peut deſirer.

J'ai reçu aujourd'hui deux Lettres de Strasbourg, M. d'Almane & Théodore ſont en parfaite ſanté, &, à ce qu'ils me mandent, auſſi triſtes qu'étonnés *de ſe lever & de ſe coucher ſans m'avoir embraſſée une ſeule fois dans la journée.* Vous ſavez ſi je partage de tels ſentimens !..... Adieu, ma chere fille; combien le mois de Janvier me rendra heureuſe, puiſque je ſerai alors réunie à tout ce que j'aime.

* *
*

LETTRE XXII.

La Baronne à la même.

Du Château de B***

ENFIN, ils ſont arrivés avant-hier, ma chere fille, & juſtement le lendemain du départ de la Vicomteſſe ! Nous étions dans mon cabinet, Madame de Valmont, Adele, Hermine & moi, & nous liſions, lorſqu'un courrier eſt venu nous annoncer qu'il avoit laiſſé M. d'Aimeri & le Chevalier de Valmont à quatre lieues de B***. A cette nouvelle, les deux joues d'Adele ſont devenues très-rouges ; mais comme la moindre ſurpriſe produit toujours en elle cet effet, *ſa rougeur* eſt la choſe du monde la moins ſignificative. J'ai donné une voiture à Madame de Valmont ; elle a été au-devant de ſon pere & de ſon fils, & Adele a été jouer de la harpe dans ſa chambre ; je l'ai ſuivie, & je n'ai pas remarqué qu'elle eût la plus légere diſtraction. A ſept heures j'ai entendu le bruit d'une voiture, j'ai quitté Adele, je ſuis deſcendue, & j'ai trouvé dans le grand veſtibule M. d'Aimeri & le Chevalier de Valmont : je les ai embraſſés l'un & l'autre, & nous ſommes entrés dans le ſalon : M.

d'Aimeri m'a demandé des nouvelles d'Adele, le Chevalier m'a beaucoup queſtionné ſur Théodore, enſuite il eſt devenu très-diſtrait, & n'a plus regardé que la porte..... Enfin, à huit heures, cette porte s'ouvre doucement, & nous voyons paroître Adele tenant gravement Hermine par la main. Dans cet inſtant, j'avois les yeux attachés ſur ceux du Chevalier de Valmont, & je vis dans les ſiens du trouble, de la joie, de l'attendriſſement..... tout ce que je pouvois y deſirer. Après les premiers complimens, le Chevalier, tout-à-coup adreſſant la parole à la petite Hermine, lui parla en Italien, ce qui nous ſurprit, car il ne ſavoit pas cette Langue quand nous partîmes : il dit à ce ſujet, avec beaucoup de grace, qu'il l'avoit appris, afin de pouvoir s'entretenir avec *Mademoiſelle Hermine*, parce qu'il ſavoit qu'elle ne parloit pas le François. Adele n'a point été inſenſible à cette galanterie, & m'a paru très-flattée que le Chevalier connût déjà Hermine de réputation. Le lendemain Adele étoit miſe avec ſa ſimplicité ordinaire, ſes cheveux noués avec le même ruban qui les attachoit la veille, rien de recherché, ni de nouveau, mais Hermine, étoit très-parée, & j'ai vu qu'Adele deſiroit que le Chevalier la trouvât jolie ; pour lui, n'oſant louer *la mere*, il répete à chaque inſtant qu'Hermine eſt charmante,

mante, il s'en occupe, il joue avec elle, mais avec un certain air de ſentiment & même de reſpect, qui eſt véritablement touchant. Adele lui ſait gré de cette complaiſance; cependant je ſuis très-ſûre qu'elle n'en connoît ni le mérite ni le motif. Madame de Valmont retourne demain chez elle avec ſon pere & ſon fils, ils viendront encore me faire quelques viſites, & paſſer avec moi les deux derniers jours que je reſterai ici. Adieu, ma chere fille; le Chevalier de Valmont eſt réellement bien aimable, & il a une douceur & une délicateſſe qui pourroient lui tenir lieu de tous les agrémens qu'il poſſede d'ailleurs.

Je vous prie, mon enfant, d'ordonner chez moi qu'on faſſe dès-à-préſent du feu dans tous les appartemens; je ſais bien que la maiſon étant bâtie depuis plus de dix-huit mois, les plâtres doivent être ſecs, mais ce n'eſt pas pour moi que je les crains; & ſi je devois l'habiter ſeule, je ne prendrois pas toutes ces précautions.

LETTRE XXIII.

La Vicomteſſe à la Baronne.

De Paris.

JE dois vous avouer, ma chere amie, que j'ai eu avant-hier un petit retour de jeuneſſe. Il y eut lundi un Bal maſqué chez l'Ambaſſadeur de***, j'y ai mené la Comteſſe Anatolle ; il y avoit bien long-temps qu'on ne m'avoit vue au Bal, & en vérité, je ne crois pas que j'y retourne jamais. O l'inſipide choſe quand on n'eſt plus coquette ! Ne jouant aucun rôle, j'étois ſeulement ſpectatrice, & je ne pouvois concevoir qu'un ſemblable plaiſir eût eu tant d'attrait pour moi ; je trouvois ridicule tout ce qui jadis me paroiſſoit charmant ; j'ai reconnu Madame de G***, elle a toujours au même degré de perfection *l'eſprit du Bal* ; & bien loin de m'amuſer comme autrefois, elle n'a été à mes yeux qu'une bavarde inſupportable, folle de ſang-froid, étourdie par air, bruyante ſans gaieté, méchante ſans fineſſe, & pendant quatre heures entieres débitant de ſuite des extravagances ou des platitudes avec une voix glapiſſante & un

ton de comérage qui dépareroient & rendroient importune la perſonne la plus aimable & la plus ſpirituelle. Une des choſes qui m'a le plus frappée à ce Bal, c'eſt le ridicule dont les hommes démaſqués y ſont; preſque tous affectent l'air de l'indifférence & de l'ennui, & reçoivent en général tous les maſques avec beaucoup de dédain; ils forment dans la ſalle pluſieurs groupes arrêtés, & ne paroiſſent fixés-là que par le déſœuvrement & la pareſſe de ſortir pour aller ſe coucher. J'aime mieux ceux qui n'y ſont que pour afficher une intrigue ſeulement ſoupçonnée, & pour faire reconnoître à tout le monde la femme *maſquée juſqu'aux dents*, qui croit ſon ſecret ignoré de l'Univers entier. D'autres plus amuſans encore, prennent l'air du myſtere par fatuité, & paſſent une partie de la nuit à promener quelques triſtes capotes bien ennuyeuſes, & qu'ils ne connoiſſent pas, uniquement afin de perſuader qu'ils ſont occupés d'une maniere très-intéreſſante. Comme les yeux changent avec l'âge! J'avois été deux cents fois au Bal de l'Opéra, & jamais je n'avois vu tout cela; c'eſt qu'on ne peut être à la fois Acteur & Spectateur: voilà pourquoi nous vivons quelquefois vingt ans dans le monde ſans le connoître; tant que nous conſervons ces paſſions frivoles qui nous y font jouer de *petits rôles*, nous y ſommes aveugles.

Vous allez revenir, il faut vous mettre *au courant de la ſociété*. M. de Mérange & Madame de Clemis ſont maintenant ennemis déclarés, ce qui eſt d'autant plus étonnant, qu'ils n'ont jamais été ni amans ni amis ; cette averſion vient uniquement de rivalité de prétentions : il eſt bien rare qu'un homme & une femme ſe haïſſent ſeulement parce qu'ils s'envient ; mais quand cela arrive, cette eſpece d'inimitié eſt la plus cruelle & la plus profonde de toutes. Pourquoi cela ? C'eſt peut-être parce qu'un homme & une femme ſont naturellement faits pour s'aimer ; comme les haines ſont, dit-on, plus vives entre les plus proches parens.

Vous trouverez Madame de Lurcy dans l'affliction ; le meilleur de ſes amis, le plus cher de ſes *confidens*, M. de C***, vient de mourir d'une fievre maligne. Les femmes, comme je vous l'ai déjà mandé, s'aiment toutes avec une tendreſſe extrême ; cependant, depuis quelque-temps, elles ne confient *leurs vrais ſecrets* qu'à des hommes ; il me ſemble qu'il eſt bien plus naturel d'avouer ſes foibleſſes à une perſonne de ſon ſexe ; auſſi je ſuis perſuadée que les femmes ne choiſiſſent pour confidens des hommes, qu'afin de ménager des ſucceſſeurs à leurs amans. C'eſt une précaution prudente, il n'y a rien de plus ſenſé que de

ſe préparer pluſieurs reſſources toutes prêtes en cas de malheurs.

Vous verrez chez moi, ma chere amie, Madame de Fervaques, avec laquelle le haſard m'a fait renouveler connoiſſance; elle m'a eu jadis de très-grandes obligations; ces obligations ont été ignorées du public, elle les a oubliées, m'a négligée, & enfin, abandonnée ſans ſujet & ſans brouillerie. Je viens tout-à-l'heure de trouver l'occaſion de lui rendre un petit ſervice, mais qui a été ſu, dont on a beaucoup parlé, & Madame de Fervaques a montré la plus vive reconnoiſſance; elle eſt venue chez moi, elle m'accable de démonſtrations d'amitié, qui me prouve ſeulement qu'elle eſt auſſi fauſſe qu'inconſéquente. Comme vous n'avez fait que la rencontrer, vous ne ſerez pas fâchée de trouver ici ſon portrait. Madame de Fervaques eſt une perſonne ſans caractere, ſans paſſions, ſans vertus, & ayant tous les grands défauts qu'une petite vanité peut donner. Elle a une connoiſſance parfaite des uſages, & ce qu'on appelle *un ton excellent*; mais elle attache un ſi grand prix à cette ſcience, qu'elle en eſt eſclave, & qu'elle n'a de véritable eſtime que pour les perſonnes qui la poſſédent; ſa politeſſe eſt exacte, jamais obligeante, & ſouvent déplacée, car elle eſt *polie* dans l'intérieur de ſa famille comme dans un cercle, *polie* avec

ſon amie intime, *polie* enfin dans tous les inſtans de ſa vie ; elle aimeroit mieux cent fois avoir un mauvais procédé que de manquer de politeſſe ; elle eſt très-capable d'oublier un ſervice eſſentiel, mais elle n'a jamais oublié de rendre une viſite. On peut conclure de ce portrait qu'on doit avoir *des égards* pour Madame de Fervaques, qu'elle mérite mieux que perſonne *qu'on envoie ſavoir de ſes nouvelles, qu'on ſe faſſe écrire chez elle, qu'on aille la voir quand ſa porte eſt ouverte*, mais qu'en même-temps on eſt abſolument diſpenſé de l'aimer.

Pour achever de vous inſtruire, il faut vous dire encore une choſe dont j'ai oublié de vous parler, c'eſt que vous ſerez obligée de réformer votre langage, car la langue françoiſe a ſubi beaucoup de changemens en votre abſence. Quand vous êtes partie, on étoit déjà convenu de retrancher abſolument toutes les liaiſons, & de prononcer comme *aux champs*, *ſte*, *vot*, *not*, au lieu de *cette*, *votre*, *notre*, &c. S'exprimer exactement étoit dès-lors une pédanterie du plus mauvais ton ; de ſorte que le langage d'un villageois approche beaucoup plus de la maniere de parler d'un homme de Cour, que celui d'un académicien ; nous avons précieuſement conſervé cette habitude, & nous y avons ajouté de corrompre encore la prononciation d'une grande quantité de

mots qu'on prononçoit correctement de votre temps. Par exemple, maintenant nous disons *ſegret* pour *ſecret*, *immenſe* pour *immenſe*, &c. J'ai fait un petit recueil de ces changemens, il faudra que vous l'appreniez par cœur avant de recevoir du monde, ſans quoi vous auriez l'air d'une provinciale & d'une précieuſe ridicule; au reſte, vous êtes bien la maîtreſſe de mettre de *la pedanterie dans vos phraſes*, de vous écouter en parlant; s'il vous échappe une répétition, de vous arrêter pour chercher le ſynonyme du mot que vous aurez eu le malheur de dire deux fois de ſuite, enfin, de prétendre à *l'éloquence* dans la converſation familiere; tout cela vous eſt permis, & vous fera même paſſer pour une perſonne très-ſpirituelle car, pourvu que vous prononciez comme votre femme-de-chambre, on ne vous accuſera jamais d'avoir de l'affectation; & quelque apprêtée que vous puiſſiez être, on vous trouvera toujours de l'aiſance & du naturel.

Adieu, ma chere amie; vous êtes attendue avec impatience; je ſuis chargée d'un million de choſes tendres pour vous, entr'autres, de la part de Madame d'Ircé, qui brûle d'envie de parler d'éducation avec vous, & qui ſe croit des talens ſupérieurs en ce genre, parce qu'elle habille en *Matelot* ſa fille, âgée de ſix ans; vous trouverez cette mode établie ici, mais je n'ima-

gine pas cependant qu'Adele l'adopte pour Hermine.

LETTRE XXIV.

M. de Lagaraye à Porphire.

J'Ai lû deux fois votre manuſcrit ; mon cher Porphire, & je ne connois point d'ouvrage qui peigne auſſi fidélement les mœurs & le monde ; vous critiquez avec courage les ridicules, les travers & les vices : hardieſſe beaucoup plus grande que celle dont s'énorgueilliſſent les inſenſés qui attaquent la religion, les rois & le gouvernement. Au milieu de la corruption générale, l'inſolence & l'impiété ne peuvent manquer de trouver des admirateurs ; mais vous oſez vous moquer du vice, vous oſez dire, ſans ménagement, toutes les vérités que vous croyez utiles ; rien de ce qui mérite d'être frondé n'échappe à votre cenſure ; en même-temps vous rendez un hommage ſincere à la Religion, vous louez la vertu ſans emphaſe, mais du fond du cœur, & vous voulez prouver *qu'on ne peut être heureux que par elle* !... Croyez-moi, l'ouvrage moderne qui paſſe pour être le plus hardi, ne l'eſt pas de moitié autant que le vôtre. Vos motifs ſont louables ; vous faites

un

un noble & digne uſage de vos talens ; cependant ne vous abuſez point, mon cher Porphire, ſi vous ne deſirez qu'un ſuccès de plus & que des Admirateurs, vous ſerez trompé dans votre attente ; on n'eſt pas loué de ceux qu'on démaſque. Quel courtiſan, du temps de Fénélon, eût vanté Télémaque ? Ainſi, quand vous auriez fait un Chef-d'œuvre, la partie la plus nombreuſe du public ſeroit contre vous, vous aurez toujours pour détracteurs, les Athées, les ambitieux, les coquettes, les pédans, les mauvais peres, les perſonnes ſans mœurs & ſans principes, & tous les gens du monde en général. Va, mon fils travaille pour la gloire, & non pour la réputation ! Fais mieux encore, ne cherche qu'au fond de ton ame le prix de tes travaux ; ſerois-tu digne de peindre la vertu, d'en tracer tous les charmes, ſi la vertu ſeule ne pouvoit te récompenſer ?..... Ah ! ſi jamais l'injuſtice te révolte ; ſi la calomnie te noircit ; enfin, ſi la haine te perſécute, ſonge alors que ton ouvrage peut garantir des piéges affreux du vice, la jeuneſſe innocente & ſans expérience ! qu'il peut ramener vers le bien des cœurs égarés & ſéduits ; & que ſi tes ennemis le déchirent, il n'eſt point lu ſans attendriſſement & ſans quelque reconnoiſſance par les peres vertueux & les tendres meres de famille.

LETTRE XXV.

La Vicomteſſe à la Baronne.

De Paris.

JE ſuis ſi agitée, ſi à plaindre dans cet inſtant, ma chere amie, qu'il faut abſolument que je vous écrive, quoique je ſois ſûre de vous voir demain ; mais je ne pourrai vous voir ſeule dans ces premiers momens, & je prends le parti d'envoyer Renaud à *** ; il vous y attendra, & à votre paſſage, vous remettra ma lettre. Je ſentirai moins le poids de mes maux quand je vous les aurai confiés. Madame de Valcé !.... Ah, maintenant il ne m'eſt plus poſſible de me flatter de la ramener jamais !.... Son cœur eſt corrompu ſans reſſource !..... *Corrompu* !..... Juſte Ciel, puis-je prononcer ce mot affreux ſans mourir de douleur..... c'eſt de ma fille que je parle !..... Mon ame eſt déchirée !.... Ecoutez ce triſte récit, & jugez de ma ſituation.

Madame de Valcé & Madame de Germeuil viennent tout-à coup de ſe brouiller ; & la derniere, pour ſe venger, a eu la noirceur de m'envoyer pluſieurs lettres de Madame de Valcé, dans leſquelles je ſuis trai-

tée avec indignité. Je vais copier celle dont la date eſt plus nouvelle, & qui fut écrite il y a trois ſemaines. La voici :

« Encore une fois, rien ne peut m'em-
» pêcher de louer cette petite maiſon à
» Saint-Mandé, & ſous mon nom, puiſ-
» que cette vieille femme ne veut point de
» *Dupleſſis.* Vous me propoſez un bel ex-
» pédient : *Que le Marquis de* ***, dites-
» vous, *faſſe le marché comme pour lui.*
» Fort bien, mais alors il y établiroit un
» de ſes gens pour concierge ; & ſi je veux
» y aller ſans lui, & même ſans qu'il le
» ſache ?.... Vous riez, j'en ſuis ſûre, ou
» vous êtes indignée. Le *ſentiment*, l'*amour.*
» Je répondrai, moi : & le *refroidiſſement*,
» l'*inconſtance* ?.... Il faut tout prévoir.
» Enfin, je deſire pouvoir diſpoſer à mon
» gré de cette jolie petite maiſon ; ainſi,
» je vous le répete, concluez le marché en
» mon nom ; je prendrai des précautions
» pour que cela ſoit ignoré ; mais quand on
» le découvriroit, le grand mal ! Eſt-il dé-
» fendu d'aimer *la campagne*, la ſolitude,
» l'agriculture, de faire ſes délices d'un
» charmant jardin ?... Vous prétendez que
» ma mere *éclateroit* !.... Eh, ne la croyez
» donc pas ſi *revêche*, vous lui faites tort.
» *Son amie* lui dicte bien quelques phraſes
» un peu ſéveres, mais *ſon ami* lui inſpire
» des ſentimens *très-humains*... Au pis aller,

» ſi elle ſe fâche, nous ferons quelques co-
» quetteries au Chevalier d'Herbain, & il
» rétablira la paix, il ne ſouffrira pas qu'on
» ait *l'inconſéquence* de gronder pour ſi peu
» de choſe. Adieu, chere petite ; terminez
» donc avec votre vieille dévote, &, pour
» votre récompenſe, vous pourrez, tant
» que vous voudrez, aller rêver & méditer
» dans mon hermitage. »

Peut-on pouſſer plus loin la dépravation & la méchanceté ? Avouer ſans néceſſité qu'on n'aime point ſon amant, annoncer légérement qu'on le quittera, calomnier ſa mere de gaieté de cœur !.... Renoncer à tout principe, à toute pudeur, ſans être emportée ni par la paſſion ni par une imagination ardente !... Se deshonorer de ſang-froid!... Je ſuis plus épouvantée qu'irritée de ſa noirceur & de ſes vices !.... Quand je ſonge à l'éducation qu'elle a reçue, je n'accuſe que moi de ſes déſordres ; la colere & l'indignation ne me ſont point permiſes, je ne dois éprouver que des remords..... Livrée pendant douze ans à la diſſipation, aux amuſemens les plus frivoles, j'oubliai que j'étois mere, j'abandonnai ma fille ; le Ciel me punit aujourd'hui d'un égarement ſi criminel !.... Je ne puis me le diſſimuler, c'eſt un vice donné par l'éducation, qui ſeul a corrompu ſon ame ; c'eſt la coquetterie ſeule qui l'a perdue !... L'infortunée, avec

une mere telle que vous, elle eût été raiſonnable, honnête, elle ſeroit eſtimée, heureuſe !.... Elle me calomnie, elle me hait.... Ah ! je ne puis que la plaindre, & je dois lui pardonner.

Je renfermerai au fond de mon ame un ſi cruel chagrin, je n'en parlerai ni à M. de Limours, que je ne veux point aigrir, ni à Madame de Valcé.... Mais c'en eſt fait ; j'ai perdu tout le repos de ma vie ; j'enviſage dans l'avenir des peines dont je ne puis ſupporter l'idée !.... Elle achevera de ſe perdre, de ſe déshonorer par quelque ſcène d'éclat.... Ah ! ma chere amie, ſi je n'étois pas ſûre de vous voir demain, & de pleurer en liberté avec vous, la tête me tourneroit. O vous, mere ſi tendre & ſi vertueuſe, vous obtiendrez du Ciel, pour votre malheureuſe amie, le pardon de ſes fautes ; vous obtiendrez qu'il me conſerve le ſeul bien qui puiſſe me dédommager !... ma chere Conſtance ! .... Hélas ! je me trouve ſi coupable, que tout ce qui pourroit me rendre heureuſe encore me paroît à peine poſſible !.... Chaque réflexion diminue l'eſpérance dans mon cœur. Ah ! venez rendre à ce cœur déchiré la force qui l'abandonne ; venez, vous ſeule au monde pouvez me tirer de l'état affreux où je ſuis !

LETTRE XXVI.

M. d'Aimeri au Baron

MADAME d'Almane eſt partie hier pour Paris, & *nous* la cherchons encore où elle n'eſt plus. Le Chevalier, ce matin, m'a propoſé de venir me promener avec lui au château de B***; nous y avons été à cheval, nous nous ſommes arrêtés ſur le bord de la riviere. C'eſt ici, me dit le Chevalier, que j'ai vu Mademoiſelle d'Almane pour la premiere fois. Ma mere vint faire une viſite à Madame d'Almane; tout le monde étoit à la promenade; on nous conduiſit ſur cette pelouſe; en y arrivant, nous rencontrâmes, à cent pas de la compagnie, une charmante enfant qui s'amuſoit à courir; je fus frappé de ſa figure, ſes cheveux noirs, rabattus ſur ſon front, cachoient la moitié de ſon viſage, mais ils laiſſoient voir deux grands yeux !.... les plus beaux qui exiſtent !.... Comme Charles achevoit ces mots, nous nous trouvâmes près des portes du château; là, Charles s'arrêta, & me montrant un grand ſorbier : Vers le temps dont nous parlons, dit-il, je montai ſur cet arbre, & j'en tombai; Adele deſiroit une branche de

ſorbier.... — Et vous fûtes plus empreſſé qu'adroit ?... — Je tombai ſur la tête, je me fis une bleſſure aſſez conſidérable, mais Adele pleura, elle arracha le mouchoir qui couvroit ſon ſein, & le mit ſur mon front !.,. En diſant ces paroles, les yeux de Charles ſe remplirent de larmes, & il tomba dans la rêverie. Nous ſommes entrés dans le jardin, où nous avons trouvé bien d'autres ſouvenirs... Ici, Charles fit la découverte d'un nid d'oiſeau, qui fut offert à Adele, & reçu avec une vive reconnoiſſance ; là, Théodore, Adele & Charles jouoient les ſoirs à différens petits jeux.... C'eſt dans ce boſquet de chevrefeuille que Charles fit ſes adieux à Adele, lorſque nous partîmes pour aller voyager dans le Nord.... Enfin, chaque objet nous retrace un ſouvenir intéreſſant ; Charles ſe rappelle avec attendriſſement ce temps de bonheur & d'innocence, ce temps où la charmante Adele témoignoit un extrême plaiſir en le voyant, & lui diſoit lorſqu'il s'en alloit : *Si vous revenez bientôt, je vous aimerai bien.*

Vous pouvez juger, Monſieur, par ce détail, ſi le Chevalier eſt amoureux ! il a la tête abſolument tournée, & je n'en ſuis pas ſurpris, rien ne peut être comparé à Mademoiſelle d'Almane ; elle a dans ſa figure, dans ſon maintien, dans ſes manieres, un charme inexprimable qui n'appartient qu'à

elle ; plus on la voit, plus on la trouve aimable ; elle réunit à une inſtruction étonnante pour ſon âge, à des talens charmans, une modeſtie, une ſimplicité, qui déſarmeroient l'envie même ; elle eſt toujours également douce, bonne, obligeante ; on voit que toutes les qualités qu'elle montre ſont vraies ; elle n'a jamais un moment de prétention ou d'affectation ; rien de ce qu'elle fait d'honnête ne paroît lui coûter ; elle a tellement pris l'habitude & le *pli* du bien, qu'on ſeroit tenté de croire qu'elle eſt exactement née ce qu'elle eſt, & qu'elle ne doit abſolument rien à l'éducation ; elle eſt ſi naturelle, on voit en elle ſi peut d'art, qu'on a peine à ſe perſuader qu'elle ne ſoit pas entiérement l'ouvrage de la nature. Adieu, Monſieur ; nous n'irons à Paris que dans trois ſemaines ; mandez-moi, je vous prie, ſi vous comptez toujours ne revenir de Strasbourg que ſur la fin de Décembre

LETTRE XXVII.

Le Comte de Roſeville au Baron

De ***.

LA gazette a dû vous apprendre que nous voyageons encore, mon cher Baron; ainſi, la date de cette lettre ne vous ſurprendra point. Nous avons enfin vérifié tous les faits contenus dans les mémoires du Baron de Sulback & du Comte de Stralzi, & nous avons trouvé vrai tout ce qu'a dit le premier & par conſéquent le rapport du Comte de Stralzi entiérement faux. Il y avoit à peine trois ſemaines que nous étions partis de la Cour, lorſque le jeune Prince reçut une lettre du Prince, ſon pere, dont voici la copie :

« J'apprends avec un plaiſir inexprima-
» ble, mon cher fils, l'effet que produit
» votre préſence dans tous les lieux où
» vous paſſez ; méritez ces preuves d'atta-
» chement par votre ſenſibilité, par votre
» reconnoiſſance ; promettez-vous de ren-
» dre heureux un jour ce peuple qui vous
» aime, parce qu'il eſpere que vous ferez
» ſon bonheur ; gardez-vous de recevoir
» jamais avec l'air de l'indifférence les té-

» moignages de ſon affection : non-ſeule-
» ment il attend de vous ſa félicité, mais
» il veut encore votre amour, le ſien n'eſt
» qu'à ce prix. Si vous n'êtes que juſte, il
» n'aura pour vous que du reſpect ; il vous
» devra de la fidélité, fuſſiez-vous un ty-
» ran : les marques de ſa tendreſſe peuvent
» donc ſeules vous mettre au rang des
» grands ſouverains. Oui, en vous chériſ-
» ſant, il immortaliſera votre nom !....
» Son bonheur dépendra de vous, mais
» auſſi votre renommée, votre véritable
» gloire, ne dépendront que de lui ſeul.
» D'ailleurs, en gagnant les cœurs de tous
» mes ſujets, vous augmenterez encore
» leur affection pour moi ; ils jugeront de
» mes ſentimens pour eux, par les ſoins
» que j'ai pris de votre éducation ; ils me
» béniront en vous voyant digne de régner.
» Voyagez encore ſix ſemaines dans mes
» Etats, rapportez-moi des Mémoires dé-
» taillés & fideles ; ſi, dans quelques Pro-
» vinces éloignées de la Cour, le mérite
» & la vertu languiſſent ignorés, opprimés
» peut-être, arrachez-les à l'obſcurité :
» enfin, tandis que les ſoins du gouverne-
» ment me retiennent au milieu d'une Cour
» trompeuſe, où je ne puis entendre les
» cris du peuple & les plaintes des infor-
» tunés, vous, mon fils, libre encore,
» rempliſſez le devoir ſacré d'un ſujet fi-

» dele, d'un ami tendre ; inſtruiſez-vous
» pour m'éclairer.

» Quand vous aurez parcouru toutes mes
» provinces, je deſire que vous acquériez
» encore une connoiſſance qui vous ſera
» très-utile. Voyagez pendant ſept ou huit
» mois dans les Etats voiſins des miens ; il
» eſt bien néceſſaire que vous connoiſſiez
» les forces & les reſſources de nos voiſins ;
» examinez avec attention chez les étran-
» gers les établiſſemens publics, les ma-
» nufactures, &c. Allez, mon cher fils,
» vous inſtruire, perfectionner votre raiſon,
» & vous rendre digne de regner un jour
» ſur une nation capable de tout entre-
» prendre pour ſon ſouverain & pour la
» gloire. »

Le jeune prince lut cette lettre en ſoupirant, & ne reçut pas ſans quelque peine cet ordre poſitif, de ne retourner à ** que dans dix mois ; cependant, il obéit ſans murmure, car il n'a pas pour le prince, ſon pere, un reſpect *de forme* & ſeulement extérieur, mais il a pour lui cette vénération profonde, cet attachement paſſionné, qu'inſpirent aux grandes ames l'admiration & la reconnoiſſance. Il y a maintenant quatre mois que nous ſommes dans les pays étrangers. Dans toutes les villes où nous ſéjournons, nous formons des liaiſons de ſociété ; le prince eſt aimable, obli-

geant, poli; il a de l'aiſance & des graces; il ne ſort jamais un inſtant de l'incognito qu'on nous a preſcrit; il eſt toujours dans la ſociété *le Comte de Gemrid*, de maniere qu'il n'y porte ni gêne ni contrainte. Nous entendons parler de la Cour & du gouvernement; nous entendons louer ou blâmer ſans fard. Plus d'une fois, le prince, en ſecret, choqué de la liberté des critiques, m'en a témoigné ſa ſurpriſe. Cette licence, me dit-il, eſt bien extraordinaire & bien imprudente... — Elle eſt ſans doute condamnable, mais elle n'eſt point extraordinaire, car elle exiſte par-tout.... — Par-tout! Comment, vous croyez que dans les États de mon pere... — Il y a par-tout des mécontens & des frondeurs: un prince doit excuſer tout ce que l'humeur peut faire dire contre lui; il abuſe du droit qu'il a de punir, s'il s'en ſert pour ſe venger. — Cependant, ſi l'on attaque ſon honneur?... — L'honneur d'un ſouverain dépend du jugement de la Nation entiere, de l'opinion générale, & non des diſcours de quelques inſenſés. Je ſuppoſe que vous calomniez un homme de votre Cour, vous flétriſſez ſa réputation, & l'infortuné ne peut ſe venger; tandis que lui, s'il étoit coupable de cette faute envers vous, il riſqueroit de ſe perdre, & ne pourroit vous faire aucun tort! Dans ce cas, la juſtice même vous

preſcrit donc l'indulgence ! Si la méchanceté peut vous offenſer, du moins elle ne peut vous nuire ; vous devez donc vous borner à la mépriſer. — Mais faut-il qu'un Prince laiſſe impuni l'auteur d'un libelle qui le déchire ! — Non ſûrement, puiſqu'il doit punir les ſcélérats. Je ne parlois que des diſcours qui ſe tiennent dans la ſociété. Vous trouverez peut-être des gens aſſez bas pour venir vous dénoncer des perſonnes qui oſeront parler de vous avec légéreté ; alors, Monſeigneur, que votre indignation ne tombe que ſur le délateur. — Cependant m'avertir de ce qui ſe dit contre moi ; n'eſt-ce pas me rendre un ſervice ? — C'eſt ſelon ; ſi ce qu'on dit eſt fondé, l'amitié doit vous en avertir dans l'eſpoir de vous reformer, mais elle ne doit pas vous nommer la perſonne qui vous accuſe. Un honnête homme conſidere les imprudences dont il eſt témoin, comme des ſecrets qui lui ſont confiés ; ſi l'on parle ſans feinte devant moi, c'eſt qu'on m'eſtime aſſez pour ne pas craindre mon indiſcrétion ; cette confiance m'honorera davantage, ſi je ne la dois point aux préventions de l'amitié, & ſi ma ſeule réputation l'inſpire ; l'étranger, l'inconnu, l'ennemi même qui me le témoigne, s'aſſure de ma foi, & je ne pourrois le trahir, ſans me déshonorer. — Mais ſi une perſonne dont je me croirois aimé diſoit du mal de

moi ?..... — Si cette perſonne parloit dans un premier mouvement de mécontentement & d'humeur, je ne vous en informerois point. — Si c'étoit de ſang-froid, & par une méchanceté réfléchie, m'en avertiriez-vous ?..... — Oui, mais en ſa préſence. Souvenez-vous, Monſeigneur, qu'il y a toujours dans une accuſation ſecrette de la noirceur ou de la lâcheté, & ne regardez jamais que comme un délateur celui qui vous découvre une perfidie, & qui craint d'être nommé.

Nous partons demain, mon cher Baron, pour ***. Le Prince laiſſe ici des regrets, & une réputation dont je dois être ſatisfait; & il retirera de ſes voyages une véritable inſtruction, parce qu'il n'a nulle envie d'étaler celle qu'il a déjà; il parle peu, queſtionne beaucoup, écoute avec une extrême attention, & chaque ſoir il écrit tout ce qu'il a vu & entendu de remarquable dans la journée.

Etes-vous encore à Strasbourg, mon cher Baron, ou jouiſſez-vous enfin du bonheur de vous retrouver à Paris, au milieu de vos amis & de votre charmante famille ? Parlez-moi de vous, de Madame d'Almane, de vos enfans & du Chevalier de Valmont, pour lequel j'ai conſervé le plus tendre intérêt.

LETTRE XXVIII.

La Baronne à Madame de Valmont.

De Paris.

C'Est bien d'elle-même, Madame, qu'Adele a voulu écrire le lendemain de notre arrivée. Puiſqu'elle vous a fait la deſcription de ma nouvelle maiſon, je ne vous parlerai que de ſon appartement & de celui de ſon frere, parce qu'elle ne connoît ni l'un ni l'autre : ceci vous ſurprend, ſans doute, il faut vous l'expliquer. M. d'Almane loge au rez-de-chauſſée, & moi au premier; à côté de ma chambre, eſt un aſſez grand cabinet où couche Adele maintenant; à l'extrêmité de ce cabinet, ſe trouve une porte qui eſt condamnée : Adele m'a demandé ce qu'il y avoit au-delà de cette porte, & j'ai répondu que c'étoient de grands galetas que je ferois arranger par la ſuite pour lui compoſer un appartement dans le cas où elle ſe marieroit, & en ſuppoſant que ſon mari voulût vivre avec moi. Au vrai, ce prétendu galetas eſt un charmant appartement compoſé de ſix pieces, & tout arrangé. On n'y voit point de dorures, il eſt meublé avec une extrême

ſimplicité, mais il n'en conviendra que mieux à ma fille, car elle a aſſez bon goût pour préférer l'élégance & la commodité à la magnificence ; je n'attendrai certainement pas qu'elle ſoit mariée, pour lui procurer le plaiſir ſi agréable d'être bien logée ; elle a quinze ans paſſés ; dans un an, j'ouvrirai la porte condamnée, & je l'établirai dans ſon nouvel appartement. Théodore, de ſon côté, éprouvera la même ſurpriſe, & nous n'annonçons point cette nouvelle, parce que M. d'Almane deſirant garder encore un an ſon fils dans ſa chambre, ne veut pas qu'il puiſſe avoir le deſir d'occuper un autre appartement.

M. d'Almane eſt arrivé ſur la fin de la ſemaine derniere, ainſi nous voilà tous réunis & bien parfaitement heureux. Mes enfans ne ſont point encore dans le monde ; cependant, comme nous ſoupons à neuf heures & demie, Théodore ſoupe à table, mais il ſe couche avant onze heures ; ſon pere le ſuit toujours : moi, je reſte avec la ſociété juſqu'à minuit trois quarts. Adele ſoupe à huit heures, dans ſa chambre, avec Miss Bridget & la petite Hermine, ainſi elle ſe leve toujours deux ou trois heures avant moi ; & quoique, pendant cet eſpace, Miss Bridget préſide à ſes études, j'ai la précaution de les diriger de maniere qu'elle puiſſe me prouver à mon réveil qu'elle a bien

bien employé ſon temps ; par exemple, je ne veux point qu'elle faſſe de muſique, mais je veux qu'elle peigne, qu'elle écrive, & qu'elle calcule. Elle fait à préſent tous ſes extraits d'hiſtoires, en Anglois & en Italien, ce qui l'entretient dans l'habitude d'écrire ces deux langues, ſans être obligée d'y conſacrer une étude particuliere. Elle écrit en François les extraits des Pieces de théâtre & les Lettres de mon ouvrage. Quand je ſuis levée, je corrige ſes fautes de ſtyle & de langage, enſuite je la fais chanter & jouer de la harpe juſqu'à midi ; alors elle va ſe promener, ſi le temps le permet, ou elle lit. A une heure, nous dînons tous enſemble ; après le dîner, elle brode, ou fait de la tapiſſerie pendant une demi-heure. A trois heures, elle a deux maîtres, l'un, de danſe, l'autre de chant ; ce qui l'occupe juſqu'à cinq, que nous nous enfermons dans mon cabinet : nous liſons une heure. A ſix, l'*Académie* : elle deſſine à la lampe & d'après nature, juſqu'à ſon ſouper. Vous voyez, Madame, par ce détail, qu'Adele s'occupe d'une nouvelle étude ; elle commence à peindre en miniature : elle gardera ce maître juſqu'à dix-huit ans ; & pendant cet eſpace, elle deſſinera toujours deux heures par jour. Accoutumée par gradation à s'occuper, à ne jamais perdre un moment, cette application continuel-

le ne peut être fatigante pour elle, le changement d'occupation la délaſſe : d'ailleurs, ayant ſurmonté toutes les difficultés, l'étude lui paroît en général beaucoup plus agréable que pénible, & l'habitude du travail lui rendroit l'oiſiveté inſupportable. Je lui procure, trois fois par ſemaine, une récréation auſſi inſtructive qu'amuſante : auſſi-tôt après le dîner, nous montons en voiture, Adele, Théodore & moi, & nous allons voir des cabinets de tableaux ou de pierres gravées, de médailles, ou des monumens intéreſſans, ou enfin des manufactures. Si ce ſont des manufactures, nous ne manquons jamais, avant de ſortir, de lire dans l'Encyclopédie, l'explication de la choſe que nous allons voir ; de maniere qu'après cette lecture nous comprenons parfaitement tout ce que nous voyons faire, & nous continuerons cette eſpece de cours juſqu'au mois de Mai. Je vous obéis, Madame ; je ne vous parle que d'Adele ; votre bonté pour elle vous rendra tous mes détails intéreſſans, & vous voyez avec quelle confiance j'emploie un moyen ſi doux pour moi de vous amuſer & de vous plaire.

LETTRE XXIX.

De la même à la même.

M. d'Aimeri & le Chevalier de Valmont ſont arrivés hier en parfaite ſanté ; le dernier, en revoyant Théodore, lui a montré une amitié dont mon fils eſt touché juſqu'au fond de l'ame. Avant mon départ pour l'Italie, Théodore étoit trop enfant pour pouvoir être regardé & traité *comme un ami*, maintenant il eſt aſſez raiſonnable pour ſentir le prix de l'amitié : la petite différence d'âge qui ſe trouve entre lui & le Chevalier de Valmont, eſt à peine ſenſible à préſent, & ne le ſera plus du tout dans un an.

Oui, Madame, j'ai fait connoiſſance avec cette charmante Comteſſe Anatolle dont la Vicomteſſe nous a tant parlé ; je la trouve en effet infiniment jolie & très-aimable, mais je vois avec peine qu'on lui laiſſe former des liaiſons bien dangereuſes ; elle commence à jouir de ſa liberté, *elle va ſeule*, parce qu'elle vient d'accoucher ; on devroit être raiſonnable dès qu'on eſt mere ; cependant à dix huit ans il eſt impoſſible de pouvoir ſe paſſer de guide, ſurtout lorſqu'on a reçu l'éducation la plus né-

gligée. Adieu, Madame; je ne vous rends point compte de vos commiſſions, Adele a voulu s'en charger; elle s'en occupe avec l'activité que vous lui connoiſſez, & qui redouble encore quand vous en êtes l'objet.

LETTRE XXX.

La Baronne à Madame d'Oſtalis.

IL eſt certain qu'on n'eut jamais plus de délicateſſe & d'honnêteté qu'il en a !.... C'eſt maintenant une véritable paſſion, mais d'autant plus touchante, qu'il la renferme au fond de ſon cœur avec un ſoin extrême; à peine oſe-t-il regarder Adele; il ſemble même éviter les occaſions de lui adreſſer la parole, & jamais encore il n'a pris la liberté de la louer; tous ſes éloges s'adreſſent à la petite Hermine, tous ſes témoignages de tendreſſe à Théodore, auſſi mon fils l'aime-t-il réellement à la folie. Aujourd'hui le Chevalier a dîné chez moi; en ſortant de table, Théodore parloit de lui à Porphire, & il diſoit: *Je l'aime comme s'il étoit mon frere* ! A ce mot de *frere*, Charles s'eſt précipité vers Théodore, & lui a ſaiſi la main avec une expreſſion & une attendriſſement impoſſibles à dépeindre ! Au

même moment il a craint ſans doute d'avoir fait une indiſcrétion, (car lorſque nous ſommes pénétrés d'un ſentiment profond, nous croyons que tout le décele) il s'eſt embarraſſé, & il a rougi & baiſſé les yeux. Adele brodoit à côté de moi ; je l'ai regardée dans cet inſtant, mais je n'ai pu voir ſon viſage ; elle venoit de perdre ſon aiguille, & elle la cherchoit avec beaucoup d'attention, en penchant la tête vers le parquet. Elle eſt reſtée dans cette attitude un temps aſſez conſidérable pour rendre cette action *un peu ſuſpecte*..... Elle s'eſt relevée exceſſivement rouge ; étoit-ce embarras, ou bien ſimplement l'effet du ſang porté à la tête ? je l'ignore.

A l'égard de ſes ſentimens, je ſuis bien ſûre qu'elle n'en a point *de décidés*, & je le ſuis auſſi que la raiſon les réglera toujours. J'ai cru remarquer qu'elle parle de Madame de Valmont avec plus d'intérêt encore depuis qu'elle a vu ſon fils, & quelle trouve une ſorte de plaiſir à prononcer ce nom de *Valmont*. Elle a ſorti de la boîte qui les renfermoit, la jolie petite collection de cailloux que le Chevalier lui donna avant notre départ pour l'Italie ; ces cailloux, oubliés pendant trois ans & demi, ſont maintenant rangés avec beaucoup d'ordre dans la chambre d'Adele, ſur de jolies tablettes de bois d'Acajou, achetées exprès pour ce ſeul uſa-

ge. Voilà tous les *indices* que j'ai pu raſſembler juſqu'ici ; du reſte, Adele n'eſt ni *rêveuſe* ni *diſtraite*, elle eſt tout auſſi gaie que de coutume ; les jours où le Chevalier n'eſt point admis, c'eſt-à-dire, cinq jours au moins de la ſemaine, je n'apperçois pas la plus légere altération dans ſon humeur ; enfin je vous aſſure que s'il y a un ſentiment de préférence, il ne l'occupe que bien foiblement, & ne trouble en rien ſa tranquillité.

Le Marquis d'Hernay, ce jeune homme que nous avons vu en Italie, eſt de retour ; le Chevalier l'a rencontré un ſoir chez moi ; il ſait qu'il n'eſt point marié, qu'il eſt très-riche, qu'il jouit d'une bonne réputation, & j'ai cru remarquer qu'il ne le voyoit pas, ſans quelque inquiétude, auſſi bien traité de M. d'Almane.

La Comteſſe Anatolle a ſoupé hier chez moi ; M. de Saint Phar, qu'on dit être amoureux d'elle, eſt reſté juſqu'à huit heures trois quarts, dans l'eſpoir que je le prierois à ſouper ; mais comme je n'ai point adopté cette maniere ſi à la mode d'attirer du monde chez ſoi, je ne l'ai point retenu ; la Comteſſe Anatolle a été aſſez triſte toute la ſoirée ; elle s'eſt plaint *de la migraine* : après ſouper, il y a eu un *chuchotage* d'une demi heure entr'elle, Madame de Valcé & Madame de Clairfonds, enſuite elle a été

ſe coucher. On n'a point encore de reproche eſſentiel à lui faire ; mais elle prend de la coquetterie, elle ſe livre à Madame de Valcé.... Vous verrez que tout cela tournera mal. C'eſt bien dommage, car elle a certainement un excellent naturel & une ame charmante. Adieu, ma chere fille ; mandez-moi des nouvelles de Madame de S*** : je ſais déjà que l'inoculation a bien pris, & qu'elle a un peu de fievre : j'eſpere que vous reviendrez au bout de trois ſemaines : je ne m'accoutume pas à vous ſavoir à une lieue de moi, & à paſſer ſi long-temps ſans vous voir, mais j'approuve fort que vous ne reveniez point avant le temps preſcrit. Beaucoup de gens ne ſe font nul ſcrupule de tromper le public à cet égard, & d'apporter à Paris la petite vérole. Cependant cette ſupercherie eſt bien cruelle, elle bleſſe également l'humanité & la probité.

LETTRE XXXI.

La Baronne à Madame de Valmont.

Ce 25 Avril.

IL eſt enfin décidé que nous partirons pour la Hollande dans huit jours, M. d'Almane, mes enfans, Dainville & moi. Vous imaginez bien, Madame, qu'Hermine ſera du v[illegible] car elle eſt toujours inſéparable de ſa mere. Nous ſerons ſûrement de retour dans un mois. Le Chevalier de Valmont avoit bien envie de voir la Hollande, & devenir avec nous; mais au lieu de cela, il part demain pour ſa garniſon. M. d'Aimeri, comme vous ſavez ſans doute, Madame, ne l'y ſuivra point; il eſt temps en effet de le laiſſer ſur *ſa bonne foi*, afin de connoître quel uſage il eſt capable de faire d'une entiere liberté. Il va dans une Ville où l'on joue beaucoup, il y ſera ſans Mentor, & entouré d'une foule de jeunes gens dont il ne recevra que de mauvais conſeils; il aura certainement du mérite à ſe bien conduire. Il nous a fait ſes adieux aujourd'hui, & s'eſt véritablement attendri en embraſſant Théodore; ils ſe ſont promis de s'écrire, car ils ne ſe reverront que l'hiver prochain.

Adieu,

Adieu, Madame; adreſſez-moi votre premiere lettre à la Haye. Je connois votre goût pour les fleurs, ainſi vous pouvez compter ſur une petite boîte des plus beaux oignons de jacinthes qui ſoient à Harlem.

LETTRE XXXII.

La Baronne à Madame d'Oſtalis.

D'Amſterdam.

JE reviens de Broëk (1) dans l'inſtant, ma chere fille; on ne peut dépeindre ce village ſans être accuſé d'embellir la vérité; cependant tout ce que je dirai de ce lieu charmant ſera encore mille fois au-deſſous de la réalité. Tous ſes habitans, quoique de ſimples payſans, ſont très-riches; les rues ſont pavées de briques poſées ſur le champ, mais de différentes couleurs, formant des eſpeces de moſaïques, & de la propreté qu'on peut deſirer dans une chambre; les maiſons ſont peintes & propres comme le lambris d'un appartemeut bien ſoigné; tout, juſqu'aux toits, eſt reluiſant, brillant, & paroît neuf; chaque maiſon a un jardin &

(1) Qui ſe prononce *Brouk*. Ce village eſt à deux lieues d'Amſterdam.

une terraſſe, l'un & l'autre fermés ſeulement par de jolies barrieres baſſes & à jour qui laiſſent voir tout l'intérieur ; la terraſſe eſt communément devant la maiſon, le jardin eſt après, & la ſépare de la maiſon voiſine ; ce même ordre ſe trouve toujours, & des deux côtés des rues ; les jardins ſont ornés de vaſes de porcelaines, de grottes de coquillages, de fleurs, d'arbres, & de plates bandes formées par des grains de verre de diverſes couleurs, d'un éclat éblouiſſant, & rangés artiſtement en différens deſſins. Il y a d'autres plates-bandes en petites coquilles placées avec autant d'art & de ſoin que celles que nous arrangeons dans des tiroirs. Derriere les maiſons & les jardins, on apperçoit d'immenſes & fertiles prairies remplies de troupeaux : les étables & les écuries ſont auſſi ſur les derrieres, de ſorte que les voitures & les beſtiaux ne paſſant jamais dans ces rues ſi propres, rien ne peut les ſalir. L'intérieur des maiſons eſt auſſi étonnant que l'extérieur ; le pavé en eſt de pierres luiſantes, communément jaunes & noires en carreaux égaux. Les principales pieces ſont boiſées ; cette boiſerie n'eſt ni peinte ni vernie, elle a ſa couleur naturelle, & elle eſt ornée des plus jolies ſculptures. Dans la belle piece, il y a toujours une grande armoire avec des battans en glaces, au travers deſquelles on voit de charmantes

porcelaines, & une nombreuſe argenterie, ſi brillante, qu'elle ſemble ſortir des mains de l'ouvrier. Nous ſommes entrés dans pluſieurs maiſons, nous avons trouvé par-tout le même ordre & la même élégance. Ils ne peuvent s'envier mutuellement ; on croiroit, à l'uniformité de leurs habitations, que leurs fortunes ſont parfaitement égales, car qui voit une des maiſons de Broëk, les connoît toutes. A chaque maiſon, il y a deux portes, dont l'une, qui s'appelle la porte de *cérémonie*, ne s'ouvre jamais que pour deux événemens, le mariage & la mort ; c'eſt par cette porte qu'entrent les nouveaux mariés, ils ne la repaſſent que pour être conduits au tombeau ; dans l'intervalle, cette porte reſte condamnée. Les payſans de Broëk ont auſſi une chambre qui n'eſt jamais habitée que le jour du mariage, & qu'ils regardent enſuite comme un temple qu'on profaneroit en y demeurant ; cette chambre eſt plus ornée qu'aucune autre, le lit en eſt exceſſivement paré & couvert de dentelles : on y voit ſur une table une jolie corbeille qui contient les ajuſtemens qu'avoit la mariée le jour de ſa noce ; & du reſte, on n'entre dans ce réduit myſtérieux & ſacré que pour le nettoyer, l'embellir, le décorer de vaſes de fleurs, ou pour le montrer aux étrangers.

A l'égard de leur habillement, il répond

à tout le reſte ; celui des hommes eſt fort ſimple, celui des femmes eſt très-recherché ; elles ſont vêtues de belles perſes, elles ont le plus beau linge & beaucoup de petits bijoux d'or & de perles fines ; un béguin de toile blanche cache leurs cheveux, & des deux côtés eſt attaché avec des grandes épingles d'or ornées de perles fines. J'ai vu pluſieurs ſervantes arrangées ainſi ; leurs maîtreſſes ont de plus, de beaux colliers, des bagues, & des juſtes d'une plus belle toile.

Leurs mœurs ſont d'une pureté irréprochable, ils ſont très-unis entr'eux, ils ont pour leurs enfans la plus vive & la plus tendre affection ; auſſi les petits enfans ſont ſi accoutumés à être careſſés, qu'ils ſont eux-mêmes careſſans au dernier point ; je me ſuis arrêtée devant tous ceux que j'ai rencontrés, & ils venoient de leur propre mouvement me baiſer avec une petite maniere charmante. Les habitans de Broëk ſont très-ſauvages ; quand ils voyent arriver des étrangers, ils courent tous ſe renfermer dans leurs maiſons, & refuſent d'ouvrir la porte ; mais ils ont une galanterie naturelle, ou, pour mieux dire, un certain reſpect pour les femmes, qui les rend tout différens à leur égard ; auſſi-tôt qu'ils en voyent, ils s'empreſſent, s'aſſemblent, les ſuivent, les conduiſent, les menent chez eux (fuſſent-elles avec des

hommes), & leur font tout voir avec l'air le plus honnête & le plus obligeant. C'eſt ainſi qu'ils nous ont traitées pendant trois heures que nous avons paſſées avec eux. Leurs femmes ne ſortent jamais de Broëk ; une fille trouveroit difficilement à ſe marier, ſi elle alloit dans un autre village un peu éloigné. Amſterdam leur eſt auſſi peu connu que Londres ou Conſtantinople ; elles ſe trouvent heureuſes chez elles, Broëk eſt pour elles l'Univers, & c'eſt ainſi qu'elles conſervent leurs mœurs & leurs vertus. Ils ſe marient toujours entr'eux. Pluſieurs nobles de ce pays ont voulu épouſer des filles de Broëk à cauſe de leurs richeſſes, mais aucun n'a pu y parvenir. Les habitans de Broëk font grand cas de leur ſimplicité & de leur état de payſans ; ils menent une vie très-frugale : embellir leur habitation, eſt le plus grand plaiſir qu'ils connoiſſent ; vivre unis & paiſibles, eſt le ſeul bonheur qu'ils apprécient. Le ſang, ſi beau dans toute la Hollande, l'eſt particuliérement à Broëk ; tous les enfans ſont charmans, les hommes ont l'air robuſte, les femmes ſont grandes, bien faites, communément jolies, & elles ont toutes le teint d'une fraîcheur ſurprenante. Enfin, ce village offre un tableau unique dans ſon genre; tout y charme le cœur & les yeux ; nul objet malheureux ou déſagréable ne le gâte ; non-ſeulement

on n'y rencontre pas un pauvre, mais on n'y voit pas une perſonne qui paroiſſe être dans un état peu aiſé, pas un eſtropié, pas un vieillard infirme, pas une maiſon négligée ; la ſanté, toutes les recherches de l'aiſance, toute l'élégance de l'induſtrie & de la propreté, la ſimplicité, la bonhomie, la vertu, le bonheur, voilà les biens ineſtimables & les images charmantes qu'on y trouve, & qui, jointes à la ſingularité piquantes des habillemens, des maiſons & des coutumes, en font un lieu d'autant plus extraordinaire, qu'il n'eſt qu'à cent lieues de nous.

J'ai été hier à Sardam (1), autre villege plus étendu, plus riche encore que Broëk, où l'on retrouve à-peu-près les mêmes mœurs & les mêmes coutumes, mais infiniment moins joli, moins propre & moins ſingulier que Broëk.

Nous achevons ici notre *cours de manufactures* ; nous avons déjà vu faire du papier, des cordes, des cables, &c. Nous avons vu à Harlem une fonderie de caracteres pour imprimer, nous avons vu auſſi tailler des diamans. Nos enfans ſont enchantés de la Hollande, la maniere dont on y voyage eſt en effet bien agréable. Nous ſommes dans

(1) Village immortaliſé par le ſéjour que Pierre-le-Grand y a fait.

un beau Yacht, c'eſt-à-dire, dans un charmant ſallon; nous côtoyons des rives délicieuſes, nous pouvons lire, écrire & même faire de la muſique tout auſſi commodément que dans une maiſon.

Les deux pays qui me paroiſſent contraſter le plus entr'eux, ſont l'Italie & la Hollande: en Italie, la nature eſt majeſtueuſe & variée, elle préſente par-tout de grands effets, d'énormes rochers, de hautes montagnes, des précipices, des caſcades; en Hollande, le pays eſt toujours plat, uniforme, des canaux, de la verdure, de petites plantations, c'eſt toujours la même choſe. En Italie, on trouve à chaque pas d'antiques monumens qui retracent les faits les plus anciens de l'hiſtoire; l'architecture moderne y eſt grande, noble, impoſante; tout y frappe l'imagination, tout y demande du détail, de l'attention & de l'examen; les tableaux, comme le reſte, y ſont toujours d'un genre héroïque & ſublime; en Hollande, aucun veſtige de monumens, tout paroît neuf, rien n'a l'air antique ou vieux; il ne faut conſidérer que l'enſemble; dans le détail, chaque choſe perd de ſon prix, & devient meſquine & de mauvais goût; chaque objet en particulier n'eſt qu'un colifichet: l'architecture, les arts, y paroiſſent ignorés. Tout eſt agréable, mais petit & ſans aucune nobleſſe. Les ta-

bleaux qu'on y trouve ſont d'un fini précieux, mais ils ſont preſque toujours petits, & toujours d'un petit genre, ils n'offrent que des objets ignobles; en Italie, ils repréſentent des Héros, des demi-Dieux; ici ce ſont des matelots ivres, des vendeuſes de choux, des marchandes de poiſſons; en Italie, les hommes ſont vains, artificieux, pareſſeux; en Hollande, ils ſont bons, ſimples, induſtrieux, laborieux, ils mépriſent le faſte & la magnificence.

Adele a fini d'écrire les réponſes des lettres de mon ouvrage; &, d'après ma promeſſe, nous avons commencé le plan de lecture de tous les chefs-d'œuvres que nous deſirons connoître depuis ſi long-temps. Le jour où nous nous ſommes embarqués au Mœrdik, j'ai donné à ma fille les lettres de Madame de Sévigné, & Clariſſe en Anglois. Adele a lu dans le Yacht ces deux ouvrages alternativement, & avec un plaiſir & un intérêt dont je jouiſſois véritablement; elle eſt aſſez formée pour ſentir les graces du ſtyle de Madame de Sévigné, & pour être profondément touchée des beautés ſublimes de Clariſſe; elle a été auſſi très-frappée du caractere atroce de Lovelace, & réellement épouvantée de ſon artifice & de ſon hypocriſie: c'eſt ce que je deſirois; il eſt important d'apprendre de bonne heure à une jeune perſonne à ſe défier des hom-

mes en général, nul livre au monde ne peut mieux que Clariſſe inſpirer cette utile & ſage défiance. Adieu, mon enfant ; nous partons demain pour Utrecht, & dans quinze jours au plus tard j'aurai le plaiſir de vous embraſſer. Depuis que nous ſommes en Hollande, Théodore a déjà reçu trois lettres du Chevalier de Valmont ; il me les a montrées ; elles ſont d'une tendreſſe !..... ſûrement jamais l'*amitié* ne s'eſt exprimée d'une maniere auſſi paſſionnée.

LETTRE XXXIII.

La Vicomteſſe à la Baronne.

J'AI une nouvelle à vous mander, ma chere amie, qui m'eût autrefois cauſé une peine bien ſenſible, mais qui ne peut m'affecter aujourd'hui. Madame de Valcé prend une maiſon ; elle me quitte, & comme on quitte une auberge ; .... ſa belle-mere vient de mourir, & laiſſe une ſucceſſion très-conſidérable, puiſqu'elle avoit hérité de ſon frere, il y a deux ans.

Cet événement, qui rend M. de Valcé immenſément riche, le rend auſſi digne de toute la tendreſſe de ſa femme ; je crois qu'il n'attache pas un grand prix à

ces démonſtrations ; cependant il eſt facile, foible & borné : il n'eſt pas ſéduit ; mais il ſe laiſſe ſubjuguer. Il prend un état de maiſon extravagante ; M. de Limours & moi nous avons été conſulté ſur rien ; nous ne nous plaindrons point ; car c'eſt avoir un grand tort que d'apprendre au public ceux de ſa fille. Madame de Valcé eſt dans un enyvrement qui m'humilie, & me fait pitié ; qu'on eſt à plaindre, quand l'argent peut cauſer de ſemblables émotions puiſqu'on eſt incapable d'éprouver jamais celles qui viennent du cœur ! Adieu, ma chere amie ; je vous attends avec une extrême impatience ; j'ai mille choſes à vous dire qui me peſent cruellement, & qu'il eſt impoſſible d'écrire.

***

LETTRE XXXIV.

M. de Lagaraye à Porphire.

IL vient de m'arriver une petite aventure qui me paroît faite pour intéreſſer une jeune Philoſophe, & qui peut faire naître des idées utiles & neuves.

Vous ſavez qu'un de mes voiſins, M. de Valincourt, éleve un de ſes neveux, enfant infortuné, ſourd & muet de naiſſance; vous avez pu voir chez moi ce jeune homme, qui s'appelle Hippolyte, & dont la phyſionomie, pleine d'expreſſion, eſt très-remarquable; cependant, comme il y a deux ans que vous n'êtes venu à Lagaraye, il eſt vraiſemblable que vous n'en aurez conſervé qu'une idée confuſe; il n'eſt pas inutile de vous le faire connoître. Hippolyte n'eſt point joli, mais il a un viſage ſi gai, un ſourire ſi fin, un regard ſi pénétrant, qu'il eſt impoſſible de n'être pas frappé de ſa figure; ſes prunelles ont un mouvement rapide & continuel, qui rend ſa phyſionomie auſſi animée que ſpirituelle; c'eſt par les yeux qu'il écoute, qu'il en-

tend & qu'il s'exprime ; on y voit une curioſité habituelle & conſtante, & l'on y découvre avec facilité ſes idées, ſes ſenſations & tous les ſentimens de ſon ame. Il y a environ deux ans que ſon oncle partant pour Paris, & comptant n'y reſter que ſix ſemaines, ne voulut point le mener avec lui ; je m'en chargeai pour cette eſpace de temps, & le jeune Hippolyte, alors âgé de quatorze ans, vint avec joie s'établir à Lagaraye. Comme il eſt naturellement ſenſible & bon, & que ſon malheur ajoute à l'intérêt qu'il inſpire, il eſt aimé de tout ce qui le connoît ; il a été élevé par un oncle vertueux ; il a toujours été traité avec indulgence & tendreſſe ; il n'a jamais reçu que d'excellens exemples, & ſon cœur eſt auſſi tendre que pur & reconnoiſſant. Huit jours après le départ de ſon oncle, tout-à-coup il tomba malade d'une fievre maligne ; il fut vingt-neuf jours dans le plus grand danger ; je le ſoignai avec une véritable affection ; je le veillai pluſieurs nuits ; il me prouva que la reconnoiſſance n'a pas beſoin, pour ſe faire entendre, du ſecours de la parole ; ſes yeux me parloient avec une expreſſion moins trompeuſe & plus touchante que les plus éloquens diſcours. J'eus le bonheur de lui rendre la ſanté. Il étoit en pleine convaleſcence, lorſque je reçus une lettre de M.

de Valincourt, qui me mandoit que des affaires importantes le retiendroient à Paris au moins ſept ou huit mois encore, qu'il me prioit de lui envoyer Hippolite, & de le confier à ſon homme d'affaires, prêt à partir pour l'aller rejoindre. Hippolyte ne me quitta point ſans répandre beaucoup de pleurs; je priai ſon conducteur de me donner de ſes nouvelles auſſi-tôt qu'il ſeroit arrivé à Paris; M. de Valincourt m'écrivit pour me remercier & m'apprendre que ſon neveu jouiſſoit d'une ſanté parfaite; enſuite j'ai été pendant plus de dix-huit mois ſans en entendre parler. Hier on m'apporte une Lettre de la Poſte : je l'ouvre; je vois une écriture aſſez mal formée, & qui m'eſt inconnue; je regarde la ſignature : quelle eſt ma ſurpriſe, en liſant le nom d'Hippolyte de Valincourt !..... Alors je lis, avec autant d'émotion que de curioſité, une Lettre conçues en ces termes :

» O quels tranſports peuvent égaler les
» miens !..... Je ſuis donc aſſuré mainte-
» nant que toute ma reconnoiſſance vous
» ſera connue ! je puis donc vous remercier
» dans votre langage !..... Mon Pere ! ô
» laiſſe-moi te donner ce nom; puiſque tu
» m'as ſauvé la vie, puiſque j'ai pour toi
» les ſentimens du fils le plus tendre !.....
» Mon Pere, quel eſt mon bonheur ! un hom-

» me auſſi bon, auſſi bienfaiſant que toi (1)
» me procure le plaiſir inexprimable de te
» parler, de t'entendre ſi tu daignes m'é-
» crire, de te faire lire dans mon cœur !...
» Je n'avois que des idées, je penſe à pré-
» ſent, je réfléchis, je ſens dans toute ſon
» étendue tous les charmes, toute la félicité
» attachée à l'état de l'homme; ..... que
» de vérités ſublimes mon nouveau Bienfai-
» teur m'a fait connoître! Avant d'être inſ-
» truit je ne doutai point de l'exiſtence
» d'un Etre ſuprême, Créateur de l'homme
» & de l'Univers, mais j'ignorois ſa Loi;
» ſans mon reſpectable & cher Inſtituteur,
» je n'aurois jamais lu l'Evangile..... Ah,
» faut-il s'étonner que l'homme ſoit ſi bon,
» ſi vertueux, quand il trouve dans ce livre
» divin la connoiſſance de ſes devoirs, &
» tout ce qui peut lui faire chérir la vertu !....
» Mille fois au fond de l'ame, je l'avoue-
» rai, l'excès de votre bienfaiſance étoana,

(1) M. l'Abbé de l'Epée, qu'on ne peut louer dignement, qu'en expoſant le tableau de ſa vie. Il conſacra ſa fortune au ſoulagement des Pauvres, ſes lumieres & ſes talens à l'inſtruction des Sourds & Muets de naiſſance; il arrache ces infortunés à l'erreur, à l'ignorance; il les rends à la Religion, à l'Etat, à la Société; il leur apprend (par le moyen d'une méthode dont il eſt l'inventeur) à lire, a écrire, à compter. Il eſt l'auteur d'un ouvrage auſſi eſtimable qu'ingénieux & utile, qui a pour titre : *Inſtitution des Sourds & Muets de Naiſſance.*

» confondit ma ſoible raiſon ; l'humanité
» m'étoit chere ſans doute, la compaſſion
» avoit des droits puiſſans ſur mon cœur,
» mais je ne pouvois concevoir comment on
» ſe devouoit ainſi tout entier à des ſoins ſi
» triſtes & ſi pénibles ! hélas, je ne connoiſſois
» que la Loi naturelle, je n'étois pas fait pour
» comprendre la perfection ; aujourd'hui
» que la Religion m'éclaire, j'admire, ſans
» étonnement, vos vertus ſublimes, & cel-
» les du ſage à qui je dois une nouvelle
» exiſtence ; je conçois facilement que
» l'homme ſoit un être ſi parfait, puiſque
» la Religion, les Loix, l'honneur & la
» nature ſe réuniſſent pour le porter au bien!
» Auroit-il même beſoin de la crainte des
» châtimens pour s'interdire le mal ?....
» ne lui ſuffit-il pas de ſavoir qu'il eſt haï
» s'il eſt méchant !..... Des Méchans !.....
» ſeroit-il vrai qu'il en exiſtât !.... Ce doute
» me trouble & m'afflige..... Mais enfin
» s'il en eſt, ces Monſtres inſenſés ſont ſû-
» rement trop rares pour pouvoir redouter
» d'en rencontrer jamais. Je dois donc me
» flatter de ne voir que des hommes ſenſi-
» bles & bienfaiſans..... Depuis mon ſé-
» jour ici, j'ai eu l'occaſion d'en obſerver
» de différents états, & je n'en ai connu que
» de vertueux ; à l'école où je m'inſtruis,
» avec une foule d'enfans & de jeunes gens
» de mon âge, j'ai vû ſouvent des étrangers

» aſſiſter à nos leçons, j'y ai vu entr'autres
» un grand Souverain (1) qui m'a prouvé
» par les témoignages d'eſtime & de véné-
» ration qu'il donnoit à mon Maître, que
» les Rois ſavent diſtinguer, honorer &
» récompenſer le mérite & la vertu.

» Enfin, chaque objet nouveau que je
» vois, chaque connoiſſance que j'acquiers,
» ajoute à mon affection pour les hommes :
» ô mon Pere ! quand je pourrai retourner
» en Bretagne, me permettras-tu de t'ai-
» der quelquefois dans l'emploi ſacré que
» tu t'impoſes ? Je ne puis être heureux
» qu'en partageant ma vie entre mon on-
» cle & toi. »

Eh bien, mon cher Porphire, n'enviez-vous pas le deſtin d'Hippolyte ? il n'a jamais vécu que dans la ſolitude & avec des gens vertueux, il n'a jamais entendu parler ; l'indiſcrétion, la médiſance, la calomnie ſont des vices dont il n'a point d'idée ; il ne juge des hommes que par des démonſtrations trompeuſes ; il les voit ſe ſourire, s'embraſſer, ſe traiter mutuellement avec autant d'amitié que d'égards ; il prend la fauſſeté pour de la tendreſſe, & la politeſſe pour de la ſenſibilité ; il croit habiter un Paradis terreſtre ; il regarde tous les hommes comme ſes amis, comme ſes freres !..... Dou-

(1) L'Empereur.

ces

ces & charmantes illuſions que la lecture ſeule détruira bientôt ! Hélas ! que deviendra-t-il en parcourant les faſtes ſanglans de l'Hiſtoire ! Avec quel douloureux étonnement, & quelle profonde indignation ne lira-t-il pas l'éloge des Conquérans barbares qui ont déſolé l'univers !..... O Porphire, pour avoir bonne opinion des hommes, faut-il donc être ſourd & muet de naiſſance (1) ?

---

(1) L'auteur a pris le fond l'idée de cette Lettre dans un Ouvrage Anglois intitulé *The Volrd*, le monde. Voici le paſſage.

» At the village of Aronche, in the province of » Eſtramadura (Says an old Spanish author) Lived Gon- » zales de Caſtro, who from the age of Twelve to » ſifty-two was deaf, dumb, and blind. His chearful ſub- » miſſion to ſo deplorable a misfortune, and The mis- » fortune itſelf, ſo endeated him to the village, That » to worship the holy virgin, and to Love and ſerve » Gonzales, were conſidered as duties of the ſame im- » portance; and to neglect the Latter was to offend the » former.

» It happened one day, as he was ſiting at his door » and offering up his mental prayers to St. Yago, That » he found himſelf, on a ſudden, reſtored to all the » privileges he had Loſt. The news ran quinckly Troug » the village and old and young, rich and poor The » buſy and The idle, Trongel round him with congra- » tulations.

» But as if the bleſſings of This life were only given » us for afflictions, he began in a few weeks to loſe » the relish of his enjoyements, and to repine at the » poſſeſſion of Thoſe faculties which ſerved only to diſ- » cover to him The follies and diſcorders of his neigh- » bours and to teach him That the intent of ſpeech was » too often to deceive.

» Though the inhabitants of Aronche were as ho-

» neſt as other villagers, yet Gonzales, who had form-
» med his ideas of men and Things form Their na-
» tures and uſes, Grew offended at Their manners.
» Heſaw The avarice of age, the prodigality of youth,
» The frauds of Lovers, The inſolence of the rich, the
» Knavery of the poor, and the depravity, of all.
» Theſe, as he ſaw and heard, he ſpoke of with com-
» plaint, and endeavoured by the gentleſt admonitions to
» excite men to goodness.

» From This place The ſtory is torn out to the laſt
» paragraph, which ſays That he lived to a confortable
» old age, deſpiſed, and hated by his neighbours for
» pretending to be wiſer and better than Themſelves,
» and that he breathed out his ſoul in Theſe memorable
» words, That *he who would enjoy many friends. and*
» *Live happy in the world, ſhould be deaf, dumb, and*
» *blind to the follies and vices of it.* »

Voici la traduction Littérale.

» Au village d'Atonche, dans la province d'Eſtra-
» madure, (dit un ancien Auteur Eſpagnol) vivoit
» Gonzalès de Caſtro, qui depuis l'âge de 12 ans juſ-
» qu'à celui de 52, fut ſourd, muet & aveugle. Sa ſou-
» miſſion à une infortune ſi déplorable, & *l'infortune*
» *elle même* le rendit cher à tout le village, de maniere
» que prier la Sainte Vierge, ſervir & chérir Gonzalès,
» paroiſſoient deux devoirs de la même importance; &
» dans l'opinion générale, négliger Gonzalès c'étoit of-
» fenſer la Sainte Vierge. Un jour qu'il étoit aſſis a ſa
» porte, priant mentalement Saint-Jacques, tout-à-coup
» ſa langue ſe délia, & il retrouva l'uſage des ſens qu'il
» avoit perdus; la nouvelle s'en répandit promptement,
» & les vieux & les jeunes, les riches & les pauvres,
» les gens affairés & les pareſſeux, s'aſſemblerent autour
» de lui pour le féliciter. Mais combien trompeuſes ſont
» les bénédictions de cette vie! Gonzalès bientôt perdit
» le goût de ces jouiſſances, & ſe plaignit des facultés
» qui ne ſervoient qu'à lui découvrir les folies & les
» déſordres de ſes voiſins, & à lui apprendre que trop
» ſouvent on abuſoit du don de la parole pour tromper.

» Quoique les Habitans fuſſent auſſi honnêtes que » d'autres Villageois, cependant Gonzalès, qui s'é- » toit formé des idées ſur les hommes & ſur les cho- » ſes d'après leur nature & leur uſage, fut indigné » des mœurs de ſes compatriotes ; il vit l'avarice de » de la vieilleſſe, la prodigalité des jeunes gens, les que- » relles des freres, les tromperies des amans, les tra- » hiſons des amis, l'inſolence du riche, la fripon- » nerie du pauvre, la dépravation de tous. Il s'en plai- » gnit, il tâcha par des ſages conſeils, d'exciter les » hommes à la bonté » — En cet endroit l'hiſtoire eſt déchirée juſqu'au dernier paragraphe qui dit : « que » Gonzalès parvint à la vieilleſſe haï & mépriſé par » ſes voiſins, parce qu'il étoit meilleur & plus ſage » qu'eux ; & qu'en expirant il dit ces mémorables paro- » les : que pour avoir beaucoup d'amis & pour vivre heu- » reux dans le monde, il faudroit être ſourd, muet & » aveugle aux folies & aux vices dont il eſt rempli. » *The Volrd, vol.* 1. »

LETTRE XXXV.

La Baronne à Madame de Valmont.

De Paris.

M. d'Almane & Théodore ſont partis hier pour Strasbourg, & moi, au lieu de reſter dans ma maiſon, je ſuis entrée ce matin avec Adele dans un petit appartement que j'ai loué dans l'intérieur du Couvent de***, & nous y paſſerons l'été & l'automne. Je dis à ma fille que des raiſons d'économie m'ont décidée à ce parti ; mais au vrai, comme elle commencera à entrer dans la ſociété l'hiver prochain, j'ai deſiré

que ce premier début dans le monde fût précédé de ſix mois de retraite abſolue ; d'ailleurs, je ne ſuis pas fâchée qu'elle voye des *Penſionnaires* ; en connoiſſant l'éducation du Couvent, elle appréciera davantage celle qu'elle a reçue. Cet après midi, nous nous ſommes promenées dans le jardin, nous avons rencontré beaucoup de jeunes perſonnes de l'âge d'Adele, qui, en nous voyant ſe ſont miſes à courir de toute leur force pour nous éviter, & en faiſant de grands éclats de rire. Adele m'a demandé raiſon de cet étrange procédé. Pourquoi donc ces fuites & ces rires, m'a-t-elle dit ? Ce ſont nos figures, ai-je répondu, qui excitent cette frayeur & cette gaieté. — Mais qu'avons-nous donc de formidable & de riſible ? — Rien en effet ; auſſi tout ſimplement on ne fait que ſe moquer de nous. — S'en moquer, & pourquoi ?.... — La malignité ſaiſit un ridicule & s'en moque, la ſottiſe ſe moque ſans aucune raiſon. — Ainſi donc toutes ces jeunes perſonnes ſont imbécilles ?..... — Peut-être ont-elles beaucoup d'eſprit naturel, mais elles ont toute la ſottiſe que peut donner une mauvaiſe éducation, c'eſt-à-dire, de la niaiſerie, de la *ſauvagerie*, de l'impoliteſſe, de la groſſiéreté..... — Quoi ! perſonne ne les reprend donc de ces défauts ? — Abandonnées de leurs meres, elles ſont livrées à des gouver-

nantes incapables de les bien élever, & qui d'ailleurs les laiſſent à elles-mêmes toute la journée, ſans ſe donner la peine de les obſerver & de les ſuivre. — Oh, les pauvres petites, on ne doit que les plaindre, ce n'eſt pas leur faute ſi elles ſont ridicules !.... Si j'euſſe été miſe dans un Couvent, ſi je n'avois pas la plus tendre des meres, j'aurois tous ces défauts. — Oui, ſans doute, ma chere Adele, & cette douce indulgence que vous montrez n'eſt, au fond, que de la juſtice, conſervez-la précieuſement; ſi vous la perdiez, vous terniriez l'éclat de toutes vos vertus, & vous deviendriez ingrate envers moi; car vous ne pouvez vous enorgueillir des qualités & des talens que vous poſſédez, ſans oublier que c'eſt à moi que vous le devez.

Ne vous attriſtez point, Madame, en vous repréſentant la petite mine d'Adele à travers une grille; nous ne recevons point de viſites, excepté Madame d'Oſtalis & Madame de Limours qui entrent dans le Couvent; ainſi, nous n'allons point au parloir, à moins que ce ne ſoit pour prendre une leçon de peinture ou de danſe; & alors ce n'eſt point à travers la grille; nous allons dans le parloir extérieur. Au reſte, nous menons une vie charmante, la lecture fait nos délices; nous liſons préſentement Télémaque le matin, & les Fables de la Fontaine dans l'après-

midi. A chaque page, Adele tranſportée me remercie de lui avoir refuſé ces Ouvrages admirables lorſqu'elle étoit trop peu formée pour en connoître le prix, & elle ne peut concevoir qu'on ait la folie de les faire lire à des enfans. La lecture a pour elle tant d'attrait, qu'elle nuiroit à ſes autres occupations, ſi je n'y prenois garde; enfin, cette méthode ſi ſimple me paroît ſi bonne, qu'il me ſemble impoſſible qu'elle ne ſoit pas un jour univerſellement adoptée.

LETTRE XXXVI.

La même à la même.

LA pauvre Adele vient d'éprouver pluſieurs chagrins dont je vais d'abord, Madame, vous expliquer les cauſes. Parmi douze ou quinze Penſionnaires en chambre qui ſont ici, il y en a une qu'on appelle Mademoiſelle de Céligni; cette jeune perſonne, âgée de dix-ſept ans, eſt d'une très-jolie figure; au reſte, auſſi mal élevée que les autres, mais née avec aſſez d'eſprit pour ſavoir, quand elle le veut, diſſimuler ſes défauts, ſur-tout à des yeux de *quinze ans & demi*. Elle a fait pluſieurs avances à ma fille, qui, naturellement reconnoiſſante &

ſenſible, en a été très-touchée. J'ai bien vu que cette liaiſon ne convenoit nullement à Adele, mais j'ai voulu qu'elle lui ſervît de leçon, & je la lui ai laiſſé former. En conſéquence, j'ai permis qu'Adele attirât Mademoiſelle de Céligni, qu'elle lui donnât à déjeûner quelquefois, & qu'elle l'engageât à venir dîner avec nous. Comme je ne quitte jamais Adele un moment, j'ai toujours été en tiers entr'elle & ſa nouvelle amie. J'ai bientôt remarqué que cette derniere trouvoit ma préſence infiniment gênante. Un jour, à la promenade, j'ai feint d'être fatiguée, je me ſuis aſſiſe, & j'ai dit à ma fille de ſe promener avec Mademoiſelle de Céligni; au bout d'une demi-heure, elles ſont revenues me trouver, & je me ſuis apperçue qu'Adele avoit l'air mécontent, & qu'elle traitoit Mademoiſelle de Céligni avec aſſez de froideur. Je me ſuis doutée de la vérité, mais je n'ai point queſtionné Adele, & nous nous ſommes couchées ſans nous expliquer à cet égard. Le lendemain, pendant qu'Adele écrivoit des extraits, j'ai été faire une viſite *à la ſœur Saint Helene*, une religieuſe de mes amies, qui ſait toujours la premiere toutes les nouvelles du Couvent; je lui ai confié ma curioſité, & le deſir que j'éprouvois de ſavoir ce que Mademoiſelle de Céligni avoit dit à ma fille; alors la ſœur Sainte Hélene (qui déjà en ſecret m'avoit

avertie de me défier du caractere de Mademoiſelle de Céligni) m'a conté que cette jeune perſonne prétendoit qu'Adele s'étoit plainte de *l'eſclavage* où je la retenois, en la ſuivant toujours *comme ſon ombre.* Après ce récit, j'ai été rejoindre Adele, & je lui rendit fidélement le rapport de la Sœur Sainte Hélene ; Adele m'a écoutée avec la tranquilité que devoit lui donner la certitude que je ne croyois pas un mot de cette hiſtoire. Eſt-il poſſible, a-t-elle dit, qu'on puiſſe pouſſer à cet excès la fauſſeté, la méchanceté !.... A préſent, Maman, je vais vous dire la vérité.... Mademoiſelle de Céligni, mécontente de ma froideur, m'impute tout ce qu'elle-même m'a dit hier.... — Vous ne m'apprenez rien de nouveau, hier je devinai à votre air ce que vous m'avouez aujourd'hui : j'étois bien ſûre auſſi que les détails de votre converſation ſeroient contés d'une maniere infidelle, & je n'ai queſtionné la Sœur Sainte Hélene qu'afin d'être en état de démaſquer à vos yeux Mademoiſelle de Céligni. — Quoi, Maman, vous ſaviez donc qu'elle étoit méchante ? — Je voyois qu'elle n'a point de principes, qu'elle eſt très-bavarde, & par conſéquent je ne doutois pas qu'elle ne fût très-capable de mentir, & de faire des tracaſſeries. — Eh ! pourquoi ma chere Maman n'a-t-elle pas daigné m'éclairer ?... —

J'ai

J'ai deſiré que l'expérience même vous détrompât. — Maman, vous me ſoulagez d'un grand fardeau, il m'en coûtoit de vous avouer qu'elle avoit voulu me donner de pernicieux conſeils ; cependant j'étois décidée à vous en parler, puiſque je l'étois à ne jamais la revoir même avant que vous m'euſſiez appris qu'elle m'a calomniée..... — A ne jamais la revoir ! voilà ce que je ne ſouffrirai point..... — Comment donc, Maman ! .... — Il faut éviter de ſe brouiller, une rupture fait du bruit, & nuit toujours à la réputation des deux perſonnes qui ſe déſuniſſent ; on peut s'éloigner inſenſiblement & par degrés, ce qui ne produit point de ſcenes, point d'hiſtoire dont le public puiſſe s'amuſer ; enfin, ſouvenez-vous qu'il eſt plus prudent de *délier* que *de rompre* — Quoi ! Maman, nous verrons toujours Mademoiſelle de Céligni ? .... — Vous ne l'attirerez plus, mais vous la recevrez avec politeſſe ; vous ne lui direz plus que vous l'aimez, mais vous lui témoignerez les mêmes égards.... — Il eſt dur pourtant de vivre avec une perſonne qu'on mépriſe ! ... — Il faut apprendre à vivre avec des gens dangereux, bavards, indiſcrets, parce qu'on en rencontre dans le monde ; on doit les éviter quand on le peut, mais il faut les ſupporter patiemment quand on en trouve, ou lorſqu'on a eu l'impru-

dence de ſe lier avec eux. — Ah, cette imprudence, je n'y retomberai plus ! Avant de former une liaiſon, j'étudierai long-temps le caractere de la perſonne pour laquelle je me ſentirai quelque penchant. — Vous ferez bien auſſi de vous informer de ſa réputation, & même de celle des gens qui lui ſont attachés, car on peut ordinairement juger de la délicateſſe d'une perſonne par le choix de ſes amis, ce qui eſt une raiſon de plus pour nous porter à n'en choiſir que d'eſtimables.

D'Après cet entretien, Adele s'eſt décidée à revoir Mademoiſelle de Céligni, & à la traiter de la maniere que j'ai preſcrite ; mais cette obéiſſance lui coûte beaucoup : dans une défiance continuelle de Mademoiſelle de Céligni, elle ne lui parle exactement que *de la pluie & du beau temps*, craignant toujours, de ſa part, une interprétation maligne ; & pour éviter qu'elle ne faſſe ſur elle une nouvelle hiſtoire, elle a la précaution de ne lui jamais dire un mot à demi-bas, & de ne jamais ſe trouver ſeule avec elle un moment. Cette contrainte continuelle l'accoutume à la circonſpection, à la prudence, & en même temps entretient le repentir amer qu'elle éprouve d'avoir formé ſi légerement une liaiſon ſi peu faite pour elle.

Adieu, Madame, j'ai reçu hier une lettre de ***, dans laquelle on me mande que

le Chevalier de Valmont n'eſt ni embarraſſé ni ébranlé par toutes les moqueries que tous ſes camarades font de ſa ſageſſe ; on ajoute que ceux-même qui lui reſſemblent le moins, lui pardonnent ſes principes en faveur de ſes graces & de ſa ſimplicité. Je partage bien ſincérement, Madame, la joie que doivent vous cauſer ſes ſuccès & ſa conduite.

LETTRE XXXVII.

Le Comte de Roſeville au Baron

NOus ſommes enfin de retour à **, mon cher Baron ; j'y ai ramené mon Éleve dans ſa dix-neuvieme année, & heureuſement aſſez fortifié dans ſes principes, aſſez formé, pour être en état de réſiſter aux ſéductions que l'amour lui préparoit. Nous avons retrouvé Stoline, encore libre, encore ſur les bords du lac ***, dans la maiſon de ſon pere. Sous différens prétextes, & enfin ſous celui d'une ſanté languiſſante & délabrée, elle a trouvé le ſecret d'éluder & d'éloigner toutes les propoſitions de mariage qui lui furent faites en notre abſence. Le lendemain de l'arrivée du prince, il recut un billet qui contenoit ces mots :

« Je me meurs.... Hélas ! avant d'expirer,

» ne puis-je me flatter de voir un inſtant
» mon bienfaiteur, mon libérateur !... Ah !
» s'il refuſe à mes vœux cette grace, mes
» derniers momens ſeront auſſi douloureux,
» que ma vie fut infortunée. STOLINE. »

Le prince, les yeux remplis de larmes, m'apporta ce billet, & ſans me donner le temps de parler : Il ſeroit inutile, me dit-il, de vous oppoſer au deſſein que j'ai d'aller, dans ce moment même, chez Alexis Stezen.... Moi, interrompis-je, chercher à vous empêcher de faire un acte d'humanité! pouvez-vous le croire ? ... Ah, mon ami ! s'écria le prince en m'embraſſant avec l'expreſſion de la plus vive reconnoiſſance.... Je n'exige qu'une choſe, repris-je, c'eſt que nous menions avec nous un Médecin, afin que vous ſachiez au vrai quel eſt l'état de Stoline ; déſignez vous-même le Médecin qui vous inſpire le plus de confiance. Le prince, après un moment de réflexion, nomma le docteur Walter ; je l'envoyai chercher ſur le champ, & nous partîmes auſſi-tôt qu'il fut arrivé. Nous trouvâmes Stoline dans un grand fauteuil ; avec tout le coſtume d'une malade, un air très-languiſſant, un viſage un peu pâle, mais plus touchant & plus charmant que jamais ; ſon émotion & ſa joie, à la vue du prince, ne furent que trop viſibles..... Elle rougit, elle pâlit, & ſes yeux ſe remplirent de lar-

mes; elle fit un mouvement pour ſe lever, & retomba dans ſon fauteuil ; le prince, au moins auſſi troublé qu'elle, s'aſſit en balbutiant quelques mots que je ne pus entendre ; enſuite, s'adreſſant à la mere de Stoline, il lui dit qu'il avoit amené un Médecin, & il ordonna qu'on le fit entrer. Pendant ce diſcours, je regardois fixement Stoline, & je remarquai que la viſite du Médecin lui déplaiſoit beaucoup. Le docteur Walter parut, nous le laiſſâmes ſeul avec la malade, & nous paſſâmes, le prince & moi, dans une autre chambre. Au bout d'un demi-quart d'heure, le docteur vint nous retrouver, & nous aſſura poſitivement que non-ſeulement l'état de Stoline n'avoir rien de dangereux, mais qu'elle ſe portoit ſi bien, qu'il n'étoit même pas poſſible qu'elle ſe crût malade ; & ma conſcience m'oblige, continua le docteur, à déclarer qu'il y a certainement quelque artifice là-deſſous Ce témoignage d'un homme auſſi honnête qu'habile, & que perſonne n'avoit pu prévenir, me parut faire une profonde impreſſion ſur l'eſprit du prince ; il ſe promena à grands pas dans la chambre avec beaucoup d'agitation ; enſuite, ſe tournant vers moi : Partons, me dit-il ; rien ne me retient plus. A ces mots, il ſortit précipitamment, je le ſuivis, charmé de ſa fermeté & de le voir s'arracher de ce dange-

reux ſéjour ſans dire adieu à Stoline. A peine fut-il en voiture, qu'il ſe reprocha cette action comme une cruauté ; il ſe repréſenta Stoline dans les pleurs, il excuſa ſes artifices en faveur du ſentiment qui les produiſoit ; & comme s'il eût voulu ſe venger de la ſatisfaction que me cauſoit la victoire qu'il avoit remportée ſur lui-même, il me laiſſa voir ſans aucun menagement & ſes regrets & ſa foibleſſe. Je l'écoutai ſans montrer la plus légere émotion ; ma tranquillité l'irrita, il auroit mille fois mieux aimé des ſermons que cet air de ſécurité ; outre le plaiſir de m'inquiéter, des reproches de ma part euſſent établi une diſcuſſion en regle, & prolongé un entretien ſi intéreſſant pour lui, au lieu que la converſation tomboit néceſſairement ; cependant, quand je vis que le prince alloit réellement ſe mettre en colere, je pris enfin la parole : Vous ne réuſſirez point, lui dis-je, à m'alarmer, je ſais que l'humeur peut bien quelquefois vous faire dire des extravagances, mais vous m'avez toujours prouvé que dans toutes les occaſions eſſentielles, vous ne conſultiez jamais que l'honneur & la raiſon ; que m'importent vos diſcours, quand je ne puis avoir d'inquiétude ſur votre conduite !..... Ces paroles flatterent d'autant plus le prince, qu'elles furent prononcées d'un ton bruſque, & comme ſi la vérité ſeule me les eût arrachées. Le prince

s'adoucit ; le desir de justifier l'estime qu'il m'inspiroit le rendit à lui-même, il me tendit la main, & poussant un profond soupir : Oui, dit-il, vous me connoissez mieux que je ne me connois moi-même !... Votre confiance me fortifie, & m'éleve trop à mes propres yeux, pour ne pas me flatter de la mériter toujours.

Quelques jours après, le Chevalier de Murville, à ma priere, fut trouver Stoline ; il lui parla de maniere à lui faire sentir les conséquences de sa conduite ; & cette jeune personne, après quelques incertitudes, s'est enfin décidée à combler tous les vœux du fidele Mirandel, elle vient de l'épouser & de partir avec lui pour la province de ****. Maintenant qu'elle est à cent lieues de la Cour, je suis délivré d'une bien vive inquiétude. Le prince a reçu cette nouvelle avec courage ; il est triste, mais il cherche à se distraire, & se livre à l'étude avec plus d'ardeur que jamais. Il y a quelques jours que j'eus à son sujet une longue conversation avec le prince son pere, qui desire le marier cette année, ce que j'approuve fort ; mais la princesse qu'on vouloit lui donner, est extrêmement laide, & plus âgée que lui de six ans ; s'il faut, dans une circonstance semblable, consulter sur-tout la politique, doit-on encore lui sacrifier les intérêts les plus chers ? d'ailleurs ; il me semble que les

alliances entre les ſouverains ne ſont utiles que par les avantages préſens qu'elles procurent ; malheureuſement on ne peut gueres compter ſur l'union qu'elles cimentent ; l'ambition briſe bientôt ces liens ſacrés ; ce ſont, non les alliances, mais la modération du prince, les forces de l'état, la ſageſſe du gouvernement, qui préviennent les guerres & qui font fleurir la paix. D'après ces réflexions, j'ai propoſé une jeune princeſſe d'une figure aimable, d'une éducation diſtinguée, & qui par ſa douceur, ſes talens & ſon caractere, fera ſûrement le bonheur du prince & l'ornement de la Cour. Auſſi-tôt que j'aurai vû former une union ſi bien aſſortie, il ne me reſtera plus qu'un deſir, celui d'aſſiſter aux noces de Théodore & de Conſtance ! Il eſt bien doux, après douze ans d'*expatriation*, de ſe trouver dans ſon pays, au milieu de ſa famille & de ſes amis ; mais je ne quitterai point **, ſans un cruel déchirement de cœur, ou, pour mieux dire, il me ſeroit impoſſible de la quitter, ſans la certitude d'y revenir. J'y laiſſerai l'objet de toutes les penſées qui m'ont occupé depuis douze ans !... Vous concevrez mieux qu'un autre, mon cher Baron, tout ce que cette ſéparation aura de douloureux pour moi.

Je reçois dans l'inſtant votre lettre, datée du 25, & je vois que ma derniere ne

vous eſt point encore parvenue. Soyez tranquille ſur l'affaire de M. le Comte d'Oſtalis, toutes les démarches ſont faites, agiſſez en aſſurance de votre côté. Quel plaiſir pour moi de renouveller connoiſſance avec M. d'Oſtalis à **, lui ſeul peut m'empêcher de regretter l'Ambaſſadeur que nous perdons.

LETTRE XXXVIII.

La Baronne à Madame de Valmont.

OUI, Madame, le premier de Novembre fut un grand jour pour Adele & Théodore. Nous étions toujours au Couvent, lorſqu'à huit heures du matin on nous annonce que M. d'Almane & Théodore nous attendent au parloir. Adele prend Hermine par la main, & nous deſcendons avec l'empreſſement que donne le deſir de voir deux perſonnes ſi cheres, après ſix mois d'abſence; nous paſſons la grille, nous volons au parloir du dehors : Adele ſe précipite dans les bras de ſon pere; je reçois mon cher Théodore dans les miens; Adele en pleurant, l'embraſſe à ſon tour; enſuite nous ſortons du couvent, & nous montons tous en voiture. Arrivés chez moi, nous entrons

dans mon appartement, où nous trouvons Madame d'Oſtalis & Madame de Limours; Adele, en mettant le pied dans ma chambre, s'apperçoit auſſi-tôt que toutes les porcelaines qui l'ornoient n'y ſont plus, ainſi que la garniture de cheminée & la table à thé; à cette remarque, Madame d'Oſtalis lui donnant le bras, la conduit dans mon cabinet, & lui fait voir qu'il eſt preſqu'entiérement dépouillé des eſtampes, des miniatures, des deſſins qui couvroient la boiſerie l'hiver paſſé. Adele étonnée de ce déménagement, en demandoit en vain la raiſon; tout le monde ſourioit, & perſonne ne lui répondoit; enfin Madame de Limours s'approchant de moi, Adele, me dit-elle, nous donnera à déjeûner ce matin, ſi vous le permettez; elle a du thé excellent qui nous attend dans ſa chambre, venez. Alors nous ſuivons Madame de Limours, nous entrons dans le cabinet de ma fille, nous n'y voyons rien de nouveau, ſinon que le lit d'Adele n'y eſt plus. Adele ſurpriſe m'interrogeoit, quand tout-à-coup la porte des prétendus galetas, cette porte condamnée, s'ouvre bruſquement, & nous découvre un appartement charmant; la petite Hermine s'y élance, en faiſant un cri de joie: Adele attendrie ſe jette à mon cou, en me diſant: O Maman, je reconnois votre bonté; mais vous m'éloignez de vous, j'en étois plus

près dans ce cabinet !..... Comme elle achevoit ces mots, Madame de Limours la prit par le bras & la fit entrer dans une très-belle chambre à coucher : là ma fille, regardant de tous côtés, voit & reconnoît une partie des choſes qu'elle a trouvées de moins dans mon appartement, elle devine aiſément que le reſte eſt dans les autres pieces du ſien. Madame d'Oſtalis ouvre une commode & en tire un petit écrain dans lequel Adele trouve le peu de diamans & tous les bijoux que je poſſédois (1). Bien loin de montrer de la joie, Adele conſidere triſtement toutes ſes richeſſes : Ah Maman, me dit-

(1) Si, à propos de ce trait de Madame d'Almane, on diſoit par haſard qu'il n'eſt pas difficile de préſenter dans un roman de ſemblables exemples, je répondrai que dans tout le cours de cet Ouvrage, je ne propoſe rien qui n'ait été fait, & que je connois une mere qui, beaucoup plus jeune que Madame d'Almane, a fait pour ſes deux filles les petits ſacrifices dont on vient de parler, ſi l'on peut appeller *ſacrifices*, le plaiſir de donner à ſes enfans toutes ces bagatelles. Un philoſophe diſciple de Montagne, Charon dit : « Les parens doivent recevoir » leurs enfans, s'ils en ſont capables, à la ſociété & » partage des biens, à l'intelligence, conſeil & traite » des affaires domeſtiques, & encore à la communica- » tion des deſſeins, opinions & penſées ; voir conſentir » & contribuer à leurs honnêtes ébats & paſſe temps, » ſelon que les cas le requiert, réſervant toujours ſon » rang & autorité, &c. » *De la Sageſſe, Liv. 3. Chap.* 14. A propos de Charon, je ne puis m'empêcher d'obſerver que Rouſſeau a pris une foule d'idées de cet Auteur, particuliérement tout ce qu'il dit contre les femmes qui ne nourriſſent pas leurs enfans. Voyez le Chap. *Sur les devoirs des parens & enfans.*

elle, je ne puis voir avec plaiſir que vous vous dépouilliez ainſi pour moi; croyez-vous qu'il me ſoit poſſible de jouir des choſes dont vous vous privez? Raſſurez-vous; ma fille, repris-je, amuſez-vous ſans ſcrupule de ces colifichets faits pour votre âge; ſi j'en achetois quelquefois, s'ils m'étoient agréables, c'étoit uniquement parce que je vous les deſtinois. Payez-moi donc de mon attention, en me témoignant qu'ils vous font plaiſir. A ces mots, Adele m'embraſſa, & me ſerra dans ſes bras ſans pouvoir me répondre; Madame de Limours vint nous ſéparer de force pour faire voir à Adele le reſte de ſon appartement; enſuite nous rentrâmes dans ſa chambre pour y prendre du thé, & après le déjeûner, nous conduiſîmes Théodore chez lui; il ſe doutoit bien que *la porte condamnée* ſeroit ouverte auſſi pour lui, il n'eut pas le plaiſir de la ſurpriſe, mais il fut enchanté de ſa nouvelle habitation. Quand nous nous retrouvâmes ſeules, Adele & moi, elle m'exprima ſa reconnoiſſance dans les termes les plus touchans. Vous m'avez donné, me dit-elle, à la fois, & dans un inſtant, de quoi ſatisfaire toutes les fantaiſies d'une jeune perſonne qui n'auroit pas eu le bonheur d'être élevée par vous; ainſi, vos dons ſont bien au-delà de mes deſirs, ils ne ſont véritablement précieux à mes yeux que parce qu'ils

viennent de vous. — Vous devez donc concevoir, ma chere Adele, le plaiſir extrême que j'ai goûté en vous donnant tous ces chiffons ? — Ah ! ſûrement, mais cependant je vois toujours avec peine vos cheminées, vos tablettes dégarnies, & ce vilain petit cabinet de terre de pipe, qui ſeul remplace toutes vos porcelaines. — Ecoutez-moi, mon enfant, & je ceſſerai de vous faire pitié. N'eſt-il pas vrai que du café ou du thé eſt auſſi bon dans une taſſe de terre de pipe que dans une taſſe de porcelaine ? — Oui, mais pour le plaiſir des yeux..... — Je vous aſſure que je ne trouvois aucun plaiſir à regarder mes porcelaines ; en ſuppoſant que cette vûe puiſſe en procurer, vous conviendrez que cela n'eſt poſſible que dans les premiers momens de la nouveauté : d'ailleurs, rien n'eſt plus incommode que d'avoir ſa chambre remplie de vaſes, de magots, de porcelaines : cela eſt ſi vrai, que ſi l'on ſe réſervoit une piece où l'on ne voulût jamais laiſſer entrer perſonne, on n'y mettroit ſûrement aucun de ces ornemens. On n'a donc toutes ces choſes que pour le plaiſir de les faire voir, c'eſt-à-dire, par vanité, pour montrer qu'on a du goût & de l'argent : eh bien, moi, j'ai une autre eſpece de vanité, celle de prouver que je ne fais cas de toutes ces ſuperfluités, que pour les donner à ma fille. J'aurai beaucoup

plus d'orgueil quand on verra chez moi avec étonnement ce vilain petit cabaret de fayence, que lorſqu'on y louoit le bon goût de ma table à thé. Je n'ai pas beſoin de vous aſſurer que cette maniere de penſer ne contribue en rien à ce que je fais pour vous; elle peut bien quelquefois, je l'avoue, ajouter à la récompenſe des ſacrifices dont vous êtes l'objet; mais pour me déterminer aux choſes qui peuvent vous être agréables, il me ſuffit de conſulter mon cœur. — Maman, vous pénétrez, vous élevez le mien par votre tendreſſe & par vos exemples, à préſent je ne conçois plus comment on peut placer ſa vanité dans des choſes frivoles; il me ſemble qu'il ne faudroit que du bon ſens & un amour propre bien entendu pour ſe conduire toujours d'une maniere eſtimable. Se peut-il qu'une perſonne riche & vaine n'imagine rien de mieux, pour ſe diſtinguer, que d'avoir une belle maiſon, une ſuperbe argentiere, & beaucoup de diamans? Car enfin, à chaque pas, elle trouvera des gens qui l'égaleront en magnificence, & qui même la ſurpaſſeront; au lieu que ſi elle vouloit ſe diſtinguer par la modération & la bienfaiſance, elle rencontreroit peu de rivaux, & les louanges qu'elle obtiendroit ſeroient véritablement ſatisfaiſantes. — Vous parlez avec beaucoup de raiſon; mais, quelque ſage que ſoit ce

calcul, un mauvais cœur ne le fera jamais. — Maman, je vous promets de déteſter toujours cette ridicule oſtentation..... — Avoir une maiſon bien diſtribuée, commode, élégante dans ſa ſimplicité, des habits de bon goût, mais ſans recherche ni magnificence, des loges aux Spectacles qu'on aime le mieux, un excellent ſouper, voilà tout ce que les richeſſes peuvent procurer d'agrémens; les diamans, une vaiſſelle magnifique, des bijoux, de ſuperbes ameublemens, &c. ne ſont abſolument que des choſes de pure oſtentation (1), toujours con-

(1) « Nous ne vivons (dit Charon) que par relation » à autrui, nous ne nous ſoucions pas tant quels nous » ſoyons en nous & en effet & en vérité, comme « quels nous ſoyons en la connoiſſance publique. Tel- » lement que nous nous défraudons ſouvent & nous » privons de nos commodités & bien, & nous gehen- » nons pour former les apparences à l'opinion com- » mune. Ceci eſt vrai, non-ſeulement aux choſes ex- » ternes & du corps, & en la deſpence & emploitte » de nos moyens; mais encore au bien de l'eſprit, qui » nous ſemblent être ſans fruict, s'ils ne ſe produi- » ſent à la vue & approbation étrangere, & ſi les autres » n'en jouiſſent..... Finalement la couronne & la per- » fection de la vanité de l'homme ſe monſtrent en ce » qu'il cherche, ſe plaît & met ſa félicité en des biens » vains & frivoles ſans leſquels il peuſt bien & com- » modement vivre : & ne ſe ſoucie pas comme il faut » des vrais & eſſentiels..... Dieu a tous biens en eſ- » ſence, & les maux en intelligence; l'homme au con- » traire poſſéde ſes biens en fantaiſies & les maux » en effence; les bêtes ne ſe contentent ni ne ſe » paiſſent d'opinions & de fantaiſies, mais de ce qui » eſt préſent, palpable, & en vérité; la vanité a été

damnables dans des particuliers, & véritablement indécentes & ridicules dans tous gens qui, par leur naiſſance & leur état, ſont ſi naturellement diſpenſés de toute eſpece de repréſentation. Souvenez-vous donc toujours que le faſte dérobe à l'humanité ſouffrante les ſecours qui lui ſont dûs, & qu'on ne peut l'aimer ſans avoir une ame commune & la vanité la plus puérile.

Enfin, Madame, maintenant Adele jouit à peu-près de l'état & des privileges d'une nouvelle mariée ; elle a une femme-de-chambre à elle, *Miss Sarra*, que j'ai fait venir d'Angleterre, jeune perſonne de vingt-quatre ans, très-bien élevée, & qui ne ſait pas un mot de François : Adele a une penſion dont une femme mariée pourroit ſe contenter, & je ne ſuis plus chargée que de ſes Maîtres & de ceux d'Hermine. J'ai expreſſément exigé d'Adele qu'elle ne laiſſât point faire de mémoires à ſa femme-de-chambre ; tous les ſoirs Miss Sara lui donne la petite note de la dépenſe du jour ; Adele la paye ſur-le-champ, & au même moment elle écrit cet emploi d'argent ſur un grand Livre conſacré à cet uſage. Ce livre me ſera communiqué tous les quinze jours, afin que

---

» donnée à l'homme en partage, il court, il bruict ; » il meuſt, il fuit ; il chaſſe, il prend une ombre, » il adore le vent, un feſtu eſt le gain de ſon jour. — » *De la Sageſſe, par Charon, Livre* 1, *Chap.* 3. »

je

je puiſſe juger ſi cette regle que j'ai preſcrite a été exactement obſervée, & ſi la dépenſe faite eſt raiſonnable. En outre, Adele a un autre Livre ſur lequel elle fait écrire toutes les quittances des Marchands qui la fourniſſent. Elle eſt toujours chargée de voir chaque matin le Livre de la dépenſe de ma maiſon, & d'en arrêter le compte. Tous ces petits ſoins ne lui prennent pas plus d'un quart-d'heure par jour, & lui apprennent le prix de tous les comeſtibles, ainſi que celui de toutes les marchandiſes qu'on peut acheter : d'ailleurs, accoutumée à l'ordre dès l'enfance, ces ſoins ne lui paroiſſent point aſſujettiſſans, ils ne lui ſont même pas étrangers en grande partie, elle ſe trouve ſeulement chargée d'un détail plus conſidérable ; mais comme elle y a été conduite inſenſiblement & par degrés, elle n'en eſt point du tout embarraſſée.

Adele commence à paroître dans le monde ; à ſeize ans, il eſt temps d'y débuter ; elle ſoupe avec nous, elle vient dans le ſallon une demi-heure avant le ſouper, & elle va ſe coucher en ſortant de table, car il faut toujours ſe lever de bonne heure, ce qui durera tant qu'elle aura des Maîtres, c'eſt-à-dire, deux ans encore. Je compte auſſi la mener, à-peu-près tous les quinze jours, faire des viſites avec moi ; mais le plaiſir le plus ſenſible que ſon âge puiſſe

lui procurer, c'eſt celui de continuer le nouveau plan de lecture que nous avons commencé en Hollande, & d'aller aſſez ſouvent à la Comédie Françoiſe voir jouer tous les Chef-d'œuvres de nos Auteurs Dramatiques. Avant-hier, elle a vu jouer Phedre qu'elle n'avoit point encore lue; il eſt impoſſible de dépeindre l'impreſſion que cette Piece a faite ſur elle, plaiſir qui ſe renouvellera ſouvent & pendant bien longtemps. Imaginez, Madame, quel doit être le bonheur d'une perſonne inſtruite, ſenſible & ſpirituelle, qui voit dans le cours d'un hiver, *les premieres repréſentations* de Cinna, des Horaces, de Rodogune, d'Athalie, d'Andromaque, de Zaïre, du Miſantrope, du Tartuffe, des Femmes Savantes, &c. &c. & qui peut ſe dire au printemps: *Ce plaiſir ſi vif eſt loin d'être épuiſé, je verrai encore bien d'autres premieres repréſentations de Pieces tout auſſi parfaites.*

Pour vous rendre compte, Madame, de toutes mes occupations, nous avons commencé un Cours de phiſique, nous ſommes environ quinze perſonnes à le ſuivre, nous prenons deux leçons par ſemaine; ce Cours durera deux mois; nous ferons enſuite, pendant le même temps, celui de Chimie, & nous finirons par un cours d'Hiſtoire naturelle qui nous conduira au mois de Mai; nous recommencerons l'hiver pro-

chain ces trois mêmes Cours : c'eſt la ſeule maniere dont ils puiſſent être profitables, car il eſt impoſſible d'en retirer le moindre fruit en ne les faiſant chacun qu'une fois. Adele & Théodore ne ſont point étrangers au Cours d'Hiſtoire naturelle ; ils ont déjà acquis, en s'amuſant, quelques connoiſſances ſur la Minéralogie ; ils connoiſſent aſſez bien les plantes & les coquilles ; ils ont lu dans leur enfance, & ſavent par cœur *le Spectacle de la Nature* & une *Hiſtoire des Inſectes*, en deux volumes, aſſez bien faite & très-curieuſe ; & dans quatre mois, ils liront l'Ouvrage immortel qu'il faut (même ſans goût pour l'Hiſtoire naturelle) relire toute ſa vie.

Ne croyez pas, je vous prie, Madame, que mon projet ſoit de rendre Adele *ſavante* ; vous connoiſſez ma maniere de penſer à cet égard, elle n'eſt point changée ; je ne prétends que lui donner une connoiſſance très-ſuperficielle de toutes ces choſes, qui puiſſe ſervir quelquefois à ſon amuſement, la mettre en état d'écouter ſans ennui ſon pere, ſon frere ou ſon mari, s'ils ont le goût de ces ſciences, & la préſerver d'une infinité de petits préjugés que donne néceſſairement l'ignorance.

LETTRE XXXIX.

La Baronne au Vicomte.

PUISQUE vous ne reviendrez de Gand que le mois prochain, je ne puis me diſpenſer, mon cher Vicomte, de vous mander des nouvelles de nos enfans : Depuis quelque temps, je remarquois en Théodore un changement aſſez viſible, il devenoit diſtrait, rêveur ; tantôt ſes regards ſe portoient ſur la Comteſſe Anatolle, qui ſoupe très-ſouvent ici ; tantôt il conſidéroit avec émotion la figure ſi charmante de l'aimable Conſtance ; j'ai vu enfin *qu'il étoit temps* de parler. Un jour que nous avions dîné chez Madame de Limours, & qu'il avoit entendu, pour la premiere fois, chanter Conſtance : je m'apperçois avec plaiſir, lui dis-je, de l'impreſſion que votre Couſine fait ſur vous. A ces mots Théodore rougit, & la ſurpriſe & la joie ſe peignirent ſur ſon viſage. Oui, mon fils, repris-je, Conſtance eſt parfaitement élevée, elle eſt charmante à tous égards, & tous mes deſirs ſeroient remplis ſi elle devenoit un jour ma belle-fille. Je vous avoue, dit

Théodore, que j'ai ſoupçonné plus d'une fois que vous aviez formé ce deſſein ; mais comme vous ne m'en aviez jamais parlé, j'ai toujours rejetté cette penſée. — Vous étiez trop jeune pour être inſtruit d'un projet en l'air, & qui maintenant même n'a rien de certain encore. — Cependant les nœuds de parenté, & l'amitié qui vous uniſſent à M. de Limours..... — Sûrement ce mariage ſeroit fort ſortable ; mais il faut avant tout que vous le deſiriez vivement..... — Ah, vous n'en doutez pas..... — Il faut auſſi que le cœur de Conſtance n'y mette point d'obſtacle, & que vous ayez mérité par votre conduite que ſes Parens vous choiſiſſent de préférence à tant d'autres qui rechercheront cette alliance. Conſtance n'a que quatorze ans ; on ne la mariera ſûrement point avant qu'elle ait atteint ſa dix-ſeptieme année, & ſi juſqu'à ce temps vous ne vous conduiſiez pas de maniere à juſtifier les eſpérances que l'on conçoit de vous, ou ſi vous paroiſſiez prendre un autre attachement, ſoyez bien ſûr que M. de Limours ne vous donneroit pas ſa fille. Ah, mon pere, reprit Théodore, je ſerai toujours avec vous, je ne chercherai jamais à vous cacher mes plus ſecrettes penſées, je ſuivrai aveuglement tous vos conſeils, puis-je avoir la crainte de m'égarer un inſtant ?..... — Non, ſans

doute, ſi vous perſiſtez dans cette maniere de penſer..... — Si j'y perſiſterai ! ô Ciel, en douteriez-vous ? ne m'avez-vous pas appris deux importantes vérités : que la vertu ſeule peut aſſurer le bonheur de la vie, & qu'à mon âge on ne peut ſe paſſer d'un guide ; quand la reconnoiſſance la mieux fondée, & la plus vive affection ne m'attacheroient pas inviolablement à vous, la raiſon & mon propre intérêt me feroient rechercher vos conſeils & préférer votre ſociété à toute autre. Pour vous conſulter & vous obéir, il me ſuffiroit de connoître votre ſageſſe & vos lumieres ; jugez donc de l'empire abſolu que vous avez ſur moi, vous, en qui je trouve à la fois un bienfaiteur, un pere auſſi tendre qu'éclairé, & l'ami le plus indulgent & le plus aimable !.... Théodore prononça ces paroles avec ce ton animé, cet air ſenſible & vrai, qui donnent tant de prix aux témoignages de ſon amitié : charmant enfant, comme il me récompenſe de tout ce que j'ai fait pour lui !.....

Il m'a promis de ne jamais laiſſer connoître à Conſtance l'eſpoir qu'il a de l'épouſer, & de n'en parler à perſonne, excepté à Madame d'Almane, & je ſuis bien certain qu'il tiendra fidélement ſa parole. Depuis cet entretien, il regarde

Conſtance avec un intérêt beaucoup plus vif, & il eſt infiniment moins frappé des charmes de la Comteſſe Anatolle. Cette derniere ne voit plus M. de Saint-Phar; les uns diſent qu'il n'y a jamais eu de *véritable engagement*; les autres prétendent que M. de Saint-Phar a ſacrifié la Comteſſe Anatolle à Madame de R***; quoi qu'il en ſoit, la Comteſſe Anatolle a perdu ſa réputation, on lûi fait d'autant moins de grace, qu'elle eſt plus jolie & plus aimable; on la déchire cruellement, & elle eſt ſûrement très-à plaindre, s'il eſt vrai qu'elle n'ait en effet que de la coquetterie à ſe reprocher.

LETTRE XL.

La Baronne à Madame de Valmont.

ON a raiſon de dire, Madame, qu'une mere eſt *bien fiere* la premiere fois qu'on lui demande ſa fille en mariage ; je viens d'éprouver cette ſatisfaction ! Le Marquis d'Hernay, un jeune homme que j'ai vu en Italie, deſire vivement épouſer Adele ; il m'a fait *preſſentir* à ce ſujet il y a environ trois ſemaines ; j'ai répondu très-vaguement, & j'en ai parlé à ma fille le même jour. Au ſeul mot *d'établiſſement*, avant que j'euſſe nommé le Marquis d'Hernay, elle a changé de viſage. Eh quoi, Maman, s'eſt-elle écriée, ſongeriez-vous déjà à me marier ?..... Non pas dans ce moment, répondis-je, puiſque vous avez une fortune honnête & un ſort aſſuré, rien ne pourra me décider à vous marier que votre éducation ne ſoit entiérement finie, mais je pourrois dès-à-préſent, ſi vous y conſentiez, prendre des engagemens conditionnels ; enfin, celui qui ſe propoſe..... c'eſt le Marquis d'Hernay..... — M. le Marquis d'Hernay !... — Un très-bon ſujet, un homme dont la fortune & la naiſſance..... Oh, maman, interrompit

terrompit Adele en ſouriant, eût-il encore une naiſſance plus diſtinguée, une fortune plus conſidérable... Il eſt impoſſible que cet homme-là ſoit deſtiné à vous appeler *Maman*... — Mais Adele, vous êtes bien dénigrante... — Je trouve qu'il me fait beaucoup d'honneur... Mais j'avoue qu'il ne me paroît pas fait pour devoir prétendre à devenir *votre fils*... — Et votre mari; convenez-en?... — Maman, convenez vous-même que vous penſez comme moi?... — Parlons raiſon: pourquoi avez-vous tant d'éloignement pour lui?... — Maman, parce que vous le trouvez ridicule. — Je ne vous ai point dit cela. — Mais je l'ai vu, & toujours votre opinion décidera la mienne. — Eh bien, quand il ſeroit vrai *qu'il fût ridicule*, s'il eſt eſtimable? — Ma chere Maman me trouvera un mari eſtimable, & qui ne ſera point ridicule... — Prenez garde, Adele, de vous former des chimeres & de pouſſer trop loin la délicateſſe.... — Je ne le puis; je vous aſſure que depuis que j'exiſte, je n'ai jamais réfléchi à la tournure que je deſirerois dans un mari; je ſais que je n'aurois pas aſſez de lumieres & d'expérience pour bien choiſir moi-même, & que je ſerois auſſi inſenſée qu'ingrate, ſi je ne me repoſois pas entiérement ſur vous du ſoin de mon bonheur... — Ainſi donc, vous accepterez avec joie le mari que je vous pro-

poſerai ſérieuſement ? Oui, Maman, n'en doutez pas, quel qu'il ſoit. — Je mérite cette confiance en effet, mais combien ce choix eſt important ! Si vous ſaviez, ma fille, combien les hommes ſont difficiles à connoître !... — Des mœurs ſi différentes des nôtres, & puis ſachant ſe contrefaire quand ils veulent !... Comme Richardſon a peint cela ! cet horrible Lovelace !... Quel hypocrite ! quel monſtre !... — Il eſt vrai qu'ils ne ſont occupés qu'à nous tromper, à feindre des ſentimens qu'ils n'éprouvent pas, afin de nous ſéduire, & de pouvoir s'en vanter après.... — Cela fait frémir ! Mais comment une femme eſt-elle aſſez extravagante pour ſacrifier à un homme ſon repos & ſa réputation ? — Voilà l'abîme où conduit une imagination déréglée ; on ſe perſuade qu'on a *une paſſion invincible*, on ne fait plus d'efforts pour y réſiſter, l'on y céde, & l'on n'eſt déſabuſée qu'après avoir perdu l'honneur. Toute perſonne raiſonnable, quelque ſenſible qu'elle puiſſe être, n'aura jamais de *paſſion*. Auſſi avez-vous vu que Richardſon (qui ſûrement connoiſſoit profondément le cœur humain) s'eſt bien gardé de faire Clariſſe *paſſionnée* ; même, durant le temps qu'elle s'abuſe ſur Lovelace, elle n'a pour lui qu'un très-léger mouvement de préférence, & jamais un moment *de l'amour*. Elle a cependant le

cœur le plus tendre, mais elle a des principes ſolides, une raiſon ſupérieure, une imagination ſage, & par conſéquent il eſt impoſſible qu'elle ſoit ſuſceptible d'un ſentiment qui ne peut remplir le cœur qu'après avoir tourné la tête, & dont la raiſon préſervera toujours facilement une perſonne réfléchie & qui a de l'empire ſur elle-même. D'après cette converſation, Madame, il eſt inutile de vous dire que je n'ai point accepté l'offre de M. le Marquis d'Hernay; il a deſiré une réponſe poſitive, & depuis ce moment, il a ceſſé entiérement de venir chez moi.

Vous êtes curieuſe de ſavoir, Madame, quelle impreſſion le monde fait ſur Adele: comme elle le voit avec toute ſa raiſon, elle eſt ſinguliérement frappée des ridicules qu'elle y découvre. Je l'ai menée l'autre jour chez Madame de B*****, il y avoit beaucoup de monde, & nous y ſommes reſtées aſſez long-temps; elle y a fait pluſieurs remarques qu'elle m'a communiquées quand nous nous ſommes retrouvées ſeules. Peut-on être, m'a-t-elle dit, plus aimable que ne l'eſt Madame de B***** ? Non ſûrement, ai-je répondu, & vous trouverez bien peu de perſonnes qu'on puiſſe lui comparer: elle poſſede la vraie politeſſe, celle qui oblige toujours & ne fatigue jamais; elle a le mérite infiniment rare de

bien parler, de s'exprimer avec élégance & pureté, ſans qu'il ſoit poſſible de l'accuſer un moment de pédanterie ; on peut dire de ſa converſation ce qu'on a dit de la maniere d'écrire de Madame de Sévigné : *qu'elle n'eſt jamais recherchée & jamais commune.* Elle a tant de naturel, qu'on eſt plus charmé que ſurpris de ce qu'on lui entend dire de plus ſaillant ; ce n'eſt que la réflexion qui peut faire ſentir toute ſa ſupériorité. — Avec quel feu vous faites ſon éloge, Maman, elle n'eſt cependant pas votre amie ?... — Fût-elle mon ennemie, je la louerois de même ; il eſt ſi doux de rendre hommage à la vérité ! — Maman, comment ſe nomme cette jeune perſonne qui étoit aſſiſe à côté de Madame de B*****, qui avoit une *cravate* ſi bouffante, & tant de fleurs *remuantes* dans la tête ?.. — Madame de *** ; comment la trouvez-vous ? — Point du tout jolie, & puis elle a des manieres bien déſagréables, une façon de tourner la tête à droite, à gauche, & à toute minute.... en faiſant des mines !.... Quel grouppe d'hommes elle avoit autour d'elle !.... — Dès qu'elle eſt dans une chambre, tous les hommes qui s'y trouvent viennent l'entourer ainſi. — A cauſe de toutes les mines qu'elle fait, je parie ; en effet, cela eſt drôle à voir de près.... — Oui, voilà ce qu'on appelle de la coquetterie : voilà ce

que mépriſent les hommes, & ce qui les attire. — Maman, avez-vous remarqué quand Madame de B*****, a fait l'éloge de Madame de C****, avec quelle froideur Madame de *** a répondu ?... — Oui, elle n'a pu diſſimuler ſon chagrin, car l'envie eſt un vice que nul art ne ſauroit cacher; vous en voyez la preuve, puiſque vous, ſi jeune, ſi peu pénétrante encore, vous avez découvert dans l'inſtant que Madame de *** étoit envieuſe. — Et comment peut-on l'être ? comment du moins peut-on être inſenſible au plaiſir ſi noble de paroître équitable ?

Vous voyez, Madame, combien Adele trouve la coquetterie ridicule, & l'envie révoltante; ſi depuis l'âge de huit ans, elle eût vu du monde chez moi, elle ſeroit accoutumée à toutes ces choſes, elle ne les remarqueroit pas, ou du moins elle n'en ſeroit pas choquée; & comment m'y prendrois-je alors pour l'en préſerver elle-même ? au contraire, je n'ai pas beſoin de lui dire à quel point le vice eſt haïſſable; elle ouvre les yeux, le voit & le déteſte.

Oui, Madame, le Chevalier de Valmont ſe conduit toujours auſſi parfaitement que votre tendreſſe peut le deſirer; ſes liaiſons ne ſont pas étendues, parce qu'il a voulu les bien choiſir; il s'eſt lié particuliérement cet hiver avec le Marquis de ****, ce jeune

hommes ſi diſtingué par ſes vertus, ſes talens & ſes qualités ſi brillantes, & dont la conduite a procuré à tous les peres de famille la ſatisfaction de pouvoir offrir à leurs fils un modele digne d'être imité. Le Chevalier de Valmont témoigne toujours à Théodore la plus vive amitié ; ils ont l'un & l'autre les mêmes principes, les mêmes ſentimens, ils ſont faits pour s'aimer toute leur vie.

LETTRE XLI.

La Baronne à Madame d'Oſtalis.

EH bien, mon enfant, votre affaire avance-t-elle? M. d'Oſtalis eſpere-t-il réellement obtenir cette Ambaſſade?... Envoyez-moi un courrier pour le *oui*, & même pour le *non*; ce *non* vous feroit reſter!... Je ſouhaite de préférence à tout, l'avancement de votre mari, & tout ce qui peut contribuer à ſa gloire & augmenter ſa fortune.... mais je ſuis dans la ſituation la plus pénible, celle où les deſirs du cœur ſe trouvent en contradiction avec les vœux formés par la raiſon!... Moi, former le vœu de vous voir partir pour la ** ! Non, ne le croyez pas!... Ah, ma fille!... combien je me

reproche maintenant mon voyage d'Italie ! ces deux ans écoulés loin de vous, & que j'aurois pu paſſer avec vous !.... Enfin, n'en parlons plus, attendons l'événement avec réſignation, & préparons-nous à le ſupporter avec courage.

J'ai ſoupé hier chez Madame de Valcé pour la premiere fois de l'hiver ; la Vicomteſſe l'a ſi poſitivement exigé, que je n'ai pu m'en défendre. Il y avoit environ 40 perſonnes, & de la meilleure compagnie. Nous avons vu Madame de Valcé fort mal accueillie dans la ſociété, mais aujourd'hui elle a cent mille livres de rentes, & tout le monde va chez elle avec empreſſement. Elle en eſt d'une fierté inconcevable, elle ignore apparemment qu'elle n'en a pas plus de conſidération réelle : les gens qui ont une excellente maiſon ſont comme les Rois, ils ne ſavent jamais ce qu'on dit d'eux ; un bon ſouper fait faire ſouvent autant de fauſſetés & de baſſeſſes que l'ambition en peut produire. Au reſte, Duclos dit avec beaucoup de raiſon : *Les hommes* (1) *ne peuvent juger que ſur l'extérieur. Sont-ils donc ridiculement dupes, parce que ceux qui les trompent ſont baſſement & adroitement perfides* ? Il eſt vrai auſſi qu'à moins d'être aveuglé par un amour-propre démeſuré, il ſuf-

(1) Conſidération ſur les mœurs.

fit d'avoir un peu d'expérience pour ſavoir qu'on peut toujours, quand on le veut, attirer du monde chez ſoi, même ſans donner à ſouper ; il n'eſt pas néceſſaire pour cela d'être aimable, il faut ſeulement le deſirer, garder ſa chambre, & ouvrir ſa porte. Voilà ce qu'il n'eſt pas inutile d'apprendre à une jeune perſonne pour la préſerver de la vanité ridicule d'attacher un grand prix à des liaiſons étendues. Cette fureur d'attirer tout Paris chez ſoi occaſionne une perte de temps qui n'eſt rachetée par aucun plaiſir réel. Au milieu d'un ſemblable tourbillon, il eſt impoſſible de cultiver ſes talens, d'orner ſon eſprit de nouvelles connoiſſances, & de conſerver le goût de l'étude & de l'occupation. Mon intention n'eſt pas aſſurément que ma fille vive dans la ſolitude, je veux bien qu'elle ſe trouve quelquefois avec ſoixante perſonnes, pourvu qu'elle ne les raſſemble pas chez elle. Je deſire enfin qu'elle ne reçoive que ſes amis & les gens qui lui paroîtront vraiment aimables, & alors elle n'aura jamais quarante perſonnes à ſouper. Au reſte, M. & Madame de Valcé ſe ruinent ; c'eſt acheter bien cher *la gloire* d'être cité pour avoir une des meilleures maiſons de Paris. Adieu, ma chere fille ; je ne vous preſſerai point de m'écrire ; vous devez juger, par ma tendreſſe pour vous, de l'impatience avec laquelle j'attends de vos nouvelles.

LETTRE XLII.

La Baronne à Madame de Valmont.

M. d'Oſtalis eſt nommé Ambaſſadeur en ** ; il partira dans deux mois, & ſa femme le ſuivra. Loin d'exiger ce ſacrifice, il a preſſé Madame d'Oſtalis de reſter en France, mais ſans doute il étoit bien ſûr qu'elle n'écouteroit que ſon devoir !... Oui, tel eſt le devoir d'une femme ! Pour ſuivre ſon mari, il faut qu'elle abandonne ſans balancer, ſes amis, ſa famille, ſa mere !... Adéle peut-être un jour fera ces mêmes ſacrifices !.... Cette cruelle idée me ravit ma ſeule conſolation.... Madame d'Oſtalis m'arrache le cœur quand elle me dit : *Adele vous reſte* !... Hélas, qui me répondra qu'elle me reſtera toujours !

Quel triſte été je vais paſſer ! M. d'Almane & Théodore partent dans ſix ſemaines, & moi... quinze jours après, j'irai m'établir à St **, cette petite terre que nous avons à ſix lieues de Paris, j'y reſterai juſqu'à la St. Martin.

Adieu, Madame ; plaignez-moi..... Vous ſavez mieux qu'une autre tout ce que je dois ſouffrir en ce moment.

LETTRE XLIII.

La même à la même.

AH ſans doute, Madame, l'intérêt de ce qui nous eſt cher peut nous faire ſupporter avec courage les privations les plus cruelles ! N'ai-je pas fait moi-même toutes les démarches qui pouvoient, dans cette occaſion, être utiles à M. d'Oſtalis ?.... Eh, ſi l'on me prouvoit qu'Adele, à deux mille lieues de moi, dût trouver le bonheur, croyez-vous que j'héſitaſſe un moment à me ſéparer d'elle ? Je ne lui ſacrifierois même pas alors toute ma félicité ; en aſſurant la ſienne, je ne pourrois me croire malheureuſe.

Oui, Madame, je ne recevrai ici que mes amis particuliers ; j'ai amené avec moi un peintre en miniature, le ſeul maître dont elle ait beſoin à préſent, car je puis ſuppléer tous les autres. M. Leblanc, un homme-d'affaires de M. d'Almane, paſſera auſſi avec nous ſix mois, & il donnera à ma fille quelques connoiſſances générales ſur les affaires dont une femme peut ſe trouver chargée, ainſi que le recommande le plus ſage comme le meil-

leur des Inſtituteurs. « Il ſeroit bon, dit » M. de Fénélon, que les jeunes perſonnes » ſuſſent quelque choſe des principales » regles de la Juſtice, par exemple, la » différence qu'il y a entre un *teſtament* & » une *donation*, ce que c'eſt qu'un *con-* » *trat*, une *ſubſtitution*, un *partage*, des » *co-héritiers*, les principales regles du » droit ou des coutumes du pays où l'on » eſt pour rendre ces actes valides ; ce que » c'eſt que *propres*, ce que c'eſt que *com-* » *munauté*, ce que c'eſt que *biens meubles* » & *immeubles*. Si elles ſe marient, toutes « leurs principales affaires rouleront là-deſ- » ſus.... Les filles qui ont une naiſſance & » un bien conſidérable, ont beſoin d'être » inſtruites des devoirs des ſeigneurs dans » leurs terres. Dites leur donc ce qu'on » peut faire pour empêcher les abus, les » violences, les chicanes ſi ordinaires à la » campagne. Joignez-y les moyens d'éta- » blir les petites écoles & des aſſemblées » de charité pour le ſoulagement des pau- » vres malades... En expliquant les devoirs » des ſeigneurs, n'oubliez pas leurs droits, » dites ce que c'eſt que *Fiefs*, *Seigneur* » *dominant*, *Vaſſal*, *hommage*, *rente*, » *dîmes inféodées*, *droit de Champart*, » *lods & ventes*, *indemnité*, *amortiſſement* » *& reconnoiſſance*, *papiers terriers* & au- » tres choſes ſemblables. Ces connoiſſances

» ſont néceſſaires, puiſque le gouverne-
» ment des terres conſiſte entiérement dans
» toutes ces choſes (1). »

Nous avons tous les matins une converſation de trois-quart d'heure, avec M. Leblanc, ſur cette matiere. L'après-midi, Adele écrit ce qu'elle a pu retenir : le lendemain, M. Leblanc rectifie ſon extrait, & ajoute à la marge les omiſſions importantes. Adele gardera ces cahiers pour ne jamais oublier les choſes qu'ils contiennent, il ſuffira qu'elle les reliſe ſeulement tous les trois mois. Je ne la fais point écrire à la leçon, parce qu'elle n'écouteroit pas avec autant d'attention, ſi elle n'étoit pas obligée de rendre compte de l'entretien quatre ou cinq heures après, & je ne lui fais pas donner des cahiers par ſon maître, parce que l'explication la plus claire, & qu'on n'oublie jamais, eſt toujours celle qu'on fait ſoi-même.

Adele trouve que la Campagne où nous ſommes ne vaut pas notre habitation en Languedoc ; elle eſt auſſi ſurpriſe qu'atten-

---

(1) *Education des filles, par M. de Fénélon.* Les avantages infinis que les femmes retireroient de ces connoiſſances ſont beaucoup plus détaillées dans un excellent ouvrage anglois, qui mérite d'être lu par les meres de famille & les jeunes perſonnes, & qui a pour titre : *The Governess and the La Librairy.* La Gouvernante & la Bibliotheque des Dames en quatre volumes.

die en découvrant la misere affreuse des Payſans des environs de cette petite Terre. Quoi ! tant d'infortunés, me dit-elle, ſi près de Paris, ſi près de cette multitude de gens riches !... Devez-vous vous en étonner, lui dis-je, quand cette miſere exiſte à Paris même ? Ce n'eſt pas où régnent le faſte & l'oſtentation que vous trouverez de la bienfaiſance dans les riches, & de l'aiſance parmi le peuple. Le luxe, dit-on, ſoutient les manufactures, fait vivre une multitude d'ouvriers ; oui, quand il eſt modéré : mais quand il eſt exceſſif, il ruine également les particuliers & les ouvriers. Les premiers alors ne payent point, les derniers meurent de faim, & les Marchands font banqueroute. Enfin, comment voulez-vous, lorſqu'on a cinquante mille livres de rentes, & qu'on en depenſe quatre-vingt, qu'on puiſſe faire de bonnes actions ?..... — Maman, moi qui ne ferai point de dettes, & qui me trouverai toujours de l'argent de reſte, je voudrois que vous euſſiez la bonté de me guider dans l'emploi de la ſomme que je deſtine aux pauvres..... — Et quelle eſt cette ſomme ?..... — Cinq cens francs par an *de fixe*, & mon frere donnera autant, ce qui fait mille francs ; mais nous deſirerions conſacrer cet argent à un objet déterminé, & qui ne changeât pas tous les ans. — Je vous promets d'y penſer, ai-je répondu, & mê-

me de vous ſeconder dans ce projet. — Maman, reprit Adele, ne pourrions-nous pas former un petite aſſociation avec quelques perſonnes ?..... — Cela eſt poſſible ; mais il ne faut jamais faire des propoſitions de ce genre qu'à ſes amis particuliers. — Vous n'approuvez donc pas ces quêtes que l'on fait quelquefois dans la ſociété ?.... — Nullement. Donnons autant que nous pouvons, c'eſt tout ce que la religion & l'humanité nous preſcrivent. Elles ne nous ordonnent point de demander l'aumône pour la faire. Pour moi, j'aimerois mille fois mieux vendre un de mes meubles pour ſoulager l'infortuné qui m'implore, que de me réſoudre à demander de l'argent à trente perſonnes que je ne connoîtrois point, & qui me le donneroient avec autant de regret que de mauvaiſe grace. Moi-même, je ne me ſuis jamais ſoumiſe à cette contribution que par politeſſe. Suis-je ſûre que l'objet de la charité ſoit réellement digne de ma compaſſion ? Je ne le connois point. J'ai mes Pauvres que j'affectionne ; cet argent qu'on m'oblige à donner leur appartient : *la Dame Quêteuſe* le leur ravit, & m'ôte à moi le mérite & le plaiſir ſi doux de le donner ; elle jouira ſeule auſſi de la petite portion de reconnoiſſance qui m'eſt dûe ; ainſi j'aurois bien le droit de lui dire (ſi j'étois moins polie) : refuſez-vous une ou

deux fantaiſies, & vous completterez la ſomme que vous deſirez d'une maniere infiniment plus noble, & beaucoup plus méritoire. Il ſeroit poſſible que ce diſcours fît peu d'impreſſion, car je conçois bien qu'il eſt plus facile en général d'être indiſcrete & importune, que charitable & bienfaiſante. — Cependant, Maman, je vous ai entendu louer ſouvent Madame de*** ſur ſa bienfaiſance, & c'eſt une *Dame Quêteuſe*. — Si la bienfaiſance de toutes les *Dames Quêteuſes* étoit auſſi vraie & auſſi univerſellement reconnue, je ne condamnerois plus cet uſage; il me paroîtroit reſpectable, quoique, même alors, je fuſſe encore décidée à ne point l'adopter. Je vous le répete, revenons toujours à nos premiers principes, & ne nous en écartons jamais. Avant tout, il faut être *ſtrictement juſte*; & ce n'eſt pas l'être que d'abuſer des égards & de la politeſſe des gens qu'on rencontre, pour en obtenir de l'argent qu'ils donnent à regret. Ainſi, cette ſeule raiſon m'inſpireroit de l'averſion pour les *quêtes de ſociété*.

Le jour même de cette converſation, j'ai parlé à Madame de Limours & à Madame de S***, qui ſont ici, du projet d'Adele, & il eſt décidé qu'en effet nous nous aſſocierons avec quelques autres perſonnes encore, pour former un petit établiſſement à deux lieues de Paris, afin que chaque aſſocié

puiſſe y préſider tout-à-tour. Nos calculs ne ſont point encore faits; nous ſommes ſeulement déterminés à former une école de ſix jeunes filles bien pauvres, que nous choiſirons d'une bonne ſanté, d'une figure agréable, & toutes âgées de dix ans, & auxquelles nous ferons apprendre à lire, à écrire, à compter, & à travailler en linge. Nous louerons une petite maiſon pour elles, & nous les y établirons avec une bonne ouvriere, & un homme qui ſera à la fois *l'économe* de la maiſon, & maître d'école des jeunes filles : nous leur donnerons en outre une cuiſiniere & une ſervante. Nous prévoyons que cet établiſſement coûtera, par impoſſible, ſix mille francs par an. Notre projet eſt de ne garder ces jeunes filles que ſept ans; les deux dernieres années elles travailleront à leur profit; elles auront pour pratiques les Aſſociés & les amis des Aſſociés; ainſi elles ſortiront à dix-ſept ans de l'école, avec une petite ſomme d'argent, ſachant bien travailler, lire, écrire, compter, &c. Un Aſſocié ſera le maître de donner un talent de plus à celle des jeunes filles qu'il aimera le mieux, comme de lui faire apprendre à broder, à coëffer, faire de la tapiſſerie, &c. Ces jeunes filles ayant reçu une excellente éducation pour leur état, ſeront très-faciles à placer, ſoit à Paris, ſoit en Province, d'autant plus qu'elles auront

ront pour protecteurs tous les Associés. Le jour où elles quitteront l'école, elles seront toutes remplacées par six autres jeunes filles de dix ans ; celles ci passeront à l'école le même temps, & seront remplacées de même le jour de leur sortie, succession qui durera tant que vivront les Associés, qui se lieront entr'eux par des engagemens respectifs, renouvelés tous les sept ans. Adele est chargée de faire les réglemens de l'école, & l'instruction Chrétienne & Morale à l'usage des jeunes Filles ; les Associés seront les *Censeurs* de cet ouvrage, & y feront les corrections qu'ils jugeront nécessaires. Vous, Madame, qui trouvez tant de plaisir à faire le bien, vous imaginerez facilement combien ce projet nous occupe ; nous ne parlons plus d'autre chose, & Adèle a déjà fait une partie de l'instruction destinée aux jeunes filles.

Je reçois fort exactement des nouvelles du Chevalier de Valmont par mon fils, qui sent bien vivement le plaisir de se trouver cette année dans la même garnison ; & l'éloge du Chevalier occupe toujours une grande page de chaque Lettre que je reçois de Théodore.

LETTRE XLIV.

La même à la même.

De Saint ***.

J'Ai fait connoiſſance, Madame, avec une perſonne que vous avez beaucoup vue autrefois à Narbonne pendant un hiver que vous y avez paſſé : c'eſt M. le Comte de Retel. Il me procure le plaiſir de parler de vous, Madame ; ce qui me ſuffiroit pour le trouver aimable : il a d'ailleurs autant d'eſprit que d'inſtruction, un peu de cauſticité & de ſingularité, mais une excellente réputation & un air de franchiſe qui me convient beaucoup. Il a une maiſon charmante à trois-quarts de lieue de la mienne, il nous a donné la permiſſion d'aller nous promener dans ſon jardin, & c'eſt-là que s'eſt formée notre liaiſon. Il ajoute peu de foi à l'inſtruction & aux talens des femmes ; il a ſouri en voyant dans mon cabinet le plan de mon jardin levé par Adele, ainſi que des payſages, des fleurs & des miniatures de ſon ouvrage. Je me ſuis doutée qu'il avoit été plus d'une fois attrapé dans ce genre, & que l'experience l'avoit rendu incrédule. « A Paris, le riche ſait tout, dit

» Rouſſeau ; il n'y a d'ignorant que le pau-
» vre. Cette Capitale eſt pleine d'Amateurs,
» & ſur-tout d'Amatrices, qui font leurs ou-
» vrages comme M. Guillaume inventoit
» ſes couleurs. Je connois à ceci trois ex-
» ceptions honorables parmi les hommes ;
» il y en peut avoir d'avantage, mais je n'en
» connois aucune parmi les femmes, & je
» doute qu'il y en ait (1). »

Pour moi, je dirois au contraire que *je connois à ceci deux exceptions*, Madame d'Oſtalis & Adele ; ainſi, je puis croire *qu'il y en peut avoir davantage*, quoique je n'en aie pas la certitude ; car je n'ai jamais vu d'autres *Amatrices* deſſiner des vûes d'après nature, & faire des portraits reſſemblans & corrects. Mais enfin, M. de Retel a vu deſſiner Adele dans un jardin ; *il l'a vûe* peindre d'après nature, il a ſuivi toutes les ſéances, & il eſt bien ſûr à préſent qu'il n'y a pas de *ſupercherie*. Cette découverte l'a fait paſſer ſubitement d'une extrêmité à l'autre ; car Adele maintenant n'a point d'*Admirateur* plus ſincere. L'autre jour nous avons joué par haſard (car *ces jeux d'eſprit* ſont peu de mon goût) à ce jeu, où chacun eſt obligé d'écrire un vers tour-à-tour. La plus jolie écriture du monde a fait reconnoître tous ceux qui étoient d'Adele. M. de

(1) Emile, tome 2.

Retel, après avoir loué l'écriture, a examiné les vers avec attention. Comment donc, s'eſt-il écrié, non-ſeulement pas une faute d'orthographe, mais pas une faute de verſification !..... Ainſi donc, Mademoiſelle, a-t-il ajouté d'un ton un peu moqueur, vous avez appris à faire des vers; & par conſéquent nous pouvons nous flatter de l'eſpérance de voir un jour de *vos productions*. Il eſt vrai, répondit Adele, que Maman, pour me mettre en état de mieux ſentir la meſure des vers, m'en a fait faire quelquefois, mais elle a ſu m'apprendre en même-temps à quel point ce talent lorſqu'il n'eſt pas ſupérieur, peut rendre une femme ridicule..... Eh bien, Mademoiſelle, interrompit M. de Retel, pourquoi n'auriez-vous pas l'eſpoir d'égaler un jour les femmes qui ſe ſont diſtinguées dans ce genre ?..... Parce que l'amour propre, reprit Adele, ne peut m'empêcher de connoître que tous les vers que j'ai faits ne valent rien. Le papier que je tiens, dit M. de Retel, prouve que la modeſtie ſeule vous abuſe. Voilà de la galanterie, dis-je à mon tour; mais Adele ſait bien qu'avec beaucoup de peine, elle ne pourroit parvenir qu'à faire des vers très-médiocres; alors il vaut mieux écrire en proſe. Le nom de Madame de Sévigné eſt immortel, & très-peu de perſonnes ſavent que Mademoi-

ſelle *Barbier* ait exiſté, quoiqu'elle ne ſoit morte qu'en 1741, & qu'elle ait fait pluſieurs Opéra & beaucoup de Tragédies qui eurent du ſuccès dans le temps. Pourquoi cela ? C'eſt que les Tragédies de Mademoiſelle Barbier ſont médiocres, & que les Lettres de Madame de Sévigné ont le degré de perfection dont ce genre d'écrire eſt ſuſceptible. C'eſt qu'enfin il y auroit plus de mérite & de gloire à faire une chanſon parfaite, qu'un mauvais Poëme épique ; quatre vers ont fait paſſer à la poſtérité M. de Saint-Aulaire (1) ; & Chapelain ſeroit oublié depuis long-temps, ſi quelques Auteurs célebres n'euſſent pris la peine de le critiquer. Ainſi, puiſque Adele écrit bien une Lettre, & qu'elle fait mal des vers, je lui conſeille de s'en tenir toujours à la proſe. Mais, dit Madame de Limours, ſi, née avec de l'eſprit, & élevée avec autant de ſoin, elle veut par la ſuite ſe diſtinguer, devenir *Auteur*, par exemple, l'en détourneriez-vous ? — Non, parce que ſi je n'ai pas encore la certitude qu'elle puiſſe faire un jour un *excellent Ouvrage*, je ſuis ſûre du moins qu'elle n'en feroit pas un mauvais, quand ſon eſprit ſera entiérement formé. — Mais vous dites qu'un *excellent Ouvrage*

(1) Son impromptu fait pour Madame la Ducheſſe du Maine.

peut ſeul paſſer à la poſtérité ?..... — Oui, un Ouvrage de pur agrément, mais un Ouvrage qui auroit un but moral, pourroit ſe paſſer de génie & de ſupériorité, pourvu qu'il fût pûrement écrit. L'Auteur qui ne veut que briller n'a nul droit à l'indulgence ; s'il ne plaît pas, il a tort, & n'eſt plus bon à rien ; mais je pardonne de grands défauts & de la médiocrité à celui qui m'inſtruit & m'éclaire ; je ne pourrois ſans ingratitude le juger avec ſévérité ; ſon Livre, fût-il dénué de tout agrément, fût-il même ennuyeux, s'il eſt utile, mérite de l'eſtime, & ſera toujours lû. C'eſt ainſi que pluſieurs Ouvrages de Sciences, faits ſans génie, & quelques Ouvrages de Morale médiocrement écrits, ſont parvenus à la poſtérité, uniquement parce qu'ils ſont utiles ; & voilà pourquoi je détournerai toujours une jeune perſonne de la manie des vers : on ne peut rien faire de véritablement utile dans ce genre (1), qui, par conſéquent, exige, né-

(1) Je ſais bien que Moliere a réformé beaucoup de ridicules, & que les Pieces de Corneille ſont faites pour élever l'ame ; mais dans tous les Ouvrages dramatiques (ſans excepter même ceux de ce grand homme,) la morale n'eſt jamais qu'un *acceſſoire*, & non le but principal ; le véritable deſir de l'Auteur eſt de plaire & d'émouvoir les paſſions ; tout ce qu'on exige de lui, c'eſt que ſon dénouement ſoit *inſtructif*. Il peut être dangereux pendant plus de quatre actes & demi,

fairement des talens ſupérieurs ; ainſi, il eſt beaucoup plus ſenſé de choiſir celui dans lequel on eſt ſûr de ſe diſtinguer avec ſeulement de l'inſtruction & du bon ſens, & qui peut, ſi l'on a du génie, élever au rang glorieux de ces grands Ecrivains, également dignes de l'admiration des hommes par leurs talens ſublimes & par l'uſage qu'ils en ont fait.

Cette diſſertation a détruit la crainte qu'éprouvoit M. de Retel, qu'Adele ne fît des vers avec prétention. Madame de Limours eſt perſuadée qu'il finira par devenir amoureux d'Adele ; cet établiſſement ſeroit fort au-deſſus des eſpérances que je dois naturellement concevoir pour ma fille ; cependant il ne me tente point. M. de Retel a cent mille livres de rentes & un très-beau nom, mais il a trente-ſept ans & un perſonnel qui peut déplaire à une jeune perſonne : ſi la laideur n'eſt pas abſolument révoltante à des yeux indifférens, il ſeroit très-poſſible qu'elle l'empêchât d'être aimé de ſa femme. Je ſuis loin de deſirer qu'Adele ait *de la paſſion* pour ſon mari, mais

---

pourvu que la derniere ſcene ſoit morale. M. de la Motte, en parlant du danger des Pieces de Théâtre, relativement aux mœurs, ajoute : « Nous inſtruiſons un moment, » mais nous avons long temps ſéduit ; le remede eſt trop » foible & vient trop tard. » *Œuvres d'Houdart de la Motte, cinquieme volume.*

je veux qu'elle puiſſe l'aimer, & que par conſéquent il n'ait rien de déſagréable. Je n'ignore pas que cette conſidération n'eſt en général d'aucun poids, & qu'avec de la naiſſance & de la fortune, un homme eſt rarement refuſé pour ſa figure, quelque choquante qu'elle puiſſe être; moi, j'ai des principes différens, & quand le bonheur de ma fille me ſeroit moins cher, la religion ſeule m'empêcheroit encore de la ſacrifier à l'ambition, & de lui donner un mari qui pourroit inſpirer du dégoût; & même ſi, de ſon propre mouvement, elle faiſoit un choix ſemblable, je m'y oppoſerois (à moins qu'elle n'eût vingt-cinq ans); je m'y croirois obligée, car je n'attribuerois qu'à *ſon innocence* cette prétendue preuve de raiſon.

* *
*

LETTRE

LETTRE XLV.

Le Baron au Vicomte.

De Strasbourg.

IL faut abſolument, mon cher Vicomte, changer quelque choſe à notre plan ; ou, pour mieux dire, remédier aux inconvéniens cauſés par l'indiſcrétion de Madame de Limours. Théodore me parle avec plaiſir de Conſtance, mais il eſt trop ſûr qu'il aura le bonheur de vous appartenir, pour s'occuper vivement de cette idée ; il y compte, c'en eſt aſſez pour n'y plus réfléchir. J'eſſayerois en vain d'affoiblir ſes eſpérances, les derniers adieux de Madame de Limours ſont trop préſens à ſa penſée !... Cependant la Comteſſe Anatolle vient d'arriver ici, (car vous ſavez que la grand'-mere de ſon mari habite Strasbourg) ; chaque jour elle eſt l'objet d'une fête nouvelle ; elle diſtingue Théodore, & Théodore la retrouvera cet hiver à Paris..... Tout ceci m'inquiéte ; après beaucoup de réfléxions là-deſſus, je crois que nous n'avons d'autre parti à prendre que celui *de nous brouiller* vous & moi, non pas ou-

vertement, car il ne faut pas négliger entiérement les vraiſemblances ; *l'affaire de Deſormeaux* peut nous ſervir de prétexte ; nous nous ſommes trouvés en concurrence de ſollicitations, je viens de l'emporter ; vous prenez de l'humeur, vous m'écrivez une lettre *très-ſeche*, je la montre à Théodore ; d'un autre côté, vous vous plaindrez de moi à la Vicomteſſe ; de retour à Paris, nous retrouverons cette derniere inquiete, alarmée ; voilà tout ce que je deſire, je me charge du reſte. Adieu, mon cher Vicomte ; en attendant que nous *ſoyons brouillés*, croyez qu'il n'y a rien au monde qui pût affoiblir mon amitié pour vous.

LETTRE XLVI.

La Baronne à Madame d'Oſtalis.

de Saint **.

OUI, ma chere fille, depuis que vous êtes à **, j'ai reçu deux lettres du Comte de Roſeville, car il eſt vrai que je deſirois avoir de vos nouvelles *de plus d'une maniere.* Il répond avec détail à toutes mes queſtions ſur vous & vos enfans ; il me mande que non-ſeulement vous êtes *belle comme le jour*, mais que vous n'avez l'air ni *triſte* ni *abattue*, & qu'en arrivant, vous n'étiez pas fatiguée le moins du monde de votre long voyage ; enfin, ſa relation eſt entiérement conforme à la vôtre, & cette confirmation m'étoit bien néceſſaire. Je ne doute point de votre raiſon, je compte ſur vos promeſſes, mais vous ſavez qu'il n'eſt point d'inconſéquences & de craintes chimériques qu'une tendreſſe véritable ne doive faire excuſer.

Enfin, ma chere fille, le Comte de Retel a juſtifié la prédiction de Madame de Limours. Voici la copie de la lettre que j'ai reçue de lui hier au ſoir :

« Vous ſavez, Madame, que pour être

» en état de parler d'une affaire importante,
» il faut avoir toute ſa raiſon, *la tête froide*
» & *le cœur libre* ; je ſuis encore dans cette
» ſituation, mais je n'ai pas un moment à
» perdre ſi je veux en profiter. Depuis près
» de ſix mois que j'ai l'avantage de vous
» connoître, je ſuis devenu beaucoup moins
» incrédule ; par exemple, je ne croyois
» pas que l'éducation d'une jeune perſonne
» pût contribuer à ſon établiſſement ; il eſt
» vrai que je n'avois gueres vu juſqu'ici d'*é-*
» *ducations* qui méritaſſent d'être comptées
» pour quelque choſe. Mais à préſent je
» conçois qu'on puiſſe avoir la tête tournée
» par une perſonne qui réuniroit à des ta-
» lens enchanteurs, à l'eſprit le plus orné,
» une figure charmante & le caractere le
» plus aimable ; une perſonne ſemblable
» pourroit ſéduire également les gens frivo-
» les & les ſages ; en ſe montrant, elle at-
» tireroit tous les cœurs, elle les fixeroit
» en ſe faiſant connoître. Pourquoi, lorſ-
» qu'on veut ſe marier, ne demande-t-on
» que de *l'argent* ? C'eſt qu'on demande-
» roit preſque toujours en vain une éduca-
» tion diſtinguée ; nous ne deſirons point
» les choſes qui nous paroiſſent chiméri-
» ques, & ſouvent l'on ne cherche qu'une
» femme riche, parce qu'on déſeſpere d'en
» trouver une à la fois jolie, aimable, inſ-
» truite & ſpirituelle. Enfin, Madame, j'ai

» trente-ſept ans, & Mademoiſelle d'Al-
» mane (car il faut bien trancher le mot)
» n'en a que dix-ſept. Elle eſt charmante à
» tous égards, je ne pourrois faire valoir
» en me faveur que le deſir que j'aurois de
» la rendre heureuſe, & mon attachement
» pour vous, Madame !.... Je n'ignore
» pas que vous ne croirez ſon éducation
» finie que lorſqu'elle aura dix-huit ans &
» demi ; j'admire trop votre ouvrage, Ma-
» dame, pour ne pas deſirer vivement que
» rien ne puiſſe manquer à ſa perfection. Si
» vous aviez d'autres vûes, je n'ai pas le
» droit de vous demander votre ſecret, mais
» j'ai celui d'attendre d'un caractere tel que
» le vôtre, une franchiſe qui puiſſe me pré-
» ſerver du malheur de nourrir des eſpéran-
» ces chimériques. Je vous le répete, Ma-
» dame, *je ne ſuis point encore amoureux* ;
» mais ſi votre réponſe ne m'eſt pas favora-
» ble, dépêchez-vous de me l'envoyer, &
» de m'ôter tout eſpoir. »

Après avoir lû cette lettre, je fis appeler Adele, & je la lui montrai. Que penſez-vous de cette nouvelle propoſition, lui dis-je — Mais, répondit Adele, j'épouſerois M. de Retel ſans chagrin... — Sans chagrin ! ce n'eſt point aſſez. — Je ne penſe pas que je puiſſe jamais me marier avec joie, mon état eſt ſi heureux !.... — M. de Retel eſt un honnête homme, il a de

l'eſprit ; en demandant votre main, il prouve qu'il vous aime, puiſqu'il a cent mille livres de rentes, un beau nom, & qu'il eſt titré. — L'ambition & la vanité ne décideront jamais un choix fait par votre fille, votre éleve !..... Cependant je ſentirois peut-être mieux qu'une autre perſonne de mon âge le prix d'une fortune conſidérable : vous m'avez appris combien les richeſſes peuvent ajouter au bonheur, quand on en ſait faire un digne emploi ; mais j'avoue que j'éprouverois une ſorte de répugnance à m'unir à un homme pour lequel je ne ſerois qu'un mauvais parti, ſur-tout ſi, comme M. de Retel, il étoit abſolument dépourvu de tout agrément extérieur, car je craindrois qu'il pût me ſoupçonner d'avoir moins conſulté la raiſon & l'eſtime, que l'intérêt & l'ambition. J'entends, dis-je en ſouriant, vous aimeriez mieux que M. de Retel eût une figure agréable, & quelques années de moins : on peut concevoir cette délicateſſe. Plaiſanterie à part, reprit Adele ; ſi M. de Retel, tel qu'il eſt, n'avoit qu'une fortune aſſortie à la mienne, & que vous m'aſſuraſſiez, Maman, qu'il poſſede en effet toutes les bonnes qualités qu'il paroît avoir, je me déciderois à l'épouſer ſans aucune peine, & je ſuis très-ſûre que je ſerois heureuſe avec lui, car alors le motif qui me le feroit choiſir ne pourroit être douteux : en

le préférant à un jeune homme, je prouverois une raiſon ſupérieure à mon âge, je mériterois ſon affection & l'eſtime du public. — J'approuve, ma chere Adele, cette maniere de penſer, elle eſt entiérement conforme à la mienne, & je vais remercier M. de Retel. — J'en ſuis bien aiſe, Maman, je vous l'avoue; cependant, je vous le répete, ne croyez pas que ce ſoit l'âge de M. de Retel qui me donne de l'éloignement pour lui, je ſais très-bien qu'un homme n'eſt point *vieux* à trente-ſept ans; il me ſemble même que je ſeroïs flattée d'avoir un mari qui eût de l'expérience & de la conſideration; je n'ai fait encore qu'entrevoir le monde, mais j'ai déjà vu combien tous les jeunes gens rendent leurs femmes malheureuſes; le Comte Anatolle, par exemple, & tant d'autres!.... Je vous proteſte, Maman, que j'aimerois beaucoup mieux épouſer un homme de trente-ſept ans qui ſeroit aimable, qu'un jeune homme de vingt-trois ans. A peine Adele eut-elle prononcé ces mots *de vingt-trois ans*, qu'elle rougit à l'excès, comme ſi elle eût nommé le Chevalier de Valmont; c'étoit en effet la même choſe, car c'étoit bien-là ſa penſée. Je fus charmée qu'elle me fournît elle-même un prétexte naturel de lui parler du Chevalier de Valmont; je me garderai bien d'augmenter ſon embarras en paroiſſant attacher de l'impor-

tance à la naïveté qui venoit de lui échapper. En vérité, dis-je en riant, il y a bien-là de quoi rougir, parce que vous penſez au ſeul jeune homme à marier que vous connoiſſiez, pouvez-vous craindre de ma part une ridicule interprétation? — Ah, Maman, reprit Adele en m'embraſſant avec un reſte d'émotion, je ne craindrai jamais que vous liſiez au fond de mon ame. — J'en ſuis bien certaine, & croyez que tous vos ſentimens me ſont parfaitement connus. — Eh bien, Maman, je me flatte que je n'en ai point que vous puiſſiez déſapprouver? L'air d'inquiétude d'Adele, en diſant ces paroles, & l'ingénuité de la queſtion même, me firent ſourire. Quoi donc, repris-je, n'en êtes-vous pas ſûre?... — Mais je vous crois mieux que moi-même. — Soyez donc tranquille car vous êtes parfaitement raiſonnable. — Je le penſois en effet.... — Le Chevalier de Valmont eſt le fils d'une perſonne que vous aimez depuis votre enfance; il eſt l'ami de votre frere, il a beaucoup d'agrémens, il annonce des vertus, il doit vous inſpirer plus d'intérêt qu'aucun autre jeune homme de ſon âge; mais vous m'avez entendu dire ſouvent que Madame d'Olcy, ſa tante, avoit depuis long-temps des vûes pour ſon établiſſement; & d'ailleurs, vous ſavez bien vous-même que vous pouvez prétendre à un mariage infiniment plus avantageux;

vous ſavez mieux encore qu'il ne vous eſt pas permis de diſpoſer de votre cœur, & que nous ſommes toujours maître d'en régler tous les mouvemens. — Auſſi, Maman, ſoyez bien ſûre que je n'ai jamais penſé deux nuits de ſuite à la perſonne dont vous parlez ; il eſt vrai qu'il m'intéreſſe plus *qu'aucun autre jeune homme* ; mais quoique je l'aie vu ſouvent, il eſt trop jeune pour que j'aie jamais pu m'entretenir avec lui ; je ne puis juger ni de ſon eſprit ni de ſon caractere ; je connois beaucoup mieux M. de Retel que lui : ainſi, à moins que je n'euſſe la tête abſolument tournée par de mauvais romans où l'on voit tant d'exemples de ces prétendues *paſſions invincibles* qui naiſſent ſubitement à la *premiere vûe*, comment pourrois-je ſeulement me perſuader que ce que j'éprouve pour lui ſoit un véritable mouvement de préférence ? Mon frere l'aime beaucoup, mais il ſait combien il ſeroit peu convenable qu'il m'entretînt d'un jeune homme de cet âge ; & de ſa vie, il ne m'a prononcé ſon nom. Je n'entends jamais parler de lui, j'ignore abſolument quelle eſt au fond ſa conduite, j'en ai vaguement bonne opinion, puiſque mon pere ſouffre ſa liaiſon avec mon frere, mais je ne puis ſavoir s'il n'a pas quelque attachement particulier, ou quelque défaut eſſentiel dans le caractere ; en un mot, je

lui trouve une figure agréable ; il me paroît ſimple, poli, réſervé, c'en eſt aſſez pour inſpirer de la bienveillance, & non pour faire naître l'amitié. Voilà comme on penſera toujours, repris-je, quand on n'aura pas une imagination exaltée, enfin, quand on poſſédera la raiſon, l'eſprit & la pureté du cœur de *Clariſſe*, de *Miſſ Biron* ou d'*Adele*. Je vois avec plaiſir que vous avez la tête trop bonne & trop froide pour vous exagérer à vous-même vos propres ſentimens, illuſion qui a perdu tant de jeunes perſonnes ; cependant il ſuffit que vous ayez démêlé au fond de votre ame cette *préférence* dont vous venez de parler, pour éviter avec ſoin l'objet qui l'a fait naître, & pour écarter de votre imagination tout ce qui pourroit vous en rappeler le ſouvenir. C'eſt un devoir que la modeſtie & la prudence vous impoſent également. Il eſt bon de vous accoutumer déjà à le remplir avec ſcrupule, ce devoir, indiſpenſable dès-à-préſent, & qui, par la ſuite, deviendra ſacré, quand vous ſerez mariée. Par exemple, votre mari ſera ſûrement un honnête homme, puiſque je vous le choiſirai ; mais je m'attacherai trop aux qualités eſſentielles, pour vous pouvoir répondre qu'il ait beaucoup d'agrémens ; ainſi, il ſera poſſible que vous rencontriez quelques perſonnes plus aimables, alors le

plus léger *mouvement de préférence* ne vous ſeroit pas permis, & auſſi-tôt que vous l'éprouveriez, il faudroit le combattre & l'anéantir, effort qui ne ſera jamais pénible pour vous. Au reſte, il eſt bien rare qu'une perſonne parfaitement honnête ne ſoit pas à l'abri de ces petites ſurpriſes, quelque légeres & quelque paſſageres qu'elles puiſſent être. Le devoir, l'habitude, l'eſtime & la reconnoiſſance forment les vrais attachemens ; ainſi, l'époux que je vous donnerai vous deviendra ſûrement trop cher, pour que vous puiſſiez ſeulement apprécier dans les autres les agrémens qu'il n'auroit pas. Vous ſavez bien que le Chevalier de Valmont n'eſt pas, à la rigueur un parti ſortable pour vous ; cependant il eſt libre, vous n'êtes point mariée ; ainſi, cette *ſorte de préférence* qu'il vous inſpire ne m'étonne pas ; mais ſi demain je vous déclarois que mon choix eſt fait, ſi je vous préſentois l'homme qui ſera votre mari, je ſuis certaine que, dès cet inſtant, le Chevalier de Valmont ſeroit abſolument banni de votre ſouvenir. Oh oui, Maman, s'écria Adele, n'en doutez pas, *tout naturellement* je n'y penſerois plus. Au reſte, je n'y penſe gueres dès-à-préſent, mais je ſens combien tout ce que vous venez de dire eſt juſte & raiſonnable, & je vous promets *d'anéantir entiérement ce petit*

mouvement de bienveillance. Quand il ſeroit plus vif, je le pourrois encore ſans peine, j'ai des occupations qui me plaiſent tant !... des objets qui me ſont ſi chers !... Seulement ma petite Hermine ſuffiroit pour me diſtraire d'un ſentiment mille fois plus ſérieux. — Ah ! je n'en doute pas. — Nous allons retourner à Paris, il va revenir de Strasbourg, quelle doit être ma conduite ? — Je le prierai à ſouper plus rarement, & toujours avec beaucoup de monde ; ces jours-là j'aurai ſoin d'avoir Madame de Limours qui ne ſe met point à table, vous reſterez avec elle dans le ſallon, & quand nous y rentrerons, vous irez vous coucher. Du reſte, n'y penſez jamais, & ne m'en parlez plus, car cette eſpece de converſation eſt déſormais inutile, puiſque celle-ci ne peut me laiſſer la plus légere inquiétude. A ces mots, j'embraſſai Adele, & je changeai d'entretien. Vous pouvez juger par ce detail, ma chere fille, ſi je dois être contente *de la tête & de la raiſon d'Adele.* Elle eſt cependant dans la ſituation la plus dangereuſe où puiſſe ſe trouver une jeune perſonne ; elle connoît, depuis ſon enfance, un jeune homme charmant, l'ami de ſon frere, & le fils d'une femme avec laquelle je ſuis intimement liée ; elle ſait d'ailleurs que ſi elle ne faiſoit pas un mariage brillant en épouſant le Chevalier de

Valmont, du moins elle n'en feroit pas un qu'on pût blâmer; enfin, elle eſt naturellement d'une extrême ſenſibilité, & cependant elle n'a point de *paſſion* ! C'eſt préciſément parce qu'elle eſt véritablement ſenſible; parce que ſon cœur eſt rempli des plus doux ſentimens. *Le beſoin d'aimer* ne la tourmente pas, puiſqu'il eſt ſatisfait; elle ne paſſe point les nuits à lire Zaïde, la Princeſſe de Cleves, le Siege de Calais, Cleveland, &c. Elle a lû ces Romans à treize ans, & avec moi; elle pourroit les relire à préſent ſans danger, la premiere impreſſion eſt faite; elle ne verra jamais dans des Ecrits ſemblables que le délire d'une imagination exaltée; elle lit *Clariſſe*, *Pamela*, *Grandiſſon*, elle y voit combien l'amour a peu de pouvoir ſur le cœur d'une femme raiſonnable; elle doit ſe dire : Ces trois Ouvrages ſont univerſellement regardés comme ce qu'il y a de plus beau dans ce genre, ils n'ont rien perdu de leur réputation, ils offrent donc une fidelle peinture du cœur humain, car quel mérite peut exiſter ſans la vérité ? Si les Héroïnes de Richardſon ne ſont pas des êtres imaginaires, ſi cette angélique & ſublime Clarliſſe, cette vertueuſe Pamela, n'ont pas des caracteres forcés, ſi elles ſont également touchantes & intéreſſantes, ces Romans ſont des chef-d'œuvres; alors il faut mépriſer

tous les autres ; il faut croire néceſſairement que c'eſt au déréglement de l'imagination, & non à la ſenſibilité de l'ame, que l'amour doit ſa plus grande force, & qu'une femme modeſte, raiſonnable & vertueuſe, ſera toujours à l'abri des emportemens de cette paſſion, même quand elle pourroit s'y livrer légitimement.

Bon ſoir, ma chere fille ; le Courrier ne part que lundi, Adele m'apportera demain *ſa dépêche* pour vous, & je vous écrirai encore dans ſa lettre.

LETTRE XLVII.

Madame d'Oſtalis à la Baronne.

JE puis à préſent, ma chere tante, vous donner tous les détails que vous deſirez ſur ce Pays-ci ; tout ce qu'on vous a dit du jeune Prince, Eleve du Comte de Roſeville, eſt encore au-deſſous des éloges qu'il mérite : il eſt impoſſible d'être plus poli, plus aimable, & d'avoir plus de dignité ; il m'a rappellé cette définition de Labruyere :

» La fauſſe grandeur eſt farouche & » inacceſſible ; comme elle ſent ſon foible, » elle ſe cache, ou du moins ne ſe montre

» pas de front, & ne ſe fait voir qu'autant
» qu'il faut pour impoſer & ne paroître
» point ce qu'elle eſt, je veux dire qu'une
» vraie petiteſſe. La véritable grandeur eſt
» libre, douce, familiere, populaire....
» Elle ne perd rien à être vue de près;
» plus on la connoît, plus on l'admire....
» On l'approche tout enſemble avec liberté
» & avec retenue, &c.

Le Prince a autant d'inſtruction que de graces, & il eſt également ſimple, bon, naturel & ſpirituel. Il a ſans effort cette variété de tons qui montrent à la fois une excellente éducation, de l'eſprit & de la délicateſſe; il ne parle point à un vieillard du ton & avec l'air dont il parleroit à un jeune homme; s'il adreſſe la parole à une femme, c'eſt toujours avec cette eſpece de ſon de voix *bas & radouci*, qui donne aux complimens les plus communs l'expreſſion de la déférence & du reſpect. Il s'exprime d'une maniere ſimple, mais correcte; tout ce qu'il dit paroît obligeant, parce qu'il écoute les réponſes qu'on lui fait, & qu'il n'interroge jamais avec diſtraction. Il a le ſourire le plus aimable, il ne le prodigue pas, mais il a toujours l'air ouvert & ſerieux, & je ne connois point *de regard qui* exprime mieux que le ſien la bienveillance & la bonté. Il protege, il encourage les Sciences, les Lettres & les Arts, mais avec

diſcernement. Il vient de fonder deux prix; l'un pour les Gens de Lettres & les Savans, l'autre pour les Peintres & les Sculpteurs. L'Académie de *** eſt chargée par lui de donner tous les ans une médaille d'or à l'Homme de Lettres ou au Savant qui a fait le meilleur Ouvrage dans le cours de l'année; ſous la condition expreſſe que le Sujet nommé jouira d'une bonne réputation, & n'aura précédemment rien écrit contre la Religion, le Gouvernement & les Mœurs. Le choix de l'Académie eſt jugé en dernier reſſort par le Prince, de maniere qu'il eſt doublement glorieux d'obtenir la médaille, puiſqu'elle eſt à la fois le prix des vertus ainſi que des talens, & le gage aſſuré de l'eſtime & de la protection particuliere du Prince. L'Académie de Peinture donne, aux mêmes conditions, une médaille d'or alternativement au Sculpteur & au Peintre le plus diſtingué, pourvu, comme vous le croyez bien, qu'on ne puiſſe lui reprocher d'avoir avili ſon talent par une ſeule production indécente. Le Prince, depuis ſon mariage, a formé pluſieurs établiſſemens de bienfaiſance; il ne s'eſt pas contenté de donner de l'argent, il a fait lui-même le choix des Adminiſtrateurs; & il a donné le plan général de l'Adminiſtration qu'il juge la meilleure. Enfin, il eſt chéri de tout ce qui l'approche, il eſt adoré du Peuple

Peuple & de la Nation, il fait les délices du Pere le plus tendre, & la gloire & le bonheur du Gouverneur heureux qui a ſu former un tel Prince.

J'ai vu la ſemaine paſſée, pour la premiere fois, cet intéreſſant & malheureux Chevalier de Murville; j'ai été chez lui, car il eſt dans un état de langueur qui ne lui permet plus de venir à***; il ſavoit, par le Comte de Roſeville, que j'ai connu Cécile, il m'en a parlé. Le temps & la raiſon, m'a-t-il dit, m'avoient rendu quelque tranquillité, mais je vous avoue que la rencontre inopinée de M. d'Aimeri, la vûe de ce jeune Charles..... la nouvelle de la mort de Cécile, les détails de cette mort..... tous ces événemens m'ont porté un coup mortel. La vie m'eſt devenue, ſinon inſupportable, du moins à charge; j'en vois approcher le terme avec joie! En parlant ainſi, ſes yeux ſe rempliſſoient de larmes. Je le plains, il eſt ſenſible, il eſt ſouffrant, mais je ſuis bien loin de l'admirer; s'il n'eût pas pris plaiſir à nourrir lui-même ſa douleur, il n'y ſuccomberoit pas aujourd'hui; avec autant de ſenſibilité, mais avec une tête moins romaneſque & plus de force d'ame, il auroit triomphé de la paſſion dont il eſt la victime. Il a regardé ſa foibleſſe comme une vertu, & ſa douleur comme un devoir; il ignoroit

que le premier devoir de l'homme eſt de conſerver ſa raiſon, qui lui fut donnée pour guérir les bleſſures les plus profondes de ſon cœur, & pour lui faire ſupporter avec un noble courage tous les revers de la fortune.

Adieu, ma chere tante; il m'eſt permis de parler de *courage* quand vous êtes à Paris, & moi à*** & quand perſonne ne remarque la plus légere altération dans mon caractere & dans mon humeur.

LETTRE XVVIII.

La Baronne à Madame d'Oſtalis.

De Paris.

CE matin, à peine étions-nous arrivées, qu'Adele a couru précipitamment dans ſa chambre; & au bout d'un quart d'heure, elle eſt revenue en tenant une grande boîte que j'ai reconnue dans l'inſtant. Tenez, Maman, m'a-t-elle dit en rougiſſant, je veux écarter tout ce qui pourroit me rappeler le *moindre ſouvenir*..... Ainſi, je vous donne cette petite collection de cailloux. — Et la jolie tablette de bois d'Acajou?.... — Elle eſt garnie de tous les jou-

joux d'Hermine. A ces mots, j'ai pris la boîte; en la recevant, j'ai cru entendre un léger ſoupir..... J'ai ferré la collection avec ſoin, car je ne la regarde que comme un dépôt, & je compte bien la rendre un jour.

Madame de*** eſt morte hier, elle n'a pu ſurvivre à ſa fille. S'il eſt une perte dont il ſoit permis d'être inconſolable, s'il eſt une douleur que la raiſon ne puiſſe faire ſupporter, c'eſt ſans doute celle qui vient de coûter la vie à Madame de ***. Si elle a ſuccombé à ſon ſort, elle n'a été la victime que du ſentiment le plus pur & le plus naturel, & de la plus vertueuſe de toutes les paſſions. Eh bien, cette femme que le chagrin a conduite au tombeau, cette femme qui donnoit la moitié de ſa penſion aux pauvres, cette femme enfin ſi ſenſible, paroiſſoit froide à bien des gens; elle ne vantoit ni ſa tendreſſe pour ſa fille, ni les charmes attachés à la bienfaiſance; elle ne s'amuſoit pas à diſſerter, *elle agiſſoit*; elle ne s'énorgueilliſoit point d'être bonne mere, d'être charitable; elle étoit l'une & l'autre ſans effort, & ne penſoit pas à mériter des éloges en rempliſſant des devoirs qu'elle chériſſoit. Quand Madame de *** perdit ſa fille, on n'a cité d'elle ni *mots touchants* ni *ſcene d'éclat*; elle ne peignoit pas ſon déſeſpoir *avec éloquence*: la douleur qui con-

ſume n'éclate pas !..... Dans le même-temps Madame de Blainville devint veuve ; on ne parla, pendant ſix ſemaines, que de l'excès de ſon affliction ; on en contoit les traits les plus intéreſſans, les plus pathétiques ; elle devoit renoncer *à la diſſipation, à la ſociété, & conſacrer le reſte de ſes jours à l'amitié, à la ſolitude.....* Aujourd'hui, c'eſt-à-dire, huit mois après, Madame de*** n'exiſte plus, & Madame de Blainville vient de reparoître dans le monde, plus aimable, plus brillante & plus intrigante que jamais. Il ne faut pas ſe conſoler ſi vîte quand on a pris l'engagement de s'affliger toujours. Lorſque, dans un ſemblable malheur, c'eſt la raiſon qui nous ſoutient, on eſt réſigné, & non conſolé, on ſupporte ſes maux avec force, mais on les ſent ; le temps les affoiblit, & ne ſauroit les guérir entiérement ; la ſeule inſenſibilité les peut faire oublier. Une vraie douleur laiſſe une trace ineffaçable, même après l'avoir ſu vaincre : on ne ſe retrouve plus ce qu'on étoit avant de l'avoir éprouvée. Quand on a perdu l'objet qu'on aimoit le mieux, ſi, au bout d'un an, au bout de dix ans, on a la même humeur, le même maintien, la même phyſionomie, les mêmes goûts qu'on avoit avant cette perte, on n'a jamais véritablement aimé.

Madame de Limours eſt au déſeſpoir ;

elle croit de très-bonne-foi que le Vicomte & M. d'Almane ſont preſque brouillés au ſujet de l'affaire des Déformeaux. Le Marquis d'Hernay, qui veut abſolument ſe marier, deſireroit fort épouſer Conſtance; il va beaucoup chez M. de Limours, qui le traite à merveille: la Vicomteſſe voit tout en noir, &, comme à ſon ordinaire, regarde comme aſſuré tout ce qu'elle craint; il eſt affreux pour moi d'être la confidente de ſon chagrin, & de ne pouvoir la tirer d'erreur; mais ſi je lui diſois la vérité, Conſtance en ſeroit inſtruite un quart d'heure après, toute la maiſon le ſauroit le jour même, & M. d'Almane ne me le pardonneroit pas. La pauvre Vicomteſſe s'afflige d'un malheur imaginaire, ſon amie intime n'oſe la déſabuſer, voilà pourtant à quoi l'indiſcrétion expoſe! Au reſte, quand elle me parle de ſes craintes, je lui répete toujours qu'elle s'alarme ſans raiſon; que pour moi, au fond, je ſuis parfaitement tranquille, mais elle ne m'écoute point, & rien ne peut la raſſurer. D'un autre côté, la petite Conſtance ſe déſole. Depuis l'enfance, ayant l'idée qu'elle doit être un jour la femme de Théodore, elle a pris pour lui un ſentiment qui fait ſon malheur à préſent, & qui eſt devenu trop vif pour qu'il puiſſe jamais la rendre heureuſe! Et ſi réellement M. d'Almane & le Vicomte ſe brouilloient,

ſur leurs caracteres, & même leur figure. Je veux enfin pouvoir me repréſenter les perſonnes qui vous entourent. Adieu, ma chere enfant; je ſoupe ce ſoir chez Madame de Limours avec Madame de S***, la Comteſſe Anatolle & le Chevalier d'Herbain; vous croyez bien que nous parlerons un peu de la***; cependant la Vicomteſſe eſt fâchée contre vous, parce que *vous n'admirez* pas ſon Héros, le Chevalier de Murville; elle ne vous trouve pas *digne d'être témoin du grand exemple qu'il donne.* Adieu, ma chere & charmante amie; parlez-moi davantage de vous & de tout ce qui vous environne, ou je vous parlerai moins de moi & de Paris.

LETTRE XLIX.

De la même à la même.

De Paris.

ENFIN, Théodore eſt réellement amoureux de Conſtance, l'inquiétude a développé ſa paſſion, & il aime d'autant plus vivement dans ce moment, qu'il s'apperçoit qu'il eſt aimé. J'ai fait une découverte que je ne puis confier qu'à vous ſeule, c'eſt que la Comteſſe Anatolle *ſe laiſſe perſuader* qu'elle a du penchant pour Théodore. Madame de Valcé n'a jamais eu de goût plus vif que celui qu'elle affiche pour M. de Remicour; ce dernier eſt fort peu aimable, mais, avec l'air le plus capable & le plus diſcret, il a déjà perdu trois ou quatre femmes, par conſéquent il eſt à la mode: voilà de bonnes raiſons pour attacher & même pour fixer Madame de Valcé; jugez donc de ſes craintes en voyant M. de Remicourt infiniment occupé de la Comteſſe Anatolle!... Dans cette extrêmité, elle n'imagine rien de mieux que de perſuader à la Comteſſe qu'elle a *un ſentiment* ſecret pour Théodore, entrepriſe aſſez facile avec une jeune perſonne

perſonne qui n'a que dix-neuf ans, & dont l'imagination eſt auſſi vive. Si la comteſſe Anatolle croit aimer Théodore, elle ôtera toute eſpérance à M. de Remicourt ; d'ailleurs, Madame de Valcé déteſte ſa ſœur, elle n'a que trop pénétré ſes ſentimens ; ſi Théodore pouvoit s'attacher ſérieuſement à la Comteſſe Anatolle, Conſtance perdroit un amant aimé, un époux qui lui eſt deſtiné depuis l'enfance, tout cela ſeroit bien agréable. Voilà, ma chere fille, ce que j'ai pénétré & vu clairement, après avoir paſſé deux ou trois ſoirées avec Madame de Valcé, la Comteſſe Anatolle & M. de Remicourt. Quand on a découvert de ſemblables deſſeins, je crois qu'il n'eſt pas fort difficile de les empêcher de réuſſir.

Oui, ma chere fille, je ſuis parfaitement contente de l'impreſſion que le monde fait ſur Adele ; plus elle apprend à le connoître, & plus elle s'affermit dans les principes que je lui ai donnés. Le monde acheve de gâter une mauvaiſe tête, mais il perfectionne encore un eſprit ſain & juſte, ſuivant (comme le dit M. Dumarſais) cet axiôme : *Que tout ce qui eſt reçu, eſt reçu ſuivant la diſpoſition & l'état de ce qui reçoit ; c'eſt ainſi que les rayons du ſoleil durciſſent la terre glaiſe, & amoliſſent la cire* (1). Le monde,

(1) Logique de M. Dumarſais.

répéte-t-on toujours, eſt bien dangereux *pour une jeune perſonne* ! C'eſt votre faute, élevez bien votre fille, & le monde ne ſera pour elle qu'une école très-utile.

Madame de Narton eſt revenue d'Angleterre, Adele l'a vue l'autre jour chez moi pour la premiere fois, & le lendemain elle a dîné avec elle, le jour même, Adele m'a fait quelques queſtions ſur Madame de Narton; elle m'a demandé s'il étoit vrai qu'elle eût été belle? Oui, ai-je répondu, il y a quinze ans qu'elle avoit encore une figure charmante. — Elle réuniſſoit donc alors tous les agrémens? — Oh, point du tout, car dans ce temps, elle n'étoit point du tout aimable.... Elle a reçu l'éducation la plus négligée; dans ſa jeuneſſe, elle étoit d'une ignorance honteuſe, ſon caractere étoit auſſi peu formé que ſon eſprit, elle avoit mille défauts inſupportables, de l'humeur, des caprices, de la contrariété, on ne pouvoit vivre avec elle. Ayant réellement de l'eſprit, elle a fini par connoître ſes propres travers, inſenſiblement elle s'eſt corrigée de ſes défauts, elle eſt devenue douce, égale, obligeante; enſuite rougiſſant de ſon ignorance, elle a prodigieuſement lû; en un mot, elle *s'eſt élevée elle-même.* — Quel dommage que ſes parens n'ayent pas pris cette peine! car, ſans compter tout ce qu'elle a dû ſouffrir en ſe réformant ainſi, elle n'a pas

eu le plaiſir de paroître dans le monde avec tous ſes avantages à la fois, & les plus précieux ſont préciſément ceux qu'elle a poſſédés le plus tard ; au lieu qu'avec une bonne éducation, elle eût été en même-temps aimable, ſpirituelle, inſtruite, jeune & jolie. Après cette réflexion, Adele en a fait beaucoup d'autres ſur le bonheur d'avoir une mere tendre & éclairée ; elle me récompenſé de mes ſoins, non-ſeulement par ſes ſuccès, mais par une tendreſſe & une reconnoiſſance qui ſemblent s'accroître chaque jour.

Vous ſavez, ma chere fille, que M. de Réſan a épouſé Mademoiſelle de Sévanne, & comme il eſt parent & ami de M. de Limours, la Vicomteſſe a fait connoiſſance avec Meſdames de Sévanne. La belle-ſœur de la nouvelle mariée eſt une des plus ennuyeuſes perſonnes que j'aye rencontrées ; elle eſt jeune encore & aſſez jolie, mais elle joint au malheur de n'avoir pas le ſens commun, le ridicule de ſe croire tout l'eſprit du monde, la folie de parler toujours, & le tort encore plus grand de toujours parler d'elle. Perſonne n'a plus qu'elle l'inſupide habitude de répondre à tout ce qu'on dit : *& moi auſſi.... moi, je ſuis comme cela... moi, cela m'eſt arrivé*, ce moi, ſans ceſſe répété, forme preſque toute ſa converſation. Hier on parloit des lettres Perſannes,

le Chevalier d'Herbain cita cette charmante réflexion : *Heureux celui qui a assez de vanité pour ne dire jamais du bien de lui, qui craint ceux qui l'écoutent, & ne compromet point son merite avec l'orgueil des autres* (1) ! Là-dessus Madame de Sévane se récria sur la beauté de la pensée, elle ajouta que *les gens qui parloient toujours d'eux étoient insupportables*, & la force de l'habitude lui fit dire au moment même : *Moi, je ne parle jamais de moi.....* Un rire général s'éleva dans la chambre, & Madame de Sévanne demanda très-sérieusement de quoi l'on rioit. Elle a beaucoup d'autres travers ; la moindre chose qui lui arrive est à ses yeux surprenante, merveilleuse & digne d'être contée avec détail ; elle a des *antipathies singulieres qui sont invincibles & nées avec elle* ; *on l'a vue tomber évanouie pour avoir mangé de la gelée de groseille dans laquelle on avoit mis une seule framboise.* Elle n'a que des maladies extraordinaires, elle a été pendant deux ans *dans un état* auquel les plus habiles Médecins n'ont jamais pu rien comprendre, & il faut écouter le détail *de cet état* jour par jour !.... Enfin, dans aucun moment elle ne jouit d'une santé parfaite, & jamais on ne la voit sans l'entendre se plaindre à chaque instant ou de *la*

(1) Lettres Persannes, pag. 142.

migraine ou de *ſes nerfs*, ou du temps qu'il fait, du froid, de l'humidité, de la chaleur de la chambre ; toutes ces choſes, dit-elle, *l'affectant phyſiquement*, & *la faiſant ſouffrir plus que perſonne au monde.* Adele l'écoute & la conſidere avec le plus grand étonnement, & elle voit; par ſa propre obſervation, à quel point le bavardage & l'habitude de parler de ſoi, peuvent rendre ennuyeuſe, fatigante & ridicule.

Notre petite Ecole d'Education eſt établie, nous avons trouvé ſix jeunes filles de dix ans que nous avons tirées de la plus affreuſe miſere; elles ſont toutes d'une jolie figure, ce que nous deſirions, parce qu'il y a plus de danger pour celles-là que pour les laides : *notre Econome* étoit jadis Maître écrivain ; il écrit & compte bien, il eſt parfaitement honnête, & il étoit dans le comble du malheur, ainſi que la femme Lingere que nous avons choiſie pour apprendre à travailler aux jeunes filles. J'ai dépoſé chez M. Browne, notre notaire, la ſomme que vous m'avez envoyée pour cet uſage; nous ſommes en tout quinze aſſociés; M. & Madame de Limours, Conſtance, Meſdames de S***, la Comteſſe Anatolle, le Chevalier d'Herbain, Porphire, M. d'Aimeri, le Chevalier de Valmont, le Comte de Retel, M. d'Almane, mes enfans & moi. Chacun s'eſt taxé ſoi-même

ſuivant ſes facultés ; quelques-uns ne ſe ſont engagés que pour deux cens livres par an, perſonne ne donne au-deſſus de cinq cens francs, excepté M. de Retel, qui, comme le plus riche, puiſqu'il n'eſt pas marié, donne vingt-cinq louis, & s'eſt chargé en outre des premiers frais de l'établiſſement, du linge, des meubles, du trouſſeau des petites filles, &c. ce qui ſe monte à-peu-près à cent piſtoles. L'établiſſement coûtera en tout chaque année ſix mille francs, par impoſſible, & cette ſomme aſſure le ſort de dix perſonnes (en comptant la ſervante & la cuiſiniere) : comme les jeunes filles ſe renouvelleront tous les ſept ans, ſans donner plus d'argent : le bien produit par cet établiſſement ne ſe bornera point à faire le bonheur de dix perſonnes ſeulement.

Adieu, ma chere fille ; je n'ai point de nouvelles à vous mander, ſinon que Madame de Germeuil eſt ſéparée de ſon mari, & abſolument bannie de la ſociété ; car le monde ſi *tolérant*, depuis quelques années ſur tout, ne pardonne pas encore les ſéparations ; il faut avoir des droits bien fondés à l'eſtime du public, & en même-temps les plus fortes raiſons de ſe ſéparer de ſon mari, pour qu'un tel éclat ne raviſſe pas toute eſpece de conſidération, même celle qui n'eſt qu'apparente.

LETTRE L.

Madame de Valcé à la Comteſſe Anatolle.

QUoi donc, au milieu de l'hiver quitter tout-à-coup Paris pour aller paſſer ſix ſemaines avec la tante d'un mari qu'on n'aime plus !.... Que ſignifie ce caprice, ma chere petite !.... Vous voulez me cacher votre ſecret, & moi, malgré, votre peu de confiance, je ne puis m'empêcher de vous éclairer & de vous donner les conſeils dont vous avez beſoin. Vous fuyez *pour vous guérir*.... Le remede eſt plus douloureux que le mal, il eſt donc abſurde ; d'ailleurs, l'habitude forme & fortifie l'amitié, & détruit l'amour : n'eſpérez donc rien de l'abſence, elle fait oublier une amie, elle rend plus cher un amant, parce qu'alors l'imagination le repreſente toujours plus aimable qu'il n'eſt en effet. Voyez ſouvent celui que vous aimez, vous finirez par l'aimer moins. Mais vous ne me croirez pas, vous avez les idées ſi romaneſques !..... Vous prétendez triompher d'une paſſion !.... Vous—vous flattez d'une chimere ; comptez davantage ſur votre vertu ; & moins ſur votre raiſon ; ne

craignez point que le ſentiment que vous éprouvez vous faſſe renoncer à vos principes, & n'eſpérez pas que vous puiſſiez l'arracher de votre cœur. Eh quoi, ne ſauroit-on aimer paſſionnement ſans s'égarer, ſans s'avilir !.... Je n'ignore pas qu'en général on ne croit gueres à cette eſpece de ſentiment (1); mais il exiſte, n'en doutez pas; il eſt fait pour vous; ceſſez donc de faire votre tourment en vous reprochant une ſenſibilité moins dangereuſe pour vous que pour tout autre. Je ſais ce qui ſe paſſe au fond de votre ame.... *Vous croyez qu'on a pris des engagemens ſacrés....* c'eſt une erreur, il n'y *a jamais eu de* PAROLE DONNÉE, & dans ce moment on vient de renoncer formellement aux *projets vagues* formés jadis. Vous penſez bien que je dois être inſtruite, & vous pouvez compter ſur la vérité de ce détail. Je me trouverois heureuſe ſi je pouvois parvenir à vous remettre la tête, & à vous rendre un peu de calme; car je ſuis ſûre que vous êtes dans une cruelle agitation, & je ne puis vous exprimer à quel point je vous plains; ſi vous n'aviez qu'un ſentiment ordinaire, je vous exhorterois à le combattre; mais vous avez trop d'éner-

(1) Et l'on a raiſon; mais quand on veut corrompre une jeune perſonne, il faut bien commencer par lui parler ainſi.

gie dans l'ame pour aimer foiblement : rappelez-vous tous vos principes, promettez-vous de ne vous en écarter jamais ; cachez votre penchant à l'objet qui l'inſpire ; qu'un aveu poſitif n'échappe jamais de votre bouche ; ſoyez aſſez généreuſe pour n'exiger que de l'amitié en aimant paſſionnément ; voilà maintenant les ſeuls conſeils qu'on puiſſe vous donner, & tout ce qu'on doit attendre d'un cœur auſſi ſenſible, auſſi noble, auſſi pur que le vôtre. Adieu, ma chere amie ; écrivez-moi exactement, & ſoyez plus ſincere avec une perſonne que votre bonheur & votre gloire intéreſſent également.

LETTRE LI

Le Baron au Vicomte.

De Verſailles.

NOTRE affaire eſt ſûre, mon cher Vicomte, nous partirons pour L*** le premier Avril ; je ne vous recommande pas la diſcrétion, vous connoiſſez toutes les raiſons qui doivent me faire deſirer que ce ſecret ſoit fidelement gardé. Je l'ai confié à mon fils, & voici à quelle occaſion. Lundi nous ſoupâmes chez Madame de G**, nous y trouvâmes la Comteſſe Anatolle, que nous n'avions pas encore vue depuis ſon retour ; elle voulut jouer au trictac, & ne trouvant, pour arranger ſa partie, qu'une femme qui ſait à peine ce jeu, elle pria Théodore de faire la chouette, & l'emmena dans un cabinet à côté du ſallon, où le trictrac eſt établi, de maniere que je perdis de vûe Théodore toute la ſoirée. A ſouper je remarquai qu'il étoit rêveur, & que ſes yeux & ceux de la Comteſſe Anatolle ſe rencontroient ſouvent. En ſortant de table, nous allâmes tous à la petite maiſon de M. de G**, dans l'avenue de Verſailles ; il y

avoit un ſpectacle charmant, & Théodore s'y trouva placé à côté de la Comteſſe Anatolle : pour moi, je l'étois de maniere à pouvoir les obſerver tous les deux ſans en être vû. Mon fils parloit peu ; mais il ne voyoit & n'écoutoit que la Comteſſe Anatolle. Cette derniere paroiſſoit ne dire à Théodore que des mots à la dérobée ; ſi près de lui, elle n'oſoit le regarder : elle ſe tenoit droite à ſa place, ſans jamais ſe retourner de ſon côté ; & cependant à chaque inſtant elle jetoit un regard ſur lui, & levant doucement & languiſſamment les yeux, & les baiſſant auſſi-tôt avec précipitation, regard très-connu, & qui dit bien des choſes !... La Comteſſe après un moment de revêrie, adreſſoit la parole à ſa voiſine, & pendant quelques minutes, ſembloit oublier Théodore, qui, durant ce temps, contemploit les deux plus longues nattes, & les plus beaux cheveux du monde, & n'attendoit pas ſans impatience que la converſation de la Comteſſe Anatolle fût finie.

Après le ſpectacle Théodore donna la main à la Comteſſe, & la conduiſit juſqu'à ſon caroſſe. Quand nous fûmes en voiture mon fils & moi, nous ne parlâmes que du ſpectacle & de choſes indifférentes, & nous nous ſéparâmes pour nous coucher ; ſans que le nom de la Comteſſe Anatolle eût été prononcé. Le lendemain, auſſi-tôt

que je fus éveillé, Théodore entra dans ma chambre ; il renvoya mes gens, & s'aſſeyant le dos tourné contre la fenêtre (afin que le jour éclairât moins ſon viſage) il prit une de mes mains & la ſerra fortement dans les ſiennes, il étoit également ému & embarraſſé, & fut un moment ſans pouvoir parler ; je l'embraſſai, & le regardant en ſouriant : ſavez-vous bien, dis-je, que vous m'inquiéteriez ſi je vous connoiſſois moins ! je vois bien que le cœur de mon Théodore a beſoin de s'ouvrir, & qu'il va confier quelque ſecret à ſon ami.... mais je ne puis croire que cette confidence ſoit embarraſſante pour vous, & affligeante pour moi..... — Grace au Ciel, je n'ai rien encore d'*eſſentiel* à me reprocher.... mais je me trouve dans la ſituation la plus ſinguliere !..... — Singuliere ! point du tout. Vous aimez une perſonne digne en effet de vous attacher ſolidement, & cependant la coquetterie d'une femme auſſi légere qu'imprudente, vous flatte & vous attire.... Cette ſituation n'eſt pas neuve.... — Comment avez-vous pu pénétrer..... — Le manege de la Comteſſe Anatolle n'eſt pas une choſe nouvelle pour moi.... Mon pere, je vous avoue que je ne la croyois pas coquette. — Il eſt plus flatteur de croire qu'elle eſt ſenſible, je le conçois ; ſi notre amour-propre ne produiſoit pas ſouvent

de ſemblables illuſions les coquettes ne nous ſéduiront jamais ; au reſte, votre défaut d'expérience rend votre erreur très-excuſable ; d'ailleurs, la Comteſſe Anatolle eſt du nombre des coquettes qui s'abuſent elles-mêmes ; elle a véritablement une tête vive, elle croit vous aimer..... — Et comment voyez-vous qu'elle s'abuſe ? — Parce qu'elle a déjà cru aimer M. de Saint-Phar, & parce que vous êtes trop jeune pour pouvoir inſpirer une paſſion à une femme qui eſt dans le monde depuis quatre ans. — Enfin me voilà ſoulagé, vous avez lû dans mon ame. Mais que dois-je faire ?.... — Eviter la Comteſſe Anatolle, ne jamais vous placer à côté d'elle, ne plus la regarder..... Vous avez de l'Empire ſur vous-même, cet effort vous coûtera peu, ſur-tout s'il eſt vrai que vous aimiez Conſtance. — Si je l'aime ! vous le ſavez, mon pere ; il n'eſt point de ſacrifices que je ne fiſſe avec tranſport pour elle ; ſon idée ſeule m'occupe, je ne penſe qu'à elle ; cependant je me défie de moi-même, & je crains, je vous l'avoue, la Comteſſe Anatolle ; ſon ſouvenir ne me trouble jamais ; quand elle eſt à côté de Conſtance je ne la vois pas, mais..... — Quand vous jouez au trictrac avec elle dans un petit cabinet, vous la trouvez bien jolie & bien ſéduiſante ; ſur-tout ſi elle vous fait en-

tendre qu'elle n'a fait ce voyage de quinze jours (qui devoit être de ſix ſemaines) que pour s'arracher au danger de vous voir..... A ces mots Théodore rougit exceſſivement, & la plus grande ſurpriſe ſe peignit ſur ſon viſage. Vous me croyez ſorcier, repris-je en riant ? En effet, je n'ai pas entendu un ſeul mot de votre *entretien* avec la Comteſſe Anatolle, mais je ſais par cœur depuis environ vingt-cinq ans, tout ce qu'elle vous a dit hier. — Les coquettes ſont peu dangereuſes, puiſqu'il eſt poſſible de les deviner ainſi. Je vous promets, mon pere, d'éviter avec le plus grand ſoin la Comteſſe Anatolle; cependant la politeſſe m'empêchera ſouvent de la fuir autant que je le voudrois. — Eh bien il faut vous éloigner aſſez de temps pour lui laiſſer celui de vous oublier, un an, par exemple..... — Un an ! & Conſtance ? — Vous quitterez Conſtance ſans peine ſi je vous offre un moyen de vous rendre plus digne d'elle. La guerre eſt allumée en ***..... — Ah, partons..... Vous n'ignorez pas, mon pere, que le Chevalier de Valmont & moi, nous avions eu déjà cette idée l'été dernier... ..— Je me ſuis vivement occupé depuis de ce projet, j'ai maintenant l'eſpérance d'être employé, & ſi cela eſt, je vous emmenerai avec votre ami. A ces paroles, Théodore tranſporté, me ſauta au

col ; dans ce moment il ne vit que la gloire, tous les ſacrifices furent oubliés !.... Hier je lui ai annoncé qu'on m'avoit accordé ma demande, & que nous partirions vers la fin de Mars. Il m'a donné ſa parole de cacher avec ſoin ce ſecret à ſa mere. Je connois la raiſon & le courage de Madame d'Almane, je ſuis bien ſûr qu'elle ne peut manquer d'approuver un parti qu'elle ſeroit capable de conſeiller ; mais en même-temps, je n'imagine que trop tout ce que ſon cœur ſouffrira ! Je ne puis me réſoudre à l'affliger ſans néceſſité ; ainſi je ne lui déclarerai cette nouvelle que quinze jours avant notre départ. Adieu, mon ami ; je ſerai ſûrement à Paris mardi au ſoir, & j'irai ſur le champ vous trouver dans votre loge à l'Opéra.

LETTRE LII.

La Baronne à Madame d'Oſtalis.

De Paris.

JE viens d'éprouver un plaiſir bien vif, ma chere fille ; on a joué aujourd'hui, pour la premiere fois, une tragédie de Porphire ; cette piece a eu le ſuccès le plus brillant, & , ce qui vaut mieux encore, elle le méritoit : elle ne doit rien à l'illuſion du théâtre & au jeu des Acteurs ; on pourra la lire & conſerver l'opinion que cette premiere repréſentation en a donnée. Porphire, dans cette occaſion, a ſenti plus vivement que jamais combien une excellente réputation peut être utile à un auteur. Il étoit ſûr d'avance de toute la bienveillance du Public, & qu'il n'auroit contre lui nulle eſpece de cabale ; il n'a fait que des ouvrages eſtimables ; il n'a jamais répondu à toutes les critiques dictées par l'envie, la mauvaiſe-foi & la méchanceté, & il n'eſt point énorgueilli de cette modération ſi rare. On ſuppoſe aſſez généralement un grand mérite aux perſonnes qui ont un grand nombre d'ennemis, c'eſt pourquoi nous voyons tant de

degens ſe vanter d'être déteſtés, & répéter ſi ſouvent avec emphaſe, *mes ennemis*, ce qui au fond ſignifie *mes envieux*. Porphire s'affligeoit trop en ſecret d'exciter la haine, pour ſe glorifier d'avoir des ennemis ; il ne s'eſt jamais plaint d'eux, il les a ramenés tous ; incapable d'envie & de reſſentiment, il ſait pardonner une injuſtice, & trouve un noble plaiſir à louer ſes rivaux. On l'a toujours vû intimément lié avec les gens de lettres les plus diſtingués ; il a, dans tous les temps, deſiré leur amitié, profité de leurs conſeils, & ſaiſi avec empreſſement toutes les occaſions de les obliger. Il penſe comme la Bruyere, il dit, ainſi que lui : *Entrez, toutes les portes vous ſont ouvertes..... paſſez juſqu'à moi ſans me faire avertir, vous m'apportez quelque choſe de plus précieux que l'argent & l'or, ſi c'eſt une occaſion de vous obliger : parlez, que voulez-vous que je faſſe pour vous ? Faut-il quitter mes livres, mes études ; mon ouvrage, cette ligne qui eſt commencée ? Quelle interruption heureuſe pour moi que celle de vous être utile ! &c.* (1)

Avec ce caractere obligeant, connoiſſez-vous perſonne qui ſoit plus que lui ſuſceptible de reconnoiſſance ? ſollicitez une grace pour lui ; ſi vous réuſſiſſez, il en ſera plus

(1) Caracteres de la Bruyere.

ſatisfait ; ſi vous échouez, il n'en ſera pas moins reconnoiſſant. Auſſi il eſt impoſſible de réunir plus de ſuffrages, & d'avoir dans la ſociété une exiſtence plus agréable ; on reconnoît avec plaiſir ſa ſupériorité, parce qu'il ne la fait jamais ſentir : au fond, ſa douceur, ſa modeſtie & ſa ſimplicité m'étonnent moins en lui qu'en tout autre. Les gens du monde ne peuvent faire connoître leur eſprit que dans la converſation ; il ne faut donc pas s'étonner s'ils y portent quelquefois de la prétention & le deſir d'y briller : mais un homme de Lettres, dont tout le monde connoît le mérite, ne devroit pas être ſuſceptible de cette ambition frivole ; *il a fait ſes preuves.*, que peut-il lui en coûter d'être ſimple & modeſte ? S'il n'eſt pas au-deſſus d'une petite vanité, il ne ſent pas tout ce que vaut la gloire. D'ailleurs, en ne s'occupant dans la ſociété que du ſoin de faire valoir les autres, il y paroîtra toujours le plus aimable ; on s'y rend inſupportable qnand on y veut dominer ; on n'y obtient les ſuccès les plus flatteurs, que par les égards, la douceur, la modeſtie & le deſir de plaire & d'être aimé.

J'ai vu à l'occaſion de cette premiere repréſentation de la Tragédie de Porphire, combien en général les gens du monde oſent peu juger d'après eux-mêmes. J'ai ſoupé le ſoir avec cinquante perſonnes ; Porphire

eſt univerſellement aimé : ſa piece venoit d'avoir le plus grand ſuccès, cependant on ne la louoit *qu'avec précaution* ; avant de prononcer on tâchoit de recueillir les voix, on cherchoit à pénétrer l'opinion des gens qui paſſent pour avoir le plus d'eſprit, & l'on ſe gardoit bien de montrer de l'admiration ; on ſe contentoit de dire : *Cette piece m'a fait grand plaiſir ; il y a de beaux vers..... il y a de belles ſcenes.....* Car avant que le public ait jugé en dernier reſſort, on n'a pas le courage de dire : *C'eſt une excellente piece, un ouvrage de génie.* A tout événement, on aime mieux paſſer pour être trop difficile, que pour n'être point aſſez délicat. Ces mêmes perſonnes, ſi réſervées dans leurs jugemens & leurs éloges à l'égard des Gens de Lettres, ſe dédommagent de cette prudente contrainte, en jugeant hardiment les ouvrages de ſociété, elles oſent alors décider : trancher avec aſſurance ; elles ne craignent pas d'être démenties par le Public.

Adieu, ma chere fille ; je vois approcher le Printemps avec peine, depuis que Théodore eſt entré au Service ; ce moment eſt toujours triſte pour moi, puiſque c'eſt celui d'une ſéparation de pluſieurs mois. Mon fils me montra hier, à ce ſujet, une ſenſibilité qui me toucha juſqu'au fond de l'ame. J'étois ſeule avec lui & ſa ſœur ; Théodore,

lui dis-je en l'embraſſant, vous me devenez tous les jours plus cher, auſſi je ſens que je vous verrai partir cette année avec plus de peine encore que j'en éprouvai jamais !,.... A ces mots Théodore me regarda d'une maniere qui me pénétra, enſuite il ſe leva & fut à la cheminée ; il me tournoit le dos, mais Adele qui voyoit ſon viſage dans la glace, s'élança vers lui & ſe jeta à ſon cou en s'écriant : *Cher Théodore* !... ..*O maman, regardez-le* !.... Je me levai, Théodore baigné de larmes ſe précipita dans mes bras..... il ne pouvoit ni parler, ni retenir ſes pleurs, & ce mouvement de ſenſibilité fut ſi vif & ſi extraordinaire, qu'il reſſembloit à de la douleur, & qu'il me cauſa autant de ſaiſiſſement que d'attendriſſement. Adieu, ma chere fille ; il y aura un an le vingt de ce mois, que je ſuis ſéparée de vous ; dans un mois M. d'Almane & Théodore partiront!.... Je ſuis bien triſte !..... Ah ! quand vous reverrai-je ; quand ſerons-nous donc tous réunis ?

* *
*

LETTRE LIII.

Le Comte de Roſeville au Baron.

OUI, mon cher Baron, dans un an au plus tard j'aurai le plaiſir de vous revoir, & de me retrouver dans ma Patrie. Je n'attend pour partir qu'un événement qui peut mettre le comble à la félicité de mon éleve. La groſſeſſe de la jeune Princeſſe eſt déclarée; & dans l'eſpoir qu'elle accouchera d'un garçon, le Prince s'occupe déjà du choix d'un Gouverneur. Je lui ai fait lire à cette occaſion un Ouvrage peu connu (1), mais qui mériteroit bien de l'être, & dans lequel on trouve, relativement au choix d'un Gouverneur, des détails très-intéreſſans, entr'autres ceux-ci :

» Le Roi, lui choiſit (2), pour Gouverneur, » un Seigneur de diſtinction, nommé Po- » lyprate; & ce ne fut ni ſon rang, ni la » conſidération de ſes ſervices militaires & » politiques qui le décidérent dans ce choix.

(1) Qui a pour titre : *Education des Princes deſtinés au Trône*, par M. Baſſedow; traduit de l'Allemand par M. de B***.

(2) Au jeune Prince ſon Fils.

» Car, disoit-il, le Général le plus expéri-
» menté, le Politique le plus éclairé & le plus
» laborieux, le Jurisconsulte le plus habile,
» peuvent bien ne pas avoir les qualités né-
» cessaires pour réussir à l'éducation d'un
» Prince. Aussi celle du jeune Agathocra-
» tor ne fut-elle confiée à Polyprate que
» parce qu'il s'étoit sérieusement occupé de
» celle de ses enfans..... Ses fils avoient ac-
» quis des lumieres & une prudence qu'on
» ne remarquoit point dans les autres
» jeunes gens..... Trois ans avant de le re-
» mettre entre les mains du Gouverneur
» qu'il avoit choisi, il voulut qu'il se pré-
» parât à ses fonctions, en faisant une étude
» de bons ouvrages sur l'Education, en con-
» sultant les personnes qui avoient élevé des
» enfans avec succès, en faisant, sur des
» enfans du peuple, quelques essais qui lui
» donnassent en même-temps l'occasion
» d'exercer envers eux des actes de bienfai-
» sance. Polyprate avoit, outre cela, choisi
» de bonne-heure des domestiques dont la
» compagnie ne pût pas être pernicieuse à
» ses enfans. Le futur gouverneur fut chargé
» de les préparer à leurs fonctions, en les
» attachant à d'autres enfans pour faire au-
» près d'eux l'apprentissage des principes
» d'après lesquels ils doivent se conduire
» avec les siens, &c..... Sans un pareil Gou-
» verneur, disoit le Roi, & en général sans

» un choix auſſi ſcrupuleux de toutes les
» perſonnes qui entourent le Prince, il eſt
» impoſſible de l élever parfaitement. Il ne
» faut donc épagner ni peines, ni dépenſes,
» pour chercher, fût-ce même dans les
» pays étrangers, des ſujets dignes de con-
» courir à ſon éducation, & pour les y pré-
» parer par un apprentiſſage bien di-
» rigé. »

Tout cela ne ſuffit pas, dis-je au Prince; votre fils ſera d'abord entre les mains des femmes, le choix de la Gouvernante eſt beaucoup plus eſſentiel que vous ne l'imaginez. C'eſt elle qui donnera les premieres impreſſions; & d'ailleurs, le Prince, lui devra, par la ſuite, de la reconnoiſſance & de la tendreſſe, il faut donc qu'elle ſoit eſtimable autant qu'éclairée. Et ſongez encore, Monſeigneur, qu'en vous conduiſant d'après tous ces principes, vous ne rempliriez vos devoirs que bien imparfaitement, ſi vous ne veilliez pas vous-même à l'éducation du Prince votre fils. Quelle plus importante affaire pourra jamais vous occuper! même quand vous régnerez! Tout ce que vous pourrez faire de plus utile, de plus glorieux, n'aura qu'un effet paſſager, ſi votre ſucceſſeur n'eſt qu'un Prince médiocre. C'eſt lui qui doit perfectionner ou détruire votre ouvrage. Sans lui vous pouvez être grand : mais vous ne pouvez, ſans lui,

faire paſſer vos bienfaits à la génération qui va naître. Veillez donc ſur lui, ſur ſon Gouverneur, ſur tout ce qui l'entoure ; étudiez ſon caractere, connoiſſez ſes inclinations, ſes défauts, ſes vertus ; & ſouvenez-vous qu'Auguſte, maître du monde, trouvoit encore aſſez de temps pour préſider lui-même à l'éducation de ſes petits-fils.

A la ſuite de cet entretien, j'ai donné au Prince la petite liſte des perſonnes que je jugeois les plus dignes de prétendre à la place de Gouverneur. Vous trouverez, lui dis je, quatre noms dans ce papier, & c'eſt beaucoup ſans doute. Heureux le Prince qui peut compter dans ſa Cour quatre hommes d'un mérite véritablement diſtingué ! Voilà, ſuivant mes lumieres, les perſonnes entre leſquelles vous devez choiſir un Gouverneur ; mais je vous conſeille de les étudier, de les obſerver avec ſoin, & de ne vous décider entr'eux que deux ou trois ans après la naiſſance du Prince ; car un choix ſi important demande toute la prudence & toute la réflexion dont vous êtes capable. A ces mots le Prince ouvrit le papier, il lut les trois premiers noms ſans ſurpriſe, il ſavoit que la voix publique les avoit déjà déſignés ; mais il ſe récria au dernier : Quoi, dit-il, M*** ! avez-vous ſongé qu'il n'eſt pas fait, par ſa naiſſance, pour prétendre à cette place ?..... — Sa naiſ-

ſance,

ſance, il eſt vrai, n'eſt point illuſtre, ſa maiſon peut-être n'eſt pas ancienne ; mais enfin il eſt à la Cour ; qu'importe, du reſte, que ſon nom ſoit moins beau que celui d'un autre, s'il a réellement un mérite ſupérieur ? Dans toutes les autres places, qui demandent véritablement de grands talens, on n'a jamais eu d'égard à la naiſſance : on ne cherche, avec raiſon, que du mérite dans les gens qu'on veut élever au Miniſtere ; le mérite eſt-il moins néceſſaire dans un Gouverneur, & ce choix eſt-il moins important ?..... Vous vous étonnez, Monſeigneur, de voir ſur ma liſte le nom de M*** ; vous euſſiez donc été bien ſurpris, ſi vous y euſſiez lû celui de M. d'Elford ?.... — Comment ! un homme qui ne peut venir à la Cour ? .... — Oui ; mais un homme rempli de vertus & de génie. Ce n'eſt point l'obſcurité de ſa naiſſance qui m'a empêché de vous le propoſer, car, outre les raiſons que je viens de vous dire, je trouvois, dans ce choix, un avantage de plus : quelle leçon pour un jeune Prince, de voir, dans ſon propre Gouverneur, un exemple frappant de l'utilité dont peut être la vertu ? Combien il l'eût reſpecté davantage, ce Gouverneur, en apprenant qu'il ne devoit ſa place qu'à ſes qualités perſonnelles & à la ſupériorité de ſes lumieres !... — Mais je pourrai, ſans choquer tous les préjugés

reçus, profiter des talens de M. d'Elford, en l'attachant à l'éducation ſous un autre titre... — S'il n'eſt pas le maître, s'il n'a pas le titre de gouverneur, il ne fera rien que de médiocre. Les places ſecondaires dont vous parlez, Monſeigneur, quoique très-honorables pour les perſonnes de l'état de M. d'Elford, ſeront rarement acceptées par des gens de génie; ils ne peuvent faire le bien qu'à demi, ou ſi le gouverneur adoptoit toutes leurs idées, ils ne pourroient recueillir le plus doux fruit de leurs travaux, la gloire & la reconnoiſſance de la patrie... — Eh bien, croyez-vous que la réflexion & l'intérêt le plus cher ne puiſſent me mettre au deſſus d'un préjugé?... — Non, ſans doute. — Pourquoi donc ne m'avez-vous pas propoſé M. d'Elford?... — Parce qu'il n'a jamais vécu à la Cour, ni dans le grand monde, & qu'il me paroît abſolument néceſſaire que le gouverneur d'un prince connoiſſe l'un & l'autre. — Vous n'approuveriez donc pas qu'on élevât un jeune prince loin de la Cour, & qu'afin de le rendre plus digne de régner, on lui cachât ſa naiſſance?... — On ne ſouſtrait point ainſi l'héritier d'un grand Etat, ce plan d'éducation eſt abſolument chimérique; par conſéquent, j'ai dû peu réfléchir aux avantages qu'on pourroit retirer en le ſuivant. — Mais, ſans cacher au prince ſa naiſſance, il ſeroit poſſible du

moins de l'élever loin de la Cour ?.... — Il n'eſt point d'avantage qui puiſſe dédommager un jeune prince du malheur d'être élevé loin des yeux de ſon pere & de ſa mere ; ſon devoir eſt de les cherir, ſon bonheur d'en être aimé ; il faut donc qu'il les connoiſſe, & qu'il vive toujours avec eux. Cependant, j'approuverois fort qu'on fit bâtir une *Maiſon d'Education* à ſept ou huit lieues de la Cour, & que le jeune prince y fût paſſer trois ou quatre mois tous les ans ; à cette diſtance il pourroit jouir du bonheur de voir ſouvent ſon pere & ſa mere pendant ces trois mois, & cette retraite, en fortifiant ſa ſanté, avanceroit ſes progrès dans l'étude. — Cette idée me plaît beaucoup. Certainement je ferai bâtir une Maiſon d'éducation, & je conçois que ce n'eſt pas un architecte ſeul qui doit faire le plan de cette Maiſon. Il faut qu'on puiſſe s'y inſtruire, non-ſeulement regardant les tapiſſeries, les tapis & les meubles des appartements, mais auſſi en ſe promenant dans les cours & dans les jardins : les dorures, les glaces, la magnificence en ſeront bannies ; mais je veux que tout y préſente, à chaque pas, des objets d'inſtruction, ou qui puiſſent inſpirer à l'enfant des ſentimens vertueux (1)

(1) Comme, par exemple, les tableaux qui repréſentent de belles actions ; &, dans les jardins & les cours,

Vous croyez bien, mon cher Baron, que j'engagerai le prince à réfléchir mûrement ſur le plan de cette Maiſon, avant de la faire bâtir, & à conſulter des perſonnes en état de lui donner de bons conſeils à cet égard. Adieu, mon cher Baron; j'écris par ce courier à Madame d'Almane, ainſi je ne vous parle ni de M. ni de Madame d'Oſtalis; Madame d'Almane vous communiquera ſûrement ma letrre, & les détails qu'elle contient vous intéreſſeront d'autant plus que vous ſavez bien que je ne me permettrois pas la plus légere exagération, même pour vous procurer un grand plaiſir.

---

des ſtatues & les buſtes de pluſieurs grands hommes, dont l'hiſtoire ſeroit écrite ſur le piédeſtal. Sans faire de nouvelles dépenſes, un ſouverain pourroit choiſir dans les richeſſes de ce genre qu'il poſſede, les tableaux, deſſins, gravures, ſtatues, qui retracent le ſouvenir des grands hommes & des actions vertueuſes, & placer cette précieuſe collection ſous les yeux du prince ſon fils.

LETTRE LIV.

La Baronne à Madame de Valmont.

De Paris.

AH, Madame, vous ſeule pouvez concevoir l'état où je ſuis, & la douleur qui m'accable !... Cette douleur, dont je renferme la plus grande partie au fond de mon ame, je puis vous la laiſſer voir, vous la partagez, vous l'éprouvez vous-même !..... Hélas ils partent demain à la pointe du jour !... Ils ont voulu nous tromper & nous perſuader qu'ils ne partiroient que lundi ou mardi. J'ai feint de le croire, mais je ſais la vérité depuis ce matin.... Quel ſouper que celui de ce ſoir !.... Le Chevalier de Valmont & M. d'Aimeri avoient dîné ici, ils ne m'ont quitté qu'à cinq heures ; & à ſept, M. d'Almane & Théodore ſont revenus avec eux ; cet empreſſement auroit pu ſeul me donner des ſoupçons ; nous avons ſoupé enſemble ; la maniere dont M. d'Almane nous a fait placer à la table a eu quelque choſe d'aſſez remarquable.... J'étois entre M. d'Almane & Théodore ; le premier avoit Adele à ſa droite, & dit au Chevalier de Valmont de ſe placer à l'autre côté d'A-

dele. Le Chevalier s'eſt fait répéter deux fois cette invitation, il craignoit d'avoir mal entendu.... La converſation a été bien triſte & bien languiſſante; vous ſavez combien il eſt difficile de s'empêcher de pleurer en parlant, Adele & moi nous gardions le ſilence... En ſortant de table; j'ai ſenti que j'étois ſi peu maîtreſſe de moi-même, que j'ai pris le parti de paſſer un inſtant dans mon cabinet... A onze heures, M. d'Aimeri a regardé à ſa montre, & j'ai vu qu'il faiſoit un ſigne à M. d'Almane. Au bout de quelques minutes, ils ſe ſont tous levés; M. d'Almane & mon fils ſe ſont approchés de moi, en me diſant *bon ſoir* d'une voix mal aſſurée; en les embraſſant, je n'ai pu retenir mes larmes, j'ai ſenti couler celles de mon fils, mon viſage en étoit baigné.... Adele éperdue, ne comprenant que trop que cet embraſſement étoit un adieu, eſt venue ſe jeter entre ſon pere & ſon frere. .... Enfin, M. d'Almane, s'arrachant de nos bras, a fait quelques pas pour ſortir. Adele, pâle & tremblante, en le voyant s'éloigner, a voulu le ſuivre; mais ne pouvant ſe ſoutenir ſur ſes jambes, elle ſeroit tombée ſi le Chevalier de Valmont n'eût volé vers elle, &, après avoir prévenu ſa chûte, ne l'eût portée dans un fauteuil.... M. d'Almane eſt revenu pour aſſurer ſa fille qu'il ne partiroit point cette nuit; enſuite, remarquant

que Théodore & le Chevalier de Valmont ne pouvoient plus cacher l'excès de leur attendriſſement, il les a pris l'un & l'autre par la main, & il eſt ſorti bruſquement. Alors Adele s'eſt précipitée dans mes bras, & nous avons donné un libre cours à nos larmes.... Nous avons paſſé plus de deux heures enſemble ſans nous parler, ne pouvant que pleurer.... D'ailleurs, l'inquiétude & la douleur inſpirent quelquefois des idées ſi noires, qu'il ſeroit impoſſible d'en faire part... on n'auroit pas le courage de les exprimer ; quand on craint pour les objets qu'on aime, on éprouve une eſpece de ſuperſtition qui nous empêche toujours de détailler nos penſées les plus déchirantes ; dans ce cas, il y a *des mots ſi terribles*, qu'on ne peut ſe réſoudre à les prononcer. Je me ſouviens qu'à l'âge de quatre ans, Adele ſe donna un coup à la tête ; dans ce même-temps, elle fut malade, elle eut de la fievre ; je conſultai, je parlai du coup qu'elle avoit reçu, je demandai *ſi ſon état n'en étoit pas une ſuite*, il m'eût été impoſſible de dire : *Croyez-vous qu'elle ait un dépôt dans la tête* ? J'y penſois à chaque inſtant du jour & de la nuit, mais ce mot affreux *de dépôt*, ma bouche ne pouvoit le proférer !.... Telle eſt aujourd'hui ma ſituation !.... Il ſeroit au-deſſus de mes forces de communiquer toutes mes idées.

à la perſonne qui m'inſpire le plus de confiance !.... Ah, Madame, quand je penſe (eh, dans quel inſtant n'y penſai-je pas) à quel point je ſuis heureuſe, je ſuis effrayée de mon bonheur ! Eſt-il poſſible qu'une félicité ſi parfaite puiſſe durer toujours !... Il eſt quatre heures du matin, ils partiront dans deux heures ! Je ne ſais ſi je pourrai réſiſter au deſir de les revoir encore un moment, de les embraſſer !.... Mon pauvre Théodore, comme il étoit profondément attendri ! comme il eſt bon, ſenſible, à quel excès je l'aime !.... Et le Chevalier de Valmont !.... Croyez, Madame, qu'il m'eſt bien cher auſſi..... Enfin, dans huit ou dix mois, nous les reverrons, & ils auront fait une campagne glorieuſe.... Ils ſe diſtingueront, j'en ſuis bien ſûre.... O quelle joie, quels tranſports, en liſant la lettre qui nous annoncera leur retour.... quand nous les ſaurons débarqués !.... Hélas, combien de peines & de craintes mortelles il faudra ſupporter avant de goûter un ſemblable bonheur ! Mais auſſi peut-on l'acheter trop cher ? Adieu, Madame ; M. d'Aimeri veut bien venir paſſer trois ſemaines à St. **, enſuite il ira vous rejoindre, & vous aurez ſûrement la ſatisfaction de le revoir vers les derniers jours d'Avril.

LETTRE LV.

La Baronne à Madame d'Oſtalis.

De Saint ***.

JE ſuis ici depuis deux jours, ma chere fille... les deux jours les plus cruels & les plus pénibles de ma vie !... Naturellement je pleure difficilement, mais, depuis quarante-huit heures, j'ai eu continuellement les larmes aux yeux, & j'ai toujours été au moment d'éclater. Le lundi au ſoir, j'ai voulu eſſayer de faire de la muſiqne, j'ai joué ſur la harpe des pieces que je ne ſais point, afin d'être forcée de m'appliquer, dans l'eſpoir de me diſtraire mieux ; & machinalement, tout en jouant, je pleurois au point que mes yeux obſcurcis de larmes ne pouvoient lire ma muſique. On peut bien écarter les réflexions, mais on ne peut ſe ſouſtraire au ſentiment de ſes maux, un poids affreux reſte toujours au fond du cœur !.... Je n'ai trouvé juſqu'ici de véritable conſolation que dans la religion, qu'en m'adreſſant à Dieu, en le priant, en plaçant en lui ſeul toutes mes eſpérances ; c'eſt avec une confiance entiere que j'oſe l'implo-

rer, & il a déjà daigné me ranimer & me fortifier. Puiſſé-je me rendre digne d'être, dans tous les événemens de ma vie, ou guidée, ou ſoutenue, ou conſolée par lui! La Vicomteſſe & Conſtance ſont ici ; la derniere eſt dans un état d'abattement qui prouve toute la vivacité de ſes ſentimens pour Théodore. Adele a lû facilement dans ſon cœur, elle la plaint, mais ne le conçoit pas. Comme je ne veux pas que ma fille reçoive des confidences de ce genre, j'ai le plus grand ſoin d'empêcher qu'elle ne ſe trouve ſeule avec Conſtance, & je lui ai défendu de lui jamais parler de Théodore. Afin de calmer les agitations de la Vicomteſſe, auſſi tourmentée que Conſtance, le Vicomte, quinze jours avant le départ de M. d'Almane, a refuſé poſitivement le Marquis d'Hernay, & en même temps il a dit à Madame de Limours qu'au fond du cœur, il préféroit Théodore à tout autre parti. La Vicomteſſe l'a conjuré de prendre des engagemens formels avec M. d'Almane, mais elle n'a pu obtenir cette demande, ce qui lui laiſſe toujours beaucoup de craintes & d'inquiétudes.

Adele eſt bien affligée, mais ſon courage égale ſa ſenſibilité, elle s'occupe ſans relâche, & n'a rien perdu de ſon activité.

Porphire, qui eſt venu ici avec moi, me quitte demain ; il a reçu une lettre qui lui

apprend que M. de Lagaraye eſt dangereuſement malade, & il part auſſi-tôt pour aller retrouver & ſoigner ſon bienfaiteur. Adieu, ma chere fille..... Ah, pourquoi faut-il que dans la circonſtance la plus cruelle de ma vie, je ſois encore privée de la conſolation de vous confier mes peines !.... Je vous écris, mais quand lirez-vous cette lettre ?..... Quand recevrai-je votre réponſe ?..... Adieu, mon enfant ; je vous écrirai encore jeudi, & avec plus de détail.

LETTRE LVI.

La Vicomteſſe à la Baronne.

De Paris.

J'Ai beaucoup de nouvelles à vous mander, ma chere amie ; Madame de Blemur vient de ſe venger d'une maniere bien éclatante de Madame de Serville : cette derniere ſollicitoit, comme vous ſavez, une place que mille circonſtances réunies lui faiſoient ſouhaiter paſſionnément ; elle ſe croyoit ſûre de l'obtenir, quand Madame de Blemur eſt revenue des Eaux ; alors tout a changé de face, Madame de Blemur a formé une intrigue ſi profondément combinée, qu'elle eſt parvenue à faire manquer l'affaire ;

enſuite elle a écrit à Madame de Serville pour ſe vanter de cet exploit. Ce billet, dans tout le monde a des copies, contenoit ces mots :

« Vous avez éprouvé jadis, Madame, » que je ſavois ſervir mes amis, il eſt juſte » que vous appreniez aujourd'hui que je ſais » me venger de l'ingratitude & de la noir- » ceur... J'ai fait échouer vos deſſeins, ce » n'eſt pas vous rendre tout le mal que vous » m'avez fait, mais cependant je ſuis ſatiſ- » faite de pouvoir vous prouver du moins » qu'on ne peut impunément me tromper » & me trahir. »

Cette maniere extraordinaire, de faire parade de ſa haine, & de ſe glorifier de ſa vengeance, a réuſſi auprès de pluſieurs perſonnes ; on a trouvé dans ce procédé une ſorte de *franchiſe impoſante* ; on répete à ce ſujet tous les lieux-communs dangereux & faux que vous connoiſſez ; on dit : *que les gens les plus ſenſibles ſont ceux qui ſavent le mieux haïr, & que les cœurs les plus reconnoiſſans ſont auſſi les plus vindicatifs.* De ſemblables maximes ſont paſſées en proverbes, non parce qu'elles ſont vraies, mais parce qu'elles excuſent bien de noirceurs. Un cœur ſenſible & reconnoiſſant eſt toujours noble & généreux, il doit avoir horreur de la haine, & dédaigner la vengeance ; qui ſe venge, cede honteuſement à une paſſion furieuſe, & ſacrifie

l'honneur & l'humanité au plus affreux de tous les mouvemens. Quoi, s'occuper ſans ceſſe du noir projet de nuire & de rendre l'objet de ſa haine à jamais infortuné, trouver du charme dans les détails de cet horrible tableaux, ... conſommer ce deſſein déteſtable ! N'eſt-ce pas là le fond de l'ame d'une furie à qui tout ſentiment doux & tendre doit être à jamais inconnu ?..... Les partiſans de Madame de Blemur diſent, pour l'excuſer, qu'elle ne s'eſt pas donné le temps de réfléchir à cette action, qu'elle ne l'a point préméditée, &c. Mais on ne fait pas manquer une affaire de ce genre en vingt-quatre heures, & il eſt très-prouvé que cette horreur eſt le fruit d'une intrigue qui a duré plus de deux mois. D'ailleurs, jamais l'effet impétueux du premier mouvement & la plus ardente colere ne feront faire une atrocité à une ame noble & ſenſible ; quand nous nous livrons à nos paſſions, la raiſon nous abandonne, nous nous égarons, mais alors même l'inſtinct d'un heureux naturel nous reſte & nous guide encore ! Une autre nouvelle, c'eſt que M. de Somires vient de gagner ſon procès ; on s'attendoit de ſa part aux plus généreux procédés en faveur d'un parent chargé d'une famille nombreuſe, & preſque réduit à l'aumône par cet événement ; depuis trois ans que le procès dure, vous n'ignorez pas

tout ce que M. de Somires & ſes amis ont dit à ce ſujet : eh bien, après tout cet étalage de ſentimens héroïques, M. de Somires *garde tout* !.... Il le peut, il eſt dans ſon droit, mais je ne puis ſouffrir que la conduite ne s'accorde pas avec les diſcours. Pourquoi dire : *Je ſuis plus noble qu'un autre*, pour prouver enſuite qu'on n'eſt qu'un impoſteur ? Au reſte, ce calcul n'eſt pas trop mauvais ; on ſe rend mépriſable, il eſt vrai, aux yeux de gens raiſonnables, mais on obtient l'eſtime & l'admiration des ſots, qui ſont toujours plus perſuadés *par des phraſes* que par des actions. Si Madame d'Inſelin ne parloit pas ſans ceſſe de *nobleſſe* & d'*élévation*, ſi elle ne prononçoit pas ces deux mots avec tant d'emphaſe, ſi elle ne paroiſſoit pas auſſi révoltée de tout ce qui peut raſſembler à *la baſſeſſe*, diroit-on qu'elle a de la nobleſſe & de l'élévation ? Elle aime beaucoup l'argent, elle eſt très-avare, elle n'a nulle bienfaiſance, elle recherche, cultive & flatte tous les gens qui peuvent lui être utiles, elle a paſſé ſa vie à demander & ſolliciter des graces ; mais elle aſſure qu'elle a les ſentimens les plus nobles, & on la croit. On dit toujours que le monde eſt méchant ; pour moi, plus j'y vis, & plus je vois qu'il eſt également ſimple & crédule ; & en vérité, pour lui en impoſer, il ne faut même pas beaucoup de fineſſe ou

d'eſprit, il faut ſeulement de l'intrigue & de l'audace.

Ma derniere nouvelle eſt que Madame de Gerville *s'eſt jetée dans la dévotion*, elle a pris pour prétexte la mort d'un frere qu'elle n'a jamais aimé, la cauſe a rendu ſa converſion très-intéreſſante ; ainſi la voilà *réhabilitée* ; ce qui ne lui coûtera que le ſacrifice de ſa loge à la comédie Italienne, car aujourd'hui l'affiche de la dévotion n'eſt pas auſſi rigoureuſe qu'autrefois ; on ne quitte plus le rouge & les pompons, il ſuffit de renoncer aux ſpectacles, & de confier à ſes amis qu'on eſt devote : ainſi, depuis mon retour ici, je n'entends louer que la ſenſibilité de Madame de Gerville !.... Tout principe à part, je ne puis haïr : la perſonne qui m'a fait le plus de mal, (Madame de Gerville, par exemple) ne m'inſpire aucun mouvement violent ; je ſerois ſuſceptible de pitié pour elle, ſi je la voyois ſouffrir, comme ſi je ſuis à l'égard de tout objet qui m'eſt indifférent ; quand tout lui proſpere, je ne lui deſire pas de mal, mais, je vous l'avoue, la vûe de ſon bonheur ne m'eſt pas agréable ; je ne trouve pas juſte qu'elle ſoit heureuſe, parce que je ne l'eſtime pas, car je ne conçois pas l'averſion ſans le mépris. Je ne haïrai jamais ce que j'eſtimerai ; une perſonne ſe trouvera en rivalité avec moi, elle obtiendra par des moyens hon-

nêtes ce que je deſirerois ; s'il n'y a dans ſa conduite ni fauſſeté ni artifice, ſi je lui connois un caractere noble & droit, m'eût-elle ravi le bonheur de ma vie, je ne la haïrai point. Je puis auſſi très-facilement me paſſer de divulguer le mal que je ſais des gens qui ne m'aiment point ; & même, ſi on les accuſoit injuſtement devant moi, je prendrois ſans effort leur défenſe ; mais ce qui me fait beaucoup ſouffrir, j'en conviens, c'eſt de les entendre louer des vertus qu'ils n'ont pas ; voilà ce qui me coûte le plus. Je ne nierai point que, dans ce cas, j'ai quelque peine à me contenir ; cependant, le premier mouvement paſſé, la réflexion me rend bientôt & ma tranquillité & mon indifférence. Adieu, ma chere amie ; j'irai jeudi paſſer trois jours avec vous, je cherche à m'étourdir & à diſtraire ma petite Conſtance, mais nous ſommes toujours bien triſtes ; & quand nous nous retrouvons ſeules, nous ne pouvons parler que de vous, de M. d'Almane & de Théodore.

Depuis deux mois que Porphire eſt parti, je n'ai reçu de lui qu'une ſeule lettre : il me paroît que M. de Lagaraye eſt abſolument ſans eſpérance, quelle perte pour l'humanité !.... Avec quel regret cet homme ſi bienfaiſant doit quitter la vie, en ſongeant à tous les malheureux qu'il va laiſſer ſans appui ! Ses derniers momens doivent être

affreux

affreux ! Quel ſpectacle pour notre ami !.... Si vous avez reçu de ſes nouvelles depuis le quinze, mandez-le-moi, je vous prie.

LETTRE LVII.

Porphire à la Baronne.

De Lagaraye.

OUI, Madame, j'ai perdu mon bienfaiteur, mon pere, mon guide !..... Sa mort a été digne de ſa vie !..... Ce triſte récit, en déchirant mon cœur, peut ſeul cependant le ſoulager & lui procurer l'unique conſolation dont il ſoit ſuſceptible dans cet affreux moment !..... Eh, puis-je mieux honorer ſa mémoire qu'en détaillant avec fidélité & ſes actions & ſes diſcours, & qu'en augmentant encore votre admiration pour lui !

Je vous mandois, Madame, dans ma derniere lettre, que je conſervois encore quelque eſpérance, mais deux jours après je la perdis entiérement. Lundi dernier, M. de Lagaraye ne voulut pas ſouffrir que je paſſaſſe la nuit auprès de lui, & je me couchai dans un cabinet à côté de ſa chambre ; vers les quatre heures du matin, on vint me réveiller en m'apprenant qu'il étoit

beaucoup plus mal. En effet, je le trouvai ſans connoiſſance dans les bras de Madame de Lagaraye ; cet évanouiſſement fut très-long, mais enfin M. de Lagaraye reprit l'uſage de ſes ſens, ſon pouls redevint aſſez bon, & l'on crut même que cette criſe pourroit être ſalutaire. A ſix heures, il nous renvoya, & ne retint auprès de lui que le Curé ; nous étions tous dans ſon antichambre, lorſqu'au bout d'une heure les deux battans de ſa porte s'ouvrirent ; & jugez, Madame, de notre ſurpriſe en le voyant dans un fauteuil porté par ſes gens ; il s'arrêta un moment avec nous, & nous dit qu'il alloit voir ſes malades.... A ces mots, la même idée nous frappa tous, nous ne ſentîmes que trop qu'il regardoit lui-même cette viſite comme un dernier adieu.... Cette penſée arracha des larmes à tout ce qui étoit dans la chambre... M. de Lagaraye me chargea d'aller annoncer ſa viſite à l'infirmerie, afin que ſa préſence ne pût cauſer de ſaiſiſſement à ſes malades ; précaution néceſſaire en effet, car cette ſeule nouvelle inſpira des tranſports inexprimables. Ils crurent que M. de Lagaraye étoit hors de tout danger. Pluſieurs s'écrierent : *Maintenant nous pouvons deſirer de guérir* !.... D'autres levoient les mains au Ciel, &, par les prieres les plus touchantes, exprimoient à la fois l'excès de leur reconnoiſſance &

de leur joie..... Tous renouveloient à Dieu la promeſſe d'accomplir les différens vœux qu'ils avoient formés pour le rétabliſſement de leur bienfaiteur..... Au moment où M. de Lagaraye parut dans la ſalle, tous les malades ſe ſoutenant d'une main à leurs rideaux, ſe pencherent en avant hors de leurs lits, afin de voir entrer M. de Lagaraye; on entendit un murmure confus de pleurs, & de ſanglots.... Les maux ſont oubliés, les ſouffrances ſont ſuſpendues, la ſeule reconnoiſſance occupe & remplit tous les cœurs !.... M. de Lagaraye, porté dans ſon fauteuil, fit le tour de la ſalle, il laiſſa croire à ſes malades que ſon état n'avoit plus rien de dangereux; en même-temps il les exhorta à la réſignation, *dans le cas où Dieu diſpoſeroit de lui*; il leur apprit que, même dans cette ſuppoſition, ils ſeroient tous ſoignés & gardés juſqu'à leur entiere guériſon; il leur fit part de l'article de ſon teſtament qui les concernoit; enſuite il les prévint *qu'étant encore très-foible, il paſſeroit au moins dix ou douze jours ſans les venir voir.* Après cette explication, comblé de remercimens & de bénédictions, il ſortit de la ſalle. Je le ſuivois, & je remarquai que lorſqu'il fut hors de l'infirmerie, il retourna la tête du côté de la porte, & fit un profond ſoupir en levant les yeux au Ciel..... Quand il fut dans ſon lit, il ſe trouva tant

d'abattement, qu'il demanda quelques gouttes d'éther; après les avoir prises, il éloigna Madame de Lagaraye, sous je ne sais quel prétexte; il me retint auprès de lui, il renvoya ses gens, & pria Lemire, son Chirurgien, & St. André, de se retirer; alors, me tendant la main; les momens nous sont chers, me dit-il, n'en perdons point; Lemire vous a-t-il parlé vrai?.... Comment! interrompis-je, avec un trouble inexprimable, que voulez-vous dire?..... Oui, reprit-il, sur mon état?.... Ces mots me causerent un tel battement de cœur, qu'il me fut impossible de répondre. Jusques-là je m'étois flatté..... mais dans ce moment, toute espérance m'abandonna; je vis que M. de Lagaraye étoit condamné, & qu'il le savoit!..... Je penchai ma tête sur sa main, & il sentit que je la baignois de mes larmes.....Il fut un moment sans parler; ensuite, reprenant la parole: Regrette-moi, dit-il, tu le dois!.... Mais ne me plains point, songe à ma vie, songe au prix qui m'attend, & ne sois pas assez personnel pour être inconsolable de ma mort..... Non, m'écriai-je, vous ne mourrez point, non, il n'est pas possible!.... Cessez, interrompit-il; cessez, mon cher Porphire, de vous abuser, je n'ai pas vingt-quatre heures à vivre..... — Vous! Grand Dieu!.... — C'est pourquoi j'ai voulu voir aujourd'hui ces mal-

heureux qui vont me perdre, je leur devois cette derniere conſolation..... — Vous, mon Pere !.... A ſoixante-trois ans, votre carriere ſeroit finie !.... — Eh bien, de quoi murmurez-vous ? Si j'euſſe vécu quinze ans de plus, j'aurois été recompenſé plus tard..... — Mais cependant cette foule d'infortunés auxquels votre exiſtence eſt ſi néceſſaire !.... — Je les remets avec confiance entre les mains de celui qui m'inſpira la réſolution de leur conſacrer ma vie..... Vous penſez peut-être que je regrette amérement tout le bien que j'aurois pu faire en vivant encore dix ans ? Si je n'euſſe, il eſt vrai, travaillé que pour la gloire, je mourois déſeſpéré. Depuis deux ans, j'avois conçu de nouveau plans, j'étois au moment d'exécuter de grandes choſes ; quelques années de plus, & je laiſſois des établiſſemens qui euſſent pu me ſurvivre ; la mort vient & détruit toutes ces eſpérances. Mais que m'importe ! Dieu, qui lit au fond de mon cœur, me tiendra compte de mes projets, ainſi que de mes actions ; tous mes deſſeins ſont renverſés, mais je les ai formés, c'eſt aſſez pour en obtenir la récompenſe. Va, je meurs pleinement ſatisfait, & vingt ans de plus n'auroient pu rendre mes derniers momens plus doux & plus tranquilles !..... O triomphe admirable de la Religion, m'écriai-je ! ô mon Pere, que vous me faites

chérir cette piété ſublime ! Elle ſeule en inſpirant des actions héroïques, peut élever une grande ame au-deſſus de la gloire même ! Eh, qu'importent en effet les jugemens des hommes & la vaine renommée d'un moment, quand on eſt ſous les yeux d'un Juge ſuprême qui pénetre les motifs, qui connoît les deſirs, auprès duquel les intentions vertueuſes ne ſont jamais perdues, & de qui l'on peut attendre des récompenſes immortelles pour le bien qu'on a fait & pour le bien qu'on a voulu faire ! A ces mots, M. de Lagaraye me regardant avec des yeux qui exprimoient la plus douce ſatisfaction : Promets-moi donc, me dit il, de conſerver à jamais ces ſentimens religieux, dans un ſiecle où tant de gens regardent l'impiété comme une preuve de la force & de la ſupériorité de l'eſprit. Souviens-toi, mon cher Porphire, que Corneille, Racine, Fénélon, Boileau, Boſſuet & Paſchal, furent auſſi diſtingués par leur éminente piété que par la ſupériorité de leurs talens..... Votre exemple ſeul me ſuffit, je comparerai la vie des détracteurs de la Religion à la vôtre, & je conſerverai juſqu'à mon dernier ſoupir les principes que vous m'avez donnés. En prononçant ces paroles, je tombai à genoux devant le lit de mon bienfaiteur, il me ſerra dans ſes bras, & fut quelque temps ſans pouvoir parler,

enſuite, me relevant & me faiſant aſſeoir, il me chargea d'une pénible commiſſion, celle d'éclairer ſur ſon état Madame de Lagaraye; & en même-temps il m'ordonna de prendre toutes les meſures néceſſaires pour cacher ſa mort à ſes malades juſqu'à l'inſtant de leur rétabliſſement, s'il étoit poſſible; ce qui ſera d'autant plus facile, ajouta-t-il, que j'ai eu la précaution de leur annoncer qu'ils ne me verroient que dans douze jours; il finit par me recommander un jeune homme de ſon école qu'il aime particuliérement, & qui, vous le croyez bien, Madame, deviendra mon plus cher ami. Après ce cruel & touchant entretien, je fus chercher Madame de Lagaraye; mon ſeul abord ne la prépara que trop à la funeſte nouvelle que j'étois chargé de lui annoncer; elle me queſtionna en tremblant, & pénétra bientôt toute l'étendue de ſon malheur; elle joignit les mains, & levant vers le Ciel des yeux remplis de larmes, elle reſta dans cette attitude quelques minutes, ſans proférer une ſeule parole..... Mais l'expreſſion ſublime & touchante de ſon viſage faiſoit aſſez connoître & ſes penſées & ſes ſentimens!..... Elle offroit à Dieu le ſacrifice du bonheur de ſa vie!.... Cependant ſa douleur n'avoit rien d'impétueux & de violent, elle paroiſſoit plus profonde que vive, une parfaite réſignation en modé-

roit l'éclat, en adouciſſoit l'amertume, & loin de me cauſer une pitié déchirante, je trouvois une ſorte de douceur à la contempler ; elle m'inſpiroit autant d'admiration que d'attendriſſement..... Enfin, Madame de Lagaraye eſſuya ſes pleurs, ſe leva, & s'appuyant ſur mon bras ; Allons chez lui, me dit-elle, ne craignez point que ſa vue ajoute à ma foibleſſe ; au contraire, elle me fortifiera ; ſeroit-il poſſible de manquer de réſignation & de courage en ſa préſence ?..... Je conduiſis Madame de Lagaraye juſqu'à la porte de la chambre de M. de Lagaraye, & je reſtai dans la piece à côté, où je trouvai St. André & Blanche, ſa femme ; le premier étoit debout, appuyé contre une cheminée, il ne pleuroit pas, mais la douleur & la conſternation étoient peintes ſur ſon viſage pâle & défiguré. Il vous a conté ſon hiſtoire, Madame, vous avez dû connoître à quel point ſes paſſions ſont naturellement violentes, & combien ſon enthouſiaſme pour M. de Lagaraye eſt ardent & ſincere..... Je m'approchai de lui, il me ſerra la main, & voyant couler mes pleurs : Vous êtes jeune, me dit-il, ce malheur étoit inévitable pour vous..... Mais moi, plus âgé *que lui*, devois-je m'attendre à lui ſurvivre !..... Moi, inutile fardeau ſur la terre !..... Comme St. André achevoit ces paroles, nous entendîmes un cri douloureux,

reux, c'étoit la voix de Madame de Lagaraye !... Tremblans, éperdus, nous nous précipitons vers la porte, nous entrons dans la chambre ; quel ſpectacle frappe nos regards !... Nous voyons M. de Lagaraye prêt à rendre le dernier ſoupir, la pâleur effrayante de la mort couvroit déjà ſont front ; ſa malheureuſe femme, aſſiſe ſur ſon lit, le ſoutenoit dans ſes bras, & le Curé, placé dans ſa ruelle, tenoit une de ſes mains !.... En nous appercevant, il nous fit ſigne d'approcher ; alors, tournant la tête de nôtre côté, & jetant ſur nous un regard plein de douceur & de ſérénité : Porphire, ô mon fils, dit-il, ſouviens-toi de tes promeſſes !.... & vous, mon cher St. André, continua-t-il, ne quittez jamais ma femme, ſuivez-la avec votre famille dans la retraite qu'elle choiſira.... & que l'amitié.... que la religion ſur-tout vous conſolent !.... En diſant ces mots, il laiſſa tomber ſa tête ſur ſa poitrine, ſes yeux appeſantis & preſque éteints ſe fermerent ; le chirurgien s'avança pour lui tâter le pouls, & fit ſigne qu'il reſpiroit encore... Un inſtant après, le chirurgien dit tout haut : *ſon pouls ſe ranime* !.... (Hélas, comme le cœur humain s'ouvre aiſément à l'eſpérance !...) Ces ſeuls mots cauſerent un tranſport univerſel, chacun les répétoit, chacun attendoit un miracle !.... Je m'approche, je regarde

fixement M. de Lagaraye, je vois en effet ſa pâleur ſe diſſiper ; ſon viſage ſe colore, ſes yeux ſe rouvrent, une expreſſion ſurnaturelle rend encore plus auguſte & plus touchante ſa figure vénérable !.... Tout-à-coup il éleve ſes bras vers le Ciel avec le mouvement le plus paſſionné..... O mon Dieu, s'écrie-t-il, tu m'appelles... je vole à toi !... Ce furent ſes dernieres paroles.... Frappés d'étonnement, ſaiſis d'une émotion qu'un tel ſpectacle ne produiſit peut-être jamais, nous tombons tous à genoux... nous regardons ſans effroi ce lit funebre, nous conſidérons ſans terreur le touchant objet de nos regrets, nous ſommes ſûrs qu'il eſt heureux !..... Nous n'avons point vu la mort l'approcher & le frapper, nous ne vîmes que l'Éternel deſcendant des Cieux pour l'appeler & le recevoir ! Cependant, après avoir entraîné Madame de Lagaraye à ſon appartement, je me rappelai les derniers ordres de M. de Lagaraye concernant ſes malades, je volai à l'infirmerie.... Mais j'arrivois trop tard, les cris des domeſtiques, les pleurs, les gémiſſemens des gardes-malades, n'avoient que trop divulgué la funeſte nouvelle que j'étois chargé de cacher... Je ne reſtai qu'un inſtant dans la ſalle, & j'en ſortis pénétré d'attendriſſement & d'horreur.... Je devois être témoin d'une ſcene encore plus pathétique & plus terrible !

Avant-hier, jour déſigné pour la cérémonie du convoi, je me rendis à l'heure indiquée dans la ſalle d'école où l'on avoit dépoſé le cerceuil, je traverſai la cour, elle étoit remplie d'une partie des habitans du village & de tous les ouvriers de manufactures, & toute cette multitude fondoit en larmes.... En entrant dans la ſalle d'école, je vis environ ſoixante jeunes enfans rangés autour du cercueil, tous à genoux; Saint-André, vêtu d'un long habit de deuil, étoit au haut de la chambre immobile & plongé dans la plus ſombre méditation; les yeux fixement attachés ſur le cercueil, il conſidéroit ce lugubre objet avec un air également morne & ſiniſtre; ſes trois fils étoient placés derriere lui... Nous attendions les prêtres, quand tout-à-coup nous vîmes paroître ſix hommes de l'aſpect le plus effrayant; ils étoient pâles, livides, décharnés, ils avoient pour tout vêtement un grand drap qui les enveloppoit depuis la tête juſqu'aux pieds, ils pouvoient à peine ſe ſoutenir ſur leurs jambes, & raſſembloient à des fantômes, à des ſpectres ſortant de la tombe !.... Ils ſe traînerent vers le cercueil, & ſe proſternant, ils firent retentir la chambre des plus lugubres gémiſſemens... Ces infortunés, échappés de l'infirmerie, venoient rendre un dernier hommage à la mémoire de leur bienfaiteur.... Abandonnés

de leurs gardes pendant quelque minutes, ils avoient profité, pour s'évader, de cet instant de trouble & de confusion.... Deux de ces malheureux s'évanouirent en tombant près du cercueil.... Je les fis emporter, & je les reconduisis moi-même à l'infirmerie, où je leur laissai tous les secours dont ils pouvoient avoir besoin, & je revins dans la sale d'école au moment où les prêtres arrivoient; nous nous mîmes aussi-tôt en marche. A mesure que nous approchons de la Cour, nous entendons plus distinctement les gémissemens lamentables de la foule qui nous attend pour suivre la pompe funebre; mais dans l'instant où l'on voit paroître le cercueil, un saisissement universel, un saint respect, font cesser les plaintes & suspendent les pleurs!.... Aux cris, aux transports violens du désespoir, succede le silence profond de la consternation immobile & muette... Au bout d'une demi-heure de marche, notre nombreux cortege arrive à l'Eglise... Hélas, dans mon enfance, j'ai vu M. de Lagaraye lui-même poser la premiere pierre de cet édifice sacré!.... Cependant nous approchons de la tombe auguste qui va renfermer les précieuses dépouilles du plus vertueux & du meilleur des hommes!... La fosse est entr'ouverte.... on y place le cercueil!.... Mon cœur se déchire.... Je détourne les yeux en frémissant....

Dans cet inſtant, j'entends un cri plaintif. Je me leve, & je vois le malheureux Saint-André chanceler ſur le bord de la foſſe, ſes fils veulent en vain l'entraîner..... Eperdu, égaré, il ſe débat dans leurs bras, il s'écrie : O mon Maître ! ô mon ami !... A ces mots, il tombe dans la foſſe, &, noble & touchante victime de la reconnoiſſance & de l'amitié, il expire ſur le cercueil de ſon bienfaiteur !

Je ne puis vous rendre compte, Madame, des ſuites de cette ſcene terrible, je perdis l'uſage de mes ſens, on m'emporta ſur le champ ; en reprenant ma connoiſſance je me trouvai dans ma chambre, on me ſaigna au moment même, & comme j'avois beaucoup de fievre, on me força à garder mon lit tout le jour. Hier, me ſentant un peu mieux, je me levai afin d'aller chez Madame de Lagaraye. Elle m'a fait part de tous ces arrangemens ; elle partira quand tous les malades ſeront rétablis ; elle ira ſe fixer en Anjou, province où elle eſt née ; elle y établira un hoſpice de charité & une petite école de jeunes filles, & elle conſacrera à cet uſage les trente mille livres de rente qui lui reſtent. Elle emmene avec elle la malheureuſe famille de Saint-André ; ce dernier a été enterré ce matin, & l'on a juſtement immortaliſé ſa mort & ſa mémoire, en

plaçant ſon corps dans le propre tombeau de M. de Lagaraye.

Les héritiers de M. de Lagaraye ſont ici, ils traitent Madame de Lagaraye avec les égards & le reſpect qu'on ne peut refuſer à ſes vertus ; mais on ſait déjà qu'on ne laiſſera ſubſiſter aucun des établiſſemens de M. de Lagaraye ; pour moi, Madame, j'ignore quand je pourrai jouir du bonheur de vous voir, je reſterai avec Madame de Lagaraye tant que j'aurai l'eſpoir de lui être utile ; ainſi, je ne retournerai vraiſemblablement à Paris que vers le commencement de l'hiver.

LETTRE LVIII.

La Baronne à Madame d'Oſtalis.

de Saint **.

IL eſt décidé, ma chere fille, que je paſſerai tout l'hiver ici ; que ferois-je à Paris ? Dans la ſituation où je ſuis, pourrois-je aller aux ſpectacles & dans le grand monde ? Quand toute diſſipation ne me ſeroit pas inſupportable dans ce moment, la ſeule bienſéance m'obligeroit à renoncer aux plaiſirs qu'elle peut offrir. Comment une femme oſe-t-elle ſe montrer à l'Opéra, au Bal, lorſque ſon mari ou ſon fils ſont expoſés à tous les dangers de la guerre ? Madame de Limours vient me voir très-ſouvent, mais vous ſavez qu'il lui faut *un peu de Paris*, comme elle l'avoue elle-même ; auſſi ne paſſe-t-elle jamais plus de huit ou dix jours de ſuite avec nous.

Le Comte Anatolle eſt mort hier d'une fluxion de poitrine, ou, pour mieux dire, des excès en tout genre auxquels il s'eſt livré, ſur-tout depuis deux ans ; il laiſſe une riche & charmante veuve, & qui, je crois, ne ſera pas *inconſolable*. Une choſe aſſez

plaiſante, c'eſt que la petite Conſtance eſt jalouſe de la Comteſſe Anatolle, car elle a fort bien pénétré ſes ſentimens pour Théodore ; auſſi ne prononce-t-elle jamais le nom de la Comteſſe ; & quand, par haſard, elle l'entend louer ſur ſes agrémens, elle rougit & paroît ſouffrir. Si jeune, éprouver déjà des paſſions ſi violentes !.....

M. de Valcé vient de vendre la plus belle de ſes Terres, on dit qu'il eſt preſque entiérement ruiné. Vous ne reconnoîtriez pas ſa femme, elle eſt maintenant auſſi couperoſée, auſſi laide & auſſi vieille, qu'elle étoit jeune & jolie il y a cinq ans ; elle paroît encore plus ſenſible à ce malheur qu'à la ruine de ſon mari.

Adele devient tous les jours plus charmante ; elle eſt bien véritablement à préſent *mon amie*, ſon eſprit eſt auſſi formé que ſon caractere, nulle converſation ne peut être plus agréable que la ſienne, nous avons une telle conformité d'opinions & de ſentimens !.... Nous ſommes ſouvent tête-à-tête, & ces jours-là paſſent pour nous plus vîte encore que les autres ; nous ſavons nous occuper ; nous avons une égale activité, les mêmes goûts, la même maniere de ſentir ; pouvons-nous jamais nous laſſer d'être enſemble ? Quand je n'aimerois pas autant ma fille, ſa franchiſe & ſon extrême candeur me feroient toujours

préférer ſa ſociété à toute autre ; non-ſeulement elle eſt incapable d'employer jamais un détour, mais l'exagération lui eſt auſſi étrangere que le menſonge ; elle eſt, dans tous les momens de ſa vie, auſſi ſincere & auſſi vraie que la prudence & la politeſſe peuvent le permettre. Cette charmante qualité donne un prix ineſtimable à tout ce qu'elle fait, à tout ce qu'elle dit ; on eſt ſur que l'intérêt ou la flatterie, ne lui dictent jamais un éloge, ſes attentions ſont obligeantes, les témoignages de ſon amitié touchent véritablement le cœur ; on l'écoute avec intérêt, avec attention, parce que la vérité même s'exprime par ſa bouche ; ſon regard, ſa gaieté, ſon ſourire, tout en elle eſt franc, naturel & ſans art. Fût-elle laide, n'eût-elle ni talens ni grace, elle plairoit, elle attacheroit, elle auroit encore ce charme inexprimable que donneront toujours la candeur & la ſincérité. On n'a point cette précieuſe vertu ſans en poſſéder mille autres ; on ne peut être parfaitement vrai, ſans être en même temps noble, équitable & généreux ; on rend juſtice à ſes ennemis, on convient franchement de leurs bonnes qualités, on rejette un éloge dont on n'eſt pas digne, on avoue qu'il n'eſt pas fondé ; enfin, l'on ne ſera jamais intriguant ni flatteur, puiſqu'on ne

ſauroit être l'un ou l'autre, ſans avoir beaucoup d'artifice & de fauſſeté.

Adele n'a pas encore 18 ans, & elle eſt déjà corrigée de tous les défauts naturels à ſon ſexe ; depuis *la Veillée des quarante*, elle n'a pas eu un moment la tentation de ſe moquer de perſonne, ſur-tout pour des choſes abſolument indifférentes & frivoles, comme l'habillement, la coëffure, &c. en même-temps elle ne ſe fâche jamais d'une plaiſanterie ; fût-elle amere & mordante (ſi elle n'attaquoit point ſon caractere), elle la prendroit gaiement, ou du moins avec douceur, car elle mépriſe tellement ce petit genre de méchanceté, qu'elle ne peut être ni embarraſſée ni piquée d'une moquerie. Elle me fait part de toutes ſes obſervations, & me confie ſes jugemens particuliers ſur les gens que nous voyons ; mais jamais, devant le tiers le moins ſuſpect, elle ne ſe permettroit une légere critique, même indirecte. Comme elle a l'eſprit ſolide, elle eſt abſolument exempte de cette curioſité frivole qu'on reproche ſi juſtement en général aux femmes, & qui n'eſt produite que par le déſœuvrement & la malignité. Adele n'attache aucune importance aux petites choſes, elle ne conçoit pas qu'on puiſſe s'agiter, ſe tourmenter pour une bagatelle, ou deſirer d'ap-

prendre un ſecret qui n'intéreſſe point. Quand elle vivra dans le monde, elle ſera toujours inſtruite la derniere de l'hiſtoire ſcandaleuſe du moment, *& des ruptures, des raccommodemens*, &c. elle ſera témoin de beaucoup de tracaſſeries, ſans jamais y prendre part, & très-ſouvent ſans les remarquer. On ſe moquera de ſa ſtupidité à cet égard, on lui dira mille fois : *Mais vous ne ſavez rien, d'où venez-vous donc* ?... Il eſt vrai qu'elle ignorera toutes ces choſes, mais elle ſaura parfaitement démêler le fond du caractere des gens avec leſquels elle vivra. La méchanceté, l'oiſiveté & le comérage font découvrir toutes les petites intrigues de la ſociété, mais la raiſon & l'eſprit peuvent ſeuls donner la pénétration. Adele bien rarement ſera *dupe en amitié* (car qui ne l'eſt pas quelquefois avec un bon cœur) ; on pourra lui inſpirer un intérêt peu fondé, l'on n'obtiendra jamais ſa confiance ſans la mériter : voilà l'eſſentiel ; ne pouvant éviter de rencontrer de l'ingratitude, du moins que la prudence nous préſerve des trahiſons. Adela n'a point oublié notre petite retraite au Couvent de ***, & Mademoiſelle de Céligni ; elle ne juge plus d'après l'extérieur, les phraſes & les démonſtrations ; elle eſt guérie de *l'engouement*. Perſonne n'a pouſſé ce défaut auſſi loin que Madame de Limours dans ſa jeuneſſe ; pour être à

ſes yeux *douce*, *intéreſſante* & *ſenſible*, il ſuffiſoit d'avoir un viſage long, des cheveux blonds & un nez aquilin, tandis qu'au contraire toutes les brunes d'une jolie figure étoient *vives*, *piquantes* & *ſpirituelles*, & toutes les laides, *acariâtres* & *méchantes*. Cependant, comme il eſt très-poſſible d'avoir des yeux noirs & de la douceur, ou bien une figure fade & un caractere aigre, la Vicomteſſe ſe trompoit ſouvent dans ſes jugemens, mais l'expérience pouvoit ſeule la déſabuſer. Madame de Berniere, une *blonde intéreſſante*, devint ſon amie intime en huit jours, & ſe brouilla avec elle au bout de trois mois, après lui avoir fait dix ſcenes plus folles & plus violentes les unes que les autres. A cette liaiſon, ſuccéda Madame de Sémire, une brune *remplie d'eſprit & de gaieté*. Pour cette fois, la Vicomteſſe rompit tout-à-coup, excédée de l'inſupportable ineptie de cette même perſonne qu'elle avoit jugée *ſi drôle & ſi piquante*. Elle a eu vingt hiſtoires dans ce genre; on la voyoit, pendant ſix mois, inſéparable d'une femme qu'elle appeloit *mon cœur*, *mon amour*, *mon enfant*, & qui, l'hiver d'enſuite, n'étoit plus pour elle qu'une étrangere. Ce travers nuiſit beaucoup à ſa réputation; toutes ces amies brouillées déchiroient ſans ménagement ſon caractere, & divulguoient tous les petits ſecrets confiés durant l'intimité;

la grande jeuneſſe de la Vicomteſſe, & l'éducation négligée qu'elle avoit reçue, pouvoient ſeules faire excuſer un ſemblable défaut, & elle avoit trop d'eſprit pour ne pas s'en corriger.

Non, ma chere fille, la tendreſſe d'Adele pour Hermine ne s'affoiblit point; au contraire, elle devient chaque jour plus vive. Hermine a dix ans maintenant, & elle eſt réellement auſſi intéreſſante par ſon caractere que par ſa figure; elle a déjà toute la candeur de ſa *petite Maman*, vertu qu'elle lui doit en effet, car elle avoit naturellement beaucoup de diſpoſition à mentir. La pauvre petite a éprouvé aujourd'hui un grand chagrin; elle avoit un petit chat blanc qui faiſoit ſes délices. Ce matin, le malheureux *Azolin* eſt tombé d'une fenêtre dans une cour pavée, &, deux heures après, il eſt mort ſur les genoux de ſa maîtreſſe: à cet affreux ſpectacle, Hermine eſt devenue pâle comme la mort, enſuite elle s'eſt miſe à fondre en larmes, en ſe jettant dans les bras d'Adele, qui ne la reçut pas ſans émotion!..... Ce tableau m'a rappelé celui de Greuſe, qui repréſente une petite fille pleurant la mort de ſon ſerin..... Les pleurs d'Hermine, dans cette occaſion, m'inſpiroient je ne ſais quel ſentiment doux qui m'étoit agréable..... Ces douleurs enfantines font plaiſir à contempler, parce qu'elles

prouvent l'innocence & le bonheur de cet âge ; ces larmes pures qui coulent pour la perte d'un chat, démontrent que jamais le cœur n'a ſenti l'atteinte d'une douleur véritable ; heureux âge !..... Adele a donné ce ſoir un joli petit écureuil à Hermine ; s'il arrive dans trois ou quatre ans quelque accident à l'écureuil, puiſſe-t-il être pleuré auſſi ſincérement qu'Azolin.

Adele & moi, nous avons veillé ce ſoir juſqu'à minuit, uniquement pour parler d'Hermine ; Adele, ainſi qu'une véritable mere, ſe plaît à former pour ſon enfant *mille châteaux en Eſpagne* ; elle ſe tranſporte dans l'avenir, elle ſe repréſente Hermine à vingt ans, elle voudroit être à cette époque. Mais ſongez-vous, lui ai-je dit, que vous aurez alors vingt-huit ans, & que vous commencerez à n'être plus de la premiere jeuneſſe ?..... — Mais Hermine ſera dans tout l'éclat de la ſienne !..... — Voilà le ſentiment qui non-ſeulement conſole une bonne mere de la perte de ſes agrémens, mais qui lui fait deſirer paſſionnément que ſa jeuneſſe ſoit écoulée, afin de jouir des beaux jours deſtinés à ſes enfans ; elle ne peut s'affliger du changement de ſa figure, en voyant ſa fille & croître & s'embellir. Comment pourroit-elle regretter les graces & les charmes que les années lui enlevent ? Le temps les lui ravit, mais il les donne à ſa fille.

Adieu, ma chere enfant; j'enverrai jeudi chez votre Banquier un petit tableau peint par Adele, & qui la repréſente faiſant une lecture avec Hermine, j'eſpere que vous ſerez auſſi contente de l'exécution que des reſſemblances.

LETTRE LIX.

La Baronne à Madame de Valmont.

De Saint ***.

QUE nous ſommes heureuſes, Madame !... Quelle ſera votre joie, l'excès de votre bonheur ! Ah, qui peut le ſavoir, le ſentir mieux que moi !..... Nos enfans ſe ſont également diſtingués, ils ſe portent bien !.... Nous les reverrons dans trois mois..... Je vous envoie tous les détails, & non-ſeulement la Lettre que vous écrit M. d'Almane, mais celle que j'en ai reçu moi-même, car j'imagine qu'elle vous fera plus de plaiſir encore, & maintenant !..... Je n'ai plus rien de caché pour vous !..... Quand ce précieux paquet m'eſt arrivé, & c'eſt le Chevalier d'Herbain qui me l'apportoit, j'étois avec Madame de Limours, Conſtance & ma fille..... J'étois ſi tremblante, ſi troublée, que je ne pouvois ni décacheter le paquet

ni parler..... Enfin, je trouve la Lettre de M. d'Almane..... Je l'ouvre..... Que devins-je en liſant ces premiers mots qui la commencent : *Gloire & bonheur, ma chere amie* !..... Mes ſanglots me coupent la parole..... Je me jette à genoux..... Ma chere Adele vient ſe précipiter à mon col..... Tous mes amis m'entourent, leur attendriſſement, leur joie ajoute à mon bonheur..... Que n'étiez-vous là, Madame ; qu'il m'eût été doux de vous embraſſer, ſur-tout dans cet inſtant !.... Que ne donnerois-je pas pour jouir de la ſatisfaction inexprimable de vous voir, & de vous donner moi-même les Lettres que je vous envoie !..... La pauvre petite Conſtance a été bien touchante dans ce premier moment ; malgré elle, le nom de Théodore eſt échappé de ſa bouche..... & elle verſoit un ruiſſeau de larmes !..... Cependant, quand j'ai lu tout haut le détail de l'action, j'ai remarqué qu'Adele éprouvoit une émotion & des tranſports que ſa couſine ne partageoit pas. Les ames fortes ſont les ſeules qui puiſſent être véritablement ſenſibles à la gloire !..... Après avoir appris que Théodore n'avoit point été bleſſé, Conſtance ne deſiroit plus rien, tout autre détail ne pouvoit l'intéreſſer que foiblement.

Adieu, Madame ; parlez de moi, je vous ſupplie, à M. d'Aimeri & à M. de Valmont : ah, que n'êtes-vous tous ici !..... Adele vous écrit,

écrit, Madame, une fort jolie Lettre, qu'elle vient de me montrer; cependant je vous aſſure qu'elle ne vous exprime pas *toute la part* qu'elle prend à votre joie.....

LETTRE LX.

La Vicomteſſe à la Baronne.

De Paris.

J'Ai mené hier pour la premiere fois, Conſtance à un Bal paré de nuit, nous y ſommes reſtées juſqu'à la fin, & devinez à quelle heure nous étions dans nos lits ?.... A trois heures & demie du matin !.... Cependant le Bal étoit ſuperbe, un monde énorme, les plus jolies perſonnes de Paris, toutes miſes à peindre..... Mais tout cela ne venant au Bal que pour montrer des habits charmans, arrivant à deux heures, & s'en allant à trois !.... Auſſi-tôt qu'on a été vue de toute la ſalle, que le rouge ſe raye..... que la coëffure ſe dérange, on bâille, on ſe plaint du chaud, & l'on va ſe coucher. Oh, de notre temps l'on avoit plus de gaieté que cela !.... Je ne trouve rien d'auſſi triſte & d'auſſi mauvais goût que la coquetterie d'aujourd'hui ; elle conſiſte uniquement en mines & en recherches de

parure. J'ai ſoupé l'autre jour avec une coquette de ce genre, Madame de Blomar; elle eſt laide, mais elle ſe croit & *piquante & charmante*; elle a des manieres libres, un ricanement perpétuel qu'elle donne pour de la gaieté, un ton décidé & une converſation auſſi inſipide que commune; & quand elle a de *grands deſſeins*, on s'en apperçoit dans l'inſtant, parce qu'alors elle s'agite dans la chambre, elle change de place, elle marche d'un *pas leſte & dégagé*, elle ſaute même, elle s'admire devant une glace, elle trouve mille manieres qui lui procurent l'occaſion de montrer un très-joli pied, elle rit aux éclats..... Voilà tous les artifices que lui inſpire la coquetterie; ils me paroiſſent innocens, car ils ne doivent troubler le repos de perſonne. Ce ſoir-là, Conſtance étoit avec moi, & tout le monde ſe récria ſur ſa figure. En effet, je ne l'ai jamais vue ſi belle. Madame de Blomar n'eut pas aſſez d'eſprit pour ſentir qu'il faut au moins diſſimuler un peu l'envie, elle ne put ſe réſoudre à convenir que Conſtance fût jolie; d'abord, elle voulut l'effacer par ſes agrémens & toutes les graces que je viens de vous dépeindre; enſuite, voyant qu'on s'obſtinoit à regarder Conſtance, elle tomba dans le découragement, & ne prit plus la peine de cacher ſon mécontentement & ſon humeur. A quel point une ridicule &

ſotte vanité peut avilir, humilier !..... Je me ſouviens qu'étant jeune, je craignois tellement d'être ſoupçonnée d'un mouvement ſi bas, que non-ſeulement je rendois juſtice à toutes les jolies figures, mais que je trouvois un grand plaiſir à les louer, afin de bien perſuader ceux qui m'écoutoient, que j'étois abſolument exempte du vice le plus mépriſable qu'on puiſſe avoir.

Pour revenir à Madame de Blomar, ce qui a achevé de me la faire prendre en averſion, c'eſt que ce même ſoir on parla de Madame de**, & qu'elle s'en moqua de la maniere la plus indécente à mon avis; elle voulut tourner en ridicule la tendreſſe de Madame de** pour ſon mari, elle en conta pluſieurs traits qui ne produiſirent par l'impreſſion qu'elle deſiroit; tout le monde loua le caractere, l'eſprit & la conduite de Madame de**. Madame de Blomar convint que Madame de** étoit une perſonne *parfaite* (en appuyant ſur ce dernier mot avec dénigrement), mais elle ajouta que Madame de** étoit *ennuyeuſe à la mort, & romaneſque à l'excès.* J'avois bien envie de répondre : *On n'eſt point ennuyeuſe à la mort, avec de l'eſprit, de la douceur & de l'inſtruction, & j'aimerois mieux être romaneſque que malhonnête*; car enfin, ſi Madame de** affichoit pour un amant la tendreſſe qu'elle montre pour ſon mari, Ma-

dame de Blomar la trouveroit très-*intéreſſante*, elle s'attendriroit ſur ſa *ſenſibilité*. Quand on n'a point de principes, on a beaucoup d'averſion pour une *perſonne parfaite*, & l'on cherche à jeter le ridicule ſur la vertu, effort impuiſſant qui ne peut ſervir qu'à faire connoître & le défaut d'eſprit & la dépravation du cœur.....

J'ai fait hier cent viſites avec Conſtance; nous avons été chez Madame de***, Conſtance eſt revenue enchantée de Mademoiſelle de***. En effet, il eſt impoſſible d'être mieux élevée & plus aimable; elle n'eſt ni timide ni embarraſſée, & elle a cependant toute la réſerve qui convient à ſon âge, & certain air de déférence & même de reſpect pour les femmes mariées, qui ſied ſi bien à une jeune perſonne; ſes manieres ſont douces, obligeantes, naturelles; ſa figure eſt auſſi agréable que ſpirituelle, & je ſais qu'elle a autant d'inſtruction que d'eſprit & de graces; mais avec une mere comme la ſienne, pouvoit-elle n'être pas charmante à tous égards? Adieu, ma chere amie; j'irai vous voir jeudi ou vendredi.

Il n'eſt queſtion ni de vous ni de moi dans les infâmes couplets dont on vous a parlé, c'eſt tout ce que j'en ſais, car je n'ai pas voulu les voir. De tout temps, on a rencontré des perſonnes (quelquefois eſtimables d'ailleurs) curieuſes de connoître

ces abominables productions, les apprenant par cœur, & ſouvent les répandant dans la ſociété; mais lire & répéter de ſemblables horreurs, n'eſt-ce pas participer à la méchanceté atroce de l'auteur de ces calomnies? Je ne conçois pas comment, avec quelques principes, on peut ſe permettre de lire un libelle, & je conçois encore moins qn'on puiſſe aſſez mépriſer les bienſéances, pour en parler & en citer des traits.

LETTRE LXI.

La Baronne à Madame d'Oſtalis.

De Saint***.

J'Ai été bien inquiete pendant deux jours, ma chere fille; ma pauvre Miss Bridget a été très-ſérieuſement malade d'une eſquinancie; avant-hier matin elle fut ſaignée pour la troiſieme fois, & le ſoir Adele, les larmes aux yeux, entra dans ma chambre, en me diſant que Miss Bridget étoit plus mal. Je vous conjure, Maman, ajouta Adele, de me permettre de la veiller cette nuit, car il eſt important qu'elle prenne d'heure en heure une potion que le Médecin vient d'ordonner, & il eſt impoſ-

ſible de ſe repoſer ſur les ſoins d'une Garde ou d'une femme-de-chambre..... Eh bien, interrompis-je, paſſez-y cette nuit, j'y conſens, demain je la veillerai à mon tour. Adele ſortit, & je reſtai ſeule avec Madame de Limours. Quoi, me dit cette derniere, vous ſouffrez qu'Adele paſſe une nuit entiere !..... — A ſon âge, toutes les jeunes perſonnes vont au Bal de nuit ainſi..... — Mais Miss Bridget a de la fievre..... — Miss Bridget n'a point une maladie contagieuſe, d'ailleurs, pour ſauver à ma fille un peu de fatigue & même un accès de fievre, je ne l'empêcherois pas de remplir un devoir..... — Cependant, que feroit-elle de plus pour vous ? — Je l'ignore, & je me flatte qu'elle ne le ſait pas elle-même; mais plus je lui verrai de reconnoiſſance & d'attachement pour ſa gouvernante, plus je compterai ſur ſa tendreſſe pour moi. D'après cette maniere de penſer, j'ai du être ſatisfaite, car Miss Bridget a reçu d'Adele les preuves de la plus touchante affection. Elle ne voulut pas ſouffrir que ma fille paſſât la nuit entiere auprès d'elle; Adele, pour la ſatisfaire, feignit de la quitter à trois heures du matin, mais elle ſe cacha derriere ſon lit, afin de veiller ſur l'exactitude de ſa garde; elle ne s'aſſoupit pas un inſtant, d'heure en heure elle arrangeoit elle-même la potion ordonnée, & elle la

donnoit à la garde, qu'elle fut obligée de réveiller pluſieurs fois. Quand le Médecin arriva à neuf heures du matin, Adele étoit encore dans la chambre de Miss Bridget; elle rendit le compte le plus détaillé de la nuit. Le Médecin, l'aſſurant alors que Miss Bridget étoit abſolument hors de tout danger, elle fondit en larmes, & la joie lui fit tellement oublier ſa fatigue, qu'elle ne voulut jamais conſentir à s'aller coucher; elle paſſa toute la journée dans la chambre de Miss Bridget; le ſoir elle étoit changée, mais point abattue (un bon cœur donne des forces inépuiſables); elle a dormi douze heures cette nuit, elle ſe porte à merveille aujourd'hui, & Miss Bridget eſt en pleine convaleſcence.

Il y a eu ce ſoir une petite ſcene entre Adele & Conſtance, dont le détail vous fera ſûrement plaiſir. Ce matin, la Vicomteſſe avoit un peu d'humeur, & après le dîner, elle gronda Conſtance aſſez injuſtement. Je ſuis rentrée dans ma chambre comme à mon ordinaire, à cinq heures; Adele fait ſes études dans un cabinet voiſin, & elle laiſſe ſa porte ouverte, de maniere que je l'entends chanter, parler, jouer des inſtrumens, comme ſi j'étois à côté d'elle. Vous ſavez que le bruit ne m'empêche pas d'écrire, & que j'ai compoſé tous mes Ouvrages au ſon de la harpe & du

clavecin, & en m'interrompant à chaque minute pour dire : *Cela eſt faux, vous preſſez le mouvement*, &c. Je m'établis donc à mon bureau, & ma fille à ſa harpe. Au bout d'une demi-heure, on vient m'avertir que Madame de P***, que j'attendois en effet, arrive dans l'inſtant, & que ſa voiture entre dans l'avenue ; je dis à ma fille que je ſuis forcée de deſcendre, & de reſter dans le ſallon juſqu'au ſouper. En ſortant de ma chambre, je rencontre Conſtance, & je lui dis la même choſe ; mais un moment après, j'apprends qu'on s'eſt trompé, & que Madame de P*** n'eſt point arrivée ; alors je remonte chez moi : comme il y a un tapis dans ma chambre, j'entre ſans faire le moindre bruit ; j'avois laiſſé une lumiere ſur mon bureau, je me remets dans mon fauteuil, je reprends ma plume, j'entends cauſer Adele & Conſtance, il me paroît aſſez plaiſant d'écrire leur converſation, j'écoute & j'écris à meſure le Dialogue ſuivant :

CONSTANCE.

..... Un quart d'heure ſeulement.

ADELE.

Eh, mon Dieu, je cauſerois de tout mon cœur avec vous, ſi Maman le ſavoit ; mais elle croit que j'étudie dans cet inſtant ; cette idée

idée me fait de la peine... Il me ſemble que je la trompe....

CONSTANCE.

A l'âge que vous avez, ma tante n'exige pas que vous étudiez ſans relâche...

ADELE.

Elle ſait combien j'aime l'occupation, j'aurois bien mal profité de ſon exemple & de ſes ſoins, ſi le déſœuvrement pouvoit être un délaſſement pour moi. Mais, je vous le repete, ce qui fait que j'aimerois mieux m'entretenir avec vous dans un autre moment, ce que j'ai dit à ma mere, quand elle eſt deſcendue, que j'allois *bien travailler.*

CONSTANCE.

Eh bien, je m'en v'a... Cela eſt cruel pourtant...

ADELE.

Conſtance ?...

CONSTANCE.

Quoi ?...

ADELE.

Si cela vous fâche reſtez...

CONSTANCE.

Réellement, vous ne m'aimez pas...

ADELE.

Vous croyez ?...

CONSTANCE.

Mais...

ADELE.

Eh bien, cauſons donc...

CONSTANCE.

Si vous ſaviez combien je ſuis malheureuſe aujourd'hui !...

ADELE.

Comment ?...

CONSTANCE.

Vous avez vu de quelle maniere Maman m'a traitée cet après-dîner... On peut parler devant Hermine, elle ne répétera pas ce que nous dirons ?...

HERMINE.

Oh, je lis avec tant d'attention, que je n'entendrai même pas...

CONSTANCE.

Eh bien, quand Maman eſt rentrée dans ſa chambre, je l'ai ſuivie ; j'ai voulu lui parler, elle m'a reçue avec une dureté...

Cependant je n'avois aucun tort, vous en avez été témoin...

ADELE.

Aucun tort, ma chere Conſtance !... Songez-vous à ce que vous dites ?... Vous accuſez votre mere d'injuſtice !...

CONSTANCE.

Je ne m'en plaindrois pas à toute autre... Mais quoi ! ne le puis-je avec vous ?

ADELE.

Non, car il ne vous eſt même pas permis de penſer que votre mere eſt injuſte ; ſi cette idée s'offre à votre imagination, vous devez la rejeter, vous devez croire que vous vous abuſez. Diriez-vous à ma tante que vous n'avez eu *aucun* tort ? Non ſûrement ; au contraire, vous avez eu l'air avec elle de ſentir qu'elle avoit raiſon ; ce murmure qui vous échappe enſuite, vous ôte tout le mérite de la douceur que vous avez montrée, & devient une eſpece de trahiſon... D'ailleurs, quand il ſeroit vrai que ma tante eût eu un moment d'humeur, qui l'excuſera, qui cherchera à cacher ce petit tort, ſi ce n'eſt vous ? C'eſt là ſeule preuve de reconnoiſſance que vous puiſſiez lui donner. Avez-vous le droit d'exiger qu'elle ſoit parfaite ?... Pardonnez ma fran-

chiſe, ma chere couſine; il m'en coûte de vous affliger, mais je vous aime trop pour vous déguiſer la vérité...

CONSTANCE, *pleurant.*

Cependant je me flatte que vous ne doutez pas de ma tendreſſe pour Maman...

ADELE.

C'eſt parce que je connois l'extrême bonté de votre cœur, que je vous parle avec autant de ſincérité...

CONSTANCE, *pleurant toujours.*

Vous avez raiſon, je le ſens...

ADELE.

Aimable candeur!... Embraſſez moi, ma charmante amie...

CONSTANCE.

Ma chere couſine!... Ah, que je voudrois vous reſſembler!

ADELE.

Ah, vous n'avez rien à deſirer, nulle vertu ne vous manque!... Je ſuis plus âgée que vous, il ne ſeroit pas étonnant que je fuſſe ſuſceptible d'un peu plus de réflexion.....

CONSTANCE.

Je ſuis au déſeſpoir... Vous venez de me faire comprendre combien ma faute eſt inexcuſable...

ADELE.

Eh bien, ma chere Conſtance, réparez-la, vous le pouvez...

CONSTANCE.

Comment ?... —

Dans cet endroit de la converſation, je me levai doucement & je ſortis. Je fus chez la Vicomteſſe, je ne lui rendis pas un compte exact de ce que je venois d'entendre, je me contentai de lui dire que Conſtance étoit au déſeſpoir de lui avoir déplu, & je la priai de cacher que j'euſſe entendu la converſation. Comme nous cauſions, la Vicomteſſe & moi, ſa porte s'ouvrit, & nous vîmes paroître Conſtance avec des yeux bien enflés & bien rouges !.... En m'appercevant, elle eut l'air un peu embarraſſée ; je lui appris que Madame de P** n'étoit point arrivée, & je lui laiſſai croire que j'avois paſſé tout ce temps avec la Vicomteſſe... Après un moment de réflexion, Conſtance s'approcha de ſa mere en pleurant ; la Vicomteſſe l'embraſſa, & Conſtance, ſe jetant à genoux, lui avoue fran-

chement qu'elle s'eſt plaint d'elle, & qu'Adele lui a fait ſentir toute l'étendue de cette faute. A ces mots, la Vicomteſſe attendrie la releve & la loue ſur ſa ſincérité. Hélas, Maman, reprit Conſtance, c'eſt Adele encore qui m'a conſeillé de venir faire cet aveu, je n'ai pas eu le mérite de m'y décider de moi-même!... A ce dernier trait de ſincérité, la Vicomteſſe & moi, nous embraſſâmes Conſtance en même-temps, & il nous fut impoſſible de retenir nos pleurs... O qui pourroit n'être pas touché des charmes ſéduiſans de la candeur & de l'ingénuité? Je louai cette action avec enthouſiaſme, car elle eſt charmante en effet, mais la Vicomteſſe prétendit que je ne l'aurois peut-être pas ſentie ſi vivement, ſi elle n'eût pas autant fait valoir Adele. A propos de cette petite aventure, la Vicomteſſe voulut abſolument me faire avouer le *défaut ſecret* d'Adele... Je conviens, ajouta-t-elle, que je ne lui en connois point, mais ſûrement elle en a un au moins, quelque léger qu'il puiſſe être... — Ce ſeroit ma faute, puiſque nous ſommes convenus qu'il n'eſt point de défauts ni même de vices que l'éducation ne puiſſe détruire... — De bonne-foi, vous ne lui connoiſſez pas un ſeul petit défaut; — D'abord, il faut nous entendre: définiſſez-moi ce que c'eſt *qu'avoir un défaut*? — C'eſt un penchant plus ou moins dangereux

qui nous domine conſtamment... — *Qui nous domine conſtamment* ! Quelle terrible définition !... — Je la crois juſte. — Et moi auſſi, c'eſt pourquoi j'ai toujours penſé qu'il eſt impoſſible d'être parfaitement heureux ſi l'on a un ſeul défaut. — Et vous penſez que l'éducation peut les déraciner tous ? — Si elle en corrige un, pourquoi n'en corrigeroit-elle pas deux, trois, quatre ? — Oh, parce que nous ne pouvons être parfaits. — *Parfait* ! non certainement. Mais ſongez qu'il eſt fort différent *de faire une faute* ou d'avoir un défaut. Je vous proteſte qu'Adele n'a pas un ſeul défaut, c'eſt-à-dire, une mauvaiſe habitude enracinée ; ou bien, comme vous dites, un *penchant dangereux qui domine conſtamment.* Cependant elle n'eſt point parfaite, puiſque nul mortel ne peut l'être ! Elle eſt douce, mais il eſt poſſible que de certaines circonſtances puiſſent lui inſpirer un mouvement d'impatience & même de colere ; elle peut ſe tromper, elle peut avoir un moment d'injuſtice ou d'humeur ; mais du moins, quand on n'a point de défauts habituels, les torts ſont toujours auſſi légers que rares, & ne peuvent jamais ni nuire à la réputation, ni faire le malheur de la vie. — Ainſi, vous croyez donc que ſi j'euſſe été bien élevée, j'aurois une *parfaite égalité d'humeur* ?.... — Je n'en doute pas. — Dans ce cas, repris

la Vicomteſſe, c'eſt une bonne choſe qu'une excellente éducation. Adieu, ma chere fille: vous me demandez bien *des détails & des converſations entieres*, j'eſpere que vous ſerez contente de cette lettre; mais elle ne me ſatisferoit point ſi je n'avois pas écrit en même-temps à Séraphine trois grandes pages pour ne parler que de vous. Embraſſez-la de ma part, ainſi que ſa ſœur, à laquelle je ferai réponſe jeudi.

Je rouvre ma lettre pour vous apprendre une nouvelle que Madame de P** s'étoit chargée d'annoncer à la Vicomteſſe. M. de Valcé vient de quitter le ſervice, il eſt totalement ruiné; de toute cette grande fortune, il ne lui reſte que cinquante mille livres de rentes viageres; Madame de Valcé, de ſon côté, a mangé tout ſon bien, car ſes dettes excedent de beaucoup la dot qu'elle a reçue; ſon mari eſt parti la nuit derniere; il compte, dit-on, voyager deux ou trois ans. Madame de Valcé reſte ſans ſecours, ſans conſeil, ſans reſſource, abandonnée de tous ſes amis, & même de M. de Remicourt; elle eſt très-malade & dans ſon lit; dans cet inſtant, la Vicomteſſe ne voit que ſon malheur, elle en oublie les cauſes, & elle vient de partir pour voler à ſon ſecours.

LETTRE LXII.

Le Baron à M. d'Aimeri.

OUI, Monſieur, je ſerai ſûrement à Paris dans les premiers jours d'Avril ; je ramene nos deux enfans plus dignes encore de notre affection & du bonheur qui les attend. Pouvoient-ils ſe conduire autrement, ils ſont François ! ils ont montré autant d'intelligence & d'activité que de valeur ; mais en les louant, on ne peut dire *qu'ils ſe ſoient diſtingués*, car, au milieu de tous ces jeunes François qui ſont ici, l'on ne peut ſe diſtinguer par la bravoure ſeulement.

J'eſpere, Monſieur, que je vous trouverai à Paris, ainſi que M. & Madame de Valmont. Je réſerve à notre aimable Charles tout le plaiſir de la ſurpriſe : il a, je crois, beaucoup d'eſpérances ; il voit bien que je l'aime comme mon propre fils ; mais je me plais quelquefois *à le dérouter*, & du moins je le maintiens dans l'incertitude.

Oui, vous allez voir former cette union ſi deſirée ; cette union, l'objet de vos vœux & des miens !.... Chaſſez donc les noires idées qui vous obſedent ; perdez, s'il eſt

poſſible, un ſouvenir douloureux qui n'a que trop long-temps empoiſonné votre vie ; oſez vous croire digne d'être heureux, vous en avez acquis le droit. Adieu, Monſieur ; je vous prie d'engager M. & Madame de Valmont à garder fidelement le ſecret, juſqu'à ce que Madame d'Almane en ait fait part au Vicomte & à la Vicomteſſe de Limours.

LETTRE LXIII.

La Baronne Madame d'Oſtalis.

De Paris.

FIGUREZ-VOUS mon bonheur, ma chere fille ; ils arrivent !... nous les verrons dans deux jours !... Demain nous partons, nous allons au-devant d'eux ; nous les rencontrerons vraiſemblablement à trente ou quarante lieues de Paris !.... Ah ! que manqueroit-il à ma félicité, ſi vous étiez ici ?.... Vous ne pouvez concevoir tout ce qui ſe paſſe dans mon cœur, non ; quoique vous le connoiſſiez bien, ce cœur, vous ne l'imaginez pas !... Je ne ſuis revenue de Saint *** que ce matin. Le Courrier que m'a envoyé M. d'Almane, a paſſé par Paris ; il m'a donné une lettre qui m'appre-

noit que Madame de Valmont venoit d'arriver, & qu'elle m'attendoit chez-moi. J'ai caché cette derniere nouvelle à ma fille ; j'ai demandé des chevaux, & nous ſommes parties au moment même, Adele n'ayant encore aucun ſoupçon de l'événement qui doit fixer ſa deſtinée... En deſcendant de voiture, nous appercevons Madame de Valmont ſur le perron ; Adele fait un cri de joie, & court ſe jeter à ſon cou : Pour moi, je ne puis exprimer à quel point j'étois émue, attendrie, en ſerrant Madame de Valmont dans mes bras !... Nous pleurions toutes trois ſans pouvoir proférer une ſeule parole !... Cependant, nous entrons dans ma chambre ; alors, prenant Adele par la main : Embraſſez encore Madame de Valmont ; lui dis-je ; embraſſez-là, ma chere Adele, avec la tendreſſe d'une fille, car vous allez devenir la ſienne... A ces mots, Adele treſſaille & rougit, un déluge de pleurs inonde ſon viſage ; dans ce premier moment elle ne voit que ſa mere.... elle n'eprouve qu'un mouvement de triſteſſe & d'effroi en apprenant que je ne ſerai plus l'arbitre de ſon ſort !... Madame de Valmont & moi nous la prenons dans nos bras ; Adele appuie & cache ſon viſage contre ma poitrine, elle ne nous répond que par des ſoupirs & des ſanglots, elle reçoit avec indifférence les careſſes de Ma-

dame de Valmont ; il ſemble qu'elle veuille me faire ſentir qu'elle ne peut aimer que moi.... Enfin, Madame de Valmont nous quitte ; & lorſque nous fûmes ſeules Adele & moi, elle m'ouvrit ſon ame toute entiere, elle m'avoua qu'elle préféroit cet établiſſement à tout autre, d'autant plus qu'elle étoit ſûre que le Chevalier de Valmont ne la ſépareroit jamais de moi ; mais elle ajouta qu'elle craignoit la jeuneſſe du Chevalier, & qu'elle auroit deſiré qu'il eût eu quelques années de plus. Je la raſſurai en lui diſant que je connoiſſois parfaitement le caractere du Chevalier, & qu'à vingt-quatre ans, lorſqu'on avoit reçu un excellente éducation, on n'étoit plus aſſez jeune pour ſe démentir & ſe corrompre. M. & Madame de Valmont & M. d'Aimeri ont ſoupé ce ſoir avec nous. Adele, quoique toujours un peu rêveuſe, a été charmante pour eux. J'ai eu aujourd'hui même une ſcene très-vive avec la Vicomteſſe. Il a bien fallu lui déclarer enfin qu'Adele ſera mariée dans ſix ſemaines. Cet aveu, qui en effet n'eſt pas une confidence, ne pouvoit manquer d'exciter ſa colere ; elle m'a dit que je n'avois nulle confiance en elle : j'ai été forcé de lui reprocher ſon indiſcrétion. Je ne devois pas à l'amitié, ai-je ajouté, d'expoſer le repos & le bonheur de ma fille, en vous confiant un ſecret que j'étois

ſûre que vous ne pourriez garder. Ne m'aviez-vous pas donné votre parole d'honneur de cacher toujours à Conſtance que vous la deſtiniez à Théodore ? l'avez-vous pu ?... A ces mots, la Vicomteſſe n'ayant rien à répondre, s'eſt levée avec un mouvement de fureur qui m'a véritablement épouvantée. J'ai voulu l'arrêter ; mais elle eſt ſortie impétueuſement en me criant *qu'elle ne me reverroit de ſa vie.* Une heure après j'ai été chez elle ; je l'ai trouvée tête-à-tête avec ſa fille : cette derniere étoit dans un état affreux, car elle me croyoit brouillée ſans retour avec ſa mere, qui, dans cet inſtant, dominée par le reſſentiment & l'humeur, étoit beaucoup plus irritée que touchée de ſes pleurs & de ſon déſeſpoir. Quand je parus, elle la renvoya ; enſuite, s'avançant vers moi, elle me demanda, avec une colere concentrée, *ce que je voulois.* J'étois ſi ſincérement affectée de ſa ſituation, que je tremblois comme ſi j'euſſe été coupable. Je viens, lui dis-je, eſſayer de vous rendre la tranquillité que vous avez perdu & que vous m'ôtez. Il eſt vrai que je vous ai caché le ſecret le plus important de ma vie ; ce n'eſt pas ma faute, c'eſt la vôtre..... Je n'ai pas dû compter ſur votre diſcrétion ; mais je compterai toujours ſur votre juſtice & ſur votre amitié..... Comme j'achevois ces paroles, la Vicomteſſe, baignée de larmes,

vint ſe jeter dans mes bras, & avec cette charmante franchiſe qui accompagne toutes ſes actions..... Je reçus ce retour comme un pardon, il me rendit tout mon bonheur, car il me ſeroit impoſſible d'être heureuſe ſans ſon amitié. Nos cœurs étoient faits l'un pour l'autre ; pourquoi faut-il qu'il y ait ſi peu de rapport entre nos caracteres !

La Comteſſe Anatolle, plus jolie que jamais, eſt venue me voir cet après-dîner ; elle m'a parlé pendant une heure du retour de M. d'Almane, & m'a fait mille queſtions ſur Théodore. La pauvre Madame de Valcé ſe meurt de la poitrine, & n'a ſûrement pas trois mois à vivre. Adieu, ma chere fille ; il eſt deux heures après minuit, & je me leve demain avant ſept. Adieu ; puiſque la poſte ne part que jeudi, je vous écrirai tous les jours d'ici-là. Ah ! comptez ſur un *Journal exact & détaillé* ; je n'ai plus que ce moyen pour vous inſtruire de mes penſées & de mes ſentimens !

* *
*

LETTRE LXVI.

De la même à la même.

De Paris, ce Mardi.

AH ! ma fille, ils ſont ici !..... Je viens de les voir, de les embraſſer !..... Ils ſont ici !..... On ne meurt ni de ſaiſiſſement ni de joie !..... A peine étois-je levée ce matin, que j'entends une voiture entrer dans la cour ; je crois que c'eſt la mienne : j'acheve de m'habiller, quand tout-à-coup ma porte s'ouvre, & je vois paroître M. d'Almane & Théodore..... Au même inſtant Adele éperdue accourt & vient tomber dans les bras de ſon pere..... Quel moment !... quel bonheur après un an d'abſence, après avoir éprouvé tant d'inquiétudes & des peines !..... O vous, ma fille, qui connoiſſez ſi bien mon cœur, vous ſeule pouvez imaginer à quel point je ſuis heureuſe !..... *l'entrevûe* d'Adele & du Chevalier de Valmont s'eſt faite à midi. Le Chevalier eſt ſi pénétré, ſi tranſporté de ſon bonheur qu'il en a perdu la faculté de s'exprimer ; il ne peut que regarder Adele, ſoupirer, embraſſer ſa mere & me baiſer les mains. Adele rougit beaucoup plus qu'à l'ordinai-

re, elle eſt mille fois plus tendre pour moi; ſouvent en me regardant ſes yeux ſe rempliſſent de larmes: mais elle n'évite point le Chevalier de Valmont, & ne laiſſe même pas échapper une occaſion de lui montrer de l'intérêt, ou de lui dire un mot obligeant. Théodore partage vivement le bonheur de ſon ami, & demain au ſoir il apprendra le ſien; car on n'attend pour déclarer auſſi le mariage de Conſtance, que le retour du Vicomte qui eſt abſent depuis huit jours, mais auquel M. d'Almane vient d'envoyer un Courrier. Vous ne pouvez vous faire une idée de l'attendriſſement & de la joie de M. d'Aimeri. Cependant au milieu de ſes tranſports, le ſouvenir ineffaçable de la malheureuſe Cécile, vient encore le troubler! Ai-je mérité tant de bonheur! me diſoit il ce ſoir; je crains toujours qu'il ne m'échappe!..... Il a prononcé ces paroles d'un ton qui m'a pénétré. Un ſeul remords ſuffit pour corrompre la félicité la plus pure..... Pour goûter le bonheur, il faut avoir mérité d'être heureux. Adieu, ma chere fille; je continuerai demain cette Lettre, puiſqu'elle ne doit partir que Jeudi.

Mercredi

Mercredi au ſoir.

JE reçois dans l'inſtant la Lettre où vous m'annoncez la mort du malheureux Chevalier de Murville. Je deſire que M. d'Aimeri n'apprenne cet événement qu'après le mariage de nos enfans, car dans la diſpoſition où il eſt, je ſuis ſûre qu'il en ſeroit vivement affecté. Je n'en ai parlé qu'à Madame de Valmont, qui penſe comme moi, qu'il faut dans ce moment cacher cette nouvelle à ſon pere; & ſi *quelque paquet* arrivoit de***, nous avons pris toutes les précautions néceſſaires pour que Madame de Valmont ne reçut pas cette triſte reſtitution en préſence de ſon pere.

La Vicomteſſe eſt tranſportée de joïe, le Vicomte eſt arrivé, & il eſt décidé que Conſtance & Théodore, Adele & le Chevalier de Valmont ſe marieront le même jour. Quel jour pour moi !..... Nous attendons à chaque inſtant le Comte de Roſeville, ſa derniere Lettre étoit datée de***; le retour d'un frere chéri, & ſi digne de l'être, mettra le comble au bonheur de la Vicomteſſe..... Hélas! pour moi, ma félicité ne ſera point parfaite, vous n'en ſerez pas témoin !..... Et quelle diſtance nous ſépare! Tous ces détails que vous attendez avec tant

d'impatience, vous ne les lirez que dans un mois !.....

La Comteſſe Anatolle eſt venue me voir aujourd'hui, je lui ai fait part du mariage de mon fils : elle a rougi, pâli & baiſſé les yeux ; je n'ai pas fait ſemblant de remarquer ſon trouble, & j'ai changé d'entretien : au bout d'un moment, elle m'a dit qu'elle partoit demain pour deux mois, & un moment après, elle m'a quittée ; elle m'intéreſſe vivement, je l'avoue. Quelle mere n'excuſe pas au fond du cœur une foibleſſe dont ſon fils eſt l'objet ?

Dans le moment où je vous écris, ma chere enfant, j'ai dix perſonnes dans ma chambre, des Tailleurs, des Couturieres, des Marchandes de modes ; mon bureau eſt couvert de pieces d'étoffes, de fleurs, de chiffons, de dentelles. Adele ne veut rien choiſir, & s'en rapporte à mon goût, c'eſt me charger d'une affaire que je ne traite point du tout légérement ; il s'agit de parer & d'embellir Adele ! Je vous aſſure qu'il n'y a point de coquette plus occupée de ſa parure, que je le ſuis de celle d'Adele. Pendant ce temps ma fille lit, étudie, fait de la muſique, tout comme à ſon ordinaire. Hermine ne ſait que d'aujourd'hui que ſa maman va ſe marier. En apprenant cette nouvelle, elle a montré le plus grand étonnement, & regardant Adele en pleurant :

Maman, dit-elle, ſerai-je toujours votre enfant ?.... A ces mots, Adele ne put retenir ſes larmes, & prenant Hermine dans ſes bras, elle l'embraſſa mille fois, en l'aſſurant qu'elle l'aimeroit paſſionnément toute ſa vie. Alors Hermine reprit ſa gaieté, & me dit qu'elle étoit *bien aiſe* que j'euſſe choiſi le Chevalier de Valmont, parce qu'il étoit *preſque auſſi aimable que ſa petite Maman.*

Ce qu'on vous a mandé de Madame de Gerville étoit vrai alors, & ne l'eſt plus maintenant ; elle a quitté la dévotion, & perdu la conſidération qu'elle avoit uſurpée, & tout cela en faveur d'un jeune homme qui vient d'entrer dans le monde, & qu'elle s'eſt chargée *de former* & de produire. Cette eſpece d'égarement, ſi aviliſſant à ſon âge, lui manquoit, & acheve de la rendre auſſi ridicule que mépriſable.

Madame de Valcé eſt toujours dans le même état, on dit que le chagrin ſeul la conduit au tombeau ; la Vicomteſſe a pour elle des procédés qui doivent augmenter ſes remords, s'il eſt vrai qu'elle puiſſe éprouver quelques mouvemens de reconnoiſſance & de repentir.

Ce Jeudi.

LE Comte de Roſeville arrive ce ſoir, ainſi nous ſignerons ſûrement les articles lundi prochain..... O quel jour !.... En vérité, je n'ai pas ma tête..... Je ſuis toujours attendrie, toujours au moment de fondre en larmes, je ne dors point, je ne mange point, je ne puis parler, j'ai l'air égaré, ſtupide, je n'ai qu'une idée, qu'une penſée.

J'ai oublié de vous parler de Madame d'Olcy, elle ſe conduit parfaitement dans cette occaſion; le Chevalier de Valmont fait un mariage qui flatte ſa vanité, elle eſt dans ce moment la plus tendre & la meilleure ſœur du monde; elle a voulu loger Madame de Valmont, elle ne la quitte pas, & elle paſſe ſa vie chez moi, ce qui excede la Vicomteſſe qui ne la peut ſouffrir.

Adieu, ma chere fille : ah, ſi vous étiez ici, quelle félicité pourroit égaler la mienne!

LETTRE LXV.

Le Comte de Roſeville au Prince.

AH, Monſeigneur, quel mot vous eſt échappé !.... Vous louez, il eſt vrai, la modération du Prince, votre Pere, cette modération ſi vertueuſe qui lui fait préférer la paix à des conquêtes preſque certaines, mais vous ajoutez : *Cette guerre ſans doute étoit injuſte, cependant elle m'eût offert l'occaſion de me diſtinguer* !.... Ainſi donc, vous la regrettez ?.... Malheur au Prince qui entreprend une guerre injuſte, s'écrie l'eſtimable Auteur de l'inſtitution d'un Prince (1). « C'eſt lui ſeul alors qui égorge tous » ceux qu'il ſacrifie à ſon ambition ou à ſes » autres paſſions ; c'eſt lui qui plonge le » poignard dans le ſein de ſes Sujets, c'eſt » lui qui eſt le meurtrier de tous ceux qui » périſſent dans les armées des ennemis ; » tout le carnage, des deux côtés, eſt ſur » ſon compte ; tout le ſang qui coule de » part & d'autre lui ſera redemandé ; il ſe » trouvera, au jugement de Dieu, coupa- » ble de toutes les ſuites funeſtes de la

(1) L'abbé Duguet.

» guerre, des incendies & des embraſe-
» mens, des ravages cauſés par ſes troupes
» & par les troupes ennemies, des violen-
» ces & des déſordres que les Généraux les
» plus vigilans & les plus modérés ne ſau-
» roient empêcher ; tout cet amas affreux
» de crimes & d'iniquité fondra ſur ſa tête
» &c. »

Quelle effrayante & terrible peinture des maux irréparables produits par l'ambition !.... Pourriez-vous, Monſeigneur, n'en être pas profondément touché !..... Si vous ne deſirez que de la célébrité, il n'eſt pas néceſſaire en effet que vous ſoyez conſtamment vertueux ; cependant le courage & l'ambition ne vous ſuffiront pas ; il vous faut encore du bonheur : ce n'eſt que dans la proſpérité que l'injuſtice peut éblouir un moment les yeux du vulgaire ; pour obtenir ce triomphe vain & paſſager, il lui faut des ſuccès éclatans ; ſi la fortune l'abandonne, elle ne trouve dans les revers que la honte, le mépris & l'infamie. Mais ſi vous aimez la véritable gloire, votre renommée ne dépendra ni du haſard ni des caprices de la fortune ; ſoyez juſte, ſoyez humain, & vous paroîtrez auſſi grand dans l'adverſité que dans le ſein de la proſpérité la plus conſtante.

Monſeigneur me permettra d'entrer auſſi dans quelques détails relativement à cette

queſtion : *Si un Prince doit s'interdire abſolument la lecture des Ecrits ſatyriques anonymes contre ſa propre perſonne, les Miniſtres, les Gens en place, & ceux qui l'approchent le plus.* Monſeigneur me paroît diſpoſé à croire qu'un Prince peut ſouvent acquérir, par de ſemblables lectures, des lumieres ſur ſes fautes, & ſur le caractere & la conduite des perſonnes qui l'entourent. Je ſuppoſe avec vous, Monſeigneur, qu'il y ait quelquefois des *vérités utiles* répandues dans ces mépriſables productions ; mais celles qui vous regarderoient perſonnellement vous révolteroient ſans vous éclairer, car les reproches dictés par la méchanceté nous aigriſſent & ne peuvent nous corriger. A l'égard des accuſations qui tombent ſur les Miniſtres & ſur les Gens en place, ſi, dans un Ouvrage de ce genre, il s'en trouvoit par haſard une ſeule véritablement fondée, comment la demêleriez-vous au milieu d'un tiſſu d'impoſtures & de calomnies atroces ? Eſt-ce dans un Libelle qu'un Prince doit chercher la vérité ? Eſt-ce d'un lâche & d'un ſcélérat qu'il doit l'attendre ! Quoi ! vous, Monſeigneur, qui déteſtez un délateur, vous, qui refuſeriez de l'écouter, vous liriez ſans ſcrupule un Libelle ? Quoi ! vous ne ſacrifieriez point cette vaine & coupable curioſité à la reconnoiſſance que vous devez au Miniſtre, à l'hom-

me en place, qui vous ſert avec zele, avec attachement ! Comment, tandis qu'il vous conſacre ſes veilles, qu'il travaille pour vous, pour votre gloire, tandis que votre eſtime eſt à ſes yeux ſa plus douce récompenſe, vous liſez en ſecret l'Ecrit infâme où la haine & la calomnie cherchent à le noircir, à le déshonorer !..... Ah, tremblez ! Si vous ne rougiſſez point d'être ingrat, craignez du moins de devenir injuſte !... Si l'impoſture alloit vous ſéduire, vous abuſer, vous livrer à de funeſtes préventions !.... Devez-vous vous expoſer à cet affreux danger ?..... Tout homme ſcrupuleuſement honnête ne lira jamais un Libelle : un Souverain doit être encore, s'il eſt poſſible, plus délicat à cet égard, & il doit enfin traiter comme un délateur l'homme qui oſeroit lui citer un ſeul trait d'un ouvrage ſemblable. J'ai oui dire qu'un grand Prince, voulant donner à tous ſes Sujets un moyen facile de lui offrir la vérité, a fait établir dans un de ſes cabinets une eſpece de tronc qui donne dans un paſſage public ; chacun peut, en paſſant, y jeter un papier, & le Prince a ſeul la clef de cette caſſette intéreſſante & miſtérieuſe. Un tel uſage peut être d'une grande utilité, ſi, en l'établiſſant, le Prince a déclaré qu'il brûleroit, ſans les lire, tous les papiers anonymes. Si vous étiez jamais tenté, Monſeigneur, d'em-

ployer

ployer ce moyen de communiquer avec un nombre infini de perſonnes qui ne peuvent, ni vous approcher ni vous écrire directement, je vous conſeillerois d'exiger que chaque particulier mît ſon adreſſe à côté de ſon nom, je vous exhorterois à vous impoſer irrévocablement la loi de ne lire ces différens papiers qu'après vous être aſſuré que les adreſſes & les noms ne ſont point imaginaires. Au reſte, Monſeigneur, ſans recourir à ce moyen, vous reconnoîtrez toujours la vérité ſi vous la chériſſez, & ſi vous avez des amis fideles. Je vois avec plaiſir que le Baron de Sulback vous devient chaque jour plus cher; vous connoiſſez ſa droiture & ſon eſprit, conſultez-le toujours; mais, je vous le répete, Monſeigneur, dans les affaires véritablement importantes, écoutez plus d'un conſeil, & n'en ſuivez aucun légérement. Enfin, malgré mon eſtime particuliere pour le Baron de Sulback, je dois vous faire obſerver qu'il eſt beaucoup trop jeune encore pour pouvoir mériter toute votre confiance; il eſt plein d'inſtruction, de raiſon & de vertus, mais il n'a que vingt-quatre ans; à cet âge, on peut encore à la Cour ſe démentir & ſe corrompre. S'il renonce à ſes principes, vous vous en appercevrez facilement; il deviendra plus ſouple, plus complaiſant, il aura moins de ſincérité: la crainte de vous

déplaire ou de ſe faire des ennemis, ou même de plus légeres conſidérations, l'empêcheront de vous dire franchement la vérité. Inſenſiblement vous lui verrez perdre & ſon déſintéreſſement & ſa modération ; il attachera plus de prix à votre faveur qu'à votre eſtime, il cherchera à ſe former un parti, il ne ſera occupé que du ſoin d'établir ſa fortune, d'éloigner de vous ſes ennemis, & de vous entourer de ſes partiſans ; il craindra toutes les perſonnes d'un mérite véritablement diſtingué, & il tâchera de vous prévenir contre elles ; en l'obſervant avec attention, vous remarquerez bien facilement tous ces différens artifices, & ſûrement alors vous n'en ſerez pas la dupe.

Je ne répete point à Monſeigneur combien le témoignage de ſon ſouvenir & de ſes bontés me rend heureux, il connoît mon cœur ; il ſait que j'ai placé tout le bonheur de ma vie dans ſes ſuccès, ſa gloire & ſon amitié.

Je ſupplie Monſeigneur de ne pas oublier qu'il m'a promis de relire ſouvent Télémaque & les Penſées de Marc-Aurele.

LETTRE LXVI.

La Baronne à Madame d'Oſtalis.

O Ma fille, quel événement !... Ce malheureux M. d'Aimeri !.... Je crois cependant que ſon état n'eſt pas mortel.... Les médecins l'aſſurent, mais il a de ſi funeſtes preſſentimens, il a éprouvé un ſaiſiſſement ſi cruel !... Hier, lundi, jour déſigné pour la ſignature des articles, nous nous aſſemblâmes tous chez la Vicomteſſe ; M. d'Aimeri avoit un peu de goutte depuis la veille ; un quart-d'heure après la ſignature, un valet-de-chambre vient dire tout bas à Madame de Valmont qu'un homme demande à lui parler pour une affaire très-importante. A ces mots, elle pâlit, & dit qu'on faſſe entrer cet homme dans le cabinet de la Vicomteſſe ; alors elle ſe leve, s'approche de moi, & me fait part de ſes ſoupçons ; je lui recommande de s'enfermer dans le cabinet, & elle ſort au moment même. M. d'Aimeri ayant remarqué ſon trouble & ſon agitation, me queſtionnoit avec inquiétude, quand tout-à-coup nous entendons une voix inconnue crier avec force *du ſecours, du ſecours.* En vain je veux rete-

nir M. d'Aimeri, il m'échappe ; la Vicomteſſe, M. de Valmont & moi, nous le ſuivons, nous rencontrons un homme vêtu de noir, qui nous dit que Madame de Valmont eſt évanouie, qu'elle a d'affreuſes convulſions... M. d'Aimeri précipite ſes pas, nous entrons dans le cabinet, je me jette devant M. d'Aimeri, en lui diſant : Au nom du Ciel, au nom de l'amitié, ſortez, éloignez-vous un inſtant... Je veux l'entraîner, mais il me repouſſe, il s'avance, il voit Madame de Valmont évanouie auprès d'une table ſur laquelle eſt poſée une caſſette entr'ouverte... Il vole à ſa fille ; il veut la prendre dans ſes bras, il la ſouleve ; dans cet inſtant, un paquet, caché ſous la robe de Madama de Valmont, gliſſe à terre... M. d'Aimeri fait un faux pas, il chancelle ; prêt à tomber, il ſe recule, il jette les yeux ſur le plancher... Dieu ! quel objet frappe ſa vue ! le malheureux, il foule aux pieds les cheveux de l'infortunée Cécile !... Cette dépouille chere & ſacrée, il ne peut la méconnoître... L'état de Madame de Valmont, cette caſſette, cet homme inconnu, tout l'éclaire... Il frémit, il devient pâle & tremblant, il ſemble recevoir un coup mortel !... Je m'approche, j'éloigne de ſes yeux le triſte objet qui vient de réveiller tous ſes remords, & M. d'Almane s'avançant en même-temps vers lui, le prend

dans ſes bras, & l'entraîne dans une chambre voiſine. A peine étoient ils ſortis l'un & l'autre, que Madame de Valmont reprit ſa connoiſſance ; il n'y avoit alors dans le cabinet que la Vicomteſſe, M. de Valmont, l'inconnu vêtu de noir & moi. La ſcene que je viens de vous décrire s'étoit paſſée en moins de trois minutes ; en quittant le ſallon, j'avois pris la précaution de défendre à nos enfans de nous ſuivre, & ils étoient reſtés avec Madame d'Olcy, Meſdames de S***, & toutes les autres perſonnes que nous avions priées de ſe trouver à la ſignature. Cependant Madame de Valmont ſoupire, ſe ranime, & quelques pleurs s'échappent de ſes yeux à moitié fermés !.. O ma ſœur, dit-elle ! En prononçant ces paroles, elle ſe ſouleve doucement, elle ouvre les yeux, elle voit l'inconnu, elle treſſaille, elle reprend toutes ſes idées, elle ſe retourne, m'apperçoit, & me tendant les bras avec l'expreſſion de la joie la plus vive : Ah, s'écrie-t-elle, ſavez-vous ?.... Mon fils !... Le Chevalier de Murville !.... Oui Madame, interrompit l'inconnu en s'adreſſant à moi, j'étois chargé de remettre cette caſſette à Madame, & en même-temps de l'engager à l'ouvrir ſur le champ, car madame devoit y trouver une copie du teſtament de M. de Murville, qui laiſſe à M. le Chevalier de Valmont toute ſa fortu-

ne, c'eſt-à-dire, ſoixante-dix mille livres de rentes, argent de France. Comme l'inconnu achevoit ces paroles, Madame de Valmont & la Vicomteſſe m'embraſſerent en me diſant tout ce que l'amitié peut inſpirer de plus tendre & de plus touchant. M. de Valmont, juſqu'à ce moment ſpectateur, plus ſurpris que touché de tout ce qui venoit de ſe paſſer, prit alors une véritable part à notre émotion; il vouloit aller dans le ſallon pour apprendre cette nouvelle à ſon fils & à toute la compagnie, mais nous lui fîmes comprendre qu'il falloit d'abord en inſtruire M. d'Aimeri. L'homme vêtu de noir (qui ſe nomme M. d'Arnal, ancien ami du Chevalier de Murville) nous apprit que le teſtament étoit dépoſé chez M**, notaire, & après nous avoir donné à cet égard tous les éclairciſſemens néceſſaires, il nous quitta en nous promettant de revenir le lendemain matin à ſept heures. Nous rendîmes compte à Madame de Valmont de l'état où étoit M. d'Aimeri; elle fut le trouver au moment même, & lui porter la copie du teſtament du Chevalier de Murville; M. d'Aimeri parut très-ſenſible à cet événement, mais il n'en conſerva pas moins ſa profonde & morne triſteſſe. Le Chevalier de Valmont a reçu cette nouvelle d'une maniere charmante pour Adele & pour moi, & il a montré dans cette

occaſion toute la délicateſſe de l'amant le plus tendre & le plus paſſionné ; il aime véritablement, & pour la vie. Théodore eſt éperduement amoureux de Conſtance, mais la paſſion du Chevalier de Valmont eſt auſſi vive & bien plus profonde. Le ſoir M. d'Aimeri ne ſe mit point à table, & fut ſe coucher à dix-heures ; cependant il nous raſſura lui-même ſur ſa ſanté, & ne ſe plaignit que d'un peu de laſſitude. Ce matin Adele eſt entrée dans ma chambre avant que je fuſſe levée, elle avoit l'air agité, ému ; elle s'aſſit dans la ruelle de mon lit, je la regardai avec inquiétude. Qu'avez vous, mon enfant, lui dis-je, il ſemble que vous avez pleuré ?.... — Maman, j'ai un aveu à vous faire qui me coûte un peu.... — Qui vous coûte !.... A quel point vous me ſurprenez !... — Daignez m'entendre. Hier, dans un premier mouvement, j'écrivis une lettre avant de me coucher... Mon projet étoit d'envoyer cette lettre ce matin ſans vous la montrer, dans la crainte que vous ne l'approuvaſſiez point, quoique ma tendreſſe pour vous l'ait ſeule dictée... Mais je me ſuis rappellée qu'il ne faut jamais s'écarter de ſes principes, même pour faire une action honnête. Je vous dois une confiance ſans bornes, nul motif ne peut m'autoriſer à vous cacher une démarche importante ; ainſi, je viens vous avouer, maman,

que j'ai écrit à M. le Chevalier de Valmont... & voici ma lettre. A ces mots j'embraſſai Adele, & prenant la lettre qu'elle me préſentois je l'ouvris, & je lus ce qui ſuit : « Une inquiétude cruelle oppreſſe & déchire mon cœur ; vous pouvez d'un mot » la diſſiper entiérement, & je ne puis réſiſter au deſir de vous la confier. Le teſtament de M. de Murville produit dans » votre ſituation un changement qui m'effraye ; poſſeſſeur maintenant d'une fortune conſidérable, ne formez-vous pas de » nouveaux projets ?... Vous contenterez-vous toujours de cet appartement ſi ſimple ; » ſi peu étendu... mais, hier encore, ſi charmant à vos yeux !.... Songez, Monſieur, » qu'en vous choiſiſſant, ma mere a dû » compter que jamais vous ne la ſépareriez » de ſa fille ; & moi, qu'elle a daigné » conſulter, penſez-vous qu'une idée ſi » chere n'ait pas contribué à me décider » auſſi promptement ?... Cette préférence » que vous m'avez inſpirée, vous la devez » ſur-tout à la tendreſſe que mes parens » ont pour vous, à l'attachement que je » vous crois pour eux, enfin, à la perſuaſion où j'étois que vous vous trouveriez » parfaitement heureux au ſein de ma famille. Eh quoi ! ſeriez-vous capable de » ſacrifier un bonheur ſi réel & ſi doux, » au vain plaiſir d'avoir une maiſon, & d'é-

» taler du faſte ? La vanité la plus frivole
» pourroit-elle vous faire oublier les droits
» ſacrés de l'amitié, de la reconnoiſſance ?
» Oui, la reconnoiſſance, vous en devez à
» ma mere, elle vous chérit !... Elle &
» mon pere vous avoient adopté dans le
» fond de leurs cœurs avant même que vo-
» tre conduite eût juſtifié leur choix ; &
» vous auriez la barbarie de leur arracher
» leur fille ; vous pourriez dédaigner ce lo-
» gement qui vous eſt deſtiné depuis cinq
» ans, ce logement que ma mere elle mê-
» me a fait diſtribuer, & qu'elle ſe plut à
» décorer avec tant de ſoin & de plaiſir !...
» Ah, s'il eſt vrai que vous ayez ce cruel
» deſſein, ne me le cachez point, il en eſt
» temps !... Mon devoir eſt encore de vous
» préférer ma mere, & de vous déclarer
» que je n'héſite pas. Si je penſois autre-
» ment, ſerois-je digne des ſentimens que
» vous avez pour moi ? Que pourriez-vous
» attendre de mon cœur, ſi j'étois aſſez
» ingrate pour balancer dans ce moment
» entre ma mere & vous ? Sans elle, ſans
» tous les ſacrifices qu'elle m'a faits, & les
» ſoins qu'elle m'a conſacrés, que ſerois-je
» maintenant ? & que deviendrois je, ſi j'é-
» tois privée de ſes conſeils & de ſes exem-
» ples ?.... Je lui dois tout ce qui pouvoit aſ-
» ſurer le bonheur de ma vie ; je lui dois un
» cœur reconnoiſſant, l'amour de la vertu,

» les talens qui vous plaiſent, & les ſenti-
» mens que je vous inſpire !... Ah, ſi vous
» m'aimez en effet, combien vous devez
» la chérir !... Promettez-moi donc de ne
» jamais me ſéparer d'elle !... Sans doute
» vous êtes vertueux, vous êtes bienfaiſant;
» puiſque ma mere vous a choiſi !... A quel
» digne & ſatisfaiſant uſage vous pouvez
» conſacrer cette fortune inattendue que le
» Ciel vous accorde ! Ah, pour l'employer
» au gré de mes deſirs, ne conſultez que
» votre cœur & la raiſon !

» Je vous le répete, Monſieur, un ſeul
» mot de vous pourra me raſſurer, une
» ſimple promeſſe détruira mes craintes, &
» diſſipera toutes mes inquiétudes. »

ADELE.

Vous concevrez facilement, ma chere fille, de quel profond attendriſſement cette lettre dut me pénétrer. Adele, voyant couler mes larmes, ſe jetta dans mes bras. O mon enfant, lui dis-je, que vous me rendez heureuſe !.... non-ſeulement en me donnant une preuve de tendreſſe auſſi touchante, mais en me montrant à quel point vos principes vous ſont chers, puiſque vous n'avez pas cru pouvoir envoyer une ſemblable lettre ſans ma participation. Ah, conſervez toujours cette

maniere de penſer, n'oubliez jamais qu'une perſonne qui n'a pas des principes inébranlables, peut bien avoir des vertus, mais qu'elle ne peut être vertueuſe !.... — Maman !.... me permettrez-vous d'envoyer cette lettre ?.... — Ma chere Adele, ſongez que (dans l'opinion générale) vous demandez au Chevalier de Valmont un très-grand ſacrifice ; avec cent mille livres de rente, ſe contenter d'un appartement chez ſon beau-pere, s'engager à y reſter toujours, n'avoir point de maiſon, *point de cuiſinier à ſoi*, ne pouvoir donner à ſouper !... — Il en ſera plus riche ; & pourra ſatisfaire d'autres goûts beaucoup plus raiſonnables ; loin que votre ſociété lui ſoit étrangere, il n'a des liaiſons & d'amis que les vôtres.... — Cependant aucun jeune homme de l'âge du Chevalier de Valmont, avec une fortune ſemblable, ne conſentiroit à ce que vous exigez ; ainſi, vous ne devez pas eſpérer.... — S'il n'a qu'une maniere de penſer commune, je ne le regretterai pas.... — Vous êtes donc décidée à ne pas l'épouſer s'il ne vous promet pas ce que vous deſirez ?... — Oui, maman, ſi vous daignez m'en laiſſer la maîtreſſe.... — Mais ſi M. de Retel avoit eu un perſonnel plus agréable, vous l'auriez épouſé, cependant il n'auroit pas voulu loger chez moi. — Vous m'avez appris, maman, qu'il

faut ſavoir ſacrifier ſa ſatisfaction à la raiſon & à la juſtice. M. de Retel ne vous devoit pas de reconnoiſſance, je ne pouvois exiger de lui une grace que je ſuis ſi juſtement en droit d'attendre de M. de Valmont. — Ce dernier eſt certainement incapable de vous tromper, & s'il vous refuſe... — S'il balance ſeulement, il n'eſt pas digne de moi.... — Songez-vous à l'éclat d'une telle rupture, après la ſignature des articles... après un engagement encore plus ſacré, puiſqu'enfin vous avez fait l'aveu de la préférence qu'il vous inſpire... — Cet aveu m'engage, je le ſens, à ne jamais en épouſer un autre.... S'il me force de renoncer à lui, je ne ſerai plus qu'à vous, ma vie vous ſera conſacrée.... Ah, n'en doutez pas, un ſort ſi doux comblera tous mes veux!.... En prononçant ces paroles, Adele ne put retenir ſes larmes; je voulus encore eſſayer de la détourner de ſon deſſein, mais elle m'interrompit, & me conjura ſi vivement de lui permettre d'envoyer ſa lettre, qu'il me fut impoſſible de réſiſter à ſes inſtances. Elle n'attendit pas la réponſe ſans quelque inquiétude; enfin, à dix heures, on lui apporte une lettre qu'elle reçoit d'une main tremblante!.... Elle me la donna, & j'ouvre un billet qui contenoit ces mots :

« Qui, moi, vous ſéparer d'une mere ſi

» chérie, ſi digne de l'être ! Ah ! Mademoi-
» ſelle, puiſqu'elle a daigné me choiſir,
» ne deviez-vous pas du moins m'eſtimer !....
» Vous ne connoiſſez pas l'amour, vous ne
» pouvez concevoir l'étendue des droits
» qu'il aſſure !.... Mais, qui ſait mieux
» que vous combien ceux de la reconnoiſ-
» ſance & de l'amitié ſont ſacrés ?.... C'eſt
» aux pieds de Madame d'Almane, (hélas !
» je n'ai pas encore le droit de tomber aux
» vôtres) c'eſt aux pieds de la meilleure
» des meres que j'irai renouveller le ſerment
» ſi cher à mon cœur, qui doit, en diſſi-
» pant vos craintes, me rendre tout le bon-
» heur que votre injuſte défiance vient de
» troubler & de corrompre ».

Adele, après avoir lu ce billet, ne m'a point diſſimulé ſa joie ; nous deſcendîmes enſemble chez M. d'Almane, pour lui montrer la réponſe du Chevalier de Valmont. Adele, dans ce premier moment, a laiſſé voir une ſenſibilité qu'elle n'a jamais témoignée ; & Théodore, au milieu de cette converſation, nous a quittés tout-à-coup, en diſant qu'il alloit trouver ſon ami, & l'aſſurer qu'Adele n'étoit *plus injuſte*. Adele a couru après ſon frere, afin de l'empêcher de ſortir ; mais je crois bien que, pour le retenir, elle n'a pas employé toute ſa force. Au bout d'une heure Théodore eſt revenu, & il nous a appri que M. d'Aimeri ſouf-

froit prodigieuſement de la goutte, & qu'il avoit même de la fievre. Nous avons été le voir ſur le champ, M. d'Almane & moi. Son Médecin & ſon Chirurgien ne paroiſſent pas très-inquiets de ſon état; mais la ſcene d'hier l'a ſi violemment affecté, il eſt ſi frappé de l'idée que le ciel lui refuſera la conſolation de voir, avant de mourir, ſon petit-fils marié, qu'il regarde ſa maladie comme mortelle; il s'eſt confeſſé à midi, & il a reçu ſes Sacremens. Le Chevalier de Valmont eſt véritablement au déſeſpoir; il a pour ſon grand pere l'attachement le plus tendre: & d'ailleurs, cette maladie, dans la ſuppoſition la plus heureuſe, retarde au moins de trois ſemaines ſon mariage & celui de Théodore, qui, comme vous le croyez bien, partage ſincérement ſon chagrin. M. d'Almane & mon fils ont paſſé toute la ſoirée chez M. d'Aimeri; nous avons ſoupé tête-à-tête Adele & moi, & le plaiſir de cauſer enſemble nous a fait veiller juſqu'à minuit. Je ne puis douter à préſent, m'a-t-elle dit, de la vérité des ſentimens de M. de Valmont, mais ces ſentimens qu'il éprouve aujourd'hui, les conſervera-t-il? — Vous ne parlez point ſans doute de l'amour, vous ſavez bien que cette paſſion ne peut durer qu'un moment; dans un an peut-être, dans trois ans ſûrement le Chevalier de Valmont ne ſera plus amou-

reux de vous ; mais ſi vous vous conduiſez bien ; il n'aura jamais d'autre paſſion, & vous ſerez toujours l'objet qu'il aimera le mieux. Si vous ſavez lui inſpirer cet attachement profond, inaltérable, vous jouirez de tout le bonheur qu'on peut goûter ſur la terre ; vous obtiendrez la ſeule conſidération qui doive être déſirée, celle qu'on n'acquiert que par la conduite & les vertus ; vous ne ſentirez jamais que vous aurez un maître ; le titre ſacré de mere ne ſera point un vain titre pour vous ; vous ſerez conſultée ſur l'établiſſement de vos enfans, vous préſiderez à leur éducation, & vous ſeule marierez votre fille. Vous deviendrez la confidente & l'amie de votre mari, vous le préſerverez des égaremens de la jeuneſſe, vous fortifierez ſes principes & ſon goût pour la vertu, vous partagerez toute la conſidération qu'il pourra mériter, car ce n'eſt qu'en le rendant heureux, qu'en obtenant ſa tendreſſe, que vous pourrez vous aſſocier à ſes ſuccès & à ſa gloire. Vous occuperez dans la ſociété le rang le plus diſtingué ; enfin, vos talens, votre eſprit & vos charmes, rendront plus brillant & plus ſéduiſant encore l'exemple vertueux que vous offrirez ; mais pour obtenir une félicité ſemblable, la ſeule vertu ne ſuffit pas, il faut encore que la raiſon & la prudence reglent & dirigent toutes vos actions, & que vous

vous formiez un plan invariable de conduite. Par exemple, vous devez dès-à-préſent réfléchir à la maniere dont il faut vous conduire avec votre mari dans les commencemens de votre mariage. Ne lui laiſſez voir que les ſentimens qui peuvent durer toujours ; ſi vous êtes trop démonſtrative d'abord, vous aurez dans la ſuite l'air du refroidiſſement ; en montrant de la paſſion, vous augmenterez pour un temps celle que vous inſpirez ; pendant quelques mois vous ſerez aimée plus vivement, mais vous le ſerez d'une maniere moins ſolide & moins durable. L'amour n'eſt pas un ſentiment fait pour vous, cependant votre cœur eſt ſi tendre, que vous devez toujours vous occuper du ſoin de modérer votre extrême ſenſibilité ; & ſi quelquefois elle eſt trop vive, du moins ſachez en diſſimuler l'excès ; feindre des ſentimens qu'on n'a pas, c'eſt de la fauſſeté ; ne point laiſſer pénétrer tous ceux qu'on éprouve, c'eſt de la prudence. Non-ſeulement ne témoignez que de la confiance & de l'amitié, mais jamais n'exigez les attentions, les ſoins qui tiennent à la paſſion, recevez-les avec grace, avec plaiſir, en même-temps n'y comptez point, & paroiſſez plus touchée d'une marque d'eſtime que d'une preuve d'amour. Au reſte, que votre mari ſoit bien convaincu que, dans tous les inſtans, ſa préſence vous eſt agréable ;

ble ; le plus ſûr, le ſeul moyen de le fixer près de vous, c'eſt de montrer toujours un égal plaiſir à le voir. Sûrement, reprit Adele, je remplirai ſans effort ce devoir ; d'ailleurs, l'intérêt de ma réputation ſuffiroit ſeul pour m'y engager ; il eſt impoſſible de calomnier une femme qui, loin de fuir & d'éviter ſon mari, le deſire pour témoin de toutes ſes actions ; & quand on eſt abſolument exempte de coquetterie, la préſence du mari le moins aimable ne peut être gênante. Vous avez raiſon, répondis-je, mais peu de perſonnes ont aſſez d'élévation & d'eſprit pour penſer comme vous ; une jeune femme qui n'a jamais, dans ſa vie, fait une réflexion, ne deſire, en ſe mariant que deux choſes ; d'attirer les regards, & *d'aller ſeule*, c'eſt-à-dire ; ſans ſa belle-mere & ſon mari, car un mari eſt regardé communément comme le chaperon le plus incommode & le plus ennuyeux. Si, par haſard, ce mari s'aviſe d'être amoureux & de vouloir ſouper ſouvent avec ſa femme, cette derniere ne manque pas de ſe plaindre en ſecret d'une ſemblable tyrannie, elle en gémit *dans le ſein de l'amitié* ; les *amies* ſe déchaînent contre l'inſupportable mari, qui paſſe bientôt en effet pour un *tyran jaloux*, pour un *monſtre* ; tous les jeunes gens l'accablent de moqueries, le couvrent de ridicules ; chacun ſe ligue

contre lui, chacun voudroit pouvoir le bannir de la ſociété, & tout le monde s'attendrit ſur le ſort infortuné *de ſa victime* ; il eſt vrai que cette femme, ſi intéreſſante aux yeux de tant de ſots, perd en même temps le repos & le bonheur, ſa réputation, & l'eſtime de tous les gens ſenſés. Cependant, Maman, dit Adele, on a vu des femmes vertueuſes véritablement, tourmentées par la jalouſie de leurs maris? — Oui ſans doute, auſſi je ne parle qu'en général; en toutes choſes, j'admets toujours des exceptions; mais ce qui n'en ſouffre point, c'eſt qu'une femme vertueuſe ne doit jamais convenir de la jalouſie de ſon mari; & ſi elle évite toutes les occaſions qui peuvent la faire naître, ſi elle la cache avec ſoin, elle le guérira ſûrement, & ſans que le public en ait eu connoiſſance. — Mais ſi un mari eſt accuſé de jalouſie par tous les jeunes gens, uniquement parce qu'on le voit toujours avec ſa femme, comment éviter cela ?..... — C'eſt ce qui n'arrive point; un mari aimé quelque aſſidu qu'il puiſſe être auprès de ſa femme, n'eſt jamais accuſé de jalouſie : voyez le Baron de T** & M. D****, ils ſont l'un & l'autre inſéparables de leurs femmes : a-t-on jamais dit qu'ils fuſſent jaloux ? Cependant la Baronne de T** & Madame D**** ſont aimables, jeunes, jolies, mais elles ſont auſſi diſtinguées par

leur conduite que par leurs agrémens, & elles ne penſent pas que la préſence d'un mari puiſſe importuner ou contraindre. Dans cet endroit de notre converſation, j'ai entendu ſonner onze heures, & j'ai envoyé Adele ſe coucher, en lui promettant que demain nous reprendrions cet entretien. Adieu, ma chere fille; il eſt trois heures après minuit; je n'ai pas voulu me mettre au lit avant d'écrire tous ces détails, puiſque le Courier part demain. Je ſais combien mes entretiens avec Adele ont d'intérêt pour vous, & *comme mon amie*, & *comme ma niece*; je vous aſſure que je vous les détaille ſcrupuleuſement, & que je ne crois pas y changer un mot; vous connoiſſez la ſûreté de ma mémoire, ainſi vous pouvez bien croire en effet que c'eſt comme ſi vous *étiez cachée pour nous écouter*, car vous ſavez exactement tout ce que nous diſons. Enfin la ſeule idée que Diane & Séraphine liront un jour toutes ces Lettres, me donneroit l'exactitude minutieuſe que vous me recommandez avec tant d'inſtance. Adieu, ma chere enfant; je recommencerai un *Journal* demain, que je continuerai juſqu'à la convaleſcence de M. d'Aimeri.

Le Comte de Roſeville s'eſt chargé de vous envoyer vos étoffes par une voie ſûre & prompte; il vient preſque tous les jours déjeûner avec moi; non-ſeulement pour me

voir, mais pour parler de vous des heures entieres. Jugez combien ſa ſociété m'eſt agréable ! D'ailleurs, il eſt bien véritablement intéreſſant par ſon eſprit, ſa maniere de penſer, & cette extrême ſimplicité qui le caractériſe ; certainement perſonne n'a jamais eu plus de mérite & d'inſtruction avec un ton moins tranchant. Notre ami la Bruyere dit avec raiſon : » que c'eſt la profonde ignorance qui inſ- » pire le ton dogmatique. Celui qui ne » ſait rien croit enſeigner aux autres ce » qu'il vient d'apprendre lui-même ; celui » qui ſait beaucoup penſe à peine que ce » qu'il dit puiſſe être ignoré, & parle plus » indifféremment. »

LETTRE LXVII.

La même à la même.

Ce Mercredi.

M. d'Aimeri eſt toujours à-peu-près dans le même état, on dit cependant qu'il a moins de fievre, mais je le trouve encore plus abattu, *plus affaiſſé* qu'il ne l'étoit hier; il a été enfermé ce ſoir une heure avec deux Notaires; enfin, il prend toutes les précautions d'un homme qui ſe croit à la derniere extrêmité; en même temps j'ai obſervé aujourd'hui en lui un changement qui m'a beaucoup frappée, il m'a ſemblé qu'il cherchoit lui-même à ſe flatter, ou, pour mieux dire, à nous en impoſer ſur ſon état; il m'a dit, par exemple, qu'il avoit aſſez bien dormi cette nuit, ce qui n'eſt pas vrai, & il a ajouté qu'il étoit moins ſouffrant qu'hier: du reſte, il ne parle plus de ſes *funeſtes preſſentimens*, il n'a pas un inſtant d'attendriſſement, & il montre une inſenſibilité qui s'étend juſques ſur ſon petit-fils. Je crois que ſes remords, & ſon imagination naturellement ardente, le livrent dans cet inſtant à des terreurs ſi cruelles, à des craintes ſi terribles, qu'il ne peut s'occuper que de

lui-même : rien ne rend perſonnel comme un danger preſſant.... Et quel affreux danger n'enviſage-t-il pas !..... Son ame bourrelée eſt fermée à la confiance, elle eſt dans ce moment inacceſſible aux doux ſentimens de l'amitié & à toute eſpece de conſolation. J'ai paſſé trois heures chez lui, j'ai remarqué auſſi qu'il ne peut, ſans une peine extrême, entendre parler du teſtament de Chevalier de Murville ; mais malheureuſement M. de Valmont eſt bien loin encore d'avoir épuiſé ce ſujet de converſation, & il eſt abſolument impoſſible de lui faire comprendre que cet entretien déplaît à M. d'Aimeri ; il nous répond que ſûrement *ſon beau-pere eſt enchanté de voir cent mille livres de rente à Charles*, & en conſéquence il ne parle d'autre choſe, & ne tarit point ſur l'éloge *de ce bon Chevalier de Murville, qu'il a vu jadis un pauvre Gentilhomme de Picardie ; mais avec une figure qui méritoit de faire fortune, car il étoit beau comme un Ange.* Vous connoiſſez M. de Valmont, ainſi, vous l'entendez & vous le voyez ; ſi, au milieu de ce bavardage, quelqu'un, pour l'engager à ſe taire, s'aviſe de lui faire un ſigne, il ne manque jamais d'en demander tout haut l'explication. *Quoi donc*, s'écrie-t-il, *que voulez-vous dire ?*..... — Enfin, il déſole tous les Gardes-malades de M. d'Aimeri, excepté cependant la Vicomteſſe,

car on eſt toujours ſûr de fixer ſon attention en parlant du Chevalier de Murville, & je l'ai même ſurpriſe deux ou trois fois queſtionnant tout bas M. de Valmont à ce ſujet, afin de ſavoir poſitivement *quel genre de figure* le Chevalier de Murville avoit dans ſa jeuneſſe.

Théodore ſe conduit d'une maniere bien charmante ; au lieu de venir dîner & ſouper chez moi avec la Vicomteſſe & Conſtance, il reſte avec ſon ami, qu'il ne quitte qu'une demi-heure dans la journée pour venir nous voir un moment avant le dîner, & ſûrement il ne peut faire à l'amitié un plus grand ſacrifice. Le Chevalier de Valmont eſt encore plus malheureux, car, depuis avant-hier, il n'a pas apperçu Adele, qui reçoit tous les jours de ſa part le plus *beau bouquet* du monde, & une charmante corbeille de fleurs pour Hermine.

Ce ſoir, avant le ſouper, nous avons repris, Adele & moi, ſuivant ma promeſſe, la converſation de la veille ; elle m'a queſtionnée avec détail ſur le caractere du Chevalier de Valmont. Je ſuis certaine, ai-je répondu, qu'il poſſede toutes les vertus eſſentielles, & qu'il a d'excellens principes ; cependant je ne vous aſſurerai pas qu'il n'ait aucun défaut ; il eſt naturellement porté à la mélancolie, il ſeroit poſſible qu'il eût quelquefois de l'humeur ; il ſera certaine-

ment paſſionnément amoureux de vous la premiere année de votre mariage ; profitez de l'empire paſſager, mais ſans bornes, que l'amour vous donnera ſur lui pour acquérir le droit de lui parler avec franchiſe de ſes défauts ; que ce ſoit toujours avec le ton de l'intérêt & de la tendre amitié ; en même-temps demandez-lui des avis ; ſi vous voulez qu'il reçoive bien vos conſeils, ayez l'air de deſirer les ſiens. Quel intérêt n'avez-vous pas à le corriger de ſes défauts, & à former autant qu'il vous ſera poſſible & ſon caractere & ſon eſprit ! Songez que ſes vertus feront votre bonheur, que la fortune, l'établiſſement de vos enfans, votre conſidération, votre gloire, dépendront de ſa conduite ; enfin, ſi vous le rendez meilleur, il vous en deviendra plus cher, & vous l'attacherez à vous par les ſentimens les plus ſolides, l'eſtime & la reconnoiſſance. Engagez-le donc à cultiver ſon eſprit, à s'occuper, & ſur-tout à faire un digne uſage de ſa fortune ; qu'il ſoit bien perſuadé que chaque action de bienfaiſance le rendra plus cher à vos yeux. Quel amant ne brûle pas du deſir de ſe diſtinguer & d'acquérir de la gloire quand ſes vertus énorgueilliſſent l'objet qu'il aime ! Mais une femme vertueuſe peut ſeule inſpirer ce noble enthouſiaſme ; ſi vous n'êtes pas vous-même véritablement eſtimable ſur tous les points, votre mari n'attachera

n'attachera jamais un grand prix à votre eſtime. Ah, pour mériter toute la ſienne, ſoyez toujours ce que vous êtes maintenant, & ſur-tout conſervez cette piété ſincere qui vous diſtingue ; elle aſſurera votre bonheur, elle vous garantira de toutes les atteintes de la calomnie, & elle préſervera ſûrement votre mari des outrageans ſoupçons de la jalouſie. Ainſi, il faut, dès la premiere année de votre mariage, que votre mari connoiſſe vos principes & vos vertus ; il faut que vous vous occupiez du ſoin d'étudier ſon caractere, & que vous l'accoutumiez doucement à vous entendre lui dire la vérité. — Il eſt bien eſſentiel auſſi que je ſache obtenir ſa confiance... — Vous en aurez un moyen bien facile ; donnez-lui la vôtre, il ne vous refuſera pas la ſienne. Quand nous ſommes bien nés, nous avons au fond de l'ame une équité naturelle, qui, ſans le ſecours de la réflexion, nous fait éprouver & partager tous les ſentimens raiſonnables que nous inſpirons. Voulez-vous être aimée, laiſſez-là l'artifice, il ſubjugue quelquefois, mais n'attache jamais ; aimez de bonne-foi, & vous ſerez aimée. On attire, on obtient la confiance ainſi que l'amitié ; ſi vous m'avez montré de la prudence & de la diſcrétion, & ſi vous avez le deſir de lire dans mon cœur, confiez-moi votre ſecret le plus intime... le mien va m'échapper. D'ailleurs,

ma chere Adele, l'inſtruction que vous avez, vous donne le droit de prétendre à la confiance de votre mari ſur tous les points ; quand il auroit pour vous la plus parfaite eſtime, ſi vous n'aviez aucune connoiſſance des affaires, il ne pourroit vous parler des ſiennes ; mais les converſations de M. Leblanc (1) vous ont miſe en état de raiſonner ſolidement ſur toute eſpece d'affaire, de quelque genre qu'elle puiſſe être. Enfin, pour conſerver la confiance qu'il vous accordera, ne vous vantez jamais de la poſſéder ſans réſerve ; s'il croit que vous voulez perſuader aux autres qu'il vous conſulte toujours, il vous pardonnera d'autant moins cette petite vanité, que ſon orgueil en ſera bleſſé ; & même indépendamment de cette raiſon, s'il ſait que vous convenez qu'il n'a rien de caché pour vous, la ſeule prudence doit l'engager à mettre des bornes à ſa confiance. J'ai connu jadis l'ami d'un Miniſtre, que cette eſpece de vanité ſi puérile rendit extrêmement ridicule ; il étoit ſans ceſſe occupé du ſoin de faire connoître à tout le monde l'étendue de la confiance qu'on avoit en lui ; il eſt impoſſible que cette manie ne faſſe pas faire beaucoup d'indiſcrétions ; auſſi l'homme dont je vous parle étoit-il le plus dangereux confident qu'un homme en

(1) Voyez la lettre XLIII, page 226 de ce volume.

place pût choiſir. Un *petit ſecret miniſtériel* lui échappoit naturellement ſans qu'il s'en apperçût lui-même ; ſon air myſtérieux & capable, ou ſeulement ſon ſilence, eût ſuffit pour le découvrir. Je me ſouviens que dans ce temps mon beau-pere ſollicitoit une grace de la plus grande importance ; l'ami du miniſtre, qui n'avoit aucune liaiſon avec lui, vint le trouver & lui annoncer en ſecret que cette grace étoit accordée ; cette attention, qui ne pouvoit venir de l'amitié, n'étoit abſolument qu'une indiſcrétion cauſée par la vanité ; on vouloit ſeulement prouver qu'on étoit inſtruit avant tout le monde, & même avant celui que la grace intéreſſoit perſonnellement, conduite très-faite pour compromettre le miniſtre qui plaçoit auſſi mal ſa confiance intime. Pour vous, ne ſongez qu'à mériter celle de votre mari ; tout le monde ſuppoſera que vous la poſſédez, & cette opinion ne nuira ni à ſa conſidération ni à ſa fortune, quand loin d'être établie par votre indiſcrétion, elle ne ſera fondée que ſur votre mérite & vos vertus.

J'ai encore un conſeil à vous donner, ma chere Adele ; vous avez une douceur inaltérable & une parfaite égalité de caractere ; cependant vous ne devez pas vous flatter de n'avoir jamais de diſputes avec votre mari ; dans toutes les petites conteſtations que

vous aurez enſemble, je vous recommande d'avoir toujours l'air & le ton de la plus grande déférence, & en même temps de ne jamais ſouffrir de ſa part, ſans en paroître vivement affligée, un mot, une expreſſion qui pût bleſſer votre délicateſſe; enfin, ſoyez certaine que dans toutes les circonſtances de votre vie, plus vous lui montrerez d'égards, & plus il en aura pour vous.

Après cette converſation, j'ai été chercher la caſſette qui contient toutes vos lettres, & j'ai lu à Adele celle que vous m'écrivîtes, il y a quelques années, au ſujet de la paſſion naiſſante de M. d'Oſtalis pour la Comteſſe Anatolle (1). Pendant cette lecture, Adele étoit dans une agitation à la fois touchante & comique; ſa colere contre M. d'Oſtalis égaloit au moins l'admiration que vous lui inſpiriez, & je ne ſais même pas ſi, malgré le dénouement, Adele n'a pas encore un peu de rancune au fond du cœur contre M. d'Oſtalis. Mais elle a été bien vivement frappée de la ſageſſe de votre conduite, & elle a dit en ſoupirant: Je vous promets, Maman, de me conduire ainſi *quand je me trouverai dans une ſemblable ſituation.*

---

(1) Voyez les lettres IX de ce volume, page 43.

Ce Jeudi au ſoir.

M. d'Aimeri eſt beaucoup plus mal, je ſors de chez lui, & j'en reviens pénétrée de triſteſſe, d'attendriſſement & de compaſſion. Sur les ſix heures du ſoir, ſa tête s'eſt embarraſſée, & inſenſiblement il eſt tombé dans le délire le plus effrayant, il prononçoit à chaque inſtant le nom de Cécile; ce nom dans ſa bouche me faiſoit friſſonnir !... Dans d'autres momens, il s'écrioit avec une voix étouffée, un accent déchirant: *Otez ces cheveux, ôtez ces cheveux...* Il croyoit les voir ſur ſon lit, il repouſſoit ſon drap avec force, en détournant la tête; & la douleur & l'effroi ſe peignoient dans ſes yeux de la maniere la plus frappante !.. A ſept heures, cette affreuſe agitation parut ſe calmer, il reprit ſa connoiſſance, il demanda ſon Confeſſeur, & nous ſortîmes tous de la chambre; au bout d'une demi-heure; il me fit demander; je le trouvai ſi ému, ſi attendri, qu'il ne pouvoit parler; je m'aſſis auprès de ſon lit, il eſſuya ſes yeux remplis de pleurs, & après un moment de ſilence: Je viens, me dit-il, d'apprendre une choſe qui me procure une grande conſolation... Vous ſavez, Madame, que M. **, Notaire, a chez lui vingt mille écus d'argent comptant qui appartiennent à

mon petit-fils ; le premier jour de ma maladie , Charles s'eſt fait donner dix mille francs ſur cette ſomme , avec leſquels il a délivré trente priſonniers détenus au Fort-l'Evêque pour dettes de mois de nourrices ; non-ſeulement il ne s'eſt pas vanté de cette action , mais il a pris beaucoup de précautions pour qu'on ne sût pas qu'il en étoit l'auteur ; cependant le haſard l'a fait découvrir aujourd'hui à l'Abbé Moreau , qui vient de m'en inſtruire. Ce n'eſt pas tout , continua M. d'Aimeri , il a chargé mon Homme-d'affaires d'acheter un enclos qui touche au jardin de notre petite Ecole de charité , il compte y faire bâtir une maiſon qui pourra contenir dix jeunes filles , & il ſe charge à jamais de fournir ſeul à tous les frais de cette ſeconde Ecole qui ſera établie ſur le modele de la nôtre. Quelle doit être en effet votre ſatisfaction , interrompis-je , le Chevalier de Valmont eſt votre ouvrage , il doit tant de vertus à l'éducation qu'il a reçue de vous !.... A ces mots , M. d'Aimeri leva les yeux au Ciel en pouſſant un profond ſoupir , & ſe retournant vers moi : Daignez , Madame , me dit-il , daignez aller chercher M. d'Almane , M. & Madame de Valmont & mon petit-fils , & revenir avec eux ! Je ſortis ſur le champ. Quand j'entrai dans le ſallon , tout le monde m'entoura pour me demander des nouvelles de

M. d'Aimeri ; j'étois ſi attendrie, que je ne pouvois répondre : d'ailleurs, dans cet inſtant, je ne voyois que le Chevalier de Valmont, je courus à lui, & je l'embraſſai avec toute l'affection d'une véritable mere !... Enſuite je m'acquittai de ma commiſſion, & nous rentrâmes chez M. d'Aimeri. Auſſitôt qu'il apperçut ſon petit-fils, il lui tendit les bras avec l'expreſſion la plus touchante ; le Chevalier fut s'y précipiter, M. d'Aimeri le ſerra étroitement contre ſa poitrine. O Charles, s'écria-t-il, vous avez rétabli le calme & la tranquillité dans mon ame.... Oui, le Ciel me pardonnera en faveur de tes vertus !.... Songe, mon fils, que chaque bonne action de ta vie ſera une expiation de mes fautes.... Le Chevalier ne put répondre à ce diſcours que par des pleurs & des ſanglots, & M. d'Aimeri fut lui-même ſi vivement affecté, que, ſentant ſes forces s'affoiblir & l'abandonner, il nous fit ſigne d'emmener ſon petit-fils dans la chambre voiſine. Avant de le quitter, j'ai queſtionné ſon Médecin, qui ne m'a pas paru être abſolument ſans eſpérance. Vous imaginez facilement à quel point tous ces détails ont dû toucher Adele ; la petite Ecole de jeunes filles ſur-tout lui a cauſé un plaiſir inexprimable ; elle croit bien au fond de l'ame que l'amour a quelque part à cette bonne action, & ce n'eſt pas à ſes yeux

que ce motif en peut diminuer le mérite.

Adieu, ma chere fille ; puiſque la poſte part demain, je vais fermer cette lettre ; mais ſoyez bien ſûre que *le Journal* ſera exactement continué juſqu'au jour du mariage.

LETTRE LXVIII.

La même à la même.

Ce Vendredi.

CE malheureux M. d'Aimeri !... Hélas, ſes preſſentimens ne ſont que trop juſtifiés ! Le Ciel n'a pas permis qu'il eût le bonheur de conduire ſon petit-fils à l'Autel ! Il eſt mort à ſix heures du matin, avec toute ſa connoiſſance, après avoir poſitivement exigé la parole d'honneur de M. de Valmont & de M. d'Almane, que ſon petit fils ſe marieroit le 18, c'eſt à-dire, dans quatre jours. Le Chevalier eſt dans un état affreux, il eſt venu ce ſoir chez moi, pour la premiere fois, depuis la ſignature des articles ; ſon entrevue avec Adele a été véritablement touchante ; il a joui de la plus pure de toutes les conſolations, celle de voir l'objet qu'on aime partager ſa douleur ; il a vu pleurer Adele, & ſes larmes couloient pour lui !...

Suivant les dernieres volontés de M. d'Aimeri, il eſt décidé que les deux mariages ſe célébreront mardi prochain à neuf heures du matin, ſans aucune cérémonie ; & qu'en ſortant de l'Egliſe, nous partirons auſſi-tôt pour St. **... Mardi, 18 Avril, quel jour pour moi ! quelle époque dans ma vie !...

Samedi 15.

LA Vicomteſſe a fait la découverte d'un ſecret que j'ignorois entiérement, quoiqu'il regardât Théodore : le lendemain de ſon arrivée, la Comteſſe Anatolle lui écrivit une lettre qui contenoit l'aveu le plus poſitif de ſes ſentimens & l'offre de ſa main ; elle ajoutoit que les ſuccès & la conduite de Théodore en ** avoient achevé *de développer dans ſon cœur un ſentiment qu'elle avoit long-temps combattu, &c.* Il faut avoir une bien mauvaiſe tête & bien peu d'élévation dans l'ame pour faire de ſemblables avances à un jeune homme de dix-neuf ans & demi ! Il eſt vrai que la Comteſſe n'avoit pas calculé ſur la poſſibilité d'un refus, elle ignoroit nos engagemens avec M. de Limours ; elle a une grande fortune, vingt-un ans, une figure charmante ; elle ne doutoit pas du ſuccès de cette démarche, & elle la confia même à une de ſes amies, qui l'a dit depuis à une autre ; &, d'amies en

amies, ce ſecret eſt arrivé à la Vicomteſſe, qui m'a conté tout ce détail ce matin. M. d'Almane m'a dit que Théodore, lorſqu'il reçut la lettre de la Comteſſe, n'avoit pas encore la certitude d'épouſer Conſtance; cependant, comme vous le croyez bien, il ne balança point, & de premier mouvement, il fit ſur le champ une réponſe pleine de reſpect & de reconnoiſſance, mais dans laquelle il déclaroit ſans détour que ſon cœur n'étoit plus à lui. La Vicomteſſe, dans l'intention de faire valoir Théodore aux yeux de Conſtance, a fait part à cette derniere de toute cette hiſtoire, ce que j'ai fort déſapprouvé. Conſtance eſt naturellement portée à la jalouſie; il eſt impoſſible qu'elle ne rencontre pas ſouvent chez ſes parens & dans le monde la Comteſſe Anatolle, & certainement elle ne la verra jamais avec tranquillité.

J'ai reçu aujourd'hui une lettre de Porphire, qui m'annonce enfin ſon retour; il a paſſé près d'un an avec Madame de Lagaraye: cette conduite ajoute encore à l'eſtime & à l'amitié ſi tendre que j'avois déjà pour lui; il me mande qu'il revient uniquement pour *jouir un moment de la vue de mon bonheur*, & qu'il retournera enſuite en Anjou, auprès de la veuve de ſon bienfaiteur, dont les affaires ne ſont point encore totalement arrangées. Bon ſoir, ma

chère fille.... Encore deux jours juſqu'à mardi !...

Ce Dimanche 16.

QUELLE délicieuſe matinée j'ai paſſé aujourd'hui ! J'étois levée à ſept heures, quoique je me fuſſe couchée à deux heures après minuit ; car comment dormir un inſtant la ſurveille du jour le plus intéreſſant de la vie !... J'ai été déjeûner chez M. d'Almane avec mes deux enfans ; Adele étoit aſſiſe entre ſon pere & moi, & Théodore étoit à genoux ſur un tabouret placé devant nous ; il nous parloit, avec autant d'attendriſſement que de feu, de l'excès de ſon bonheur & de ſa reconnoiſſance pour nous. Vous m'uniſſez à celle que j'aime, diſoit-il, après demain tous les vœux de mon cœur ſeront exaucés ! J'aurai reçu la foi de Conſtance, je verrai ma ſœur parfaitement heureuſe, j'appelerai du doux nom de frere l'ami qui m'eſt ſi cher !.... Dans trois jours, Conſtance & Charles ſeront au nombre de vos enfans, ils ſeront là !.... Nous ne ferons plus de déjeûner ſans eux.... Adele & Conſtance ſeront placées entre mon pere & ma mere ; Charles & moi nous ſerons à leurs pieds !... Pendant ce diſcours, Adele, doucement appuyée ſur

mon épaule, regardoit tendrement ſon frère avec des yeux remplis de larmes, & de temps en temps ſerroit une de mes mains qu'elle tenoit dans les ſiennes.... A neuf heures, Théodore eſt ſorti pour aller chez Madame de Valmont, & Adele a été écrire quelques lettres; nous ſommes reſtés tête à tête M. d'Almane & moi, & le plaiſir de parler de nos enfans nous a retenus enſemble juſqu'au dîner. Non-ſeulement nous goûtons avec tranſport notre bonheur préſent, mais nous jouiſſons encore de toute la félicité que nous découvrons dans l'avenir!... Je vous vois de retour à Paris; vos enfans & les miens, élevés dans les mêmes principes, ne formeront qu'une même famille, trop nombreuſe & trop unie pour ne pas ſe ſuffire à elle-même; leurs vertus, leur tendreſſe, leur conduite, feront la gloire & le bonheur de notre vie.... De ſi douces eſpérances ne peuvent être chimériques; on a l'heureux droit d'y compter quand on a mérité de les voir ſe réaliſer. Vous n'avez pas d'idée de la joie qui regne dans la maiſon; Adele & Théodore y ſont adorés, & ils reçoivent dans cet inſtant les plus touchans témoignages de l'affection de tous les domeſtiques pour eux. Mais Il y a deux perſonnes qui partagent véritablement preſque tous les ſentimens que j'éprouve, Dainville & Miſs Bridget. Le pre-

mier a déjà fait dix tableaux allégoriques ſur le mariage de Théodore & ſur celui d'Adele ; d'ailleurs, il manifeſte ſa ſatisfaction par un redoublement de gaiété qui lui donne réellement l'air de la folie. Pour Miss Bridget, elle eſt affectée beaucoup plus profondément : elle dit qu'elle *eſt ſaiſie* ; en effet, elle n'a pas la poſſibilité ni de parler ni de pleurer, elle n'a jamais été démonſtrative ; mais, dans ce moment, elle ne répond même pas aux complimens qu'on lui fait ſur le mariage d'Adele, elle ne peut que faire un ſigne de tête ou répéter qu'elle *eſt ſaiſie*. Théodore a donné ce matin à Dainville un contrat de quinze cens livres de rente, & Adele a fait le même préſent à ſa chere Miss Bridget. Au reſte, ces deux perſonnes qui ont été ſi utiles à l'éducation de mes enfans, paſſeront leur vie avec nous ; ils reſteront toujours dans les logemens qu'ils occupent chez moi, & ils comptent bien l'un & l'autre conſacrer encore leurs talens à l'éducation de mes petits-enfans. Mes petits-enfans !..... Dans un an vraiſemblablement je ſerai grand'mere ! Oh, combien j'aimerai les enfans d'Adele & ceux de Théodore ! A quel point la fille d'Adele me ſera chere !.... Moi qui ne l'entends jamais, ſans émotion, appeler Hermine *mon enfant*.

Le Chevalier d'Herbain à la même.

Ce lundi, 17.

JE ſuis chargé, Madame, de continuer *le Journal*, car le Comte de Roſeville veut abſolument avoir le paquet ce ſoir avant neuf heures. Madame d'Almane, entourée de quinze perſonnes qui ne la quitteront qu'à minuit, n'auroit pu vous écrire qu'après ſouper; ainſi, Madame, il faut vous contenter pour ce jour d'une relation faite par moi. Au reſte, (ſentiment à part) vous n'y perdez rien, car en vérité je ſuis peut-être aujourd'hui, dans cette maiſon, la ſeule perſonne en état d'écrire une Lettre. La joie, le bonheur ont tourné toutes les têtes. L'événement du jour, c'eſt la réception de la *corbeille de mariage* envoyée par le Chevalier de Valmont. Il faut d'abord que vous ſachiez, ſi vous ne vous en doutez pas, que Mademoiſelle d'Almane avoit poſitivement déclaré qu'elle ne vouloit ni diamans ni bijoux. En effet, les dons de Madame d'Almane, & les préſens de noce des oncles & tantes, auroient pu ſatisfaire à cet égard les plaiſirs d'une perſonne encore moins raiſonnable & moins modérée que ne l'eſt notre charmante Adele. A cinq heures on nous annonce que la corbeille eſt

arrivée, nous nous levons pour l'aller voir, & Madame d'Olcy, qui m'honore de quelque confiance, me dit tout bas qu'elle n'a point été consultée, *& qu'elle est persuadée que cette corbeille sera d'un goût affreux*. Nous passons dans le cabinet de Mademoiselle d'Almane, nous voyons une corbeille en effet assez mesquine; Madame d'Olcy la considere avec un sourire moqueur; je lui fais un petit signe d'intelligence, & j'ouvre la corbeille; Madame d'Olcy, qui a le coup-d'œil très-juste, vit dans l'instant qu'il n'y avoit pas pour quatre mille francs de chiffons, jugez, Madame, de son indignation. Tandis qu'elle accabloit sa sœur & son neveu de mauvaises plaisanteries, Madame de Limours, achevant de vuider la corbeille trouve au fond un très-joli porte-feuille sur lequel le nom d'Hermine étoit écrit; la petite Hermine enchantée s'approche. Madame de Limours remet le porte-feuille à Mademoiselle d'Almane; cette derniere l'ouvre, elle y trouve un papier, & lit ces mots: *présent de noce de Madame de Valmont à sa fille*. Adele rougit & regarde sa mere qui déploie le papier, & ce papier renfermoit un contrat de quatre mille livres de rentes viageres en faveur de Mademoiselle Hermine. Madame d'Almane & Madame de Limours sautent au col du Chevalier de

Valmont ; Madame d'Olcy, d'un air froid & contraint, dit : *Cela eſt charmant, charmant* ; & Mademoiſelle d'Almane, avec ſa grace enchantereſſe, prend Hermine par la main en lui diſant : *Vous pouvez ma fille, accepter ſes bienfaits ; il ſera demain votre pere.* A ces mots, elle s'avance vers le Chevalier, & elle dit à Hermine de l'embraſſer. Le Chevalier prend Hermine dans ſes bras, & la preſſe avec tranſport contre ſon ſein !.... Pendant ce tems Théodore, à qui nul ſecret n'eſt caché, & qui brûloit d'impatience que tous les tréſors de la corbeille fuſſent découverts, ſe rapproche de la table, leve un grand compartiment poſé ſur un des côtés de la corbeille, & tire un morceau de carton : Ceci, dit-il, eſt le plan de l'Ecole de charité qui contiendra dix jeunes filles ; c'eſt vous, ma ſœur, qui ſerez la Fondatrice de cet établiſſement, & voilà le préſent qu'on a cru qui vous ſeroit le plus agréable. Ici, Madame d'Olcy a répété, *charmant, charmant*, parce qu'elle eſt remplie de politeſſe, car je ſuis bien ſûr que, tout ſimplement, une corbeille faite par Mademoiſelle Bertin lui paroîtroit beaucoup plus déſirable que celle-là. Vous conviendrez, Madame, que ces préſens de noce ſont encore plus d'honneur à celle qui les reçoit qu'à celui qui les donne. Pour moi, ce que

j'ai

j'ai presque autant admiré, c'est que de soixante personnes qui, depuis six heures jusqu'à huit, sont venues successivement voir Madame d'Almane, il n'y en ait pas une qui soit sortie d'ici sachant l'histoire de la corbeille ; il est vrai que Madame de Limours étoit retournée chez elle, elle seule auroit pu la conter ; mais M. & Madame d'Almane ne parlent jamais aux indifférens de ce qui se passe dans l'intérieur de leur famille. D'ailleurs, dans cette maison les actions honnêtes, délicates & vertueuses ne peuvent faire événement ; elles causent de la satisfaction, de l'attendrissement, mais jamais cette surprise extrême qui les fait regarder comme merveilleuses & dignes d'être contées pendant huit jours à tout ce qu'on rencontre. Par exemple, après l'examen de la corbeille, nous sommes sortis du cabinet, nous n'étions encore qu'en famille, & Madame d'Almane, en entrant dans le sallon a changé de conversation ; il n'a plus été question de la corbeille. Il y a dans cette simplicité je ne sais quoi de sublime qu'on ne peut se défendre d'admirer du fond de l'ame.

Porphire est arrivé ce matin, justement pour faire *les deux épithalames* dont nous avons besoin. Je vous écris, Madame, dans un cabinet à côté du sallon de Madame d'Almane, & à chaque instant on

vient me troubler & m'interrompre pour me donner mille commiſſions pour vous; ent'autres, Porphire, qui ſe plaint de votre ſilence, Madame de Puiſigni, la douairiere, parente de Madame de Valmont, qui vous a beaucoup vue jadis, en Champagne, chez Madame votre belle-mere; cette Madame de Puiſigni eſt une des plus charmantes perſonnes que j'aie encore rencontrées; elle eſt piquante & naturelle ſans être capricieuſe; elle ſait diſputer ſans aigreur, & contredire ſans déplaire; elle a prodigieuſement lu; elle a vu beaucoup de choſes, & ſa converſation eſt auſſi inſtructive qu'amuſante; enfin, quand Madame de Puiſigni auroit moins d'eſprit & moins d'agrémens, les qualités précieuſes de ſon cœur ſuffiroient encore pour lui attacher des amis tendres & ſolides. Elle m'a chargé de la rappeller à votre ſouvenir; je penſe avec peine que vous n'aviez que dix-huit ans quand vous l'avez connue, & que par conſéquent elle eſt peut être entierement effacée de votre mémoire, d'autant mieux qu'elle vous en impoſoit trop alors par ſon âge, pour qu'il vous fût poſſible de l'apprécier tout ce qu'elle vaut. Adieu, Madame, recevez avec votre bonté ordinaire l'aſſurance de cet attachement ſi vrai que je vous ai voué pour ma vie!.... La ſeule perſonne au monde qui puiſſe vous

aimer d'avantage, vient dans cet inſtant me demander ma plume, il faut bien la lui céder.

O ma fille, ma chere fille, c'eſt demain !..... c'eſt dans douze heures !..... Jugez de mon agitation, de mon trouble !..... Je ne puis écrire, ma main eſt ſi tremblante..... mon cœur ſi rempli !.... Adieu, mon enfant..... Je ſuis heureuſe..... & je vous aime au-delà de toute expreſſion.

LETTRE LXIX.

La Baronne à Madame d'Oſtalis.

de Saint **, Mardi 18.

ELLE eſt mariée !.... O Dieu, faites que ce ſoit pour ſon bonheur !.... Ce ſeul eſpoir m'a guidée : l'intérêt, l'ambition ne m'ont point décidée dans mon choix ; il m'eſt permis d'attendre de cette union toute la félicité de ma vie.

Vous croyez bien que je n'ai pas fermé l'œil un inſtant cette nuit ; auſſi-tôt que j'ai apperçu les premiers rayons du jour, j'ai ſonné, je me ſuis levée précipitamment, & j'allois deſcendre chez M. d'Almane quand ma fille eſt entrée dans ma chambre ; elle s'eſt jetée dans mes bras ; enſuite, baignée de pleurs, elle tombe à mes pieds, & ſerrant étroitement mes genoux..... O Maman, s'écrie-t-elle, vous allez me donner un nouveau maître ; mais en lui cédant les droits ſacrés que vous avez ſur votre fille, promettez-moi du moins de les conſerver auſſi, & de les exercer toujours dans toute leur étendue ; & moi, je vous jure la même ſoumiſſion, la même

obéiſſance que vous m'avez vue juſqu'ici. Vous prendre pour modele, vous imiter, s'il eſt poſſible, ſuivre tous vos conſeils, vous conſacrer ma vie, voilà les plus chers deſirs de mon cœur; tout votre bonheur, je le ſais, dépend de ma conduite; ah, je juſtifierai vos eſpérances !..... O vous qui m'avez tenu lieu de gouvernante, d'inſtitutrice; vous ma chere bienfaitrice, ma tendre mere, quand je chérirois moins mes devoirs, je les ſuivrois tous encore pour vous rendre heureuſe !..... A ces mots, Adele éleve ſes deux bras vers moi, & me regarde avec ces yeux touchans qui peignent ſi bien la tendreſſe & la pureté de ſon ame !..... Je la relevai, je l'embraſſai mille fois; je ne pouvois parler, mais elle liſoit dans mon cœur !.....

Au bout d'une demi-heure, M. d'Almane & Théodore ſont venus nous trouver, Théodore, déjà tout habillé, nous a preſſées de nous mettre à notre toilette; la mienne n'a pas été longue, je voulois coëffer, habiller Adele..... quel plaiſir j'avois à la parer, à lui poſer ſur la tête ce petit bouquet de fleur d'orange (1) !..... à lui *paſſer ſa robe de noce* !..... Adele, qui n'eſt ordinairement que jolie, étoit

(1) Bouquet béni que portent les femmes le jour de leur mariage.

belle aujourd'hui : une douce mélancolie répandue ſur tous ſes traits, ajoutoit encore aux charmes & à la nobleſſe de ſa figure, & rendoit ſa modeſtie plus touchante.

Je n'eſſayerai point de vous peindre ce que j'ai ſenti en la conduiſant à l'Égliſe, en la voyant à l'Autel !..... Vous marierez votre fille un jour, vous ne ſaurez qu'alors tout ce qui s'eſt paſſé dans mon cœur..... Auſſi-tôt après la cérémonie, nous ſommes tous partis pour Sr. **, j'y paſſerai tout l'été & l'automne, *mon gendre*, ou, pour mieux dire, *mon ſecond fils* & Théodore, y reſteront juſqu'au mois de Juin, temps où commencera leur ſervice. La pauvre Vicomteſſe eſt obligée de nous quitter demain pour aller retrouver & ſoigner Madame de Valcé, qui n'a pas huit jours à vivre. Il eſt décidé que Théodore & Conſtance logeront chez M. d'Almane quatre ans ſeulement, & qu'au bout de ce temps, ils iront occuper l'appartement qui leur eſt deſtiné dans la maiſon que le Vicomte fait bâtir ; il eſt bien juſte que ce dernier jouiſſe du bonheur de vivre avec la ſeule fille qui lui reſte, & pour laquelle il a pris depuis deux ans la tendreſſe la plus vive. Dans quatre ans, Théodore en aura vingt-quatre, il pourra ſans inconvénient quitter la demeure paternelle ; d'ailleurs, la maiſon du Vicomte ſera trop

voiſine de la nôtre, pour que cette ſéparation puiſſe nous être véritablement ſenſible.

Maintenant, ma chere fille, je vais vous parler *du préſent de noce* que j'ai fait à mes enfans. Après le dîner, j'ai conduit Adele & Théodore dans mon cabinet; & là, tirant d'une armoire deux exemplaires d'un Ouvrage en trois gros volumes : Voilà, mes enfans, ai-je dit, tout ce qui me reſte à vous donner, c'eſt un Ouvrage fait pour vous; il a pour titre : *Lettres ſur l'Education*..... Vous y trouverez une peinture fidelle & des mœurs & du monde. Dans ce tableau de la vie humaine, j'ai voulu vous indiquer la route qui conduit au bonheur, les écueils qu'il faut éviter, les travers & les égaremens dont vous devez vous préſerver; cette entrepriſe demandoit du courage !..... Je le ſavois, je n'ignorois pas à combien de périls on s'expoſe en frondant ſans ménagement la folie & le vice !..... Mais j'écrivois pour vous, nulle crainte, nulle conſidération n'ont pu m'arrêter; j'ai dit la vérité ſans effort & même ſans mérite, je voulois vous éclairer !..... C'étoit travailler pour votre bonheur & pour le mien. Je ſuis aſſez jeune pour pouvoir me flatter de préſider à l'éducation de vos enfans; mais enfin, ſi la mort vous enlevoit votre mere, vous trouveriez dans cet Ouvrage tous les conſeils qu'elle auroit pu

vous donner. Ce livre eſt fait pour la jeuneſſe, & non pour l'enfance ; il révele tous les ſecrets de l'éducation ; ſi vous adoptez ma méthode, ne le donnez donc à vos enfans que le jour de leur mariage. Au reſte ; vous pouvez ſeuls prouver aux autres, & ſavoir parfaitement vous-mêmes, ſi cette méthode que je vous propoſe mérite en effet d'être préférée. Si vous ne vous écartez jamais de vos devoirs, ſi vous conſervez tous vos principes, ſi vous êtes toujours vertueux, indulgens, ſi votre inſtruction, vos talens vous procurent chaque jour de nouveaux plaiſirs, enfin, ſi vous trouvez une ſource inépuiſable de félicité dans l'exercice conſtant de la bienfaiſance & dans la pratique de toutes les vertus..... ma méthode eſt bonne, mon ſyſtême n'eſt point chimérique, & mon Ouvrage n'eſt point un Roman.

O mes chers enfans, je n'en doute pas, vous prouverez que ce Livre peut être utile ; on approuvera le plan que j'ai ſuivi quand on connoîtra votre caractere & vos cœurs.

Fin du troiſieme & dernier Volume.

COURS

COURS DE LECTURE

SUIVI PAR ADELE,

Depuis l'âge de ſix ans, juſqu'à vingt-deux.

ADELE ſavoit parfaitement lire à ſix ans; mais, juſqu'alors, elle n'avoit lu qu'à ſes leçons, & ſans comprendre ce qu'elle liſoit. Cependant elle ſavoit déjà très-bien l'Hiſtoire Sainte, elle l'avoit appriſe uniquement par le moyen de la Lanterne Magique (1); elle avoit auſſi quelques idées de la Géographie; elle avoit vu mille & mille fois, dans un Optique, *Pekin*, *Canton*, *Moſcou*, *Kola*, &c. Elle connoiſſoit *ſes Capitales*, *ſes principaux Fleuves* fort joliment; elle avoit appris tout cela & beaucoup d'autres choſes encore, non dans des Livres ou ſur des Cartes, mais en s'amuſant à regarder *ſon Optique* avec Madame d'Almane, ou Miss Bridget. Elle parloit également bien l'Anglois & le François. Telle étoit Adele à ſix ans, lorſqu'elle ar-

(1) Voyez, de cet Ouvrage, le Volume I, page 52.

riva en Languedoc. Quoiqu'elle eût de l'intelligence, & qu'elle annonçat de l'eſprit, Madame d'Almane ne la trouva pas en état de lire avec fruit ſes Contes faits pour *la premiere Enfance*, elle jugea à propos de la préparer pendant ſix mois à cette Lecture, en lui faiſant lire de petits Ouvrages véritablement à ſa portée, Ouvrages minutieux & puériles, abſolument faits pour l'enfance, & non pour le Public, qui avec raiſon ne pourroit les lire. Madame d'Almane avoit eu la précaution de faire imprimer cinq ou ſix exemplaires de chacun de ces petits Ouvrages, & elle ſe garda bien de convenir qu'elle en étoit l'Auteur ; arrivée en Languedoc, elle attendit l'occaſion de les produire, car elle ne vouloit les donner qu'à propos. Cependant Adele brûloit du deſir de lire *toute ſeule* : on augmente ſon impatience, en différant de la ſatisfaire ; enfin, un jour qu'Adele avoit *bien contrarié ſon frere*, un Colporteur arrive au Château, il étale tous ſes Livres ; on permet à Adele d'en choiſir un, elle ne manque pas de prendre le ſeul qui fût *relié* (il eſt vrai que c'étoit en maroquin rouge, avec un galon d'or.) On achete ce Livre, qui contenoit l'*Hiſtoire de Céphiſe*, une charmante petite fille, *bien douce*, *bien obéiſſante*, *& qui n'avoit de ſa vie contrarié ſon frere*. Cette hiſtoire fut lue avec avidité,

& le ſoir même Adele demanda pardon à Théodore, en l'aſſurant qu'elle ne ſeroit *plus jamais* contrariante. Huit jours après, autre Colporteur, & nouvelle leçon (1)..... Enfin, au bout de ſix mois, Adele ſachant par cœur tous les petits Livres reliés en maroquin, Madame d'Almane lui donna ſes Contes (2), lecture qui dura ſix mois.

A ſept ans, *la Bible*, *les Converſations d'Emilie & les Hochets Moraux*, par M. Monget, charmans Contes en vers, dédiées à LL. AA. SS. Meſdemoiſelles d'Orléans & de Chartres. Adele, après les avoir lus, les apprit tous par cœur. A ſept ans & demi, *Drames & Dialogues pour les Enfans*, par Madame de la Fite; Ouvrage en deux volumes, également eſtimable & intéreſſant, par l'utilité dont il peut être à l'enfance, & par l'eſprit & les graces qu'on y trouve. A

(1) Madame d'Almane employa plus d'une fois, par la ſuite, ce moyen indirect de donner d'utiles leçons. Lorſqu'Adele quitta le Languedoc pour la premiere fois, & revint à Paris, elle avoit dix ans; pendant l'hiver entier, tous les matins elle liſoit tout haut, au déjeûner de famille, *le Journal de Paris*; & dans le cours de cet hiver, elle lut environ *ſoixante Feuilles fauſſes*, c'eſt-à-dire, imprimées ſecrétement pour elle, & ſubſtituées au véritable Journal. Adele & Théodore, dans la bonne foi, liſoient toutes ces feuilles avec un plaiſir inexprimable, ils y trouvoient des *Hiſtoires raviſſantes*, des traits charmans de courage, de bienfaiſance, de tendreſſe filiale, &c. & d'ailleurs toutes les leçons qu'on jugeoit néceſſaire de donner pour le moment.

(2) Voyez Volume I, page 79 de cet Ouvrage.

huit ans, *les trois volumes des Annales de la Vertu*; *la Géographie comparée*, de M. Mentelle; *Traité du Blazon*. A cette époque, Adele commençoit à écrire paſſablement en groſſe écriture; au lieu de la triſte ligne d'exemple, on lui donnoit une page entiere à copier, & chaque jour une page nouvelle (1).

Le premier Ouvrage qu'elle ait écrit de cette maniere fut le *Cathéchiſme Hiſtorique*; elle fut ſix mois à l'écrire; enſuite elle écrivit, pendant ſix autres mois, *l'Abrégé de la Géographie*, par M. le Ragois.

A neuf ans, liſant toujours les *Annales de la Vertu* & *la Géographie comparée*, elle écrivit l'*Abregé de l'Hiſtoire Poétique* & *l'inſtruction ſur les Métamorphoſes d'Ovide*, par le même M. le Ragois, ce qui la conduiſit à dix ans; dans cette derniere année, elle lut & joua cinq Comédies du *Théâtre d'Éducation* : *Agar dans le Déſert*; *les Flacons*; *la Colombe*; *l'Enfant Gâté*, & *l'Aveugle de Spa*. A dix ans, elle lut les Ouvrages dont on vient de parler, auxquels on joignit *Elémens de Poéſie Françoiſe*, 3 petits vol. *in*-12, & *Robinſon Cruſoé*. Elle écrivit (toujours en exemples à ſes leçons) un Abrégé, *The Beauties of*

(1) Voyez Volume I, page 186.

Hiſtory, des Beautés de l'Hiſtoire. Ainſi, elle commença à écrire de l'Anglois, juſqu'alors elle n'avoit ſu que le parler; à la fin de chaque leçon d'écriture, on lui faiſoit lire & prononcer ce qu'elle avoit écrit; c'eſt ainſi qu'elle apprit à lire l'Anglois, de maniere qu'une ſeule leçon en renfermoit trois : une d'Écriture, une d'Hiſtoire, une de Langue. — A onze ans, elle recommença, dans l'ordre qu'on vient de voir, tous les exemples d'écriture qu'elle avoit écrits juſqu'alors : *Catéchiſme Hiſtorique*; *Abrégé de la Géographie*, par M. le Ragois; *Abrégé de l'Hiſtoire Poétique*; *Inſtruction ſur les Métamorphoſes d'Ovide*, par le même; *The Beauties of Hiſtory*, ce qui la conduiſit à treize ans. Reprenons le Cours de Lecture.

A onze ans, elle ſavoit, pour ainſi dire, par cœur *les Annales de la Vertu*, d'autant mieux que les Lanternes Magiques & les Tapiſſeries lui en rappeloient chaque jour les traits les plus remarquables. Elle lut alors l'*Hiſtoire ancienne de M. Rollin*; *l'Imitation de Jeſus-Chriſt*; *Father's Inſtructions to his Children* (1); *le Théâtre de Campiſtron*.

A douze ans, elle fit ſa premiere Com-

(1) Inſtruction d'un Pere à ſes enfans, deux petits volumes.

munion, elle lut *les Quatre Fins de l'Homme*, par M. Nicole; (ouvrage très-frappant, & qui, lu dans la premiere jeuneſſe, laiſſe des idées qui ne s'effacent jamais,) *l'Hiſtoire Romaine*, par Laurent Echard; *le Theâtre de la Grange Chancel*; *Macaulay's Hiſtory of England*, 5 vol. (1).

A treize ans, elle reprit *les Annales de la Vertu*, elle lut auſſi *la Princeſſe de Cleves*, *Zaïde*, *Cléveland*, *le Doyen de Killerine*, *les Anecdotes de la Cour de Philippe-Auguſte*, *le Théâtre d'Éducation* (dont elle ne connoiſſoit que cinq Pieces, *l'Ouvrage ſur la Mythologie*, fait par Madame d'Almane; *The Travels of Cyrus*, 1 vol. (2). Durant cette année, elle écrivit, à ſes leçons d'écriture, un Recueil de vers tirés de différens Auteurs du ſecond ordre, tels que *Bertaut*, *Godeau*, *Racan*, *Pavillon*, *Deſmahis*, *&c.* A quatorze ans, *Inſtructions d'un Pere à ſes Enfans*, par Trembley; bon Ouvrage, qui contient un Cours d'Inſtructions très-clair ſur toutes ſortes d'objets; *Hiſtoire de France*, par l'Abbé de Velly & ſes Continuateurs; *le Théâtre de Boiſſy*; *le Théâtre de Marivaux*; *le Spectacle de la Nature*, par M. Pluche; *Hiſtoire des Inſectes*, en 2 vol.; *Letters of The Right*

(1) Hiſtoire d'Angleterre, par Macaulay.
(2) Les Voyages de Cyrus.

honorable Lady Montagu (1) ; Adele, qui déjà parloit parfaitement bien l'Italien, commença à le lire dans cette année ; elle lut la Traduction Italienne des *Lettres Peruviennes* & *les Comédies de Goldoni*. Elle continua d'écrire, à ſes leçons, les vers dont on a parlé ; elle commença les réponſes aux Lettres de l'Ouvrage de Madame d'Almane (2) & elle fit quelques extraits ſur ſes lectures.

A quinze ans, les *Synonymes de l'Abbé Girard* ; *la Maniere de bien penſer dans les ouvrages d'eſprit*, un vol. *Réfléxions critiques ſur la Poéſie & ſur la Peinture*, par l'Abbé Dubos ; *Hiſtoire Univerſelle*, de M. de Voltaire ; *Hiſtoire de Pierre le Grand* ; *Theâtre de Deſtouche* ; *Théâtre de la Chauſſée* ; *Don Quichotte* ; *la Poétique* de M. de Marmontel ; *Hiſtoire d'Angleterre*, par M. Hume, en Anglois ; *les Œuvres de Métaſtaſe*, en Italien. Dans cette année elle n'écrivit des exemples avec un Maître, que deux fois par ſemaine ; elle acheva ſes réponſes aux Lettres de Madame d'Almane. Elle fit des Extraits en Anglois & en Italien ſur l'Hiſtoire Univerſelle & l'Hiſtoire d'Angleterre.

A ſeize ans, *l'Énéïde*, *les Géorgiques de*

(1) Lettres de Milady Montagu, deux petits Vol.
(2) Voyez, de cet Ouvrage, le Volume III, page 62.

elle-même. Quand elle eut fini ſes Extraits, Madame d'Almane rectifia ſes jugemens, en lui faiſant connoître ceux de M. de Voltaire ; en même-temps elle lui fit remarquer que toutes les notes ne ſont pas également juſtes (1).

Depuis l'âge de dix-huit ans juſqu'à dix-huit & demi, Adele lut *le Théâtre de Moliere*, *les Œuvres de Boileau*, *Regnard*, *Dufreni*, *les Poéſies de J. B. Rouſſeau* (2), *Les Sermons de Maſſillon* ; *le Spectateur*, en Anglois ; *Pétrarque*, en Italien.

---

(1) Entr'autres, la Critique de la belle imprécation de Camille dans les Horaces, & ſur ce vers de Rodogune : *Tombe ſur moi le Ciel, pourvu que je me venge* ! Cette étrange note : *On ſait bien que le Ciel ne tombe pas.* Ce vers de Rodogune eſt admirable, parce qu'il eſt dans la bouche de Cléopâtre ; dont il peint le caractere, & dont il motive les actions les plus atroces. Après avoir entendu Cléopâtre s'écrier : *Tombe ſur moi le Ciel, pourvu que je me venge* ! On n'eſt pas ſurpris de la voir s'empoiſonner, dans l'eſpoir de ſe venger ; ôtez ce ſeul vers de la Piece, & le dénouement de Rodogune, (le plus beau qui ſoit au Théâtre) ce dénouement ne paroîtra plus vraiſemblable. L'Auteur de Zaïre devoit ſentir mieux que perſonne le mérite ſupérieur de ce vers plein de génie. Oroſmane dit : *Je ne ſuis point jaloux : ſi je l'étois jamais* !.... Cette belle réticence prépare à tout, elle annonce le caractere d'Oroſmane, elle motive le dénouement ; *ôtez ce ſeul vers de la Piece*, l'aſſaſſinat de Zaïre n'inſpirera que de l'étonnement & de l'horreur. *Ce dénouement ne paroîtra plus vraiſemblable.*

(2) Le grand mérite des poéſies de Rouſſeau conſiſte moins dans les idées que dans l'harmonie ; il faut avoir lu beaucoup de vers pour ſentir toute la beauté des ſiens. C'eſt pourquoi Madame d'Almane ne ſe preſſa point de les donner à ſa fille.

Après le mariage d'Adele, Madame d'Almane l'engagea à continuer ſon plan de lecture. Adele, ſuivant ſa coutume, liſoit à ſa toilette ; & comme elle ne reçut perſonne chez elle les deux premieres années de ſon mariage, elle eut le temps de lire, depuis l'âge de dix-huit ans & demi, juſqu'à vingt ans & demi, *les Lettres ſur l'Education*, *Émile*, *l'Odiſſée*, *Hiſtoire Naturelle par M. de Buffon*, *Télémaque*, *Fléchier*, *Boſſuet*, *Maſcaron*, *les Caracteres de la Bruyere*, *les Maximes de M. de la Rochefoucault* : elle lut en Anglois *Loke*, *Pope*, ce qui comprenoit l'Iliade d'Homere ſi ſupérieurement traduite par Pope ; *l'Hiſtoire de l'Italie*, par Guiciardini, & *le Dante*, en Italien.

Depuis vingt ans & demi juſqu'à vingt-deux, elle lut *les Penſées de Paſcal*, *Gilblas*, *quelques Mémoires ſur l'Hiſtoire de France*, *les Œuvres d'Hamilton*, *Traité de la Sageſſe* par Charron, *les Lettres Perſannes*, & *l'Eſprit des Loix* : elle lut en Anglois *Shakeſpear* & *Milton* : elle relut en Italien la *Jéruſalem délivrée*.

A vingt-deux ans elle reçut de Madame d'Almane, la notice des Ouvrages Modernes qui méritent d'être lus, & le conſeil de reprendre enſuite le plan de lecture qu'elle avoit ſuivi depuis l'âge de ſeize ans juſqu'à vingt-deux, ce qui devoit la conduire juſ-

qu'à vingt-ſept ou vingt-huit ans, en y ajoutant même quelques Ouvrages eſtimables qu'il faut connoître, tels que *les Mondes*, de Fontenelle, *ſes Diſcours académiques*, & pluſieurs autres.

Ce plan de lecture paroîtra peut-être bien étendu; cependant on n'y comprend point beaucoup d'Ouvrages dont les extraits ſe trouvent dans les trois volumes des *Annales de la Vertu*, tels que les Hiſtoires *d'Ecoſſe d'Irlande*, *d'Allemagne*, *de la Pologne*, *des Turcs*, *des Arabes*, *de la Ruſſie*, *&c.* Il eſt à remarquer que ce plan de lecture n'exigea, dans les premieres années, qu'une demi-heure par jour, & à-peu-près une heure trois quarts depuis l'âge de 13 ans juſqu'à 22, en ſuppoſant même qu'on ne liſe pas avec rapidité. Dans tout ce plan il n'y a que deux ou trois Ouvrages qui ſoient volumineux (1), & pas une année où l'on ait plus de cinquante volumes à lire. Il faut obſerver que les Théâtres ſe liſent en beaucoup moins de temps que les autres Ouvrages, les noms des Perſonnages occupant dans chaque volume une place très-conſidérable.

Le plan de lecture de Théodore étoit beaucoup plus étendu : quelques Ouvrages

(1) L'*Hiſtoire Naturelle*, l'*Hiſtoire Ancienne*, & l'*Hiſtoire de France*.

Latins, dont Adele n'a jamais lu les traductions, s'y trouvoient compris, ainſi que pluſieurs Ouvrages ſur les Loix & la Politique; cependant ce plan n'embraſſa pas un eſpace de temps plus conſidérable. Théodore, depuis l'âge de ſeize ans juſqu'à vingt-deux, lut par jour environ deux heures & demie. Il n'apprit point la Muſique, il ne chantoit pas, il ne jouoit d'aucun inſtrument, il deſſinoit moins long-temps que ſa ſœur. Quand le temps ne permettoit pas la promenade, Adele employoit ſes heures de délaſſement à broder, à faire différens petits Ouvrages, & Théodore, à lire & à jouer au billard; de maniere que Théodore lut infiniment plus que ſa ſœur: cependant on dit qu'Adele rencontra dans le monde peu de femmes qui euſſent autant d'inſtruction qu'elle, & des idées plus juſtes & plus nettes; car elle avoit compris & ſenti tout ce qu'elle avoit lu.

Une mere qui voudroit adopter ce plan de lecture pour ſa fille, & qui, en même-temps, ne lui feroit apprendre ni l'Anglois, ni l'Italien, n'auroit que peu de choſes à changer à ce plan; il faudroit ſeulement ſubſtituer les traductions aux Ouvrages originaux, puiſqu'il faut néceſſairement avoir une idée des chef-d'œuvres qui exiſtent dans les langues Angloiſe & Italienne; ainſi l'on ne retrancheroit de ce plan que ſept Ou-

vrages qu'il n'eſt pas abſolument indiſpenſable de connoître, & qu'Adele lut ou écrivit en exemples depuis l'âge de dix ans juſqu'à treize. Ces Ouvrages ſont : *Beauties of Hiſtori*, *Fathers Inſtructions*, *Macaulay's Hiſtori*, *The Traverls of Cyrus*, *Letters of Lady Montagu*, *Lettere d'une Peruviana*, & les Comédies de Goldoni. On pourroit remplacer ces ſept Ouvrages par ceux-ci : *Modeles Militaires*, 2 vol. *Hiſtoire générale des Voyages*, abrégée par M. de la Harpe, 23 volumes, *la Traduction des Fables de Phedre* ; *Avis d'une mere à ſa fille*, par Madame de Lambert ; *Avis d'une mere à ſon fils*, par la même. On remplace les volumes Anglois & Italiens, par une plus grande quantité de volumes François, parce qu'on lit toujours avec plus de rapidité dans ſa propre langue ; cependant quand on ſait parfaitement une langue étrangere, la différence eſt à peine ſenſible. Mais quand Adele lut les Ouvrages Anglois & Italiens dont on vient de parler, elle ne liſoit pas avec facilité ces deux Langues ; c'eſt pourqu'oi l'on a ſubſtitué aux Ouvrages étrangers, des Ouvrages François plus volumineux.

TABLE

DES LETTRES relatives à l'éducation des Princes.

TOME PREMIER.

LETTRE XXIV. Du Comte de Roseville au Baron d'Almane. *Page* 150
LETTRE XXXVI. 254
LETTRE XLVII. 312

TOME SECOND.

LETTRE I. *Page* 1
LETTRE IX. 102
LETTRE XXV. 179
LETTRE XXXVII. 236
LETTRE XLVI. 377

TOME TROISIEME.

NOTE de la page 71
LETTRE XVI. 87
LETTRE XXVII. 153

LETTRE XXXVII. 195
LETTRE XLVII. De Madame d'Oſtalis. 254
LETTRE LIII. Du Comte de Roſeville. 285
LETTRE LXV. (*). 357

(L'Auteur n'eſt pas entrée dans de plus grands détails relativement à l'éducation d'un Prince, parce qu'elle a déjà fait une Comédie ſur ce ſujet : *Vatheck, ou le Gouverneur d'un Prince*, dans le Théâtre d'Éducation, & qu'elle n'a point voulu ſe répéter ici.

SB8039
SBV